Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 19 novembre 2003)

II

Bonjour !

La lecture que je vous ai faite la dernière fois et les commentaires que j'en ai recueillis m'ont été extrêmement utiles. Ils m'ont permis de me corriger, de m'adapter. J'ai enrichi cette *Lettre* au cours de la semaine, et elle a trouvé sa forme définitive, ou à peu près. En tout cas, elle est en train d'être imprimée à 2000 exemplaires. Elle sera en librairie dans un certain nombre de librairies (celles qui, il y a deux ans, avaient diffusé mes *Lettres à l'opinion éclairée*), à partir du début de la semaine prochaine.

Je dois reconnaître que les heures que je comptais donner à la préparation du *Cours* de cette année, hier soir, ce matin, je les ai passées à faire un certain nombre de dédicaces — parce que j'ai déjà des exemplaires, bien sûr —, je les ai passées à faire des dédicaces aux sénateurs de la République.

J'ai l'intention d'envoyer cette *Lettre*, de porter cette *Lettre* au Palais du Luxembourg, de porter une *Lettre* à chaque sénateur avec une dédicace personnelle, de même à chaque député à l'Assemblée Nationale — c'est en train d'être porté d'ailleurs —, au président de l'Assemblée nationale dont je partage les idéaux républicains, au président du Sénat et à quelques personnalités illustres de la République.

La psychanalyse intéresse. C'est un moment merveilleux.

Comme j'ai pu améliorer cette *Lettre*, que je veux que vous vous en aperceviez, je vais vous la lire un peu plus tard, d'un seul tenant. Ça ira donc beaucoup plus vite que la dernière fois, et nous pourrons nous concentrer sur une question de la plus grande importance.

J'ai en effet annoncé samedi, dans un autre lieu, au « Forum des psys » que j'avais convoqué, j'ai annoncé que ce « Forum des psys » ferait ce qu'on appelle une contre-proposition.

Maintenant, c'est le moment où les Athéniens s'atteignirent. Il faut y aller. Et comme je ne crois pas du tout aux tractations de couloirs, mais au contraire à la transparence, j'ai, là, eu le temps d'appeler Éric Laurent, au moins une heure avant de venir ici, pour lui dire : Commençons à débattre ensemble tous les deux avec l'auditoire de la façon dont nous pouvons engager ce qui paraît être inévitable et souhaitable. I faut trouver — je n'aime pas beaucoup « encadrement » — mais enfin un « cadre » où nous pouvons continuer de travailler, nous et les autres psys, d'une façon qui convienne au début et à la suite du XXIe siècle. Visiblement, il faut qu'on prenne la chose en mains parce qu'on ne veut pas la laisser dans les mains inexpertes qui jusqu'à présent ont manipulé cette affaire. La psychanalyse doit être mise à nue par ses célibataires mêmes, et non pas par des personnages qui nous courent après pour lui faire une tournante. Ce à quoi on a assisté, c'est à la tournante de la psychanalyse.

Avant de vous lire cela, je vais vous tenir au courant de mes dernières élucubrations. Hier soir, j'ai écrit un petit texte que j'ai fait porter ce matin à un grand journal du matin où je n'avais jusqu'à présent jamais eu l'occasion d'écrire. Je vais vous lire ce texte.

On entend ? On entend mal. Là, on entend mieux ? Je veux que vous entendiez ! C'est important que vous entendiez pour que j'aie vos réactions et vos critiques à l'occasion.

Je dois reconnaître que si j'écris ce texte, c'est parce que j'ai reçu un petit

mail hier matin de M. J.-C. — Jean-Claude, je suppose — et Élisabeth Brunet d'Alençon, qui m'ont dit : « *Cher JAM, pourquoi ne pas (mais peut-être y avez déjà pensé)* — quelle réputation j'ai, n'est-ce pas ? — *pourquoi ne pas faire un tract comme celui que vous avez destiné aux psys, et qui serait fait pour les patients, et que les praticiens pourraient afficher dans leur cabinet de consultation.* »

Je leur ai répondu sur le coup : « *Bonne idée, je vais y penser. Merci, JAM* ».

Et donc le soir, ça m'est venu, et je me suis dit que ça pouvait faire un article, que je pouvais l'adresser à un quotidien couvrant un secteur de l'opinion auquel je n'ai pas l'habitude de m'adresser. C'est une affaire nationale, et il ne faut négliger personne. C'est bref parce qu'on ne me connaît pas là-bas — maintenant peut-être un peu plus. Je me suis recommandé d'un chroniqueur de ce journal qui est un camarade de promotion de l'Ecole Normale à qui je n'ai pas dû parler depuis quarante ans, mais on a fait assez de mauvais coups ensemble pour que… Je lui ai dit : « *Essaie de garantir à ton directeur que je ne suis pas un farceur*. »

« *Avis au public sur la psychanalyse* ». *Jacques-Alain Miller, directeur du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, ancien président de l'Association mondiale de psychanalyse. Dernier ouvrage paru* Le Neveu de Lacan*, Verdier, 380 pages, 2003. En vente la semaine prochaine :* Lettre à Bernard Accoyer et à l'opinion éclairée*, 32 pages, 8 euros.* J'ai regardé comment ils présentent les auteurs des opinions.

« Avis au public sur la psychanalyse »

Une campagne imprudente lancée par un homme politique bien intentionné mais mal conseillé a jeté d'innombrables patients et leurs thérapeutes dans les alarmes.

Les médias se sont fait l'écho de cette campagne, mais fort heureusement en la relativisant, et en me donnant régulièrement la parole pour réfuter certaines extravagances répandues à la légère.

Non, « les 5 000 psychanalystes, les 30 000 psychothérapeutes qui exercent en France » *ne menacent nullement la santé publique. Oui, le risque psychothérapeutique existe, mais il est infime. C'est une aberration que de l'avoir soudainement majoré et transformé en menace. On voudrait provoquer une panique, et, accessoirement, faire oublier la catastrophe, bien réelle celle-là, de la canicule, que l'on ne s'y serait pas pris autrement.*

Le thérapeute à qui vous vous confiez a certainement été recommandé par un de vos proches qui a pu apprécier son travail, par un médecin, par un psychologue scolaire, par un travailleur social. Cette connaissance par ouï-dire vaut tous les diplômes. N'y a-t-il pas d'éminents professeurs qui sont inaptes, voire dangereux dans la pratique ? Certains d'entre eux préfèrent d'ailleurs passer leur temps dans les couloirs des Ministères, se concerter avec les bureaux et pondre des règlements abscons, plutôt que de s'occuper de leurs patients, parfois, tout simplement, ils n'en ont pas, et c'est plus prudent.

La psychanalyse, la psychologie clinique, les psychothérapies, ce n'est pas la médecine. Celle-ci devient de plus en plus scientifique, technologique, ce qui est un bienfait, mais de ce fait elle devient aussi de plus en plus muette. C'est ce qui explique que, depuis Freud, la psychanalyse s'est partout développée, et qu'elle l'a fait indépendamment de la médecine. Les psychothérapies, la psychologie clinique, ont suivi. Vouloir, par un coup de force législatif, médicaliser brusquement ce champ et faire trembler les thérapeutes non-médecins, est un projet fou, digne de Big Brother*. Il semble avoir germé dans le cerveau d'augustes académiciens, certes respectables, mais aveugles et sourds*

au phénomène « psy », qui est un phénomène de civilisation. Dans le même temps, l'éternel pharisien dit : « Tous des charlatans ! à part moi et mes amis. »

M. Accoyer, Député de Haute-Savoie, a cru avoir identifié dans le domaine de la psychanalyse et des psychothérapies un « vide juridique » *à combler de toute urgence, vieux travers national comme l'a souligné Alain-Gérard Slama (*Les matins de France-Cuture*, chronique du 11 novembre 2003).*

Toutes choses en ce monde n'ont pas vocation à être réglementées ; nombre d'activités se développent au mieux sans interférence de la puissance publique ; et quand celle-ci se doit d'intervenir, comme c'est en effet le cas ici, ce doit être avec tact et discernement, impartialité, anticipation des contre-effets prévisibles, respect du champ dont il s'agit et de la structure même de l'activité en question.

Le vote, sans audition, ni débats et à l'unanimité de l'amendement dit Accoyer par l'Assemblée nationale relève de « l'arbitraire légal »*, selon la forte expression du Professeur Zarka, directeur de recherche au CNRS.*

Ce texte de loi viendra prochainement au Sénat, nous comptons sur la sagesse des sénateurs pour qu'il y reste gelé.

Restera alors aux psys à mettre à profit ce temps pour proposer aux Pouvoirs publics un cadre que rend souhaitable l'ampleur même du phénomène psy dans notre pays et que l'harmonisation des législations européennes rend nécessaire. Notons à ce propos qu'aucun de nos voisins n'a eu l'idée saugrenue de médicaliser un champ clairement distinct et depuis longtemps autonome.

[Applaudissements]

Je m'étais à peine relu, et je crois que c'est mesuré, pondéré, compréhensible.

Là, je vous lis quelques mails que j'ai juste trouvés avant de venir. Divers, comme ça.

Celui-là est de mon fils : Luc Miller, Centre de mathématiques de l'Ecole Polytechnique. « *Cher Papa, en signant le manifeste sur le site du « Forum des psys »* — sympathique, pour un mathématicien —*, j'ai suivi le lien vers la SPP, la note de Vasseur est révoltante ! Je te signale sur le même site la page* http://www.spp.asso.fr/Main/Questions/Items/p5.htm, *qui dit qui est psychanalyste. Elle est en contradiction flagrante avec les commentaires de la SPP sur l'amendement Accoyer. En particulier, elle mentionne* : *« Or la formation de l'analyste est incompatible avec l'immixtion d'un tiers porteur d'un pouvoir d'état. »* — Un mathématicien qui n'a rien à voir avec tout ça, ou presque, constate une contradiction. Le professeur Luc Miller de l'Ecole Polytechnique constate une contradiction dans le site de la SPP. — *Ce week-end, en discutant avec X., je me disais que les hebdomadaires français devraient faire les numéros spéciaux avant les élections, évaluant le travail législatif de chaque député et sénateur. Il faut donner au public le moyen de sanctionner ce travail effectif par le vote, et pas seulement les promesses électorales.* »

Je vais lui proposer qu'il fasse un article.

Alors, ce mail est midi 02. Là, c'est un mail de 11h28, de Gérard Miller, à qui j'avais mentionné le nom technique de la politique que je recommande à l'endroit de tous les psys, à savoir : « le Front uni ». Quelqu'un m'a précisé — quelqu'un qui connaît la boutique, qui sait comment on parle de ça — : « Front uni à la base ». Ah oui ! c'est Lindenberg, Daniel Lindenberg, à la sortie de la conférence qu'il a donnée à l'Ecole de la Cause freudienne dans le cadre des soirées de la Bibliothèque, invité par Catherine Bonningue, ici présente. Il a fait une conférence fort intéressante sur le complot jésuite, enfin sur l'inexistence du complot jésuite, et presque l'inexistence des jésuites. Il est allé très fort. À la sortie,

donc, on a dîné, et c'est à ce propos que, parlant de la situation, il m'a dit : « *Ah ben, oui ! tu fais le front uni à la base.* » Et, en effet, il y a le Front uni avec les organisations qui siègent avec leurs représentants. Mais le « Forum des psys », c'était le front uni à la base, c'est-à-dire chacun individuellement, sans passer par les organisations.

Ceci dit, je ne refuse pas du tout de passer avec les organisations. D'ailleurs, j'ai été très honoré de recevoir les compliments du Syndicat des psychologues, de la Société française de psychologie, des fédérations de psychothérapeutes, qui m'ont vraiment comblé de compliments et de remerciements pour défendre l'ensemble des psys. Et donc évidemment je rencontrerai à la fin de la semaine leurs représentants.

Du côté des associations psychanalytiques, pour l'instant, à part l'Ecole de la Cause freudienne, les autres me font parvenir des bruissements divers. On me remercie de m'activer, mais tout ça est encore de l'ordre d'un lent ballet.

Alors, Gérard Miller : « *Front uni — parfait. Tout ce que tu fais actuellement me semble excellent, sauf sur un point, un tout petit point. C'est pas beaucoup. Je t'en ai déjà parlé mais par prudence, avant dimanche, je reviens à la charge*. — J'ai invité quelques collègues d'autres associations psychanalytiques à déjeuner. — *Le Front uni suppose le temps de la sérénité* — dont Gérard Miller donne un exemple admirable — *tu sais le prendre, tu le gardes presque tout le temps sauf quand tu éclates. Une fois encore, quelques secondes au dernier « Forum », mais quelques secondes de trop. C'est drôle que tu ne comprennes toujours pas à quel point tu peux faire peur quand tu t'énerves*. [*rires*]. — C'est mon frère cadet. — *Nous, nous y sommes habitués : famille, proches, ECF, …, mais pas les autres. En tout cas, pas tous les autres qu'il faut rassembler. Alors, s'il te plaît, pas d'emportement même justifié, pas de colère même salutaire, pas de nouvelle exception même de quelques secondes, qui certes viendrait confirmer la règle que la sagesse est la mesure incarnée mais pourrait marquer inutilement les esprits… faibles, j'en conviens, et qui ne s'empresseraient de ne retenir que l'incident insignifiant d'une mauvaise humeur passagère.* — Je crois qu'il a raison là. — *Pour terminer, sur un éloge. Ton entretien sur « Psychanalyse et politique » dans la revue* Cité *est remarquable de chez remarquable. Un modèle du genre. À toi, Gérard.* »

« Même quelques secondes », c'est déjà de trop. Je vais supprimer ces quelques secondes.

Alors ça, c'est un mail un peu plus ancien, de mardi, donc hier, à 14h12, Bernard-Henri Lévy : « *Voici, écrit depuis Los Angeles, ce que j'envoie dans une heure au* Point*, et qui, augmenté d'un titre, paraîtra donc jeudi. Si moindre commentaire, dites. Amitiés, BHL.* »

Je ne peux pas vous lire le texte qui m'a été envoyé, je vous mentionne seulement la réponse que j'ai faite sur-le-champ : « *Admirable et terrassera la bête. Amitiés, JAM.* »

Le *Point,* c'est un hebdomadaire, dont Bernard-Henri Lévy occupe régulièrement la dernière page avec un éditorial. Vous pourrez en prendre connaissance demain dans cet organe.

Alors là un mail de ce matin, 11h56, que j'ai lu dans la voiture. Là, je ne peux pas vous dire de qui c'est. C'est un ancien élève à moi, un très ancien élève à moi, de la première année où je faisais de l'enseignement, c'est-à-dire 66-67, juste après mon agrégation de philo comme chargé de cours en morale et sociologie à la Sorbonne, par l'entremise de Catherine Clément, qui m'avait présenté à Jankélévitch. Et donc j'ai eu quelques élèves extrêmement brillants qui ont fait de belles carrières. Cet ancien élève a fait une belle carrière dans la République.

Je dois supprimer un nom encore dans le corps du texte. Je le lis, bien que ma modestie puisse en souffrir.

« *Merci, cher Jacques Alain, de toutes ces infos. Je constate que tu as gardé la capacité intellectuelle de t'amuser comme il y a trente ans. La psychanalyse, Lacan, permettent donc de résister au vieillissement. Je viens de transmettre ta* Lettre — c'est la *Lettre* que vous allez entendre tout à l'heure — *je viens de transmettre ta lettre à…* — là, je ne peux pas dire à qui — *à X. Je lui ai indiqué qu'il devait te recevoir dans la mesure où, à vingt ans* — mes mérites sont passés —, *je lui ai indiqué qu'il devait te recevoir dans la mesure où, à vingt ans, tu as inventé le « structuralisme »* — quel transfert ! — *dans la mesure où, à vingt ans, tu as inventé le « structuralisme »,* — entre guillemets —, *et déplacé le centre de gravité intellectuel de la France sur le 45 rue d'Ulm.* — Bon, enfin s'il a dit ça à X. [ne nous en…pas].

Paragraphe suivant : *Accoyer est un …* — je supprime un mot —. *Il y a des lobbies derrière, comme toujours. Pourquoi cette médicalisation doublée d'une étatisation ? Pourquoi est-ce qu'on en veut toujours à la liberté même quand elle fait du bien ? Il faut tuer par le ridicule, comme tu as commencé de le faire dans ta* Lettre. *Attention tout de même à ne pas t'en prendre trop à la personne d'Accoyer. (sur la prononciation de son nom). Il y a de la compassion dans l'air actuel.* »

On va trouver que je suis trop méchant avec Accoyer ? le troisième personnage du parti qui domine l'Assemblée nationale et le Sénat, qui a toute la puissance de l'Etat mobilisée, et moi, avec ma plume et mes petits copains, je serais trop cruel avec M. Accoyer ? Comment avons-nous réussi ça ? Avec lui, je ne me suis jamais mis en colère, même quelques secondes !

Alors là, c'est encore au-delà de se mettre en colère, c'est de l'ordre de ce que Stendhal dit : « Tout bon raisonnement offense. » Là, il faut y penser, n'est-ce pas.

Alors il ajoute : « *Tu as raison de mobiliser l'Ecole Normale. On pourrait imaginer plus : rassembler la pensée 60 contre la médicalisation. Tiens-moi au courant. Amitié fidèle.* »

Bon. Maintenant je vais vous lire la *Lettre à Bernard Accoyer et à l'opinion éclairée* dans son état final, telle qu'en tout cas elle est reproduite actuellement à 2000 exemplaires et envoyée aux journaux, aux centres de pouvoir en France.

Mais, en plus, on ne s'est du tout moqué de son nom. C'est lui qui insiste pour qu'on dise « Ako-yé » et non pas « A-quoi-yé », et j'ai demandé simplement à Jean-Claude Milner une note savante sur le sujet, qu'il m'a faite.

Je peux lire, d'ailleurs, sa note savante. Vous allez voir qu'il n'y a pas un mot plus haut que l'autre : *« Dans la combinaison "oy", la lettre "y" prend généralement la valeur d'un double "ii" ; le premier "i" se combine avec le "o" précédent et note, comme le ferait la combinaison graphique "oi", la diphtongue /wa/ ; le second "i" note une semi-voyelle, comme il arrive dans mien, tien, sien. Ainsi prononce-t-on aujourd'hui la première syllabe de royal comme roi, tandis que la seconde rime avec impérial. Mais le dictionnaire de l'Académie de 1694 recommandait une autre prononciation ; la lettre "y" prenait la valeur d'un "i" simple, notant la semi-voyelle, et le "o" gardait sa prononciation usuelle. La première syllabe de royal se prononçait donc comme rot et non comme roi. La prononciation ancienne était encore attestée au temps de Littré, qui la signale ; elle a été conservée pour quelques mots tels que oyat, goyave, et pour les formes du verbe ouïr, oyant et oyez. »*

il va être ravi, Bernard Accoyer, de savoir tout ça sur son propre nom. Et moi, si je disais : Ne prononcez pas Miller, mais prononcez « mi-ère ». Il s'intéresserait à mon nom. Je ne dis pas ça pour contester ce sentiment de […]. C'est vraiment très difficile alors d'agir.

Alors.

[*Jacques-Alain Miller lit sa* Lettre à

Bernard Accoyer et à l'opinion éclairée]

[*Applaudissements*]

Vraiment, je vous remercie de la contribution de la semaine dernière puisque, en effet, il y avait des différences de ton. Et je crois que, là, c'est un ton qui est unifié du début jusqu'à la fin. C'était un ton qui a une certaine ironie, en effet, mais en même temps qui est démonstratif. Et il n'y a plus les ruptures qu'il y avait il y a huit jours.

Éric Laurent
Enchaîner tout de suite après la *Lettre* est difficile, surtout pour ce que tu annonçais comme suite : aborder la question de ce qui peut suivre, et de ce que serait un règlement humain de cette question…

Jacques-Alain Miller
Non — un règlement adéquat aux temps qui viennent Nous héritons d'une situation historique que nous n'avons pas créée. Donc, aujourd'hui, le problème a été posé ; c'est le mérite de M. Accoyer. Avec les données que nous avons, quelle est la solution qui convient au temps présent ?

Éric Laurent
Au fond, on voit combien l'ingérence psychanalytique sur ce champ psy, c'est l'envers de ce qui serait l'ingérence psychiatrique qui prendrait en mains tout le champ pour le mettre aux normes, couper ce qui dépasse et définir l'assignation à résidence de chacun.

La façon dont peut procéder le psychanalyste n'est ni comme ce signifiant-maître-là, ni comme le plus-un qui structurerait le champ en le bouclant, mais plutôt comme extime, plutôt comme facilitateur, puisqu'à la fois le psychanalyste dans le champ psy y est et n'y est pas. Il est extra-territorial ou extime. Il fonctionne à la fois en y appartenant et en ne s'y retrouvant sous aucun signifiant-maître. Donc, le psychanalyste est, par sa définition, par sa fonction même, difficile à cerner. C'est ce qui peut l'autoriser à aller s'occuper de tout champ, de façon différente.

Une des données qui circulent dans le champ, c'est de savoir en particulier sur la question historique que tu soulignais, c'est la fonction du psychothérapeute.

Les psychothérapeutes veulent être reconnus. Ils le demandent tant et plus, ils demandent des règlements, etc. Pourquoi ? C'est à eux de s'en occuper, on ne va pas s'occuper de leur….

Jacques-Alain Miller
Ça, ce n'est pas notre idée. Notre idée, c'est : nous défendons tous les psys, et nous prenons en charge l'ensemble de la question psy. Donc, nous n'allons pas dire : « C'est à vous de vous en occuper. »

C'est à nous maintenant de nous occuper des psychanalystes, des psychologues, des psychothérapeutes, et des psychologues cliniciens.

Eric Laurent
Il y a quoi comme façon de s'en occuper ? Il y en a au moins deux. Une d'entre elles, c'est : ça ne se définit que dans les associations. C'est ce qu'ils ne veulent pas, eux comme psychothérapeutes. Ils veulent, ils réclament, en tout cas, des formations donnant le titre.

Jacques-Alain Miller
Est-ce qu'il y a ici des personnes qui ont agi pour la psychothérapie dans les associations ? Est-ce qu'il y a parmi l'assistance quelqu'un qui pourrait intervenir là-dessus ? Est-ce qu'il y a quelqu'un qui appartient à une association de psychologues ? Tout le monde est psychanalyste ici ? Est-ce que quelqu'un peut témoigner de ce que des collègues disent à ce propos ? Oui, allez-y, essayez de parler fort.

Mme X
Ma science date de deux ou trois années. Il y avait un collectif de

psychologues qui s'était déjà formé — psychologues hospitaliers en particulier, cliniciens — pour essayer de contrer des propositions de Piel Roland qui concernaient le correspondant à mon avis de Cléry-Melin, à savoir la structure en réseaux de la psychiatrie…

Jacques-Alain Miller
Qu'est-ce que c'est cette histoire de réseaux ? On a gobé ça. Qu'est-ce que ça cachait cette histoire ?

Mme X
Le préfet territorial en chef qui régule l'accès à la psychothérapie, qui régule les demandes…

Jacques-Alain Miller
Alors, expliquez-moi ça.

Mme X
Face à l'impossibilité de répondre à la demande et aux besoins — le service public ne peut pas, les privés ne peuvent pas —, on crée une structure intégrant privé et public, faisant qu'il y ait une espèce de réseaux en pyramide. Au niveau le plus large, c'est-à-dire auquel a directement accès celui qui demande, celui qui est en crise, celui qui, à l'école, au collège, dans la rue…

Jacques-Alain Miller
Le niveau de base c'est : la demande arrive, la demande de psychothérapie, la demande de traitement.

Mme X
Ce sont des gens qui sont vaguement formés, ce sont des éducateurs, assistantes sociales. Il est question de vaguement les former…

Jacques-Alain Miller
Nous en étions à : la demande arrive. Elle est réceptionnée par les assistantes sociales, les travailleurs sociaux. Et puis ?

Mme X
À partir de là, il y a une série de régulations pyramidales, de filtrages, d'orientations, qui fait que ne doit arriver au niveau du psychiatre ou du psychothérapeute, psychologue clinicien…

Jacques-Alain Miller
C'est ça qu'on appelle le réseau ? Ah oui ! Vous voyez, j'ai entendu parler de ça à ces Journées Pipol. Aux Journées Pipol, c'était tellement bien organisé n'est-ce pas, tellement bien pensé que nous avons entendu la propagande pour les réseaux, et nous avons entendu le président de la Fédération française des psychologues M. Alain Détourné, Fédération — je n'ai pas écrit dans ma *Lettre* parce que je n'ai pas assez d'information —, Fédération dont je suppose qu'elle fait partie du plan… Non ? Expliquez-moi là […] C'est l'ancien bureau du Syndicat des psychologues en bisbille un peu avec le syndicat des psychologues qui s'est mis à créer cette structure ?…

Mme X
Non c'est pas lui ; ça c'est un projet au niveau du ministère.

Jacques-Alain Miller
Je parle de la Fédération française des psychologues, et je dis que, à Pipol, nous avons entendu le président de cette Fédération, et que j'entends avoir plus d'informations sur cette Fédération. Mais un certain nombre de données dont je dispose me font croire que cette Fédération a été spécialement créée pour pouvoir approuver M. Accoyer. […]
Je m'inquiétais de la création de cette Fédération française des psychologues à côté du Syndicat national des psychologues. C'est une autre structure qui englobe le syndicat, et je croyais reconnaître à cette Fédération la même chose qui a été faite avec la psychiatrie grâce à la Fédération française de psychiatrie. C'est une méthode qui a pour but d'intégrer les professionnels, un certain nombre de professionnels. Ma crainte serait que ce montage de la Fédération française des psychologues fasse partie du même plan, du même plan

incroyable. Nous voyons la même personne coordonner le *Livre blanc de psychiatrie*, la même année rédiger le *Rapport de l'Académie de médecine*, approuvé à l'unanimité. C'est pas des amateurs ! Pour arriver à nous égorger en octobre 2003, ils ont préparé ça depuis trois ans.

Je dois avoir un sixième sens pour avoir réagi quand même comme je l'ai fait à cette affaire tellement mince de la *Revue française de psychanalyse*, mais qui ne m'apparaissait pas cadrer avec [...]. Et ça fait deux ans que je suppliais mes collègues tellement mieux informés que moi dans la santé mentale, que nous ayons des propositions, et d'étudier ça. Et nous sommes arrivés. J'ai dû apprendre tout ça depuis trois semaines, avec l'aide de ces collègues qui ont commencé à me donner des fiches. Et alors, là, j'ai commencé à comprendre. Il faut visiblement qu'on nous mette le couteau sous la gorge pour qu'on commence à se réveiller. Visiblement, notre système de veille était mité, ne valait absolument rien.

Maintenant, nous en avons un avec les gens qui se sont distingués là-dedans. Il y a un certain nombre de personnes qui, auprès de moi, se sont parfaitement distinguées dans la lucidité sur les choses se passait. Eh bien, il faut que nous ayons maintenant un observatoire pour cette affaire, [...] de gens réveillés.

C'est très clair : il y a un projet maintenant de contrôle social comme on n'en a jamais connu en France. Et à ça, il ne faut pas que les psychanalystes s'imaginent — je me calme —, que les psychanalystes s'imaginent qu'en expliquant qu'ils sont à part, etc… C'est fini ça, c'est fini. Les psychanalystes sont avec les autres : s'ils laissent les psychologues être bouffés, ils seront bouffés ensuite. Donc, nous défendons tout le monde, les psychologues, tous les psys, ensemble, en tenant compte qu'évidemment ils ont des formations différentes, et tout ça.

Ce qui est clair, c'est que l'évaluation est une fausse science — c'est l'élève de Georges Canguilhem qui le dit —, c'est une fausse science, c'est une science de contrôle social, une science despotique, une fausse science despotique. Elle est menée dans ce pays, elle est à l'imitation du Québec, je l'ai dit par intuition à *Libération*. Ce sont les Québécois qui amènent ça. Il se trouve que, par hasard, je suis tombé dimanche sur le directeur de toute l'accréditation de tous les hôpitaux de France, et où est-ce qu'il est né ? — au Québec !

Eh bien, je le dis, comme dit mon frère, très sereinement : il faut les bouter hors de France.

Et ça, ça n'intéresse pas seulement les psychanalystes et seulement les psys, ça intéresse tous les Français. Et nous allons agir maintenant à ce niveau-là. Voilà.

[*Applaudissements*]

Fin du cours II de Jacques-Alain Miller du 19 novembre 2003

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller Sixième séance du *Cours*
(mercredi 14 janvier 2004)
VI

Bonne année ! (*applaudissements*)

Où en sommes-nous pour pouvoir tranquillement vous développer ce que je veux vous apporter aujourd'hui à ce cours ? Je vais commencer par vous le dire, où nous en sommes, ce matin.

Nous sommes dans une situation où nous avons encore pire qu'Accoyer : Il y a un M. Giraud, un M. Francis Giraud, professeur de médecine, mentor de M. Mattéi, ministre de la santé, comme lui professeur de médecine, comme lui des Bouches-du-Rhône, et à qui le Sénat dans sa sagesse a confié l'examen de la loi de santé de M. Mattéi, sans doute pour être sûr que le rapporteur sera parfaitement à l'unisson avec le promoteur.

Ce M. Giraud a conçu un amendement qui fait obligation aux psychothérapeutes de s'enregistrer auprès des préfectures, et il prévoit l'exemption de cette obligation pour les médecins et pour les psychologues. J'ai reçu ce matin du Sénat l'information que l'ensemble des sénateurs du groupe UMP allait se rallier à l'amendement Giraud, presque comme un seul homme, à l'exception de l'excellent sénateur Gouteyron qui tient bon, mais qui voit sa liste de co-signataires UMP le déserter, tandis que, sans doute sensible aux indications données par son chef de file, le chef des sénateurs l'UDF co-signe l'amendement Gouteyron. Et, selon ce qu'on m'a dit, tout l'encadrement administratif du groupe UMP sénatorial a mis son influence derrière l'amendement Giraud.

Il y a en réserve, depuis vendredi soir, un amendement du gouvernement, un amendement Mattéi. Les sénateurs ne peuvent plus présenter d'amendement depuis lundi 17h, mais le gouvernement peut le faire à n'importe quel moment, et il y a en réserve l'amendement Mattéi qui est l'amendement Giraud, mais qui exempterait non seulement les médecins et les psychologues de l'obligation de s'inscrire à la préfecture mais également les psychanalystes sur présentation de leurs annuaires — ce qui présentera une certaine difficulté pour certaines associations analytiques qui n'ont pas d'annuaire, mais qui le confectionneront rapidement, on peut compter là-dessus.

Voilà où nous en sommes. C'est vraiment les toutes dernières informations. Comme j'ai pu, j'ai essayé d'alerter le haut niveau de l'État. Il y a un ministre sympathisant qui m'a téléphoné, et je lui ai dit : « Continuez comme ça, et je mettrai dans la rue les mères de famille avec nous. Quand on saura qu'il est prévu à la rentrée prochaine de faire remplir des questionnaires de santé mentale dans les classes de troisième — « *Cochez vos phobies », « Cochez vos difficultés d'être »* —, je crois que lorsque tout le monde aura compris ça, vous n'aurez pas simplement les élites contre vous, vous aurez tout le monde, à part une bureaucratie de droite comme de gauche, qui poursuit ses folies hygiénistes au détriment de ce qu'elle appelle elle-même la population. »

Nous allons voir aujourd'hui, demain, après-demain, comment ça va se conclure au Sénat. Ça nous ouvre la voie, en effet, de promouvoir un manifeste, à défaut d'un amendement, un manifeste qui formulera : « Je suis psychothérapeute, je pratique la psychothérapie, et je ne suis pas inscrit au registre préfectoral des psychothérapeutes. »

Philippe Sollers m'a déjà dit que, d'enthousiasme, il signerait des deux mains. (*rires*) Et nous verrons si le gouvernement de la République veut mettre en prison Philippe Sollers, Catherine Clément, Élisabeth Roudinesco, Bernard-Henri Lévy, Jean-Claude Milner, et le gendre de Lacan — au moins que ça serve à quelque

chose.

Ce sont les toutes dernières choses que je sais, que j'ai faites ce matin, ce qui m'a un peu retardé dans la vérification d'un certain nombre de références. Je vais devoir compter sur ma mémoire pour vous les communiquer.

Je vais commencer par une lecture qui m'a amusé pendant ces vacances. J'en ai fait beaucoup qui n'était pas très drôle, mais celle-là si. C'est une lettre de Pétrarque qui s'appelle *Invectives contre un médecin*. Ça commence comme ça : « *Qui que tu sois, toi qui as réveillé ma plume endormie et tiré le lion de son sommeil — osons-le dire : par tes fâcheux aboiements —, tu vas rapidement t'apercevoir que déchiqueter la renommée d'autrui parce que la langue te démange est une chose, mais que savoir défendre la sienne en est une autre. Puisque tu me contrains à ce que je n'aurais jamais condescendu à faire de ma propre initiative, puisqu'il faut que je dise quelque chose, je répondrai donc à certains de tes propos, en demandant pardon à mon lecteur s'il m'arrive d'employer un ton contraire à mes habitudes. Car tu débites un si grand nombre d'imbécillités que celui qui les jugerait digne de réponse pourrait passer sans peine pour un plus grand imbécile*. »

Si j'avais lu ce passage avant d'adresser ma *Lettre à Bernard Accoyer et à l'opinion éclairée*, j'aurais pu le mettre en exergue, bien que M. Accoyer se soit retiré de la bataille, et qu'il ait lui-même invité les sénateurs à modifier son texte.

Le contexte de la lettre de Pétrarque a tout à fait son intérêt. Le contexte est le suivant. Ça se joue autour du pape. Il se trouve — je l'ai appris par la préface —, il se trouve que, « en septembre 1351, Clément VI tomba gravement malade. Le poète lui transmit alors un message oral par l'intermédiaire d'un de ses proches : il devait éviter de se confier à plusieurs médecins, et n'en choisir qu'un seul. Le Pape demanda à Pétrarque de lui écrire ses recommandations, feignant de ne pas les avoir comprises, probablement pour susciter la polémique et offrir un divertissement à la Cour papale. Pétrarque lui envoya donc la lettre familière en date du 15 mars 1352, *"Violente critique de la médecine et de ceux qui la pratiquaien"* ».

Cette lettre familière nous donne une idée de la relation au XIVe siècle entre la médecine et la société, au témoignage de quelqu'un qui n'est pas simplement un poète : qui est un penseur, qui est Pétrarque. « *Je sais que ton lit est assailli par les médecins. Voilà la première raison que j'ai d'être inquiet. C'est à dessein qu'ils sont en désaccord entre eux car ils ont honte d'avoir l'air de suivre les traces d'un autre s'ils n'apportent rien de nouveau. Il est hors de doute, comme l'affirme Pline avec élégance, que tous ces individus guettant la gloire par n'importe quelle nouveauté trafiquent avec désinvolture sur nos existences. Que la médecine est le seul art où l'on accorde aussitôt sa confiance au premier venu se prétendant médecin alors que l'imposture y est plus redoutable que partout ailleurs*. » Ça, c'est l'époque charlatanesque de la médecine, qui explique par des raisons de structure extrêmement profondes l'émotion qui semble saisir le médecin aujourd'hui à l'idée que des charlatans soignent, puisque l'accusation de charlatanerie à l'endroit des médecins est multiséculaire, bien sûr. « *Les médecins s'instruisent à nos risques et périls, poursuivent leurs expériences grâce à des morts. Seul le médecin jouit d'une impunité totale s'il commet un homicide. Considère, Père très clément, la troupe de ces créatures comme une armée d'ennemis. Souviens-toi, en guise d'avertissement, de la courte épitaphe que ce célèbre malheureux avait ordonné de graver sur son tombeau :* J'ai péri, victime d'une armée de médecins. *Mais comme nous n'osons plus vivre sans médecins sans lesquels pourtant d'innombrables nations vivent sans doute mieux et en meilleure santé, choisis en un parmi*

eux qui se distingue non par sa science mais par sa droiture — l'éthique, la « déontologie » comme on dit. *À présent, ils oublient leur profession*. » Pour conclure : « *Évite le médecin qui ne brille pas par son diagnostic. Tiens-le pour un homme qui veut attenter à ta vie, un assassin, un empoisonneur.* »

Ce qui est frappant, c'est précisément que Pétrarque signale ce désir d'originalité chez les médecins qui s'appliquent à être en désaccord pour faire valoir leur innovation. C'est évidemment tout à fait le contraire qui a saisi la médecine devenue scientifique qui met au premier plan, au contraire, l'accord des praticiens.

Et cette importance, l'importance donnée à l'accord des praticiens entre eux, est ce qui est venu à dominer et ce qui anime le mouvement actuel qui gagne le secteur dit de la santé mentale. C'est à examiner, mais c'est sans doute le noyau dur de ce qui fait cette pratique, cette théorie, cette discipline nouvelle à laquelle nous avons affaire, et que nous n'avions pas su jusqu'à présent isoler et nommer par le nom qu'elle se donne elle-même : « l'épidémiologie en santé mentale ».

On peut dire que la psychanalyse a trouvé son Autre, dans notre pays, maintenant : c'est l'épidémiologie en santé mentale.

Je dois avouer, à ma courte honte, que je n'avais nullement décelé l'existence, la progression, le développement de cette discipline. Les investigations limitées auxquelles j'ai pu me livrer durant la période des fêtes m'ont permis de faire connaissance avec cette discipline, ses promoteurs et ses savants, ses « sachants ».

Toute la journée d'hier je me suis promené de radio en télévision, en les qualifiant de charlatans. J'ai répondu, à la question sempiternelle sur les charlatans qui pollueraient la psychothérapie, que les pires ça n'était pas le petit charlatan de quartier, que les pires étaient organisés, que Bernard Kouchner leur avait ouvert la porte du ministère de la santé, et que, sous Mattéi, ils avaient clairement pris le pouvoir, et que depuis six mois les circulaires tombaient après les circulaires, en particulier, associant le ministère de la santé et le ministère de l'éducation nationale, s'apprêtant à étalonner l'ensemble de la population scolaire, en mobilisant toute la communauté éducative, les enseignants, les personnels de santé, les cuisiniers, pour veiller à la santé, et spécialement à la santé mentale.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Et comment ce qu'on appelle d'une façon un peu poétique « la France freudienne » a-t-elle pu — comment allons-nous dire ? — tomber si bas ?

« La France freudienne », c'est une expression qu'avait employée l'américaine Shirley Tootle en son temps, éblouie par l'influence de l'enseignement de Lacan dans les larges masses laborieuses de l'intelligentsia. C'est une expression qu'a reprise récemment Élisabeth Roudinesco.

J'en doute. C'est maintenant qu'il faudra que la France devienne freudienne pour échapper à ces experts que j'ai affichés partout pour être des charlatans, et que j'ai mis au défi de venir débattre avec moi en public.

Pour l'instant, tout ce beau monde se cache. Les radios m'ont dit qu'ils essayent de toutes les façons possibles d'obtenir la collaboration de M. Accoyer pour qu'il fasse connaître ses théories en face de moi : il est toujours pris ! D'ailleurs, il en va de même d'un certain nombre de collègues psychanalystes qui sont en contact, qui se font des papouilles depuis trois ou quatre ans. Ça les occupe tellement qu'apparemment ils ne peuvent pas se libérer pour venir en discuter aimablement sur les ondes.

Mais c'est pas sur ce ton-là que je vais faire cours. J'ai plusieurs tons à ma disposition. La polémique si nécessaire qu'elle soit, il ne faut pas l'abandonner dans les lieux qui conviennent, mais… Essayons de comprendre, conformément à la parole Spinoza : « Ne pas se lamenter, ne pas se réjouir, *sed intelligere*, comprendre ce qui a lieu. » Comprendre le phénomène

dont nous sommes nous-mêmes partie prenante, ne serait-ce qu'au titre de nous y opposer. C'est ça que je voudrais faire. Ces périodes troublées, agitées, sont très activatrices des neurones, si je puis dire.

Il y a une archéologie à faire. L'enregistrement, auquel semble se rallier comme un seul homme la majorité du Sénat de la République — c'est pas fait encore, n'est-ce pas. Tant que ça n'est pas voté, jusqu'au dernier instant, hormis l'heure et demie que je vais passer avec vous, nous essayerons de faire ce que nous pouvons, et puis, après, il y aura, semble-t-il, en avril, le passage de cette loi devant l'Assemblée nationale. Et, après, il y aura les décrets d'application ; et, après, il y a le Conseil d'état. Nous ne sommes pas dans une dictature.

L'enregistrement s'inscrit clairement dans le même contexte que celui que nous avons pu examiner rapidement avec Jean-Claude Milner : le contexte de l'idéologie de l'évaluation. L'enregistrement, comme l'évaluation, met devant les yeux le devenir unité-comptable du sujet. Il y a un devenir unité-comptable. Et ça, ça va bien au-delà de M. Mattéi, du groupe UMP du Sénat, et autres éminentes personnalités.

Devenir unité-comptable et unité-comparable, c'est la traduction effective de la domination contemporaine du signifiant-maître, sous sa forme la plus pure, sous sa forme la plus stupide : le chiffre Un.

C'est ce qu'avait fort bien aperçu, entrevu ce prophétique écrivain qui est Robert Musil, quand la profonde réflexion qu'il a menée sur la pensée statistique l'a conduit à intituler son grand roman *L'Homme sans qualités*. L'homme sans qualités, c'est celui dont le destin est de ne plus avoir aucune autre qualité que d'être marqué du Un — et, à ce titre, de pouvoir entrer dans la quantité. Le secret du titre de Musil, c'est que l'homme sans qualités, c'est : l'homme quantitatif.

Nous n'avons pas besoin de défiler pour chanter : « Nous sommes tous des hommes quantitatifs ! » Nous sommes tous quantifiables et quantifiés ! Ça peut ne pas nous plaire. Le mode actuel, le mode contemporain de gestion de la société passe par la quantification, et même fait régner de façon exclusive la quantification — de façon exclusive précisément parce que le discours universel n'a plus d'autre qualité à nous proposer, n'a plus d'autre identification à nous proposer, qui surclasse le Un du rangement, le Un qui nous rend comptable et comparable.

C'est ce que nous a annoncé Lacan. Le signifiant-maître, c'est le signifiant du maître, mais le maître et l'esclave ce sont des catégories qui ont disparu du discours juridique. Ce sont des souvenirs.

On me dit : « Pourquoi est-ce que les psychothérapeutes ne s'enregistreraient pas dans les préfectures puisque les chiropracteurs le font bien, les VRP, les cartomanciennes, et récemment, discrètement, les psychologues ? » Autrement dit, il s'impose à tout le monde d'être enregistré à la préfecture. C'est pas la mort : c'est le devenir-préfecture de l'État.

Là aussi, comme je peux dire que dans le devenir unité-comptable se dégage l'essence du signifiant-maître qui était, avant, revêtu d'atours splendides, de la même façon l'État dénudé révèle ce qui est sa matrice, comme le disait Hegel, comme l'a repris Lacan : la police.

D'ailleurs, la police, son Ministère, jouit d'une cote de popularité absolument inédite dans ce pays. Moi-même, je me compte au rang des admirateurs du ministre de la police, sur lequel je me suis trouvé écrire un petit texte, il y a deux ans, ce qui fait qu'on m'a proposé récemment de commenter, pour un livre de photographies de ce ministre, deux de ses photos — et j'ai accepté. J'ai accepté d'autant plus volontiers que l'École à laquelle j'appartiens a déposé une demande de reconnaissance d'utilité publique, et que ça n'est pas exactement le moment de se mettre

mal avec ses [services].

Donc, de la même façon que le signifiant-maître révèle son essence dans le chiffre Un, l'État, en nous dirigeant en rangs serrés vers les préfectures, nous indique ce qui fait, ce qui est le support, le pivot de sa structure.

On en excepte les médecins et les psychologues qui sont déjà enregistrés d'une certaine façon, et on étendra ça volontiers aux psychanalystes dont les noms figureront sur des annuaires d'associations analytiques. Comment les reconnaîtra-t-on ? Comment les définira-t-on ? Voyez les décrets d'application qui peuvent être n'importe quoi.

Le signifiant-maître comme unité-comptable est à la fois, je l'ai dit, le plus stupide des signifiants-maître qui ait paru sur la scène de l'histoire, le moins poétique, mais c'est aussi, reconnaissons-le, le plus élaboré, puisqu'il est justement nettoyé de toute signification. Il conduit à ce qui est apparemment nécessité des sociétés contemporaines, qui est : l'établissement des listes.

Lacan l'avait signalé pour l'âne-à-liste. C'est de ce jeu de mots que vient le nom d'un journal que, récemment, j'ai fait reparaître. Mais c'est la société, c'est l'État qui est cet âne-à-listes. Il lui faut des listes, il lui faut nous mettre en listes. Les listes des passagers d'avions, les listes des cartomanciennes, les listes de psychothérapeutes, c'est le même principe. Et on peut dire que ça ne fait que commencer. Prenons-en le pari pour ce que nous en connaîtrons : le XXIe siècle sera le siècle des listes.

Ça c'est peut-être même beaucoup plus profond que ce qu'on dénonce sous le terme de « marchandisation ». On parle du règne de l'argent auquel on oppose les valeurs spirituelles, humanistes. Mais l'argent, l'équivalent symbolique universel, ça n'est qu'une forme, une réalisation du signifiant-maître comptable. Comment vous évaluez lorsque les qualités ont disparu ? Il ne reste en effet que l'évaluation quantitative monétaire.

Ce n'est pas que le commercial domine. Le commercial ne domine pas du tout. Ce qui domine, c'est cette spiritualisation du signifiant-maître qui s'incarne dans le chiffre Un, dont il faut rendre compte de l'apparition. Lacan s'y efforçait, difficilement, dans son *Séminaire XX* : Comment est-ce que le signifiant Un est advenu ? Et il se posait la question parce que nous pouvons maintenant saisir qu'il anticipait que ce signifiant Un viendrait à gouverner le sujet et l'agrégat social. Le lien social serait gouverné par le Un, qui est donc un produit extrêmement élaboré. C'est ce règne de la quantité qui se traduit par l'évaluation financière.

Le processus le plus profond, c'est la réduction du signifiant-maître à l'os du Un, à des finalités qu'il faut isoler comme telles, qui sont des finalités de contrôle.

Le contrôle — restons à distance de l'émotion, de l'émoi —, le contrôle, la société le réclame. Il peut se faire que les chargés d'organiser cette société mettent ce contrôle en jeu d'une façon maladroite. C'est le cas dans l'affaire qui nous occupe. C'est un manque de tact que de rapprocher le mot de psychothérapie et de préfecture. Ceux qui font ça n'ont pas de doigté. D'ailleurs, peut-être heureusement. Ça choque. S'ils étaient plus habiles, peut-être le feraient-ils passer plus facilement. Mais, en définitive, au point où je voudrais développer mes considérations aujourd'hui, c'est secondaire.

La société réclame des contrôles. Et il y a une dynamique du contrôle. On réclame de savoir quels sont les ingrédients des aliments qu'on ingère — quoi de plus légitime ? Mais dans cette inquiétude de chacun, le désir de contrôle est déjà là.

Contrôle, voyez je me suis demandé d'où venait le mot. Ça m'a permis d'apprendre que c'est un mot du XIVe siècle. Là, voyez, j'ai été trop pressé. J'aurais cherché précisément quelle était la référence au XIVe siècle, et je supposerais que c'est dans les milieux de la bureaucratie royale en train de se mettre en place que ça a commencé à

émerger ou que c'est attesté.

Contrôle, eh bien, ça vient de « contre rôle », en deux mots, le rôle étant un registre. C'est un sens ancien du mot rôle. Et donc le « contre rôle », c'est un registre tenu en double pour vérifier un premier rôle, pour vérifier un premier registre. Vous tenez un registre, et vous avez un second registre pour vérifier le premier, et ça c'est le « contre rôle ». Et, en particulier, le contrôle est l'état nominatif des personnes appartenant à un corps, en particulier un corps militaire.

Le mot de *rôle* lui-même est plus ancien, est du XIIe siècle, il vient du latin médiéval *rotulus*, « rouleau », « parchemin roulé ». C'est un rouleau de parchemin, de papier où l'on notait les actes, où l'on consignait les actes, les actes notariés, les affaires du tribunal. Et alors — ça je ne m'en étais pas rendu compte —, voyez notre expression : « à tour de rôle ». On n'y réfléchit pas bien sûr, mais ça n'est pas du tout le rôle de théâtre. À tour de rôle, c'est à votre tour selon la liste du registre, selon votre place hiérarchique, quand votre tour arrive selon la liste tenue qui est un rôle. Bien sûr, ça a pris naissance des parties d'une pièce de théâtre qui correspond à un personnage ou le nom du personnage lui-même. Et puis avec toutes les expressions qui s'ensuivent, par exemple : « Ils me laissent le beau rôle. » Oui c'est ce qu'ils font actuellement : ils me laissent le beau rôle ; enfin, ils me laissent le beau rôle contre le contrôle. Mais je n'ai pas du tout l'ambition…, enfin mes ambitions en tout cas ne s'arrêtent pas à avoir le beau rôle. Je trouve beaucoup plus pertinent d'essayer de saisir la logique dans laquelle ces malheureux sont pris, et nous aussi. Il y a évidemment un point de vue sous lequel nous avons affaire à une petite bande de conspirateurs qui se sont emparés d'un Ministère. Monsieur Untel, madame Untel, etc., on peut les désigner nommément, on voit à quel moment ça s'est fait. Et donc si une petite équipe comme ça a réussi à s'emparer d'un Ministère, pourquoi est-ce qu'une autre équipe n'arriverait pas à les chasser ? En tout cas, c'est l'ambition que j'affiche. Boutez les Québécois hors de France ! enfin les Québécois : l'idéologie québécoise — les Québécois, un par un, sont extrêmement bienvenus, bien sûr.

Ça c'est un point de vue : une équipe de conspirateurs ; eh bien, il peut y en avoir une autre.

Mais il y a un point de vue supérieur et, en tout cas, qu'il faut avoir pour savoir comment agir comme conspirateur : c'est la logique qui est à l'œuvre dans ce à quoi nous assistons.

Et, oui, le *registre*, mot du XIIIe siècle lui, le *registre* qui vient du latin, sans doute bas latin, *regerere*, qui a donné *regestus,* « rapporté », « inscrit » ; *regerere* avec le r-e, c'est « porter en arrière », « reporter », « transcrire » et spécialement « noter pour garder le souvenir ».

Là, c'est déjà l'occasion de s'apercevoir qu'on fait fausse route quand on parle de notre époque comme celle de la domination des images. Sans doute, les images, la production des images, est-elle prévalente, prégnante, extrêmement multipliée, multiforme. Elles dominent, elles dominent par leur séduction, elles exercent une captation qu'essaye de manier le discours politique.

Mais en fait, l'os de l'affaire, ça reste l'écriture, l'écriture sous la forme de l'enregistrement. Et on peut dire même, c'est ce que dénonçait le philosophe italien Agamben récemment dans la presse, et Philippe Sollers, samedi, a donné une grande place à ses considérations, en commençant par la lecture de ce texte : le corps lui-même, le corps contemporain, exhibé sous des formes magnifiques, stylisé dans les images de publicité, les images cinématographiques, télévisuelles. Par exemple, quand on passe à la télévision, on vous maquille. On passe d'abord chez la maquilleuse qui vous poudre. On s'y habitue finalement. Ça ressemble un peu à un siège de dentiste, mais c'est quand même plus agréable. En général, d'ailleurs, ils

mettent là des jeunes personnes très avenantes. On exalte quelque chose de votre semblance. Moi je n'y prêtais pas trop d'attention, mais il y avait, à côté de moi, une présentatrice de télévision qui engueulait sa maquilleuse qui n'arrivait pas à lui enlever ses cernes, voire ses années. Donc, en effet, l'image est exaltée. Elle est un moyen, d'ailleurs, un moyen de gagner sa vie pour des gens, visiblement. Mais c'est quand même un attrape-nigauds.

Ce qui est effectif, c'est l'écriture, le dépôt sur le papier, le dépôt électronique du Un par Un comptable. Et le corps qui est d'un côté transformé en image stylisée, oui, on n'y échappe pas. On se demande : est-ce que je vais porter une cravate ou pas une cravate ? Encore un peu de temps, et ça devient l'essentiel.

Donc d'un côté le corps est exalté, porté à l'image, mais en fait le processus beaucoup plus profond, c'est le corps est transformé en écriture. Il est transformé en écriture, c'est-à-dire qu'on cherche dans votre corps ce qui fait écriture.

Et là j'aurais voulu pouvoir vous épater en vous citant les propos, les recherches, la philosophie de M. Bertillon, Français, celui qui a découvert que nous portions tous dans notre main, notre organe préhensile, avec le pouce opposable — tout ça est très joli —, mais qu'il y avait là une écriture indélébile — indélébile enfin, Chéri-bibi avait réussi à modifier jusqu'à ses empreintes digitales, donc ne jurons de rien —, mais qui avait trouvé en son temps des empreintes, une marque, un symbole, un signifiant indélébile.

Là, mes différentes obligations m'ont empêché. Je n'avais pas chez moi les œuvres de M. Bertillon, et pas le moyen de les faire chercher. Mais c'est un homme qui avait réfléchi à la préfecture de police, haut lieu de l'Esprit. D'ailleurs n'oublions pas que Clérambault a exercé la clinique sous l'auvent de la préfecture de police, et que Lacan y est passé aussi. C'était à un moment, là, où on pouvait vraiment apprendre la clinique, parce que c'est là que, pour troubles de l'ordre social, passaient les différents troubles mentaux, comme on dit aujourd'hui.

Et donc, dans la foulée de M. Bertillon, évidemment on est allé plus loin, et on a trouvé, en particulier dans l'œil, des indices scriptuaires, des indices qui sont susceptibles d'être traduits et de vous identifier de la naissance à la mort — aspiration qui anime toute la civilisation contemporaine depuis la révolution industrielle, comme je l'ai rappelé avec Jean-Claude Milner. Bentham avait été le premier à dire : « Il faudrait que chacun ait un chiffre qu'il conserve de la naissance à la mort, pour qu'on s'y retrouve. » Ça a donné la carte d'identité.

Je félicitais la dernière fois les Anglais d'avoir résisté à la carte d'identité. Je soupçonnais M. Blair de pouvoir l'introduire. J'ai appris, depuis, que l'introduction de la carte d'identité en Grande-Bretagne est prévue pour 2007. Et non seulement ça, mais que, paraît-il, c'est le peuple le plus photographié de la terre. Les caméras de surveillance sont placées dans les rues de Londres de telle sorte que le Londonien moyen est filmé ou photographié en moyenne 500 fois par jour. Je dois dire que l'information m'a… !

Nous y sommes. Nous y sommes encore beaucoup plus que je ne le pouvais penser en 2003. Nous sommes début 2004, et nous pouvons dire que nous entrons dans le XXIe siècle, dans l'époque de la surveillance. Ce n'est pas sûr que ce soit « surveiller et punir », mais c'est en tout cas surveiller et prévenir. Nous sommes dans l'époque de la prévention, la prévention sanitaire et aussi bien la prévention guerrière, c'est le même esprit. Faire la guerre aux pays avant qu'ils vous aient fait la guerre, c'est le même esprit que celui qui consiste à dépister la maladie mentale avant qu'elle se soit manifestée. Société où le mot d'ordre est : surveiller et prévenir.

L'effet qui se regroupe depuis le début du XXIe siècle nous indique que le grand chapitre a commencé à

s'écrire des grandes peurs du XXIe siècle. La peur du psychothérapeute est une petite peur : on joue à se faire peur, là. Mais ce sont les notes qui vont prendre ensuite une organisation symphonique. Et ce que le sociologue allemand éminent Ulrich Beck appelle gentiment *La société du risque,* c'est la société de la peur. En effet, le sujet, au début du XXIe siècle, est en danger : manger, respirer, se déplacer, se faire soigner, se fait sous l'égide du danger et de la précaution à prendre, et qu'on réclame en effet, au moins en France, mais très généralement qu'on réclame à l'État, qui n'est plus l'État-providence d'avant, qui n'est plus l'État-maternel, qui est un État auquel on demande de se resserrer sur ses tâches propres. C'est l'idée de l'État stratège. Et quelle est la tâche propre, fondamentale de l'État ? — c'est la police. Et donc on réclame un État policier.

La société est en danger. Elle s'éprouve comme étant en danger. Nous entendons, sous différentes formes, un : SOS-société ! Je crois que c'est ce que Ulrich Beck masque sous le nom de « risque », peut-être pour ne pas ajouter à la panique.

Nous allons devenir des sociétés de la peur et de la panique. J'essaie de construire là-dessus, pour que précisément nous gardions par rapport à ça, même quand nous sommes nous-mêmes les vermines à exterminer, ou les inclassables à classer, que nous gardions un certain savoir de la configuration dans laquelle nous sommes entrés, que telle ou telle initiative puisse dérouter ou retarder le processus. C'est essentiel. Carl Schmitt, dont on peut dire beaucoup de mal par ailleurs, Carl Schmitt avait bien isolé dans l'histoire la fonction de ce qu'il appelait le « Retardateur », de celui qui arrive à retarder des processus inévitables. Parce que, quand on retarde, on gagne du temps. Il y a d'autres facteurs qui peuvent entrer en jeu. Et donc le fatal peut être peut-être contourné. C'est pourquoi, savoir qu'il est inévitable que telle logique s'applique n'implique pas du tout qu'on désarme.

C'est là que je me suis dit que je pouvais profiter de l'occasion de cette recherche archéologique dans laquelle je voulais m'engager pour vous faire connaître — parce que j'imagine qu'on ne l'apprend pas dans les classes —, vous faire connaître un grand esprit qui me paraît être un des grands noms à l'origine de ce à quoi nous avons affaire, avec « l'homme quantitatif », et qui est : Quetelet.

Quetelet

J'ai quelque chose de commun avec Quetelet. Ça m'avait conduit d'ailleurs à m'y intéresser — je connaissais son nom — mais à m'y intéresser un peu davantage. Quetelet était belge — ce qui n'est pas mon cas — et professeur à l'université de Gand, seule université au monde qui, par erreur sans doute, avait jugé bon, jadis, de me nommer docteur *honoris causa*. Et donc dans le remerciement que j'avais apporté à l'université de Gand j'avais cité, parmi les augustes de cette université – d'ailleurs, je crois qu'il s'appelle Auguste, je n'en suis pas sûr à l'instant –, Quetelet.

Quetelet était astronome, et a eu l'idée d'appliquer les conceptions et les méthodes valables en astronomie aux sociétés humaines. Il a fait ça dans la première moitié du XIXe siècle. Disons, pour simplifier, qu'il est, me semble-t-il, le plus éminent à l'origine de l'approche statistique du phénomène social, cette approche statistique qui est celle que nous propose l'épidémiologie en santé mentale.

Là, on s'aperçoit du changement de régime de pensée qui a eu lieu entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Parce que, au XVIIIe siècle, bien sûr, on a accumulé et d'une façon fort distrayante — qui moi, vraiment, m'a toujours enchanté, dont je porte la marque —, au XVIIIe siècle, on a accumulé un nombre énorme d'informations, de descriptions des sociétés différentes des nôtres.

On sent déjà ce mouvement-là présent chez Montaigne, qui va chercher ses références dans les

auteurs de l'Antiquité pour montrer la diversité des coutumes et des lois humaines.

Mais, au XVIIIe, on assiste à une multiplication de récits de voyageurs, d'aventuriers, de missionnaires, et on accumule toute une littérature sur la diversité humaine, la diversité des mœurs, des us et coutumes, des religions, des régimes politiques, des lois. Au fond, on commence à l'élaborer d'une façon éminente. Pensez à *l'Esprit des lois* de Montesquieu, qui se prêtait au mot d'esprit : « Monsieur Montesquieu n'a pas fait *l'Esprit des lois* mais de l'esprit sur les lois. » C'est très injuste. Mais, au XVIIIe siècle, l'accumulation de ces données sur les sociétés, mettait en valeur en définitive la contingence, montrait qu'il n'y avait pas de nécessité dans nos mœurs à nous, nous invitait à nous distancier de nos pratiques, et était marqué par un certain esthétisme.

Au fond, — ça, je l'ai dit dans un petit speech au théâtre Hébertot qui avait lieu au mois de novembre —, les philosophes du XVIIIe ayant l'idée de l'unité de la nature humaine, le fait qu'ici on s'habille comme ça et que là-bas autrement, qu'ici on se gouverne de cette façon et là-bas d'une façon différente, qu'ici on mange de ça et que là-bas c'est interdit, au fond, était mis par eux au registre de la comédie humaine. Si l'homme est Un, s'il y a une unité de la nature humaine, la diversité relève de la comédie humaine.

Et donc, au XVIIIe, l'accumulation de ces données comparatives introduisait à une posture ironique, en définitive très socratique, et on peut dire très psychanalytique. C'était une façon de se déprendre de ses identifications, et d'apprendre qu'il n'y a pas que nous, et qu'il n'y a pas que cette façon de faire. Et donc on peut dire que, sur le signifiant-maître, cette approche avait un effet de dissolution, un effet de dissolution sur tout l'imaginaire entourant les signifiants-maître. « Vous êtes chrétiens mais d'autres sont musulmans, d'autres révèrent des animaux, etc. » La substance même, la substance imaginaire, la chair imaginaire du signifiant-maître, au XVIIIe siècle, se desséchait, tombait en lambeaux. Mais ce moment si délicieux d'ironie, et que j'aime répéter comme je peux, ce moment délicieux d'ironie est aussi une étape dans le processus qui va vers la simplification du signifiant-maître. Le squelette apparaît ; et ce squelette, c'est le chiffre Un.

L'ironie dissolvante des Lumières est un moment du processus historique qui conduit au moment où nous sommes, où règne l'invincible Un, si je puis dire.

L'esprit du XIXe est tout à fait différent. Ça n'est plus l'ironie, c'est, si l'on veut, le progrès de l'esprit scientifique s'avançant sur ces données, et construisant des régularités.

On pourrait dire : c'est parti de l'observation qu'il y a des régularités qui concernent les naissances, qui concernent les morts, les mariages, qui concernent les crimes, qu'il y a des régularités sociales, qu'il y a des *patterns*, des organisations, des configurations régulières, et que ces régularités ont invité à chercher des lois dans l'univers social. C'est ce que Montesquieu a esquissé avec esprit, et c'est ce qu'on a commencé à aborder par les moyens de la quantification avec la conviction qu'il y avait un savoir inscrit dans le social, et donc que le social était un réel au même titre que le réel de la physique.

Là, c'est un pas plus loin que Descartes. Descartes, comme vous le savez, réservait cette recherche de la loi, cette recherche du savoir mathématique inscrit dans le réel, il le réservait aux sciences naturelles, c'est-à-dire à l'univers physique, à la physique mathématique. Et pour lui, ce qui était de l'ordre social et politique, son conseil, c'était de se rallier au signifiant-maître en vigueur dans votre propre société. C'était de ne pas commencer à faire le malin, à faire le savant avec le signifiant-maître. C'était un point de vue qui restait celui de Montaigne. Montaigne aussi, Dieu sait si ça ne lui paraissait pas nécessaire les semblants sociaux. Il savait que c'était des semblants. Mais sa morale,

c'était : la prudence veut qu'on se conforme à l'esprit de sa société en ce qui concerne l'organisation sociale. Descartes, lui, s'avance dans le discours scientifique, mais en même temps, dans le domaine social et politique, conserve la réserve montaignienne. Et c'est franchi, ça.

Comment est-ce que ça a été franchi, cette barrière ? Je n'ai pas tout à fait les moyens, là, de reconstituer cette archéologie, de mémoire, mais il faudrait faire une place spéciale à l'économie politique déjà au XVIIIe siècle, à l'esprit écossais. Il y a certainement des choses à trouver chez Adam Fergusson, et puis dans l'école écossaise. Mais ce qui est certain, c'est que c'est au début du XIXe siècle et à partir du moment où la révolution industrielle opère un sensationnel transfert de population de la campagne vers les villes, que ça devient un impératif social que de disposer d'informations statistiques sur la population.

Marx a décrit ce déplacement de la campagne à la ville d'une façon sensationnelle, poétique, et qui reste fondé. Ça a été remanié par des historiens, mais ça reste dans ses grandes lignes très fondé, le processus des *enclosures*. Et s'accumule dans les villes une population nouvelle, salariée, appauvrie, et qui constitue en effet un risque social. Au fond, ce sont des émigrés de l'intérieur. Il y a un mouvement d'immigration. Ces immigrés que nous voyons ici avec terreur arrivés des pourtours méditerranéens de l'Europe, eh bien, à l'époque, ils arrivaient de la campagne. Les invasions d'immigrés, c'étaient les invasions de ruraux, s'accumulant dans les villes. Et ça a provoqué un mouvement épistémique : le désir de disposer d'informations quantitatives sur la société et sur ce qu'on s'est mis à appeler la « population ».

Ah ! ce mot de population ! Ce n'est pas le peuple, la population. Le peuple, c'est un signifiant, un signifiant-maître, le peuple qu'on a évoqué dans la Révolution française comme principe de souveraineté. La population, c'est autre chose. C'est des corps, des corps qui sont là. C'est un agrégat de corps, de corps naissant, vivant, s'accouplant, mourant, et éventuellement s'agressant les uns les autres. La naissance, la mort, le mariage, le crime, c'est ça qu'on voit revenir dans tous les écrits de cette période. Population, c'est comme peuplade, mais sur une vaste étendue, et considérée du point de vue bio-politique.

D'ailleurs, un des mots qui m'avait fait tiquer dans le discours d'une éminente épidémiologiste qui nous avait rendu visite pour nous tourner la tête, eh bien c'était l'adjectif « populationnel », très employé en effet en épidémiologie. Je lui ai dit : « Mais comment donc on parle comme ça chez vous : « populationnel » ? » Elle m'a aussitôt répondu : « Pas moi, je ne parle pas comme ça. C'est les Québécois. » Non ! le point de vue populationnel est présent dans le discours statistique depuis le début du XIXe siècle. Il n'y a pas à s'en excuser.

Et j'aurais aimé pouvoir vous citer un ouvrage que j'ai bien lu jadis, au temps de mes études, de cet éminent esprit qu'était le révérend Malthus, qui a laissé son nom à malthusianisme d'une façon bien injuste, comme le Marquis de Sade a donné naissance au sadisme, et Sacher Masoch au masochisme. Mais le révérend Malthus était un esprit éminent et j'aurai aimé pouvoir vous citer son essai *On population* au XVIIIe*,* et moi-même le relire du point de vue de ce que l'affaire actuelle m'a permis d'apercevoir.

Mais là, il y a vraiment deux tendances qui s'opposent, que Lacan nous aide à repérer.

D'un côté, vous avez eu au XIXe siècle une sociologie qui a pris comme principe les normes et les institutions, les représentations collectives, comme s'imposant, disons — bien que c'est pas son vocabulaire —, à une population donnée. C'est le point de vue de Durkheim, à qui Lacan s'est référé parce qu'en effet ça donne une représentation sociologique du grand Autre : un discours fait de croyances, d'institutions qui s'imposent et qui

structurent une population. Et c'est dans cette direction que tout de suite Lacan est allé. Il a été durkheimien, au moins dans son article de *l'Encyclopédie*. Et, en effet, c'est une esquisse de ce qu'il développera plus tard comme étant l'ordre symbolique.

Vous avez une autre sociologie — et c'est celle-là qui triomphe dans l'épidémiologie en santé mentale —, une autre sociologie qui, elle, ne part d'en haut, si je puis dire, elle part d'en bas. Elle ne part pas du grand Autre, elle part de l'individu, des actions de l'individu et de la multitude bigarrée de ses actions individuelles, et qui considère au contraire que les normes et les institutions résultent de cette multitude d'actions individuelles, et donc qui cherche par le calcul statistique à isoler les régularités. Donc qui part en effet du quantitatif,

La première approche, elle, part du contenu significatif, tandis que la seconde approche, elle, part du quantitatif.

Et justement Quetelet, quand il s'avance comme astronome vers la société — comme astronome n'est-ce pas : les planètes ne parlent pas —, il s'avance vers la société comme un astronome et armé de la statistique et du principe de distribution des erreurs des observations dans l'astronomie. Et il dit : Je n'ai pas de théorie, je n'ai pas de système ; j'observe, je note.

Ce deuxième point de vue, c'est le point de vue, dans notre langage : l'Autre n'existe pas. C'est le point de vue : le grand Autre résulte de frayages continués du sujet. C'est le deuxième point de vue de Lacan, qui est conforme au deuxième Wittgenstein, qu'on voit émerger dans le Séminaire *Encore*.

D'ailleurs, la sociologie on va dire durkheimienne, qui a toujours pris un point de vue sur le tout, fonctionnaliste, un macro point de vue, a toujours résisté à la pensée distributionnelle et probabilitaire.

L'autre point de vue, celui de l'Autre n'existe pas, c'est un point de vue micro, c'est-à-dire qui recueille des données quantitatives, et qui étudie des distributions, des moyennes, des dispersions, et des déviations par rapport à la moyenne. Elle étudie des distributions ; étudiant des distributions, elle peut définir des moyennes, et elle peut définir un spectre de dispersion, et elle peut définir des déviations par rapport à la moyenne — et ça, les enfants !, sans référence à aucun contenu significatif ni à aucun Absolu ! On ne dit pas : « L'homme doit avoir un 1,72 m. » On n'impose pas ça. On relève la taille des mâles de tel âge, et on dit : « La moyenne est d'1,72m. » Actuellement. Avant, elle était plus basse. Et donc ceux qui n'ont pas 1,72m sont petits, et ceux qui ont plus sont grands. C'est un des grands exemples de Quetelet que d'avoir étudié la taille. C'est très fondé. Vous n'imaginez pas l'enthousiasme qui a entouré les études de Quetelet. D'ailleurs, l'épidémiologie en santé mentale fait exactement la même chose aujourd'hui, sauf que ça porte sur la santé mentale.

On constate tout le long de la première moitié du XIXe siècle, en effet, qu'on accumule les données quantitatives. Il y a une passion pour ça, justement parce qu'il y a eu rupture et recomposition du lien social. Et que cette rupture et cette recomposition du lien social s'est traduite par un danger pour la société, un danger pour la stabilité sociale, un danger pour la sécurité — et toute la première moitié du XIXe siècle est occupée par : comment assurer la sécurité ? —, et aussi un danger sanitaire.

La littérature en porte toutes les marques. *Le Bonheur dans le crime* de Barbey d'Aurevilly, c'est dans ce contexte-là que ça s'écrit. *Le Rouge et le noir, Chronique de 1832.* De quoi part Stendhal ? Il part d'une l'histoire lue dans les journaux, d'un valet de ferme devenu l'amant de la patronne, et qui l'a tuée. Après, vous avez toutes les histoires, la naissance du détective, Edgar Poe, etc. Vous n'avez rien de semblable, rien de comparable dans la littérature du XVIIIe. Au contraire, quand il y a des crimes, c'est des petits délits amusants, ou, avant, des petits

empoisonnements distrayants et esthétiques — c'est comme ça qu'on nous les présente —, alors que, à partir du XIXe, en effet tout ça devient noir parce que nous sommes dans ce contexte de criminalité.

Là, je n'ai pas retrouvé non plus dans mes livres la grande référence historienne là-dessus, qu'on n'a pas oubliée, le livre de Louis Chevalier, paru en 1955, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, qui donne le panorama de l'époque et qui dit — j'ai retrouvé ça sur mes notes de mon concours d'agrégation ; vous voyez que ça date d'il y a longtemps — que justement cette période du début du XIXe est marquée par la volonté de tout quantifier, tout mesurer, tout savoir, sous le fouet du danger.

C'est utile à relire, en effet, parce que nous en sommes là. Nous revivons le début du XIXe avec les moyens du XXIe.

J'avais des drôles de lecture à l'époque ! J'avais du temps pour lire, plus de temps pour lire. Et j'avais cette référence d'un livre que j'ai dû trouver à l'époque, du docteur Parent-Duchatelet qui doit donc être un médecin français, et qui en particulier a consacré un ouvrage très savant qui s'appelle *De la prostitution dans la ville de Paris,* où il fait des statistiques sur les prostituées parisiennes. C'est un ouvrage de référence, pour la statistique.

En Angleterre, passons sur le rôle éminent qu'ont joué les utilitaristes, les élèves de Bentham, à cet égard, et la création — j'avais noté : en 1857 —, la création par Lord Rougham qui est un benthamien éminent, de l'Association de sciences sociales. C'est l'époque où se créent les sociétés statistiques — puisque jusqu'à présent, même Quetelet c'est encore un chercheur individuel. Mais on fait des équipes pour réunir les données et les traiter. Et puis, en France, on commence à publier tous les ans des recueils de chiffres statistiques par exemple : 1827, compte général de l'administration de la justice criminelle. Eh bien, tous les ans, à partir de 1827, vont sortir les chiffres, les données quantitatives sur les crimes commis, ceux qui sont élucidés, les punitions dont les criminels ont été frappés.

Ce qui est assez curieux — ça laisse de l'espoir —, c'est que cette mode a battu son plein dans la première moitié du XIXe et, dans la seconde moitié, ça un peu décrû, enfin c'est resté présent.

Avant Quetelet, vous avez des études qui avaient déjà observé les régularités statistiques dans les variables démographiques, en particulier concernant la mortalité et concernant le sexe ratio à la naissance, qu'évoque Lacan dans l'*Etourdit*, n'est-ce pas. On étudie le nombre comparé des filles et des garçons à la naissance, et, à partir de là, on s'est mis à traiter tous les domaines de la vie sociale de cette façon-là : le crime, le suicide, les naissances adultérines, la fréquentation des églises, la fréquentation de l'école, la pauvreté, même les donations philanthropiques. On s'est mis à relever, à noter tout ça, et à faire des comparaisons.

Il y a un ouvrage en 1832. Là, je n'ai pas l'auteur [André Michel Guerry] *Essai sur la statistique morale de la France*. C'était sur la criminalité.

Quetelet, lui, qui a écrit un ouvrage qui s'appelle *Le système social*, avait l'idée qu'il allait fonder une science nouvelle de « physique sociale ». Et il a promu ce qui à mon avis reste toujours le principe de l'épidémiologie en santé mentale, à savoir : la théorie de l'homme moyen. Il s'est aperçu en effet en étudiant les chiffres sur la taille des recrues militaires — je ne me souviens plus ce qu'il a pris comme domaine, est-ce que c'était un régiment ? est-ce que c'était plus étendu ? il faut retrouver le texte —, il s'est aperçu que la taille des recrues obéissait à une courbe de Gauss, et que les erreurs d'observation obéissaient à la distribution normale des erreurs de mesures en astronomie.

Et à partir de ces données sensationnelles, vraiment intelligentes, eh bien, il a posé les principes d'une sorte d'astronomie sociale, qui aurait toutes les raisons d'intéresser Jean-Claude Milner. Je lui demanderai s'il est

au courant. Il me répondra certainement oui ; mais enfin.

De la même façon qu'on a reconnu pour le déplacement des corps célestes, l'existence, entre guillemets, « d'une force de gravitation », c'est-à-dire d'une formule mathématique à quoi leur orbite obéit, en même temps on doit réserver la place d'une multitude de petites forces de perturbation qui font qu'on ne rencontre jamais exactement à sa place mathématique le corps céleste. Il y a toujours une légère perturbation. Les observations astronomiques ont toujours quelque chose d'hasardeux parce que, à partir des calculs, on va chercher dans une zone du ciel, et puis, c'est toujours un petit peu à côté.

Mon Quetelet a posé que dans l'univers social et moral des représentations de l'individu, il y a l'équivalent de la gravitation, et c'est ce qu'il appelait le penchant — et peut-être que les *penchants criminels* dont parlait Jean-Claude Milner, je ne crois pas que dans son livre il signale que c'est un terme utilisé par Quetelet — des penchants qui obligent à une distribution normale en courbe de Gauss. Alors, il distingue comme ça : le penchant au crime, le penchant au suicide ou le penchant au mariage. Par exemple, il peut comme ça repérer que le taux de crimes est plus élevé chez les mâles pendant leurs vingt ans, de 20 ans à 29 ans. C'est là qu'ils sont au top niveau pour le crime — « top qualité », comme dit Allilaire. De la même façon, il y a des âges où se font les mariages. Et donc, il conclut qu'on peut trouver dans l'univers moral du comportement de l'individu, les mêmes lois que celles de la mécanique céleste, et qu'il faut à ce moment-là tenir compte des petites forces de perturbation qui font que le calcul n'est jamais tout à fait exact, et qu'il y a toujours un décalage.

Disons que ces penchants sont pour lui des formes de l'instinct. Par rapport à ça, la volonté humaine lui paraît, dans l'ordre normal, d'intensité zéro. C'est une force peu utilisée, mais évidemment si elle est utilisée, elle intervient comme une de ses minimes forces de perturbation par rapport à la régularité orbitale des penchants.

Je dis tout ça de mémoire, en m'aidant de notes qui datent d'il y a quarante ans.

De telle sorte que ce qui lui paraît donc la base de la stabilité de l'ordre social, c'est l'homme moyen, c'est les propriétés statistiques, qui sont stables, des principales actions humaines, du mariage et du crime. Bon.

Ça, évidemment, ça a été critiqué amplement. Il y a un sociologue, un pré-sociologue allemand qui s'appelle Drobitch qui a critiqué dans un ouvrage qui s'appelle *La statistique morale*, qui a critiqué l'homme moyen comme une fiction mathématique abstraite. Max Weber aussi se réfère à Quetelet, critique cette volonté de donner une analyse astronomique des événements de la vie. Mais c'est surtout Durkheim qui, à la fois, se réfère à Quetelet, et lui oppose un autre point de vue, qui est l'extériorité de l'ordre social aux individus, alors que Quetelet le trouve dans les régularités des actions humaines. La célèbre étude de Durkheim sur le suicide s'inscrit dans cette polémique. Il veut montrer, contrairement à l'approche globale quantitative de Quetelet, que les taux de suicide… Il fait une analyse beaucoup plus fine puisqu'il distingue les taux de suicide selon des *qualités* justement très fines, à savoir selon les groupes religieux, selon le sexe, selon la profession, selon l'âge (est-ce qu'on est adulte ou enfant), et puis selon le statut marital. Mais la pointe et la motivation de l'étude fameuse de Durkheim sur le suicide s'inscrit dans ce contexte de Quetelet. C'est une polémique avec Quetelet, avec ce point de vue astronomique.

Ils sont d'accord sur beaucoup de choses. Durkheim comme Quetelet sont des déterministes. Ils posent que dans l'univers social rien ne se produit au hasard et que l'univers social, la société est régie par des lois. Durkheim même — ça, il faut que je vérifie ; je cite de mémoire encore — admet qu'on peut définir le normal et le pathologique

sans idéal. Simplement, le normal c'est la moyenne, le pathologique c'est la déviation par rapport à la moyenne. C'est un point de vue très laïque, parce que ça conduit à dire que le crime est normal. Il y a une régularité du crime. Ce qui est anormal, c'est quand il y en a un peu trop ou pas assez. Quand il n'y en a pas assez ça manque d'énergie. En tout cas, c'est ce que disait un Stendhal : quand les Italiens vraiment étaient dans les régimes des principautés, ils se poignardaient gaillardement ; et puis, après, est arrivée la démocratie, etc., ils ont perdu toute flamme. C'est un point de vue extrêmement laïque, mais qui est au fond la dictature de la moyenne.

Il se trouve que justement avant de venir ici, pour agir sur la moyenne du sénateur UMP, j'ai appelé mon ami François Ewald, mon ancien élève François Ewald, qui a certaines connexions importantes, et je lui ai signalé l'état désastreux de notre campagne parlementaire. Il m'a promis de faire l'impossible. En même temps je lui ai dit : « Dépêchons-nous de finir parce que je vais parler un petit peu de Quetelet. » Il m'a dit : « Ah ! Quetelet ! » Et nous sommes tombés d'accord sur la grandeur de Quetelet. Il m'a dit quelque chose de très bien que j'ai noté là, à côté du téléphone. Il m'a dit : « Ben oui, parce que, au fond, l'idée de Quetelet ça revient à installer un jugement perpétuel de la société par elle-même. » Et ça m'a paru en effet très juste.

En effet, la moyenne, c'est un idéal qui est secrété par la statistique quantitative elle-même. Ça ne vient d'aucune prescription, d'aucun commandement. Ce sont les chiffres eux-mêmes qui vous donnent un idéal, cet idéal qui est celui de la norme, distinct de la loi. La loi garde toujours — comme je le disais la dernière fois à Milner —, la loi garde toujours son ancrage dans un grand Autre. Au fond, c'est la loi divine, c'est la loi de l'État qui à un moment s'impose d'au-dessus, de l'extérieur, alors que la moyenne c'est beaucoup plus doux, c'est invisible. La moyenne ça vient de vous, la moyenne ça vient de la combinaison de vos décisions individuelles ou de vos propriétés individuelles, et puis ça se dégage insensiblement, et disons on ne peut pas s'y opposer.

Et dans cette petite discussion avec Ewald, il disait : « Oui, ce qui faisait peur à Foucault dans le règne de la norme, c'est que la norme n'a pas d'extérieur. » Et, en effet, c'est congruent avec ce que j'évoquais la dernière fois : contre la loi, on peut se rebeller — exemple : c'est ce que nous faisons —, mais contre la moyenne, contre la dictature de la norme, on ne peut pas.

Et donc — je vais m'interrompre ici —, ça nous indique tout de même une voie : isoler cette référence à la norme nous permet de voir que, même si elle se dégage de la statistique, c'est un choix politique que de décider de se conformer à la norme, de faire de la norme la loi.

C'est là que nous pouvons opposer quelque chose à nos statisticiens en santé mentale, et ça peut être le vecteur d'une intervention proprement politique, et qui est précisément celle-ci : c'est que faire de la norme la loi, et donc chasser, pourchasser tous les déviants par rapport à la norme, c'est un facteur de stagnation, c'est précisément ce qui s'oppose à ce qui serait l'ambition de certains, à savoir l'innovation, et que pour préserver l'innovation d'une société, il est essentiel que la norme ne soit par la loi.

Après tout, il est logique que ce soit formulé à partir du discours psychanalytique.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* de Jacques-Alain Miller
du 14 janvier 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Septième séance du *Cours*

(mercredi 21 janvier 2004)

VII

Il y a des questions d'actualité. Si vous voulez bien, nous les laisserons pour la fin. Je serais content de vous entendre, vous, pour une fois : comment vous prenez cette actualité ? Vous avez certainement des choses à m'apprendre et à vous apprendre là-dessus, si j'en crois le nombre de messages et de documents que je reçois. Et on pourrait, vers la fin de ce *Cours*, donner à ça un petit moment.

Ce *Cours,* dont je ne peux pas dire que j'ai pu lui donner dans la sérénité la préparation qu'il mérite ordinairement, mais porte bien sur la question : *Comment en est-on arrivé là ?*

Il y a comme un effet de *« C'était donc encore plus vrai que nous pouvions le dire ! »* D'un côté, il n'y a rien dans ce qui se passe qui devrait nous surprendre, puisque c'est annoncé de toutes les façons possibles. En même temps, quand ça arrive, quand il y a l'événement, il amène avec lui toujours un élément qui déconcerte, qui rend perplexe.

La lecture, vous le savez, que j'ai faite d'emblée de ce qui arrivait, c'est qu'on avait médité les moyens de réduire, d'asphyxier et de faire disparaître la psychanalyse — projet qui montre au moins qu'on n'a pas pensé que l'évolution simple des choses y conduirait : il fallait au moins donner un coup de pouce.

Qu'est-ce que la psychanalyse, pour mériter cette entreprise ? Qu'est-ce que la psychanalyse aussi, pour enrayer cette entreprise, et pour apparaître, au moins aujourd'hui, pour le moment, comme un noyau de résistance à cette entreprise ?

Il y a un personnage de Balzac, qui s'appelle Vautrin, qui formule ce beau principe : « *Il n'y a pas de principes ; il n'y a que des événements.* ». C'est un principe d'opportunisme dont, dit-on, le Prince de Benevant, Talleyrand, aurait été pour Balzac l'inspirateur.

Et, en effet, nous qui avons des principes, nous constatons qu'il n'est pas simple de faire qu'ils dominent les événements. Mais l'événement, quelle que soit sa force, quelle que soit la surprise qu'il peut amener avec lui, l'événement, quand on prend un peu plus de recul, apparaît situé dans une structure et inscrit dans un processus.

En prononçant le nom de Quetelet, j'ai voulu mettre un nom propre — c'est celui-là que j'ai choisi, en supposant qu'il ne vous était pas familier — à l'origine du processus qui a fait naître, qui a fait se répandre, et, on peut dire aujourd'hui, qui a fait dominer un nouveau type d'hommes, ceux que Robert Musil appelait les « hommes sans qualité ». Et dans ce qu'il a aperçu est entrée sa réflexion sur la statistique, sur le calcul des moyennes, et l'importance qu'il a donnée à l'émergence de la psychologie quantitative.

Ce qui produit l'homme sans qualité, c'est la quantification, c'est son entrée dans le calcul, et l'entrée de sa personne dans le calcul. Là, le mot de « personne » va jusqu'à ce qu'on appelle couramment « le psychisme », et dont le nom de psychanalyse porte — pour son malheur — encore la trace. C'est seulement le respect des semblants qui a fait que Lacan a conservé ce nom qui lui paraissait un héritage de l'histoire, si peu conforme qu'il ait été, ce nom, à ce que Lacan a structuré de la pratique freudienne. Il faudra peut-être un jour qu'on apprenne à se passer de ce nom.

Nous assistons à ce que j'ai appelé hier — dans des petits bulletins d'agitprop que je balance par

Internet —, nous assistons à un véritable *hold up* sur le nom de psychothérapeute, qui n'est pas le nôtre, sans doute, mais nous voyons comment ça se passe. À un moment donné, la puissance de l'État, sa main, peut s'abattre sur un signifiant et décider de lui donner un nouveau sens, un nouvel usage, de nouveaux agents.

Quelles que soient les différences fines que nous pouvons faire entre psychanalyse et psychothérapie, ces deux mots portent le stigmate du « psychisme ». Et on a touché à ça. On a touché à une zone qui, après les psychiatres et les psychologues, s'est trouvée pendant un temps une zone sinon protégée — enfin, plutôt pas protégée, c'est-à-dire protégée —, protégée de trop d'intérêt qu'on y porte, et il faut une obtusion particulière pour que des collègues aient formulé — si on en croit une dépêche de l'AFP que j'ai vue ce matin — qu'ils étaient « rassurés ».

Tout au contraire, il faut se demander : combien de temps le nom de psychanalyste ne sera pas protégé, combien de temps ses protecteurs à venir le laisseront d'un libre usage, dont on peut constater à quel point il a été dans l'ensemble, dans la moyenne, assuré par des agents qui, tout indignes qu'ils pouvaient être des idéaux freudiens, vaille que vaille assuraient la fonction.

Nous sommes entrés dans un moment où nous avons à nous poser la question : comment nous devrons-nous appeler, peut-être un jour, pour continuer de faire ce que nous voulons ? — parce que c'est bien de ça qu'il s'agit.

L'entrée de la personne dans la quantification se traduit par ce que Musil appelait un « *désenchantement* ». C'est au cours d'un épisode de son grand roman, où son héros Ulrich — Ulrich qui croit à la science, Ulrich qui a médité la statistique — se trouve conduit au poste de police. Et comme dit Musil, de façon exquise : « *Il demeura capable d'apprécier, même en cet instant, le désenchantement que la statistique faisait subir à sa personne. Et la méthode de signalement et de mensurations que le policier lui appliquait l'enthousiasma comme un poème d'amour inventé par Satan.* »

Au fond, il est ravi de constater que l'opérateur dissèque sa personne en éléments insignifiants, dérisoires, et puis, à partir de ces éléments, peut le recomposer et le rendre à nouveau, dit-il, distinct des autres, et le reconnaître à ces traits.

Et, en effet, cette opération ici policière, c'est l'opération scientifique : décomposer en éléments insignifiants, c'est bien ce que sur le langage, la linguistique, par des méthodes différentes, a procédé aussi bien, et qu'on est conduit à distinguer le signifiant et le signifié, conformément à l'orientation stoïcienne.

Cette décomposition élémentaire, quand elle s'effectue sur les grands nombres, a pour effet une évaporation de ce que, des siècles durant, on a appelé la « liberté ». C'est là que s'inscrit, s'impose, ce qu'on pourrait appeler la « loi de Quetelet », et à l'ombre de quoi Musil écrit son propre poème romanesque : « *Plus le nombre des individus est grand*, dit Quetelet, *plus la volonté individuelle s'efface et laisse prédominer la série des faits généraux qui dépendent des causes, d'après lesquels croît, existe et se conserve la société*. »

C'est ici la constatation que, quelle que soit la décision que vous prenez, qui vous convient individuellement, concernant vos vacances, la SNCF est en mesure de calculer grosso modo combien de voyageurs monteront dans ses trains, et d'ajouter des wagons supplémentaires.

Et le fait de ce calcul, de ces calculs qui nous environnent, rend en effet l'individu infime, et lui prescrit un nouveau type de destin qui était inconnu des Grecs, le destin statistique, qui pèse sur l'écriture de Musil, avec, comme effet, de faire s'évaporer *l'unique*, et de le remplacer par le *typique*.

C'est, chez Musil, comme on le sent monter au cours du XXe siècle, l'étonnement, le ravage, la déploration,

de filiation romantique, des intellectuels, des écrivains, des artistes, devant ce qui émerge comme « l'homme des masses », disait Ortega y Gasset. Musil écrit : « *L'influence croissante des masses, du grand nombre, rend l'humanité toujours plus moyenne*. » Il y a un accroissement spécifique, spécifique de la civilisation : l'accroissement de ce qui est moyen.

Si j'ai employé ici le mot de « civilisation », c'est un écho du titre de Freud. Et sans qu'il soit ici question de refoulement, il s'accomplit, irrésistiblement, une montée en puissance des valeurs moyennes, des valeurs médianes. Et nous allons vivre le triomphe des valeurs médianes.

C'est une version de la mort de l'Absolu : le remplacement de l'Absolu par la moyenne, c'est-à-dire par le calcul statistique, de telle sorte que Musil peut parler du vrai comme supplanté par le probable.

Ça, c'est le cadre, le contexte que nous n'avions pas isolé, dans lequel la psychanalyse a surgi.

Lacan disait que la condition de l'événement-Freud, c'était la reine Victoria. C'est une façon imagée, emblématique, de signaler qu'il avait fallu, — comment dire ? — une recrudescence sociale du refoulement, pour qu'il se produise ce qui dans ce contexte doit s'appeler une libération de la parole. C'est ce qu'on observe chez les patientes de Freud précisément, qu'elles trouvent en Freud et qu'elles le forment à l'être : un interlocuteur, un auditeur, pour ce qu'elles ne peuvent pas dire ailleurs. Et docile à leur désir de dire, Freud s'est petit à petit conformé à ce qui, pour nous de façon plus désenchantée, est la position de l'analyste, position où ce qui est refoulé peut venir à se dire autrement que par le pur et simple retour du refoulé, peut venir à se dire de façon à se dénouer.

Mais précisément, Freud prévoyait que la reine Victoria, qui est le meilleur terrain pour la psychanalyse, prévoyait que les sociétés victoriennes s'effriteraient, et que la psychanalyse y serait pour quelque chose. Et donc, il anticipait dans son texte fameux de 1910 que j'ai déjà ici commenté, il anticipait une *Aufklärung* sociale, le triomphe les Lumières dans la société, qui ferait que ce qui ne pouvait pas se dire, s'exhiber, se massifer dans des régimes victoriens trouveraient à se frayer la voie. C'est accompli, beaucoup est accompli dans ce sens, dans les sociétés où nous vivons.

C'est pourquoi je suggère que ce n'est pas simplement en rapport avec la reine Victoria que la psychanalyse a été possible, ou qu'elle s'est trouvée même nécessaire — c'est à cause de Quetelet, moins spectaculaire sans doute que la reine Victoria. La psychanalyse est apparue à l'époque de l'homme sans qualités.

De cette époque-là, nous ne sommes pas sortis. Nous y entrons plus que jamais, décidément. Et, là, aucune *Aufklärung* ne nous en protège, puisque le règne du calcul (s'avancer avec chiffres et mesures dans le domaine du psychisme) peut aussi bien se recommander de l'esprit des Lumières : « Pas de préjugés. »

C'est sans doute parce que la pression du grand nombre, l'émergence de l'homme sans qualités, s'est trouvée insupportable que la psychanalyse a pris en charge la clinique, l'art du un par un. Non pas le un par un de l'énumération. Elle a pris en charge la restitution de l'unique, dans sa singularité, dans l'incomparable.

Et c'est la valeur prophétique, poétique, de la recommandation technique de Freud, d'écouter chaque patient comme si c'était la première fois, en oubliant — c'est méthodique bien sûr —, en oubliant l'expérience acquise, c'est-à-dire sans le comparer, et sans penser qu'aucun mot qui vient de sa bouche est du même usage que celui qu'un autre peut faire, et même pas soi-même. Donc de s'installer dans l'expérience analytique dans l'étrangeté, dans l'étrangeté de l'unique.

Moi, ça me paraît assez convaincant, dit comme ça, assez convaincant que, en effet, il y a un jeu, il y a une corrélation, il y a une compensation entre la domination croissante de la statistique et cet art

singulier qui a connu pendant un temps une expansion universelle dans les sociétés qui pratiquaient justement ce calcul des grands nombres.

C'est au point qu'un Bion a poussé les choses jusqu'à dire : « Oubliez tout du même patient. Que chaque séance soit comme une première fois, soit une émergence. »

En même temps, c'est bien la même époque, l'époque de Freud et l'époque déterminée par Quetelet, l'époque de l'homme sans qualités, puisque que la psychanalyse ne fonctionne que sur le fondement du déterminisme le plus échevelé. C'est ce que Lacan a cristallisé dans le signifiant du sujet supposé savoir. L'association libre, la méthode qui consiste à partir de n'importe quel énoncé comme au hasard, n'est pensable que parce qu'il y a à l'horizon la notion qu'il s'agit d'une association déterminée.

Donc, il s'accomplit dans l'opération analytique la même volatisation de la liberté individuelle que dans le calcul statistique : l'association libre apparaît strictement conditionnée. Et du côté de l'analyste — c'est là que Lacan voyait le fondement même de la certitude de l'analyste —, du côté de l'analyste, il s'agit de repérer, de démontrer des régularités dans l'énoncé hasardeux. Lacan disait : comme de primesaut de l'analysant.

C'est non seulement les lois de la parole qui seraient là en question, les lois du signifiant, mais bien des lois internes au discours du patient et qui permettent d'en dégager des constantes, et les lois propres de son discours.

Alors, pour continuer à repérer ces éléments qui s'ordonnent de l'époque, on peut mettre, en corrélation avec la méthode de l'association libre, cette pratique que nous ne connaissons encore sans doute qu'à son début, qui est en train de se répandre, d'atteindre jusqu'à les entours de notre acte : la pratique du questionnaire.

Pour nous, c'est peut-être encore un peu lointain. Mais, pour la génération qui arrive, ils seront formés à ça, depuis la classe de troisième. C'est ce que j'ai appris, quand même avec effarement, dans les tous derniers jours de l'an 2003, le 29 décembre, en lisant la circulaire diffusée par le bulletin officiel de l'Éducation nationale, le 11 décembre, ça m'a été apporté par Gabriel — comme l'ange Gabriel —, Gabriel Chantelose qui m'a fait connaître que la décision était prise et, pour l'instant, pas rapportée, entre le Ministère de l'éducation nationale et celui de la santé, de faire remplir à partir de la rentrée prochaine aux enfants de troisième des questionnaires de santé mentale.

Pour que deux ministères s'associent pour pondre cette directive — c'est pas un impulsif qui a fait ça —, c'est médité, c'est fondé dans la pensée de l'administration.

J'ai quand même été content en écoutant, en observant, le débat qui a eu lieu au Sénat ce lundi, j'étais heureux d'entendre raisonner dans l'hémicycle, dans ce boyau de la démocratie, tout de même une voix — je la salue —, celle de M. Jean-Pierre Sueur, qui est sénateur et agrégé de grammaire, m'a-t-il dit, et qui a tout de même interpellé ceux qu'il a pu, là, à propos de ce que pouvait avoir d'exorbitant cette décision.

Si ça passe, si ça se fait, les générations montantes seront formées, dès leur plus jeune âge, à penser, à se penser en termes de questionnaire. Je ne peux pas préjuger du questionnaire que ce sera. « T'arrive-t-il d'être triste ? — un peu, — jamais, — rarement, — souvent, — beaucoup, — tout le temps. » C'est une proposition. Et on coche, on coche la case.

La pratique du questionnaire, qui a l'air élémentaire, a des fondements qui sont sans doute extrêmement complexes. Dans le tohu-bohu actuel, je n'ai pas eu le temps de remonter à la naissance du questionnaire — comment ça s'est mis en forme ? Ça suppose d'interroger le sujet tout de même, on lui donne la parole.

C'est un mouvement qui apparemment est contraire à celui d'une médecine qui se passe de plus en plus du témoignage du sujet. Là, au

contraire, on le sollicite. Et donc, au moins formellement, il y a quelque chose à voir avec la psychanalyse. On lui dit : « Parle », ou plutôt : « Écris ». On le fait répondre, mais il est déjà, au moment où il répond, évidemment enchâssé dans un appareil d'écriture, dans un dispositif qui fait que, quoi qu'il réponde, sa réponse sera nécessairement comparable à celle d'un d'autre. Ça sera la même ou elle sera différente. Elle sera dans la moyenne, ou ce sera moins. On saura que 40% des élèves sont « tristes de temps en temps ». Mais le résultat ou l'ineptie du résultat ne fait rien à l'affaire. Du seul fait qu'on place le sujet dans ce dispositif d'écriture, il est déjà destitué de ce qu'il a d'unique. Il peut déchirer la feuille, il peut ne pas répondre : à ce moment-là, il sera dans le pourcentage des réfractaires. Il y a là quelque chose précisément qui n'a pas d'extérieur.

Viendra peut-être le moment où on brûlera les questionnaires et l'école avec, et où dans les imprimeries on refusera d'imprimer les questionnaires avec les petites cases. Parce que c'est celles-là qui auront notre peau : les petites cases qu'on coche. Pas la nôtre, mais celle de ceux qui arrivent maintenant.

C'est ça l'instrument : la petite case qu'on coche. L'usage, on l'a vu arrivé. On ne cochait pas des petites cases avant. On a constaté qu'en effet c'était très commode pour obtenir des réponses calibrées, sans rhétorique. C'est un instrument qui comporte que tout dans l'existence est affaire de plus ou de moins. Et que ce plus ou moins, il ne vient pas dans un continuum, il vient par unité discrète. On compose une chaîne signifiante, de zéros et de uns, une chaîne signifiante binaire, proprement digitale. Et dès qu'on vous l'a refilé, vous entrez dans le calcul statistique, dans un calcul de moyenne.

Il n'y a rien qui exprime mieux la prévalence de la moyenne que la petite case vide où vous avez à marquer votre empreinte sous les espèces de la coche, cette coche que Lacan avait repérée comme préhistorique de l'animal abattu. Eh bien, l'animal abattu, c'est vous !

Je l'ai dit en me laissant emporter. Mais c'est très calculé, parce que parmi les fauteurs de cette ère, il faut quand même mettre en bonne place Watson, le créateur du *behaviorism*, du « comportementalisme », comme on dit en français. Pendant longtemps, on n'a dit le mot qu'en anglais, pour marquer : Très peu pour nous. Mais j'ai repris les textes originaux de Watson, son ouvrage *Behaviorism*, l'introduction de la seconde édition, et il dit en toutes lettres — cette introduction a deux pages —, il dit en toutes lettres : « *Si, en tant que psychologue, vous entendez demeurer scientifique, vous devez décrire le comportement de l'homme dans des termes qui ne sont pas différents de ceux que vous utiliseriez pour décrire* — on pourrait dire beaucoup de choses là : qu'est-ce qu'il choisit de dire ? — *le comportement du bœuf que vous égorgez*. » (*Rires*) Vous voyez que, même quand je me laisse emporter, j'ai des références.

Le questionnaire qui est gros d'une chaîne signifiante, qui vous fait chaîne signifiante, est aussi l'incarnation, la matérialisation d'un langage qui veut être univoque. D'où le soin qui est apporté à l'établissement du questionnaire pour qu'il soit totalement désambigué. La standardisation, ici, opère sur le langage lui-même.

De façon binaire, la pratique du questionnaire s'oppose terme à terme à la pratique analytique qui, au contraire, intensifie l'ambiguïté. L'art de l'analyste en cela est que, dans le contexte de la séance analytique, chaque mot soit gros d'une infinité ou au moins d'un multiple de significations. Que d'abord l'analyste, comme discipline, sache qu'il ne sait pas ce que vous dites, qu'il a à apprendre votre langue à vous, votre usage unique de la langue. Ça n'est possible qu'à condition que vous-même vous soyez, par rapport à votre dit, dans cette position d'étrangeté.

À cet égard, l'élaboration du questionnaire vise, à l'opposé, à constituer, avec la langue courante, un

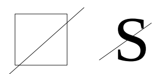
métalangage univoque.

Évidemment, toutes les questions sont là infinies. C'est pourquoi il y a des éditions de questionnaire : M. X critique le questionnaire de M. Y parce que la question est toujours tendancieuse, jamais suffisamment univoque. Mais évidemment si la pratique du questionnaire se répand depuis le berceau, eh bien ça finira par avoir un effet sur la langue, un effet de standardisation sur la langue, qui est induit tous les jours par le maniement des machines. Parce que pour pouvoir lui faire faire ce que vous voulez, il faut que vous parliez son langage à elle. C'est de ça qu'il s'agit : dans le questionnaire, l'opérateur vous oblige à parler son langage. « — *Comment ça ? Pas du tout. À la fin, il y a : Avez-vous des remarques à faire ?* » Chez les meilleurs. Là, on vous laisse glisser quelques phrases de vous. Enfin, j'invente. Il faudrait ça pour compléter le questionnaire. Je ne suis pas sûr qu'ils ont encore inventé ça. Il faut que je regarde mon recueil. Ils l'ont inventé ? Oui. Agnès Afflalo, qui m'a aidé à compulser toute cette littérature, me garantit que c'est déjà trouvé.

Dans l'analyse, c'est précisément le non-savoir ce que ça veut dire qui produit l'effet de sujet supposé savoir. Votre parole dans l'analyse est rapportée à elle-même. Et s'il y a déterminisme, c'est un déterminisme de l'unique.

Alors qu'ici, le sujet n'est pas supposé, c'est le savoir en personne qui se présente. On pourrait parler de remplissage des cases comme du rituel qu'impose le sacré du savoir à qui vous apportez ici ce qu'il vous demande. C'est-à-dire que vous acceptez de vous réduire à une combinatoire de petites coches. Là, vous devenez l'homme sans qualités. Toutes vos qualités sont passées dans les petites cases. Et on peut vous composer à partir de ça.

La petite case qu'on coche, il faut quand même voir ce que c'est. Je vais la dessiner. La petite case qu'on coche, il n'y a pas de meilleure représentation du sujet barré de Lacan, qui n'est qu'une variable. Et vous confessez, quand vous remplissez le questionnaire, que vous n'êtes rien de plus qu'une variable du questionnaire.



C'est pourquoi on peut discuter la référence éthologie, qui a été la première référence du comportementalisme, et que vous voyez par exemple dans la phrase de Watson, que je vous ai citée, « *du bœuf qu'on égorge* ». Il faut que je trouve ça dans une illustration, un jour, l'emblème du comportementalisme : *The ox that you slaughter.* Il faut le faire ! Trouver ça !

Je ne connais de l'œuvre de Watson que ce livre-là, mais peut-être qu'on pourrait trouver pourquoi le bœuf qu'on égorge l'a frappé comme ça, quel rapport il avait avec la boucherie.

Il prévoit la résistance, l'indignation. Il y rétorque, et d'une façon qui n'est pas antipathique, dont on voit la parenté d'époque avec Freud, que le *behaviorism* comme la psychanalyse sont de ces disciplines qui ont apporté, à l'ère de l'homme sans qualités, la désidéalisation. L'image sanguinolente, là, participe de ce grand mouvement de désidéalisation dont la psychanalyse fait partie, et dont on a pu lui reprocher de s'écarter en sublimant le langage.

Mais il me semble que, en fait, dans les thérapies, dans le comportementalisme, le cognitivisme, et dans les thérapies qu'on a voulu en déduire, en fait, ça n'est pas l'animal qui est le modèle. Il me semble que c'est bien plus la machine, l'objet machine.

On a pu appeler, à une époque, un certain nombre d'objets, parce qu'on les trouvait futiles, des *gadgets*. Il s'agit d'objets nés de l'industrie, et qui incorporent du calcul.

Le rapport que je veux mettre en évidence, c'est le rapport du sujet à des objets qui comportent une incorporation de symbolique. Mais c'est trop peu dire. Ce sont des objets *nés du symbolique*.

Eh bien, les objets nés du symbolique, qui sont des objets construits, déduits, calculés, produits massivement, au moins à de très nombreux exemplaires, essayons de dire que c'est un nouveau genre de réel apparu avec la révolution industrielle, un réel qui est le produit de la mesure et du chiffre — pas d'un savoir-faire, mais de la mesure et du chiffre —, et qui sont, plutôt que des produits, des sous-produits du discours scientifique, et qui reposent sur une mise au travail du chiffre.

Il me semble que c'est ce que Lacan, un temps de son enseignement, visait quand il évoquait l'envahissement de la vie par le réel, et que ce réel nous est devenu, selon son expression, « extrêmement incommode ».

Ça, c'est une autre façon d'attraper le malaise dans la civilisation que la manière freudienne. Ce n'est pas attraper le malaise dans la civilisation à partir du refoulement, à partir de l'incommodité où se trouveraient les pulsions, en raison du refoulement. C'est attraper ce malaise dans la civilisation en partant de ce que la civilisation — entre guillemets — « est dominée » par le discours scientifique, et que le discours scientifique a la propriété de faire foisonner ce réel d'une façon toute spéciale.

Lacan a dit ça dans une conférence en Italie. Il prenait l'exemple même de la table du conférencier, disant : « Cette table est quelque chose qui a une tout autre insistance que ça a jamais pu avoir dans la vie antérieure des hommes. » Ce n'est pas grand-chose, mais déjà comme objet, c'est un objet qui, si je puis dire, n'est plus façonné par la main de l'homme, il n'est plus relatif à un savoir-faire. Par un certain nombre de médiations, il est fils du chiffre et de la mesure. Autant que ce micro ou que ces magnétophones, c'est un appareil. Et l'appareil remplace la chose.

Là, il ne s'agit pas du refoulement qui incommode. Il s'agit de la machine en tant qu'elle reconfigure le monde, et qu'elle a un effet d'envahissement et d'encombrement.

La psychanalyse compense. Lacan évoquait la psychanalyse elle-même comme une réponse à cet encombrement du réel, comme un moyen d'y survivre. Ça lui paraissait fonder la *nécessité* des analystes — enfin ! la nécessité n'implique pas la probabilité. Mais elle indique malgré tout une façon de prendre les impasses de la civilisation. Il faut commencer par se dérober, pour rester analyste, se dérober à devenir ce genre d'objet-là, pris dans la mesure et le chiffre.

Au fond, ils ne nous demandent pas grand-chose : « *Faites-nous la liste. Que ça*. » Mais dans cette demande, ce qui s'avance, n'est-ce pas, c'est l'invitation et en même temps la promesse : « Devenez comme des machines. » C'est ça la grande promesse : « Vous serez comme des machines. »

C'est une promesse. Par exemple, on pourra vous réparer, on pourra vous reprogrammer, on pourra toucher au logiciel, et vous reprogrammer. Puis, ce qui s'avance aussi, c'est la grande promesse. On en est aux banques d'organes. Mais on évoque déjà, quand on saura les produire, les supermarchés d'organes. Ça sera sur des présentoirs. J'ai vu ça représenté dans — non pas des utopies — des projections. Que faut-il pour qu'on arrive en effet à ce qu'on se promène : « À combien est ce foie ? » « Ce sera le vôtre ! » Et puis on partira, et puis on se le fera placer.

Tout ce qui tourne autour du clonage, etc., tourne autour de l'idéal-machine. Pour que ça se réalise, il faut d'abord avoir été réduit à l'état d'homme sans qualité. Il faut commencer par cocher les petites cases.

Quand Lacan signale que ce réel est incommode, voire insupportable, c'est la définition même du réel comme impossible à supporter. C'est la définition même que Lacan donnait de la clinique. La clinique, c'est le réel comme impossible à supporter. Et on peut dire que d'une certaine façon la clinique est partout. C'est bien parce que le réel est de plus en plus difficile à

supporter, qu'on assiste à la promotion de la santé mentale.

Pourquoi ? Là aussi il y a une archéologie à faire. Je devrai attendre des jours plus sereins. Mais, avant d'en rechercher l'archéologie, saisissons la logique qui est ici à l'œuvre : la santé mentale, c'est l'idéal d'un sujet pour lequel le réel cesserait d'être insupportable.

Évidemment, quand on part de ça, on ne trouve que des troubles mentaux, des dysfonctionnements. Et déjà, il faut que la langue, la nôtre, ne se laisse pas gagner par ce syntagme de « trouble mental ». Le concept de « trouble mental », quand on l'utilise, véhicule avec lui précisément la notion de santé mentale. C'est ce concept de trouble mental qui a défait les superbes entités nosologiques, héritées de la clinique classique. Parce que le trouble mental, c'est une unité. Le trouble mental, c'est ce qui ensuite peut être cerné, repéré, par la méthode des petites cases.

Ce n'est pas absurde. J'ai eu l'occasion de signaler, en passant, que le concept lacanien du sinthome répondait à la même exigence, à la même exigence de passer sous les constructions nosologiques, pour isoler des unités discrètes de fonctionnement. Mais précisément, le sinthome, c'est le trouble mental considéré en tant qu'on en tire de la jouissance. Le sinthome, c'est plutôt ce qui vous fait trouver le réel supportable, ce qui vous permet de jouir du réel.

Pourquoi on n'avait pas, avant, cet idéal de la santé mentale ? On n'avait pas non plus l'OMS. Il faut s'intéresser à l'OMS, l'Organisation Mondiale de la Santé. Maintenant, avec ce que j'ai vu de l'organisation de la santé en France, je suis persuadé que c'est terrifiant, l'Organisation Mondiale de la Santé. Il se cherche là précisément la réponse universelle au malaise dans la civilisation.

Pourquoi on n'avait pas, avant, l'idéal de santé mentale ? Pourquoi il n'y avait pas cette promotion de la santé mentale ? C'est qu'avant on pouvait s'imaginer que le monde était fait pour l'homme. Et donc on pouvait penser que la relation était naturellement harmonique. L'harmonie ferait rire aujourd'hui. Enfin, il y a des ersatz : les gens s'échappent pour aller trouver une petite zone d'harmonie, respirer du bon air, ne pas voir leurs congénères, la nature — ce qu'il en reste.

Mais le concept qui a supplanté celui d'harmonie, qui a quand même dominé l'imaginaire pendant des siècles, c'est le concept de l'adaptation. Ça dit tout. « Il faut s'adapter. » « Il faut s'adapter », c'est d'ailleurs le seul critère de la santé mentale, et celui qui a voulu introduire ça dans la psychanalyse tout de suite, parce que c'était quelqu'un de très malin, c'était Hartmann. Si je me souviens bien, il a fait une monographie sur l'adaptation, qui était un de ses premiers écrits.

L'adaptation, ça traduit précisément le fait que nous avons à vivre dans un monde qui n'est plus fait pour l'homme dans la mesure même où il est de plus en plus fait par l'homme.

Je mets parfois un peu de pathétique dans cette logique, mais Lacan pouvait dire : « Les gens sont *mangés* par le réel. » Et on pourrait voir cette petite case — c'est vraiment pour vous dégoûter de remplir les questionnaires —, on pourrait voir cette petite case comme une bouche qui va vous croquer.

Le réel dont il s'agit ici, est-ce que c'est *le* réel ? C'est *un* réel. C'est un réel dans la mesure où il est impossible à supporter. Lacan dit que c'est « le réel auquel les gens sont capables d'accéder ». Ils sont capables d'accéder à ce réel qu'ils ont produit à partir du calcul et du chiffre. Et ils se sont fait à partir de là une vie d'enfer.

C'est, si l'on veut, un réel « matérialisé » — Lacan emploie cet adjectif —, mais il faut encore entendre de quel matérialisme il s'agit. Ce matérialisme, c'est un matérialisme qui est aussi un artificialisme. Et c'est bien ce qui animait la polémique, la polémique discrète, de Lacan avec Lévi-Strauss. Lévi-Strauss pensait que la combinatoire de la structure telle qu'il la mettait en œuvre, par exemple

concernant la pensée sauvage, il pensait que cette combinatoire, faite d'une complexification de relations binaires, reflétait la structure du cerveau — il avait scandalisé, à l'époque, en concluant dans ce sens —, et même reflétait la structure de la matière, que la combinatoire signifiante était comme le doublet de la structure de la matière.

Ça, ce n'est pas un matérialisme artificialiste, c'est un matérialisme primaire, enfin un matérialisme style XVIIIe.

Lacan opposait à ça des arguments qu'il tirait de Lévi-Strauss lui-même. Il n'y a pas seulement le monde et la matière tels quels, il y a aussi le lieu où les choses se disent, et qu'il appelait : la scène. Il n'y a pas simplement le monde ; il faut encore que le monde monte sur la scène. Et là, il est pris dans une autre structure. C'est ce que Lacan appelait : le grand Autre. Le lieu de l'Autre, c'est le lieu où, quelle que soit la structure de la matière, les lois de la physique et même de la statistique sociale, c'est le lieu où ça vient se dire.

C'est d'ailleurs pourquoi, sans doute, il y a autant de références au théâtre chez Lacan. C'est que le théâtre est comme le redoublement de la scène sur laquelle le monde doit monter.

Et donc, c'est le langage qui empêche de réduire le monde à l'immanence. Du fait du langage, l'immanence est travaillée par une transcendance, qui est un effet du langage. C'est ce que traduit le graphe de Lacan à deux étages, et qui traduit très simplement le fait, sur lequel j'avais fait cours jadis, qu'il y a un au-delà, un effet de transcendance, attaché au fonctionnement même du langage.

Alors, si on détache l'effet de transcendance, en effet, on obtient l'instance de Dieu-le-Père. On l'imagine antérieur et créateur, alors que, pour Freud et Lacan, Dieu n'est pas créateur, il est créé. Il est créé par le langage. Et s'il existe, c'est tout au plus d'une ek-sistence, d'une existence, d'une subsistance à partir du langage.

Le monde, en effet, le monde est reconfiguré par la scène selon les lois du signifiant. Et ce sont des lois propres, celles du signifiant, distinctes des lois physiques ou statistiques.

C'est là que Lacan pouvait utiliser les exemples mêmes de Lévi-Strauss. Il y a le calendrier chronologique, et puis, quand vous dites certaines dates, elles sont chargées de signification. Ça n'est pas un jour comme un autre. Si vous dites : « le 2 décembre », si vous dites : « le 18 juin », au moins dans un contexte culturel, ce sont des dates qui marquent et qui répondent à d'autres fonctions, qui ont une autre présence, une autre instance qu'une date purement chronologique.

Là, on saisit au moins l'imaginarisation qui s'empare de la chose telle quelle. Mais, un pas au-delà, la science elle-même, à mesure qu'elle opère sur une réalité, on peut dire qu'elle la fait disparaître. Lacan prenait l'exemple, à partir du langage, concernant les éléphants dans son *Séminaire I*. Mais l'explication scientifique de quoi que ce soit ne laisse, comme résidu de ce dont il s'agit, qu'une combinatoire d'éléments signifiants. Elle volatilise même tout ce qui pouvait au départ vous accrocher dans la recherche. Elle volatilise, on peut dire, la substance même de la chose. Elle fait même, quand l'explication scientifique aboutit, elle fait même disparaître la cause pour la remplacer par la loi. On peut dire qu'elle remplace la cause par le signifiant. Et donc elle aboutit à la création de semblants. Ce qui prouve l'efficacité de la science, c'est qu'elle puisse reproduire : il y a un effet de reproduction qui est interne à l'opération scientifique.

Et ce réel qui envahit, et qui n'est pas *le* réel, peut-être peut-on dire qu'il est d'autant plus oppressant et insupportable que c'est *un* réel de semblants.

Et donc on bute sur ceci que : n'ont pas le même régime le signifiant (qui est universalisable, qui est reproductible, qui est démontable, qui est en dernière analyse du semblant) et le petit *a* (qui ne l'est pas, qui n'est pas

universalisable, et qui est au contraire marqué par la singularité de la rencontre).

$$S \longrightarrow a$$

D'où, au fond, l'impossible de ce qui s'écrit : S2 dominant petit *a* — et qui est la ligne supérieure du discours de l'université, disait Lacan —, l'ambition de maîtriser la jouissance par le savoir.

$$\begin{array}{ccc} S_2 & \longrightarrow & a \\ \hline S_1 & \longleftarrow & \cancel{S} \end{array}$$

Il y a un maître caché. Le maître caché, c'est la décision même d'instaurer le signifiant comme maître.

Le résultat de l'opération, le résultat qui est attendu de cette maîtrise de la jouissance par le savoir, je dirais qui est incarné dans tous ces questionnaires de santé mentale — il ne s'agit que de ça : de maîtriser les émois que vous avez, les émotions, la singularité de l'expérience, de le maîtriser par un petit appareil de savoir ultra réduit. Et dont le produit, c'est de vous transformer en homme sans qualités, en homme quantitatif, en espérant vous faire rejoindre — mais c'est impossible — le signifiant-maître.

Parce que, quelle est la clef de toutes les thérapies cognitivo-comportementalistes ? C'est quelque chose qui appelle « l'affirmation de soi ».

L'attracteur de toutes les théories comportementalo-cognitivistes, c'est « l'affirmation de soi ». Et ce qu'on appelle « l'affirmation de soi », c'est une fois qu'on vous a produit comme homme sans qualités, vous faire au fond « maître de vous-même ».

La promesse va loin. Comme le dit un de ces ouvrages qui maintenant prolifèrent, on vous promet le pouvoir illimité sur vous-même. Il y a des techniques pour ça. Voulez-vous les connaître ? Je me réfère à un manuel qui en est à sa troisième édition. Ça vise spécialement les personnes qui sont victimes de perturbations des compétences sociales. Y a-t-il ici des personnes qui n'ont pas de perturbations de leurs compétences sociales ? Ça peut être jusqu'aux grands timides. « *Le problème des grands timides, c'est que c'est très difficile de faire des thérapies en groupe avec eux*. » (*Rires*). Je vais vous expliquer les principes, mais ça ne vaudra que si vous supportez la vie de groupe. C'est la fin du chapitre : « *Souvent on doit faire précéder les groupes d'affirmation d'une phase de thérapie individuelle, cognitive individuelle, car la plupart des patients sont trop fragiles pour aborder le groupe. Kunji, 1996, a développé un programme de thérapie par un livre qui propose une suite d'exercices pratiques. Cette méthode est en cours d'évaluation.* » (*Rires*).

Je vous livre tout de suite les méthodes, le cœur des techniques d'affirmation de soi. Voilà : « *Les techniques d'affirmation de soi préparent le sujet à affronter les situations sociales difficiles. Elles s'enracinent dans une conception démocratique des relations humaines, et peut se résumer à sept messages principaux*. » Mais ça ne va pas marcher pour vous parce qu'il faut les répéter avec insistance, souvent, pour vous reconditionner et vous sé-cu-ri-ser. Sept principes, sept messages. Comme je ne peux pas vous les répéter avec assez d'insistance à l'heure où nous sommes, notez-les et répétez-les à vous-mêmes. L'auto-thérapie est une partie forte importante de ce qu'on peut apprendre.

Manuel des thérapies comportementales et cognitives :

« *Premièrement : Soyez respecté par les autres.* »

« *Deuxièmement : Affirmez vos droits.* » — Nous faisons ça, monsieur.

« *Troisièmement : Ne cherchez pas à être toujours aimé par tous*. » — J'ai essayé ; je n'ai pas réussi.

« *Ayez une image positive de vous-même*. »

« *Luttez contre la dépression en agissant*. » (*Rires*). Vous n'y aviez pas pensé ?

« *Affrontez les autres*. »

« *Septièmement : Peu importe l'échec, l'important est de s'affirmer !* »

Eh bien, voilà un effort sensationnel pour combler l'abîme qu'il y a entre S barré et S1.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours VII* de Jacques-Alain Miller du 21 janvier 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du *Cours*

(mercredi 28 janvier 2004)

VIII

Le quartier que j'habite a fait l'objet d'un important déploiement policier en début d'après-midi - ça ne me vise pas, autant que je sache - mais ça explique mon retard.

Je vais donner aujourd'hui la parole à deux collègues qui travaillent dans le même sens que moi, je donnerais d'abord la parole à Agnès Aflalo qui m'a accompagné dans le rassemblement d'une littérature dont nous sommes peu familiers, celle des thérapies comportementales, cognitives, celles aussi de l'épidémiologie en santé mentale qui va faire l'objet de son travail. Il devait être présenté samedi dernier dans un colloque consacré à l'évaluation qui se passait ici même, et l'horaire serré n'a pas permis qu'elle le présente. Elle a réussi dans cette littérature à frayer son chemin et à donner des repères qui seront, pour l'avenir de ce que nous avons à étudier, extrêmement utiles.

Nous vivons un événement historique et nous découvrons qu'il a de multiples facettes. La vérité est affine au chemin, nous avons successivement énuméré plusieurs vérités qui nous sont apparues successivement.

Nous avons d'abord vu monter sur la scène, une personne, un représentant de la nation, une personne visiblement animée par un désir, par une passion personnelle et qui prônait la sécurité, la sécurisation des patients par le diplôme des thérapeutes.

Il n'a pas fallu très longtemps pour repérer, derrière cette première présentation, qui était légère, qui s'appuyait sur une phénoménologie immédiate, le fameux « n'importe qui peut visser sa plaque. »

Mais derrière cette phénoménologie immédiate sur quoi s'appuyait cette voix, cette personne, nous avons d'abord trouvé un document auquel nous avons donné une certaine célébrité alors qu'il était plutôt voué à la discrétion, le plan qui porte le nom du docteur Cléry-Melin. Et ce document nous l'avons analysé, dans un premier temps, en le décomposant dans les parties suivantes, quatre.

D'abord nous y avons vu la promotion du privé, de la clinique privée, du soin privé par rapport au secteur public.

Ensuite, simultanément, nous avons vu un deuxième aspect qui est apparu en raison de la rédaction même de ces propositions, disons l'autoritarisme en matière de santé mentale puisque le nom déjà était là. Et d'ailleurs cet autoritarisme, maladroitement exprimé, a suscité en effet tout de suite des réactions sur le plan des libertés.

Troisièmement, nous avons pu détecter là le privilège qui était accordé à la psychopharmacologie et en particulier nos collègues Bialek et Sidon ont rédigé un article qui a marqué sur ce point, le plan Cléry-Melin étant par nous soupçonné de favoriser le traitement médicamenteux par rapport au traitement psychothérapique.

Et quatrièmement, en ajoutant au rapport Cléry-Melin le rapport de l'Académie de médecine, rédigé, signé par le professeur Pichot et le professeur Allilaire, nous avons pu stigmatiser l'influence de la corporation médicale française.

Voilà donc les quatre premières facettes où l'événement s'est pour nous réparti.

Ensuite, poursuivant l'étude nous avons repéré la présence, l'influence, des tenants d'une discipline, dont l'importance nous avait échappé et le nom même : l'épidémiologie en santé

mentale ; inconnue au bataillon, pour nous. Le rapport Cléry-Melin a trois auteurs : le docteur Cléry-Melin lui-même et puis Madame Kovess, le docteur Kovess, le docteur Pascal, et ces deux auteurs sont les promoteurs de l'épidémiologie en santé mentale et nous avons vu la cohérence des thèses de cette discipline avec ce qui s'avançait sous la façade Accoyer.

Et, corrélativement à l'épidémiologie en santé mentale nous avons vu la promotion qui s'accomplit, qui va s'accomplir, qui est en train de s'accomplir, des thérapies comportementales et cognitives, dans l'enseignement de la psychologie et de la psychiatrie universitaire et nous avons commencé à stigmatiser et moquer, il faut dire, la pratique de ces TCC.

On peut dire qu'il y a un troisième, - ça c'est deuxième temps - il y a déjà un troisième temps qui, à mon sens, a commencé grâce à ce que nous ont apporté tout récemment dans les quelques jours qui précèdent, Carole Dewambrechies-La Sagna et Philippe La Sagna concernant la reconfiguration de la Sécurité sociale en France.

Et là nous apercevons, au-delà des couacs qui ont marqué cet événement historique, de maladresses évidentes qui ont suscité une révolte, bien au delà des psys, nous apercevons un remaniement historique qui donne une toute autre dimension à la chose.

J'ai entendu, dans cette salle même, samedi, quelqu'un d'extrêmement sympathique plaider que la santé n'était pas une marchandise, s'indigner que la santé soit une marchandise.

Je sympathise avec les intentions de cet orateur, qui a joué un rôle important pour marquer ce qui se cuisine au ministère de la Santé actuellement. Il s'agit de Patrice Pelloux, l'urgentiste qui s'est aperçu, lui, de ce qui se passait au mois d'août, qui a essayé d'alerter, qui a tiré toutes les sonnettes sans pouvoir réveiller les responsables.

Mais il me semble que pour savoir comment y faire dans l'avenir, pour ce qui s'annonce comme un combat prolongé et qui ne s'arrête pas du tout au parlement, il faut voir telles qu'elles sont, les choses telles qu'elles sont comportent que la santé est une marchandise.

Elle fait l'objet, d'ailleurs depuis longtemps, d'une évaluation collective - c'est la Sécurité sociale - et elle tend aussi à faire l'objet, et elle fera l'objet de plus en plus, d'une évaluation individuelle.

La question est depuis longtemps posée de ce que la collectivité sociale est prête à dépenser pour la santé et la France là avait marqué qu'elle était prête à dépenser beaucoup, par comparaison avec d'autres pays.

Mais elle fera de plus en plus l'objet d'une évaluation individuelle et nous avons mis en avant les libertés individuelles, eh bien précisément on va placer la santé, la santé de chacun au niveau de l'évaluation individuelle. Combien la santé, combien votre santé vaut-elle pour vous. Qu'est-ce que vous êtes prêt à lui sacrifier, de vos petits plaisirs ? celui de fumer par exemple, celui de consommer des substances alcoolisées, êtes-vous prêt à vous délester pour votre santé de ces petites jouissances, à partir du moment où un savoir vous a été communiqué sur la statistique du risque, pour le fumeur et pour l'alcoolique.

Et donc l'opération écrite par Lacan, pour indiquer un mouvement de civilisation, l'opération maîtrise des petites jouissances, des plus-de-jouir par le savoir, est depuis longtemps en cours.

$$S_2 \longrightarrow (a)$$

On a constaté à quel point le progrès de cette maîtrise, il fut un temps où les réunions d'intellectuels se passaient dans des atmosphères enfumées, et puis l'atmosphère s'est petit à petit dégagée et aujourd'hui en griller une suppose qu'on se lève, on se décompte de la réunion et qu'on aille s'intoxiquer seul, selon l'évaluation qu'on fait du rapport entre la vie et la jouissance et qu'on ne l'impose pas aux autres et ça

s'est fait insensiblement, c'est un mouvement de civilisation et qui se traduit logiquement par les termes qui sont là au tableau.

Et puisque nous parlons liberté, eh bien pour ce qui est de la Sécurité sociale, elle sera remise de plus en plus à votre liberté. Il y aura un tronc commun de Sécurité sociale et puis vous aurez chacun à évaluer combien vous voulez payer pour quel type de risque en fonction de votre mode de vie, c'est-à-dire en fonction des jouissances que vous voulez ou non sacrifier, des risques que vous prenez ou non, sur mesure, c'est vous qui taillerez sur mesure la santé-marchandise, vous achèterez des assurances santé en fonction d'une évaluation qui vous sera personnelle, qui fera certainement l'objet de calculs statistiques par ailleurs mais loin que nous ayons là, c'est le pas suivant du w*ell fair state*, c'est le w*ell fair individual*, c'est *à chacun sa santé*.

Donc la revendication des libertés qui a porté contre l'autoritarisme vraiment maladroit, excessif, du plan Cléry-Melin, cette revendication de liberté va se trouver satisfaite sur un autre plan, celui de la sécurité, c'est-à-dire ce qu'on appelle la sécurité à cet égard c'est le rapport que vous voulez établir avec la jouissance à partir du moment où le savoir vous est communiqué de à combien la jouissance vous revient, pour reprendre, pour parodier un titre de Balzac célèbre : « À combien l'amour revient au vieillard. » À combien la jouissance vous revient.

Évidemment non seulement la santé est une marchandise mais la vie est une marchandise. La vie de chacun est une marchandise et on plaide le dommage causé à une famille par la disparition d'un de ses membres et on paye en fonction de la valeur estimée de cette vie.

C'est une pratique constante, sociale, qui est appelée à se développer et qui, logiquement, devrait permettre, à mesure que la profession de psychothérapeute deviendra moins alléchante par cet encadrement, celle d'avocat, de *lawyer* devrait logiquement connaître une promotion dans la mesure où c'est la profession par laquelle, à travers laquelle se négociera le prix de la vie, le prix de la vie individuelle.

Il faut s'y faire parce que c'est la traduction, une conséquence qui n'avait pas été tout à fait aperçue dans sa cruauté, une conséquence de ce que il n'y a pas d'absolu, et la santé n'est pas un absolu, l'individu n'est pas un absolu, nous sommes dans le règne de l'utile où tout est moyen.

Et on peut estimer ce que vous valez en fonction d'un certain nombre, en fonction d'un référentiel ou de plusieurs référentiels et le fait qu'éventuellement vous voudriez pour vous-même valoir plus que tout, est un référentiel qui n'est pas facilement partageable, qui n'est pas facilement commun.

Donc, là, nous allons vers l'étalonnement précis du rapport de chacun à la jouissance par le biais de l'évaluation.

Il y a tout de même un discours qui essaye de faire de la vie en tant que telle, mais au fond d'une vie proprement impersonnelle, un absolu. C'est le discours que soutient, contre vents et marées, l'église catholique, la vie comme absolu mais qui est tout à fait compatible par ailleurs avec l'évaluation comptable de la vie individuelle et de la santé collective et là, notre ministre de la santé actuel nous offre un excellent exemple puisqu'il est à la fois celui qui en France aujourd'hui force les choses dans ce sens, en même temps qu'il est catholique pratiquant et qu'il a pour la vie en tant que telle une révérence absolue.

Il faudra regarder, c'est ouvert, dans le détail, comment s'articule la bio-théologie, la bio-théologie mais au nom de la vie pré-personnelle il faut dire, de la vie en tant que telle, et puis l'accord donné et même le service de l'évaluation universelle.

Il vaut mieux savoir que c'est comme ça pour pouvoir définir de quelle façon la psychanalyse elle-même, l'acte psychanalytique doit se, quelle

reconfiguration doit connaître la psychanalyse pour survivre au XXI° siècle qui a toute chance, qui lui est moins amical que le XX°.

La société a été vaccinée, déjà, contre la psychanalyse où elle a déjà exploité quelque chose de la psychanalyse, l'influence de la psychanalyse est déjà passée, est passée aussi bien dans une certaine influence, dans les thérapies comportementales cognitives.

Nous savons à quoi nous avons affaire, il n'y a plus de surprises, elle ne provoque plus de surprises, un certain nombre, le droit à la jouissance est largement reconnu et donc, nous assistons à ça, c'est aussi l'événement historique que la psychanalyse, les psychanalystes ne feront, ne pourront pas être dispensés d'un effort de pensée, pour arriver à loger l'acte psychanalytique dans une société remaniée de fond en comble par l'extension de l'évaluation.

Après cette petite introduction, je vais donner la parole à Agnès Aflalo et vous m'en voudrez pas si je vous arrête à un point ou un autre pour donner une précision.

Agnès Aflalo :

Évaluateurs évalués

Qu'est-ce que l'épidémiologie ? C'est l'étude des épidémies. Mais, qu'est-ce que l'épidémiologie en santé mentale ? C'est ce dont je voudrais vous parler aujourd'hui. Définir l'épidémiologie en santé mentale soulève de nombreuses difficultés sur lesquelles je vais revenir. Mais, il convient de signaler que son incorporation dans le champ de la psychiatrie est récente, une vingtaine d'années environ. L'épidémiologie en santé mentale se donne pour une science. En réalité, et c'est ce que je vais essayer de monter, il s'agit d'un discours universitaire au service d'un scientisme délétère. Ce scientisme est celui de la psychiatrie bio-psycho-sociale. Épidémiologie et psychiatrie ont les mêmes principes et utilisent la même méthode. Les principes ne sont pas ceux de la science, ils sont ceux d'une philosophie matérialiste et d'un moralisme hygiéniste. La méthode commune est celle de calculs statistiques, prétexte à des évaluations en tout genre.

L'évaluation avec sa méthode du questionnaire et ses calculs statistiques envahit tous les secteurs de notre vie. À ses deux derniers cours de *l'Orientation lacanienne*, Jacques-Alain Miller a montré que le mathème du Discours universitaire de Lacan en est la clef[1]. Cette structure de discours lui permet de formaliser le malaise contemporain dans notre civilisation. Il ne s'agit plus comme au temps de Freud de la nostalgie du père avec son corollaire de refoulement qui impose une limitation à la jouissance pulsionnelle. Il s'agit plutôt de l'envahissement par le réel des objets de la science, du plus futile des gadgets à la machine la plus sophistiquée.

L'être humain n'échappe pas à ce devenir « machine » au destin programmé de réparation *ad integrum*. C'est cette réparation *ad integrum* qui devient alors la définition légitime de la santé physique et mentale. Et, bientôt, elle sera possible grâce d'une part aux super marchés d'organes et de clonage en tout genre et d'autre part au commerce généralisé des psychothérapies cognitivo-comportementales. Qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou non, le corps et « le mental » sont des objets de marchandises. Ils sont soumis aux lois du marché : l'offre et la demande, mais aussi, le rapport qualité/prix. La santé « mentale » est elle aussi devenu un facteur de politique.

Conformément à la logique du Discours universitaire, le savoir au poste de commande abrite la volonté cachée du maître. Cette volonté qui

[1] Lacan J. *L'envers de la psychanalyse, Le Séminaire livre XVII*, (1969-70), Paris, 1991, Seuil.

reste cachée est celle de maîtriser la jouissance toujours singulière du sujet. Mais, cette manœuvre comporte d'abord d'obtenir le consentement du sujet. À quoi le sujet doit-il consentir ? Il doit consentir à n'être plus qu'un calcul statistique. Il doit consentir à l'abjection de la servitude volontaire de *L'homme sans qualité* produite par le calcul statistique.

Les techniques de l'affirmation de soi, promues par les thérapies cognitivo-comportementalistes renforcent l'illusion du pouvoir illimité et achoppent sur l'impossibilité pour le sujet de rejoindre toute singularité d'une identification maître, c'est-à-dire de toute qualité. L'identification maître du sujet S1 indexe la vérité de sa jouissance, *a* en quoi consiste sa qualité, c'est-à-dire la singularité de son symptôme (S1, a)[2]. Avec le cognitivo-comportementalisme, le symptôme, n'est pas une qualité, c'est une quantité en excès qui doit être corrigée. La méthode est celle de la suggestion : *coping* ou « faire face » dans un programme dont l'adaptation est la règle. Dans cette perspective, le chômage de longue durée ne saurait être imputé à une quelconque réalité économique. Ce n'est qu'un problème de « résignation apprise », premier signe de désordre mental qu'il convient de corriger par la rééducation *ad hoc*[3]. L'épidémiologie en santé mentale fondée sur la psychiatrie bio-psycho-sociale reprend ce type d'argument. Il mérite donc d'être pris au sérieux, c'est-à-dire d'être mis en série…

Jacques-Alain Miller : Je voudrais faire une remarque, simplement souligner, comme vous avez bien dit ce point, que dans le cognitivo-comportementalisme le symptôme avez-vous dit n'est pas une qualité c'est une quantité en excès qui doit être corrigée. Ça, ça me paraît lumineux, très bien dit, et qu'on retrouve en effet partout.

Là, c'est un livre que nous avons trouvé ensemble d'ailleurs, pour donner un exemple. C'est un livre, je l'ai acheté parce que je fais Cours, c'est un auteur où on retrouve le nom dans un certain nombre de travaux comportementalistes, un nom charmant, monsieur Ladouceur, Robert Ladouceur.

Et alors il est présenté d'ailleurs : il est professeur de psychologie à l'université Laval à Québec, toujours le Québec ! Je crois qu'il y aurait une enquête statistique à faire, enfin nominative à faire sur les dirigeants actuels de la direction générale de la Santé en France, un très grand nombre a fait ses études au Québec.

Quand vous êtes jeune, vous allez faire vos études, dans un pays vous rencontrez des personnes, et donc statistiquement il y en a un certain nombre qui les épousent.

Et donc il y a un très grand nombre de responsables de la direction générale de la Santé qui sont mariés avec des québécois et des québécoises.

Et donc la présence est vraiment affirmée sur tous les plans y compris le plan familiale, n'est-ce pas ! C'est vraiment une greffe, inattendue…

Alors monsieur Ladouceur est considéré aujourd'hui comme l'un des spécialistes mondiaux de l'anxiété.

Alors le titre de son ouvrage le dit bien, voilà le titre de l'ouvrage : *Arrêtez de vous faire du souci pour tout et pour rien*.

Et alors, il a pour appuyer, ce qui disait Agnès Aflalo, concernant l'approche quantitative du symptôme. C'est-à-dire un symptôme ça n'est rien quand il n'y en a pas beaucoup et quand ça n'est pas intense. Et ça devient un problème, qu'affronte monsieur Ladouceur lorsqu'il y en a beaucoup.

Alors voilà par exemple dans le chapitre premier, qui s'intitule « Anxiété quand tu nous tiens ». Et au fond la rhétorique suppose justement de démontrer que, au fond le point de

[2] Miller J.-A., *Ce qui fait insigne, Cours de l'Orientation lacanienne*, inédit.
[3] Albert E., Braconnier A., *Tout est dans la tête*, (1992), 2001, Paris, Odile Jacob, p. 71.

départ c'est n'importe qui, le point de départ il est universel. On ne va pas chercher des anxiétés spéciales. « Qui n'a déjà éprouvé un état généralement déplaisant de tension, d'appréhension ou d'insécurité ? »

Il faut regarder comment c'est écrit parce que, ça a l'air tout naturel mais quand vous voyez qu'il y a des dizaines d'ouvrages qui sont écrits selon le même principe, n'est-ce pas ! Démontrez la profonde humanité du symptôme. « Qui n'a pas déjà eu la vague impression qu'un danger ou une menace le guettait sans qu'il y ai eu pourtant de raisons ? la sensation d'oppression dans la poitrine », etc.

« Quand ces sensations sont occasionnelles, peu fréquentes, et n'entraînent pas de souffrances chroniques, il n'y a pas lieu de se faire du souci ». Il n'y a pas lieu de se faire du souci sur le souci qu'on a. « Il est tout à fait normal parfois même souhaitable d'être anxieux dans certaines situations. »

Voilà le point qui justifie tout à fait la notation de Agnès Aflalo : « Toutefois, si la réaction d'anxiété dépasse un certain seuil, si les symptômes deviennent très intenses ou très fréquents, différentes complications peuvent apparaître. »

Voilà l'approche du symptôme, l'approche majeure, la voie royale vers le symptôme c'est la quantité.

Agnès Aflalo :

I L'ÉPIDÉMIOLOGIE EN SANTÉ MENTALE

Viviane Kovess n'est pas seulement un des trois auteurs du Rapport Cléry-Melin. En France, elle est l'un des fers de lance de l'épidémiologie en santé mentale. On lui doit de nombreux articles et quelques ouvrages. Je n'en retiendrai ici que deux de 1996[4] et de 2001[5]. Le premier est préfacé par D. Widlöcher, président en exercice de l'IPA et vice-président de l'Association cognitivo-comportementaliste.

Jacques-Alain Miller : Celle-là je ne la connaît pas…

Agnès Aflalo : Je la tiens et je l'ai vérifié auprès d'Eric Laurent, je la tiens de Sophie Bialek et de Pierre Sidon, puisque moi-même je n'ai pas eu le temps de le vérifier, mais je crois que c'est sérieux…

Jacques-Alain Miller : L'association cognitivo-comportementaliste dont D. Widlöcher est le vice-président !?

Agnès Aflalo : Son intérêt pour l'épidémiologie est réel car Kovess cite plusieurs de ses articles pour l'épidémiologie et la prévention de l'alcoolisme[6]. Dans, le second livre, elle se réfère à M. Cléry-Melin[7]. Ce livre-là est préfacé par Lucien Abenhaïm, Directeur général de la santé démissionné pour cause de canicule, catastrophe sanitaire unique en Europe sous le ministère de M. Mattei.

Pour construire cette série, je laisserai de côté le registre psychologique (cognitivo-comportemental) de la psychiatrie bio-psycho-sociale que j'ai abordé récemment. Je ne développerai que les autres deux registres, social et biologique. Ces deux registres sont eux aussi impliqués par les évaluations de l'épidémiologie en santé mentale.

Pour l'épidémiologie, la composante sociale est aussi culturelle. Je propose de l'aborder à partir de quatre impasses, l'impossible définition de la santé mentale, la forclusion de l'histoire, la socialisation des « maladies mentales » et les reproches adressés à l'épidémiologie.

1 Impossible définition de la santé mentale : quelle épidémiologie ?

L'épidémiologie est l'étude des épidémies, l'étude de la logique des épidémies. *Le Robert de la langue*

4 Kovess V., *Épidémiologie et santé mentale,* 1996, Paris, Médecine-Sciences Flammarion.

5 Kovess V., *Planification et Évaluation des besoins en santé mentale*, 2001, Paris, Médecine-Sciences Flammarion.

6 op.cit. p. 141.

7 po.cit. p. 49.

française donne l'étymologie : épidémie vient du grec *epidêmia*, de *epidêmos* « qui circule dans le pays », de *epi*, et de *demos* « pays, peuple ». Le terme existe depuis la fin du XIIe siècle. *Le Robert* retient deux définitions selon qu'il s'agit du sens propre ou du sens figuré. Une épidémie est l'apparition ou l'accroissement d'un grand nombre de cas d'une maladie infectieuse transmissible, dans une région donnée ou au sein d'une collectivité : le choléra, la peste, le typhus, la variole etc. Henri Mondor dans son *Pasteur* note : « Ce qui cause l'épidémie (…) c'est la médecine et son personnel qui transportent le microbe, d'une femme malade à une femme saine ». Pour la fièvre puerpérale, le médecin lui-même peut être un agent causal d'une épidémie. Albert Camus écrit dans *La peste* : « En quelques jours à peine, les cas mortels se multiplièrent et il devint évident pour ceux qui se préoccupaient de ce mal curieux qu'il s'agissait d'une véritable épidémie… La déclaration obligatoire et l'isolement furent maintenus. Les maisons des malades devaient être fermées et désinfectées, les proches soumis à une quarantaine de sécurité, les enterrements organisés par la ville. » Ce qui est retenu ici n'est que le sens premier de la peste, pas le sens métaphorique du roman. Par extension, l'épidémie peut concerner d'autres maladies : épidémie d'intoxications ou l'accroissement d'un phénomène anormal, comparé à une maladie : une épidémie de suicides.

Le deuxième sens, figuré date de 1770 : Ce qui touche un grand nombre de personnes en se propageant comme une épidémie : Contagion, engouement, mode. On parle alors d'épidémie de conversion religieuse. Mais aussi d'épidémie de violence, de xénophobie, de racisme. Rousseau, *2e dialogue* : « Il est pour ainsi dire des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion. » Michelet dans son *Histoire de la Révolution française*, II, p. 318, « l'horrible épidémie, contagieuse entre toutes, cet affreux vent de la mort, qui a nom : le fanatisme (…). » Encore Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, 20 octobre 1851, t V, p. 51 : « il y a (…) certains moments où des maladies de même nature éclatent à la fois dans divers pays : cela est vrai des maladies physiques et aussi des épidémies morales. »

Ces définitions et citations appellent deux remarques sur le sens propre et le sens figuré des épidémies. Le sens propre concerne le modèle infectieux pour la science médicale. Les phénomènes de l'épidémie sont observables et définissables avec des coordonnées spatio-temporelles. Et l'agent causal infectieux obéit à un principe de causalité strict, c'est-à-dire la loi de la contagion infectieuse. Nous sommes dans le champ de la science. La prévention du risque relève des pouvoirs publics et implique l'obligation légale faite au médecin d'une déclaration obligatoire de chaque cas de maladie.

Jacques-Alain Miller : ça, c'est ce qu'on observe au cours maintenant avec une certaine fréquence puisque l'accroissement des échanges rend d'autant plus important cette déclaration légale et donc par exemple pour l'épidémie du SRAS, on a un Observatoire sanitaire international qui liste… Donc là nous sommes en effet, c'est bien lié à la suite mais enfin on peut en effet descendre […] dans le champ de la science ou de ses applications, des applications sécuritaires de la science.

Agnès Aflalo : Par extension, on parle d'épidémie de suicide. Se donner la mort peut être observable, mais cela relève d'une décision libre du sujet et pas seulement pour Empédocle. On sort donc là de la causalité stricte de la loi, pour une causalité libre.

Jacques Alain Miller : Elle est libre, oui, mais approchable par la statistique d'une façon… Oui ?

Agnès Aflalo : Approchable par la statistique mais là on sort…, si vous

voulez si on prend la loi, la loi pour la science c'est une causalité stricte sans rupture de failles dans la causalité. Dès lors que vous avez un sujet qui peut décider vouloir ou pas, vous introduisez une faille dans la chaîne des causalités.

Jacques-Alain Miller : Le suicide ne se répand pas comme le virus.

Agnès Aflalo : Si vous avez le choléra, que vous vouliez ou non…

Jacques-Alain Miller : C'est ça le sujet n'est pas un virus mais… Le sujet n'est pas un virus mais au fond, disons il y a là des phénomènes que Freud a signalé, que Lacan a repris, de épidémie hystérique, ce qu'on appelle au fond l'épidémie morale ou l'épidémie d'esprit humaine, cliniquement relève de, disons l'épidémie hystérique et d'ailleurs on a imputé même, quelqu'un qui est salué c'est très amusant, quelqu'un qui est salué par un dignitaire de la SPP comme un lacanien de la première heure, a qualifié d'hystérie collective par exemple la révolte contre l'ensemble Accoyer et Cléry-Melin.

Agnès Aflalo : Je ne conteste pas ça, je ne conteste pas que ce soit une épidémie, le seul point sur lequel je veux faire porter votre attention c'est que la science, pour être science a besoin d'une chaîne de lois sans rupture dans la causalité et que quand on parle d'épidémie hystérique comme dans les pensionnats comme Freud pouvait le noter avec les pensionnats, au fond on introduit quelqu'un qui doit le vouloir, qui doit le décider ou le juger, mais ça me semble-t-il est une rupture dans la chaîne des causalités, c'est pourquoi on ne parlera pas de lois, mais d'objet cause par exemple. C'est comme ça que moi je l'entends.

Jacques-Alain Miller : Excusez-moi simplement je crois qu'on peut parfaitement, on parle de lois statistiques et les lois statistiques existent, elles font parties de la science.

Agnès Aflalo : Je vais en venir aux lois statistiques après, si vous le voulez bien.

Le sens figuré est métaphorique. Les épidémies d'esprit concernent les facultés intellectuelles de jugement et de croyance plus ou moins morales comme le fanatisme, c'est-à-dire de liberté de penser. Cette causalité mentale est donc une faille dans la chaîne des causalités strictes, soit de la loi. Nous ne sommes plus dans le champ de la science.

Nous pouvons donc conclure que définir l'épidémiologie des maladies organiques ne fait pas de difficultés. C'est l'étude de la fréquence et des facteurs de risques des maladies pour en assurer la prévention. Mais comment définir l'épidémiologie pour les maladies mentales ? Il faudrait pour cela définir le mental. À s'en tenir à l'étymologie, le mental vient de *mentis*, esprit. C'est ce qui se fait dans l'esprit, qui a rapport aux fonctions intellectuelles de l'esprit. C'est la mentalité comme l'ensemble des habitudes de l'esprit et des croyances qui commandent la pensée. C'est aussi l'état d'esprit ou dispositions psychologiques ou morales. Les facultés intellectuelles du jugement, de la croyance, de la morale relèvent de la liberté de penser. Cette liberté est incompatible avec le déterminisme strict de la science. Dès lors qu'il est question de croyance, nous sortons du cadre de la science. Il n'y a pas de définition scientifique possible du mental.

Jacques-Alain Miller : La science n'est pas seulement déterministe elle est aussi probabilitaire, c'est bien toute la question…

Agnès Aflalo : Je vais essayer d'aborder ce point après.

On peut toujours définir le mental, mais cette définition ne peut pas être scientifique. La même remarque vaut pour la norme mentale. On peut la définir, mais cette norme ne sera pas non plus scientifique, elle sera morale. Pourtant, les épidémiologiste en santé

mentale utilisent la même expression, mais plus dans un sens métaphorique. Cela implique un déterminisme est strict de l'être humain qui exclut toute liberté de penser, juger et décider.

Alors, comment Madame Kovess procède-t-elle face à cet impossible définition du mental et de la norme mentale ? Elle en fait un concept statistique[8]. Elle se sert du DSM et du concept de norme statistique du DSM. Canguilhem dénonçait déjà cette dérive pour la norme biologique considérant que c'est la vie elle-même qui est un concept de valeur et pas le jugement médical. C'est pourquoi, il récuse tout concept de réalité statistique[9]. Kovess se sert non seulement du concept statistique, mais de plus, elle masque l'impossible définition scientifique de la norme mentale. Elle la substitue à un calcul statistique. Elle remplace donc l'objet de son étude, le mental, par son outil, c'est-à-dire le calcul statistique. Une fois accomplit cette substitution, le réel en jeu est celui du calcul. Il n'est pas celui du mental ou de l'esprit. Le réel n'est plus de qualité, il est de quantité. Ce qui est rejeté, forclos, c'est le réel de la jouissance produit par le langage réduit à une fonction binaire du signifiant.

Dans cette opération, il se produit aussi un glissement du normal au normatif. Le normatif est un jugement de valeur. Cela nous montre déjà que cette opération ne permet pas de sortir du domaine premier du mental qui est aussi une morale puisqu'il est question de jugement de valeur. Nous pouvons également apercevoir, qu'il s'agit par cette opération de calcul de plaquer sur le mental les outils conceptuels applicables au corps. Cette opération est celle de la philosophie matérialiste, courant philosophique dominant aujourd'hui.

Faute de localiser un organe du mental dont les dysfonctions repérables sur un se vérifient ensuite sur tous, la norme du mental n'est qu'un calcul statistique sur tous appliqué ensuite à chacun au nom des mêmes statistiques. Dans l'intervalle, le mental, c'est-à-dire l'humain est devenu comparable, mesurable, interchangeable, sans qualité. Il est quantifié et sa santé mentale avec lui.

Cette impossible définition de la santé mentale n'échappe pas à l'auteur qui s'en avise dans cinq ans plus tard dans le second ouvrage : «la notion de santé mentale est capitale ; il nous faut donc la clarifier pour la rendre opérationnelle. »[10] Cette clarification est obtenue par le même procédé du calcul statistique et du consensus des experts psychiatres puisqu'elle est celle de l'OMS fondée sur le même DSM. En effet, depuis 1978, l'OMS a remplacé la notion embarrassante de maladie mentale par celle tout aussi problématique de santé mentale. Ce qui n'empêche nullement de définir la santé mentale comme «état complet de bien-être physique, mental et social ». Ce type de solution consiste donc à déplacer le problème selon l'adage bien connu qu'il n'est aucun problème qu'une absence de solution ne puisse résoudre. C'est ce que la rhétorique de V. Kovess qualifie de clarification du concept pour le rendre opératoire. Si l'on n'y prenait garde, la sûreté de l'usage du procédé de tautologie pourrait susciter l'admiration comme c'est le cas pour les pouvoirs publics fascinés par les statistiques. Le tour de force du consensus des experts psychiatres une fois accompli, la santé mentale a enfin son modèle bio-psycho-social que V. Kovess peut faire sien. Ce modèle de la santé mentale dépend de trois facteurs : biologique, c'est-à-dire génétique et physiologique ; psychologique, c'est-à-dire cognitivo-comportementaliste ; et social, c'est-à-dire l'insertion de «l'individu dans son milieu selon sa culture ».

---

[8] Kovess V., *Épidémiologie et santé mentale*, 1996, Médecine-Sciences Flammarion, Paris, p. XIV.

[9] Canguilhem G., *Le normal et le pathologique*, 1996, paris, PUF, 81.

[10] Kovess V. Lesage etc, *Planification et évaluation des besoins en santé mentale*, 2001, Médecine-sciences Flammarion, p. 7.

Une fois la santé mentale ainsi définie, l'auteur conclut « la connaissance exacte des processus en cause dans la santé mentale n'est pas complètement établie et laisse dans une certaine mesure, place à un débat. »[11] On aurait tort de se réjouir d'un possible débat qui aboutirait à l'aveu de l'inconsistance. Dans l'art consommé de la rhétorique de l'auteur, il ne s'agit que d'obtenir un nouveau consensus d'experts sur l'importance respective des trois facteurs pour définir ce qui est ou non la norme en matière de santé mentale.

Alors, il y a une exception française. En effet, si le Canada a adopté cette définition de l'OMS, ce n'est pas le cas de la France. C'est pourquoi l'auteur notait, en 2001 : « En France, il n'existe pas à notre connaissance de définition officielle de la santé mentale. Cependant, il existe une circulaire du ministère de la Santé qui décrit les principaux objectifs et orientations de la politique (…) de la santé mentale… ». On pourrait conclure hâtivement qu'en matière de santé mentale la logique de l'épidémiologiste n'en est pas à une contradiction prêt. Ce serait refuser de prendre au sérieux qu'au nom de l'épidémiologie « scientifique », la santé mentale promeut une norme qui varie en fonction de la géographie. Elle est fondée sur un communautarisme décidé qui n'hésite pas à particulariser des « catégories populationnelles » et des nations. Les conséquences de ce modèle infectieux de la santé mentale n'ont pas manqué de susciter des violentes critiques.

La psychiatrie donc est la seule science médicale qui ne soit pas universelle. On envisage difficilement les mêmes procédés en médecine organique. Les normes de tension artérielle ne sont susceptibles d'aucune variation sans conséquence de pathologie cardiaque avérée. Il est vrai que l'infarctus du myocarde n'est pas un fait statistique, c'est un réel de l'organisme incontournable.

Quant à la nécessité de s'en remettre au pouvoir de l'État pour définir ce qui relève ou non de la « santé mentale », il convient d'en tirer les conséquences. D'une part, la science psychiatrique sort une fois encore de son domaine de définition. Cette fois ce n'est ni la morale, ni la philosophie matérialiste qui doit la définir, c'est le pouvoir politique, c'est-à-dire, l'État. Et d'autre part, la profession de psychiatre n'est plus l'exercice d'une science, c'est explicitement l'exercice d'un pouvoir. On voit ici que la vérité du discours universitaire est bien le signifiant Maître, S1. Est-ce pour conjurer le sort que l'auteur note cette dérive politique possible autre façon de s'en laver les mains, c'est-à-dire de s'en remettre au jour du jugement dernier ?[12]

2 Historique de l'épidémiologie : une forclusion de l'histoire

L'intérêt de ce bref rappel n'est pas seulement d'histoire, plus que jamais nécessaire. Il montre que débarrassée de la psychanalyse, la psychiatrie d'aujourd'hui retourne à ses pratiques hygiénistes fondées sur l'organicité du trouble mental cher au XIXe siècle. Pour le montrer je mentionnerai brièvement trois exemples et je détaillerai un quatrième exemple du procédé épidémiologique fondé sur la psychiatrie bio-psycho-sociale.

D'abord, les premiers calculs statistiques du début du XIXe. Ils comportent d'emblée une classification de ce que J.-C. Milner a appelé les classes dangereuses. Les malades mentaux sont classés dans les mêmes catégories que les voleurs et les meurtriers ou bien que les infirmes selon les pays d'Europe concernés. Faire des pathologies « mentales », un handicap, est une préoccupation toujours actuelle de l'épidémiologie. La raison est à la fois morale et économique. C'est une raison morale, car la notion de responsabilité et de liberté doit disparaître au profit d'un déterminisme strict. Il n'y a aucune place pour le choix du sujet, pas

[11] op.cit. p. 8.

[12] op.cit. p. 4.

question d'admettre l'insondable décision de l'être. Ce n'est pas observable, ce n'est donc pas un fait positif et il doit être rejeté par la science. Tenter d'en saisir les conséquences comme le fait la psychanalyse ne relève ni de la science ni de la morale, mais d'une éthique. Préférer le handicap comporte aussi une raison économique, car il est moins coûteux de donner une pension pour handicap que de maintenir un patient dans le champ du soin. L'impératif économique qui commande l'épidémiologie en santé mentale comporte donc une exclusion, non seulement du sujet, mais de l'être l'humain. Le nombre de clochards à Montréal montre les conséquences de la politique d'évaluation comme Le docteur Pelloux l'a fait valoir au Colloque Évaluator de samedi dernier. Au-delà de l'altruisme affiché de réhabilitation sociale par les épidémiologistes d'aujourd'hui, c'est la même volonté de *Surveiller et punir* qui sous-tend ces programmes hygiénistes. Ce qui a changé depuis Foucault, c'est la prévention. Aujourd'hui, il faut surveiller, prévenir et punir.

Jacques-Alain Miller : Punir c'est pas au premier plan ?

Agnès Aflalo : C'est après, c'est pour pouvoir le faire. Mais si vous voulez lui il avait surveiller et punir maintenant il faut aussi prévenir pour pouvoir mieux punir.

Jacques-Alain Miller : Punir n'est pas, dans le domaine de la santé, punir n'est pas au premier plan. Surveiller au sens de prévenir.

Agnès Aflalo : Mais je pensais au clochard du Mont-Valérien. […]

Jacques-Alain Miller : Punir c'est après. Non ce qui les intéressent c'est avant, c'est prévenir. Donc au lieu de surveiller et punir c'est plutôt surveiller pour prévenir.

Agnès Aflalo : D'Esquirol, élève de Pinel, aux élèves de Kraepelin en passant par Morel, il s'agit toujours de proposer un traitement « d'hygiène sociale » cher aux épidémiologistes. C'est au nom de ce moralisme hygiéniste qu'ils affirment la cause organique des maladies mentales. La dégénérescence héréditaire d'hier est aujourd'hui remplacée par la génétique. Mais la cause organique des « troubles mentaux » est d'autant plus affirmée qu'elle n'est pas démontrable. Lorsqu'il a découvert l'inconscient et inventé la psychanalyse, Freud a montré que les effets de la parole faisaient disparaître les symptômes. Il pouvait alors dénoncer la prétendue organicité des troubles mentaux et montrer qu'ils n'étaient que des préjugés destinés à conforter le moralisme puritain des hygiénistes. Cette critique n'a rien perdu de son actualité. Il est difficile d'oublier les effets dévastateurs des hygiénistes sur leur postérité comme la paranoïa du Président Schreber en témoigne. Ce type de logique spécieuse véritable tonneau des danaïdes, poursuit toujours le même but, celui de faire disparaître l'équation de la cause singulière au profit de lois du mental qui seraient enfin valables pour tous.

Enfin, troisième exemple : Au XIXe siècle, l'épidémiologie établit que pauvreté et émigration sont des facteurs de folie tout comme la vie dans les villes. Il ne s'agit pas de raretés datées. Ces modèles se sont généralisés aujourd'hui à l'ensemble des populations urbaines défavorisées.

Le quatrième exemple que je vais détailler concerne les facteurs culturels. Ils datent du début du XXe siècle. Et ils ont fait l'objet de nombreuses études de HBM Murphy. Il a été professeur à l'Université de Mac Gill à Montréal où V. Kovess s'est formée. Il a étudié avec intérêt, les pathologies psychiatriques des juifs et des Irlandais.

« Pourquoi les Irlandais ? », la question n'est pas si déplacée. Elle a le mérite de nous mettre sur la voie, celle de l'histoire forclose par l'épidémiologie comme par les tenants de la psychiatrie

bio-psycho-sociale. Les études sur lesquelles se fondent Murphy pour établir ses diagnostiques de psychose maniaco-dépressive chez les juifs datent de 1901, celles qui concluent à la schizophrénie galopante des Irlandais datent de 1911. V. Kovess nous dit : « l'appartenance culturelle a fait l'objet d'études épidémiologiques bien rapportées par Murphy dans son traité de psychiatrie comparative[13]. En 1901, Fischer à New York et Plicz à Vienne remarquent la vulnérabilité particulière des Juifs aux problèmes psychiatriques. Bien que l'alcoolisme ne soit que très rarement retrouvés chez ceux-ci, les taux d'hospitalisation y sont élevés. En fait, cette vulnérabilité avait trait spécifiquement à la psychose maniaco-dépressive pour laquelle les taux d'hospitalisation étaient deux fois plus élevés dans la communauté juive que dans les autres communautés. Ce fait est retrouvé quel que soit le contexte, qu'il s'agisse de Francfort et de Vienne où les soins sont facilement accessibles ou de la Pologne en région urbaine comme en région rurale. En 1911, Polloock note que les immigrants d'origine irlandaise ont un taux d'admission quatre fois plus élevé que les autres. Quelques années plus tard l'auteur utilisera des données standardisées pour mieux comparer les groupes culturels et trouvera que les taux d'admission pour schizophrénie des Irlandais émigrés sont les plus élevés des Etats-Unis ».

Jacques-Alain Miller : madame Kovess reprend, c'est cité d'après madame Kovess ?

Agnès Aflalo : Je ne me suis pas encore procuré Murphy mais ça je l'ai pris dans le texte de Kovess…

Jacques-Alain Miller : donc elle reprend dans son ouvrage ces données !

[13] Murphy HBM. *Comparative psychiatry. The International and Intercultural Distribution of Mental Illness* (with 28 figures), Springer-Verlag, 1982, p. 327.

Agnès Aflalo : La pratique du consensus en psychiatrie donne l'idée que l'exactitude des diagnostiques psychiatriques est secondaire pour les épidémiologistes. En revanche, ce qui n'est pas secondaire pour eux, c'est d'affirmer l'existence de la régularité de « faits » qui permettent d'isoler la loi qui lie les pathologies psychiatriques graves aux facteurs culturels que sont la religion, ici juive et l'appartenance nationale, ici irlandaise. Voyons où nous mènent les faits statistiques.

Les ressources de ma bibliothèque, reflet de mes intérêts habituels moins portés sur les problèmes irlandais que sur la question juive, je n'ai pu consulter que l'*Encyclopédie Universalis* sur « le problème irlandais ». C'est peu, mais suffisant pour vérifier que les dates données sur l'immigration irlandaise correspondent à un moment crucial de l'histoire de l'Irlande. En 1840, une crise politique conduit à une répression sévère pour empêcher les manifestations de masse contre l'Union défendue par les protestants. La crise fut précipitée par la famine de 1846 aggravée par une épidémie de choléra. Elle a décimé deux millions d'irlandais soit un quart de la population au milieu du XIXe siècle et a provoqué une immigration en masse des Irlandais catholiques vers les USA. Ce qu'a été le réel rencontré par ces immigrés irlandais mériterait sans doute un compte rendu détaillé. Ce qui est probable, c'est qu'un certain nombre d'entre eux n'en sont pas revenus. Ils sont restés marqués par cette guerre qui n'est toujours pas éteinte aujourd'hui. Cela mérite-il pour autant des confondre le réel de la guerre fut-elle « civile » avec celui des pathologies psychiatriques ?

Une histoire intellectuelle et politique du sionisme, 1860-1940 de Georges Bensoussan paru chez Fayard en 2002 permet de ressaisir cette particularité de l'histoire du peuple juif à laquelle se réfèrent Kovess et Murphy. Le chapitre deux, « un état de déréliction » dit ce que fut « le désastre du judaïsme » au moment de l'effondrement russe. Cet

effondrement est provoqué par l'assassinat en 1881, du Tsar Alexandre II. Le premier pogrom survient un mois après et s'étend à toute la Zone dite de résidence. Si l'on se fie à létymologie, pogrom est déjà une version de solution définitive du problème juif au sens de J.-C. Milner[14]. En effet, en russe, *po* signifie entièrement et *gromit*, détruire, soit : destruction totale des juifs de la diaspora de Russie. Cette version de solution définitive du problème juif nécessite le corps à corps, elle n'a donc ni l'efficacité ni le rendement de la Solution finale.

Ce qui est frappant dans la lecture du livre de Bensoussan, c'est la description des effets des pogroms sur les Juifs de Russie. Il évoque une série de faits historiques ceux–là, et de témoignages publiés. J'ai relevé : vagues de terreur collectives ; les hommes restaient pétrifiés ; la peur était insinuée jusqu'aux fondements même de l'existence juive en diaspora russe ; les enfants sont pâles, maigres à faire peur et déjà ridés, comme s'ils avaient vieilli avant l'âge etc. Cela évoque certaines descriptions par Primo Lévi des «muslims » dans les camps de concentrations. Le réel de ce type d'expérience subjective en faisaient des sortes de morts vivants. Pourtant Bensoussan note : « Malgré le nombre élevé de pogroms et la durée des émeutes, le nombre de tués est limité. Sans doute parce que nous avons propension à raisonner à l'aune d'Auschwitz, nous peinons à appréhender ce qui a constitué l'horreur de cette situation aux yeux des contemporains. Nous avons du mal à comprendre pourquoi ces massacres furent une césure pour le monde juif du temps (…) et pour le monde tout court ; que l'on pense aux réactions occidentales indignées, dont celle de Victor Hugo qui trouva là l'occasion d'un de ses derniers engagements politiques. Le traumatisme fut d'autant plus violent que la complicité des autorités locales… police et… justice était avérée. »[15]

Ces persécutions, occasion de légalisation de l'antisémitisme provoquent des vagues d'émigration sans précédent en Europe et aux États-Unis jusqu'à la loi des quotas des années vingt. Elle s'étend sur deux générations et trois continents. Et en effet, les lieux retenus par HBM Murphy sont des destinations d'émigration. G. Bensoussan mentionne qu'entre 1900 et 1925, un quart des Juifs russes, soit un peu moins de trois millions ont quitté leur continent de naissance et il ajoute cette précision qui vaut la peine d'être notée ici : « il s'agit d'une émigration permanente à l'instar de celle des Irlandais »[16].

La psychiatrie bio-psycho-sociale[17] reprend les thèses de Murphy, l'épidémiologiste en santé mentale. Cette psychiatrie se dit scientifique au nom du fait empirique positif[18]. Le fait historique démontre ce que comporte d'abusif le « fait statistique » de l'épidémiologie. L'histoire est incompatible avec cette psychiatrie. Au nom de la science, elle rejette le temps. Elle accomplit une forclusion de l'histoire. Et il semble bien qu'ainsi, elle ouvre la voie aux thèses révisionnistes. Ce que montrent ici les faits passés à la moulinette des statistiques, c'est ce que comporte la promotion de l'homme sans qualité : il n'est qu'un chiffre, tatoué sur la peau en d'autres occasions pour s'égaler aux autres écritures du corps dont l'usage policier est dénoncé par Agamben comme Philippe Sollers le rappelait meeting de la Mutualité. On peut apercevoir ce que

14 Milner J.-C., *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Verdier, Paris, 2003 et « Les penchants démocratiques de l'Europe démocratique », *La règle du jeu N°24*, Paris décembre 2003.

15 op.cit. p. 44, 45.

16 Sarfati G.E., *La nation captive, Sur la question juive en URSS*, Nouvelle Cité, Rencontres, 1985, Paris.

17 Lalonde, Aubut, Grunberg, et coll, *Psychiatrie clinique, une approche bio-psycho-sociale,* TII, Gaëtan Morin, Canada, 2001, 2e édition, p. 1758.

18 Vidal-Naquet, P., *Le choix de l'histoire*, Arléa, Paris, 2004.

comporte la domination de la bureaucratie universitaire qui entend venir à bout de la jouissance. S'agissant des Juifs, F. Regnault l'a montré : *Notre objet a.* L'humain, aussi bien irlandais peut aller jusqu'à devenir l'objet *a* de l'Autre de la statistique, moloch obscène et féroce qui ne tient sa puissance comme tous les tyrans que de la servitude volontaire de ceux qui y consentent à commencer par les experts psychiatres qui établissent le consensus. Psychiatre et psychanalyste, je ne suis pas résignée à supporter cette infamie. HBM Murphy peut bien travailler aussi à l'hôpital juif pour mieux étudier ces faits. Ces faits n'ont pas d'autre réalité que statistique. C'est pourquoi, se prévaloir du respect des différences culturelles comme données de la sociologie n'est qu'une assertion démentie par l'application de la sociologie à l'épidémiologie en santé mentale. L'épidémiologie doit être invalidée comme science car ce n'est qu'une croyance philosophique et morale. Mais, ce n'est pas d'être une morale qui la discrédite. Ce qui la discrédite d'abord, c'est de faire passer une morale pour une science au nom du calcul. Quant à l'idéologie qu'elle véhicule au nom du calcul, on ne peut pas dire qu'elle brille par la mesure. Notons une fois encore le pouvoir illimité de la psychiatrie déjà dénoncée par Michel Foucault[19]. Avec Lacan, nous rappellerons simplement ici, qu'il ne faut jamais toucher à La Hache du mot histoire.

Jacques-Alain Miller : c'est exactement la conclusion qui s'impose de ce que vous avez dit. Il s'impose plutôt le contraire. Vous dites que, enfin vous critiquez d'une façon sévère les résultats qui ont été faits. V. Kovess est aujourd'hui, nous l'avons vu, nous la connaissons. Elle a pour maître Murphy et elle le cite et lui se réfère à des études d'épidémiologie qu'en effet qui étudient des populations martyrisées, pour tirer des conclusions de santé mentale qui en effet apparaissent révulsantes justement parce qu'ils ne s'occupent pas de l'histoire. Ils ne s'occupent pas de savoir…, ils repèrent un état désastreux physique, mental, de certaines populations sans se demander comment elles sont arrivées là, dans quelle histoire elles sont prises. Donc c'est plutôt…, vous le faites dans un chapitre de votre travail qui s'appelle « La forclusion de l'histoire », donc vous vous pensez le contraire qu'il faut s'occuper de l'histoire.

Agnès Aflalo : il me semblait que leur façon de l'évacuer était, peut-être j'ai mal entendu, de toucher à l'âge de l'histoire mais, j'ai pu faire un contre-sens.

3 Buts de l'épidémiologie[20] : isoler les classes dangereuses

Ce but est clair. Il s'agit d'abord d'obtenir enfin une psychiatrie standardisée. Une fois, le standard obtenu, le but est d'établir une classification diagnostique de la population même si l'auteur s'en défend. C'est le dysfonctionnement social qui permet d'isoler les populations à risque. Le critère social de la santé mental est en définitive celui du trouble de l'ordre public. C'est pourquoi les questionnaires se concentrent essentiellement sur les pauvres, les immigrés, les RMIstes, les sans-abris et autres minorités ethniques toujours inquiétantes du fait de la singularité des jouissances. Une seule étude mentionne que les problèmes psychiatriques existent aussi chez les riches. Son livre le rapporte comme une bizarrerie due au pays d'origine de cette évaluation, la Suède. Les Suédois et au-delà, d'autres habitants de la planète seront sûrement surpris d'apprendre qu'un tel résultat ne peut s'expliquer que parce qu'en Suède, il n'y a plus de classe pauvre.

Pour pouvoir satisfaire un besoin exponentiel de compter, l'auteur varie les questionnaires d'évaluations et

[19] Foucault M., *Le pouvoir psychiatrique, Cours au collège de France. 1973-74*, Hautes Études, Gallimard Seuil, Paris, 2003, Leçon du 7 Nov 73.

[20] Kovess, 1996 op. cit. p. 66.

n'hésite pas à mettre au point des nouveaux questionnaires toujours plus sûrs. L'impératif catégorique pourrait s'énoncer ainsi : évaluer, planifier, réhabiliter. Notons que « réhabiliter », n'est pas seulement rendre apte, réadapter. Ce terme juridique suppose une condamnation première. Ici, l'épidémiologie déroge aux droits de la défense et se donne à la fois et pour juge et partie.

On peut constater en effet qu'aucun questionnaire ne s'adresse à des populations aisées. Et quand bien même, il y a fort à parier que selon le niveau de vie, le dysfonctionnement mental du pauvre ne sera saisi que comme lubie chez le riche. La peste de l'évaluation répand sa terreur que l'on pourrait énoncer en paraphrasant la maxime : selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements des évaluateurs vous rendront blanc ou noir.

Les pratiques des questionnaires ne donnent pas toujours la case à cocher à « l'individu ». C'est le cas des patients psychotiques, mais aussi de ceux qui sont « suspectés » pratiques délictueuses. La pratique des questionnaires est alors celle du soupçon et elle prend la forme de délation sans que cela ne suscite aucune réserve ou remarque. Certaines questions dites sensibles sur les comportements délictueux et violents à l'égard des femmes et des enfants ou bien sur les comportements addictifs et toxiques ne sont pas posées à l'intéressé. Pour atteindre la plus grande objectivité, les questions sont posées aux voisins et au café du coin « car là tout se dit et tout se sait ».

Les résultats ne font que confirmer les préjugés qui servent à l'établissement des questionnaires. Je n'en noterai que deux sur les divorcés et les pauvres : d'abord, les divorcés et séparés ont une plus mauvaise santé mentale que les autres ; ensuite les pauvres et les immigrés ont une mauvaise santé mentale ; les pauvres sont ceux qui émigrent et de plus les pauvres se marient entre eux[21]. Je n'ai pas encore trouvé d'études croisées sur les individus divorcés émigrés et pauvres qui se seraient remariés, avec d'autres pauvres et qui se seraient ensuite séparés de nouveau. C'est seulement une question de temps et les résultats ne devraient pas manquer d'intérêt. En effet, compte tenu de la vitesse de propagation de la solitude et de la paupérisation à la surface de la planète, le monde ainsi évalué n'aura rien à envier à celui du Docteur Folamour. La bombe à retardement de l'évaluation repend ses effets dévastateurs sur la planète terre sans que jamais aucune forme de norme de société ne soit mise en cause. La volonté, sans limites de tout savoir alliée à la judiciarisation de la psychiatrie donne une idée kafkaïenne de l'utilisation de ce type d'étude. Ici, c'est l'exception américaine qui est enviable. Les thèses les plus délirantes ne laisseront pas si facilement l'État s'immiscer dans la vie privée des citoyens pour décider à leur place ce qui est bon pour eux en matière de santé mentale.

4 Reproches adressés à l'épidémiologie

Les auto-reproches d'abord, ils comportent l'aveu implicite de l'impossible objectivité de la science de l'évaluation. Ils concernent, ces auto-reproches les évaluateurs et les questionnaires. Les évaluateurs ou intervieweurs sont soit non-médecins soit médecins. Dans les deux cas, ils faussent les résultats. Les non-médecins parce qu'ils ne sont pas médecins. En effet, faute du savoir médical nécessaire, ils acceptent comme médicales des causes qui ne le sont pas. Et les médecins eux ne sont pas fiables justement parce qu'ils sont médecins. En effet, ils ne peuvent pas s'empêcher de rassurer leurs patients. Ce n'est pas le reste d'humanité des médecins qui semble déranger la bureaucratie universitaire, c'est l'impossible objectivité des évaluations. Les questionnaires posent également

[21] op.cit. p. 52

des problèmes. Ils sont de plus en plus longs. Ils butent toujours sur l'impossible à totaliser le savoir qui pourrait établir le sentiment de santé mentale comme fait positif. Il n'y a que des symptômes d'où le vœu d'un auteur d'une enquête de 1961 de trouver une méthode de recueil systématique des signes de santé positive. Un demi-siècle plus tard le problème se pose encore. Il se posera toujours, car le savoir ne peut pas se totaliser.

Des reproches adressés à l'épidémiologie, je n'en retiendrai que deux, notés par l'auteur : financiers et d'efficacité : ça coûte cher et ça ne sert à rien. Tous ces protocoles d'évaluation et de planification coûtent cher à l'État, c'est-à-dire aux contribuables, pourtant l'auteur rapporte une des critiques qui lui sont adressées : « l'absence de conséquences concrètes de telles enquêtes ».[22] La seule question est pour combien de temps encore ? D'ici là, combien d'épidémies de visions d'extra-terrestre, d'épidémies de plaintes contre de parents incestueux comme aux État-Unis. Et, en Europe combien de meurtres « immotivés » comme ceux qui ont atteint en Suède, une ministre, et en France, le Président de la République, le Maire de Paris et les Élus de Nanterre, combien de ces meurtres atteindront des personnalités politiques ou autres ou des anonymes, faute de diagnostiques de paranoïa établis à temps par les psychiatres modernes ? Le personnel médical n'est pas seulement responsable hier de la transmission bactérienne de la fièvre puerpérale, il peut aussi transmettre d'autres épidémies comme celle de l'évaluation responsable d'authentiques catastrophes de santé mentale qui ne se limiteront pas aux USA.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : nous allons arrêter là pour des raisons d'horaires, nous allons reprendre la fois prochaine, Eric Laurent lui-même viendra et je ne peux pas vous inviter à lire cette littérature, sur le contrôle, je vais me repérer sur un certain nombre de notes en bas de pages de l'exposé d'Agnès Aflalo et je vous apporterais la fidélité inter juges d'un certain nombre de passages qui, je dois le dire, sont assez saisissants et indiquent une orientation qui me surprend mais qui me paraît fondée et une orientation qui fait voisiner un certain nombre de considérations avec ce qu'on a l'habitude d'appeler en effet le racianisme et le révisionnisme.

Fin du *Cours VIII* de Jacques-Alain Miller du 28 janvier 2004

[22] op.cit. p. 97.

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du *Cours*

(mercredi 3 mars 2004)

X

Cette année, ce *Cours* est destiné à s'inscrire dans l'actualité la plus brûlante et - je l'espère - à marquer une date qui réponde à la publication toute récente, on ne peut disposer que du résumé, d'un livre-rapport de cinq cent cinquante pages qui, pour la première fois en France, sous le signifiant prestigieux - jusqu'à présent, au moins - de l'INSERM, prétend évaluer les psychothérapies et conclut, pour le dire brièvement, mais c'est déjà à se répandre comme ça, conclut à l'inefficacité à peu près totale de la psychanalyse.

Cet ouvrage, donc, est aujourd'hui répandu à travers le pays, remis aux relais d'opinion pour faire chorus, c'est tout à fait inédit. Fort heureusement, ça tombe dans un moment que nous pouvons nous réjouir que nous l'ayons préparé, c'est-à-dire qu'il est accueilli tout de même avec réserve par ces relais d'opinion, pris avec des pincettes, et c'est le résultat de ce que nous ayons su anticiper que l'on ne s'arrêterait pas à un petit bout de texte à l'Assemblée nationale mais qu'il s'agissait effectivement d'opérer l'assassinat de la psychanalyse en France.

Pour apprécier cet ouvrage – cinq cent cinquante pages - j'ai mobilisé - puisqu'il paraît que c'est ce que je sais faire - un certain nombre de collègues pour lesquels déjà les chaises ont été mises à la tribune et qui forment une phalange importante et d'autres viendront par la suite, puisqu'ils sont en train, ils vont bientôt aussi parcourir cette littérature afin d'y opposer le discours qui convient.

Je les invite déjà, s'ils le veulent bien, à venir prendre place ici, certains qui ont déjà parlé cette année et d'autres qui ne l'ont pas fait.

J'aimerais donner à ça une allure de discussions, ça n'est pas sûr que ce soit possible, chacun a préparé précisément des textes, il n'est pas sûr que nous puissions donner à ça le style de débat, de prise de paroles brèves et se répondant les unes les autres. Il y a dans tous ça un caractère d'improvisation dont non seulement vous m'excuserez mais qui fait partie de ce que nous sommes en train de faire et qui consiste à dire ce que nous pensons de ceux qui ont osé s'avancer comme ça et qui, quelles que soient les réserves qui accueillent ce travail, ne nous y trompons pas, un harpon a été mis. Après, il est toujours temps de dire : *mais bien entendu notre enquête est incomplète, aidez-nous donc à évaluer mieux, m*ais en attendant l'idée d'évaluation, l'impératif d'évaluation est inoculé à l'opinion française et c'est donc sur ce plan aussi que nous entendons réfléchir.

Nous sommes très nombreux ici et peut-être trop nombreux pour le temps dont nous allons disposer, c'est simplement vous indiquer que c'est bien parti pour un certain temps ce travail, le travail théorico-pratique comme on vient de dire de ce côté là.

Alors, la première indication que je voudrais donner, d'abord Éric Laurent dispose là du texte, Agnès Aflalo également, vous pouvez le montrer, l'ouvrage, voilà, cinq cent cinquante pages.

Je félicite Agnès Aflalo d'avoir déjà parcouru et traité ces 550 pages, je ne peux pas dire la même chose. Pour fixer le cadre des choses j'avais anticipé la présentation de ce rapport et donc, averti comme je l'étais, nous avons pu obtenir la présence, lors de la conférence de presse qui a présenté ce rapport, le 26 février, d'Agnès Aflalo et Éric Laurent, les seuls analystes sur place, ce qui marque la fonction que

nous trouvons assumer, non pas pour la monopoliser, au service de l'ensemble de nos collègues analystes, de nos collègues psys.

Je voudrais qu'Éric Laurent nous donne l'idée de cette conférence de presse, je l'ai moi-même par son compte-rendu et peut-être je peux lire le début de ce qu'il a présenté et lui-même expliquer la partie où il s'agit de ce qu'il a sur place même objecté et de ce qu'on lui a répondu.

Ce compte-rendu, cette présentation de la conférence de presse, vous la trouverez sur Internet dès cet après-midi. C'est quelque chose qui a duré deux heures le jeudi 26 février, c'est une conférence de presse qui a été ouverte par le directeur général de l'INSERM qui a précisé qu'il avait tenu à être là, qui engage son institution, le signifiant de son institution, là, cette institution qui est prestataire de services pour une demande qui vient de l'extérieur, n'est-ce pas ? c'est une demande qui vient de la Direction Générale de la santé, et de deux associations de malades et de familles de malades.

Il a tenu à préciser que cette conférence de presse était l'occasion de répondre aux critiques négatives qui avaient accueilli dans la presse la publication du rapport de synthèse. Nous pouvons déjà nous féliciter que le contenu que le contexte d'accueil ait été négatif.

Le professeur William Dab, directeur général de la santé - Éric Laurent ne précise pas - formé au Québec - est ensuite intervenu pour défendre vigoureusement l'excellence du travail qu'il avait commandité. En même temps il a souligné combien ce type d'évaluations est étranger à la tradition française, ce qui rend compte du peu d'études nationales prises en compte. C'est cette tradition qu'il souhaite changer.

Nous avons affaire à des révolutionnaires. La révolution a changé de camp, nous sommes des conservateurs, de tradition, devant des révolutionnaires. Je ne sais pas si c'est un point de vue qui paraît excessif mais… au sens révolution, au sens de changement radical des traditions.

Et il considère que les treize mille psychiatres français ne sont pas à la hauteur des exigences de la modernité telle que les pays anglo-saxons nous en indiquent les voies.

Dans un pays dont on a souvent déploré l'anti-américanisme, ça n'est pas un argument qui peut-être sera repris mais que nous nous pourrions donner à connaître.

Alors les associations ont parlé, le professeurs Bruno Falissard, professeur à la Faculté de Médecine de Paris XI, département de santé publique, spécialiste de statistiques médicales, expose les principes méthodologiques retenus. Mille articles, essentiellement anglo-saxons, ont été dépouillés et évalués du point de vue de leur méthodologie.

Voilà la base de données sur laquelle on travaille. Milles articles anglo-saxon dépouillés et lus, ça s'appelle la meta-analyse, n'est-ce pas.

Donc un rapport de meta-analyse. Trois approches ont été retenues, les études retenues sont celles qui constituaient leurs groupes de patients selon les catégories du DSM. Les articles consacrés aux thérapies congitivo-comportementales – tout le monde connaît maintenant ce sigle que nous ignorions il y a encore peu TCC. Les articles consacrés aux TCC sont de loin les plus nombreux.

Ensuite donc un certain nombre se sont mis à parler, la parole a été donné à la salle, Mme Petitnicolas, du *Figaro*, fut la seule des grands quotidiens nationaux à intervenir, puisque déjà d'autres organes avaient publié leur rapport, notamment *Libération* et *Le Monde*, elle se demanda si les représentants des TTC n'allaient pas trop vite triompher après de telles appréciations. William Dab, prudent, répondit que ce n'était que la première étude, qu'elle structurait des premiers résultats, mais ne permettait pas de conclure et que d'autres suivraient bien sûr. Donc nous sommes devant une entreprise de longue haleine.

Notre collègue Ginger, représentant les psychothérapies humanistes rappelait que la moitié des gens en psychothérapie le sont au sein des thérapies humanistes, et qu'ils ne sont pas évalués ici. M. Cottraux, le représentant des TCC, a répondu qu'il avait évoqué ces thérapies et qu'il faudrait sûrement les inclure dans d'autres études.

Donc nous sommes au début d'un long processus d'évaluations, d'où la modestie à l'occasion dont font preuve ces rédacteurs.

Agnès Aflalo, qui reprendra ça, demanda ce qui faisait l'unité de la notion de psychothérapie, elle optait qu'il n'y avait aucun consensus pour rassembler différentes pratiques sous ce nom et c'est alors que Éric Laurent a engagé une critique, et a en tout cas obtenu un certain nombre de réponses et là je lui passe la parole.

Éric Laurent : Alors, je soulignais que le protocole d'évaluation de cette expertise collective est construit de la première à la dernière ligne pour donner les résultats que l'on attend à tous les niveaux.

En effet dans ce genre d'études, ce qui est décisif c'est le protocole. Dans le champ des études cliniques comparatives sur les médicaments sur lesquels ce rapport prend modèle, on sait que l'essentiel dépend du protocole négocié avant chaque étude clinique entre les différents partenaires : laboratoires, cliniciens, comité d'éthique, etc. Ce qui est crucial se sont les commissions d'entrée des patients, durée de l'étude, type de tests à effectuer, choix du médicament de référence - ici, c'est la psychothérapie de référence - choix des dosages, etc.

Si vous savez que votre candidat médicament a peu de chance d'être plus efficace que le produit de référence, vous essaierez de montrer que vous avez une meilleure tolérance. Pour le démontrer, vous donnerez de fortes doses du médicament concurrent et les doses les plus faibles possibles du vôtre. Si vous savez que votre concurrent a beaucoup de chances d'agir plus vite vous mesurez les effets obtenus qu'au bout d'un laps de temps suffisant au cours duquel les deux médicaments sont à égalité. Et un spécialiste de ces études dit bien « (…) Tout se joue au début »[1].

Alors là tout s'est joué dans le cas de ce rapport sur la préférence donnée en toutes choses à la présence de l'évaluation.

Comme les TCC sont elles-mêmes une évaluation, une auto-évaluation, suivi de la mesure de cette auto-évaluation par le thérapeute référent, évidemment Il n'est pas étonnant qu'on retrouve dans le chapeau de l'étude des mesures, le lapin mis à l'origine de la constante évaluation.

Que les résultats soient confirmés internationalement – comme le soulignait fièrement le représentant d'une association - met l'accent sur ceci que ce type d'étude est international, très étranger à la tradition française. Et peut-être faut-il s'interroger là-dessus donc et ne pas se contenter simplement d'affirmer que les psychiatres français sont en retard.

D'autre part, pour les auteurs de ce rapport, les thérapies inspirées par la psychanalyse ne peuvent trouver grâce à leurs yeux. Le système qu'ils mettent en place est un système du type : face, je gagne, pile tu perds. L'approche des psychanalyses est d'abord réduite à une liste de six psychothérapies brèves, « très peu utilisées en France », comme le dit le rapport explicitement : psychothérapie focale, psychothérapie brève par provocation d'anxiété (sic), psychothérapie en temps limité, psychothérapie de Davanloo, psychothérapie adaptative brève, et technique d'investigation brève de Gilliéron – qui est un Suisse.

Jacques-Alain Miller : ça, c'est une remarque qu'on trouve également dans ce que Jean-Claude Maleval m'a adressé c'est-à-dire c'est un premier point, il y avait déjà beaucoup de points

[1] Pignarre P, *Comment la dépression est devenue une épidémie*, Paris, La Découverte & Syros, Hachette Littératures, 2001, p. 60.

soulignés dans ce que tu as dit, mais un premier point c'est qu'on appelle dans ce rapport «psychanalyse», on implique la psychanalyse à partir de tout à fait autre chose que la psychanalyse. C'est une - c'est le mot qu'il faudra chercher, le mot que nous avions trouvé avec Jean-Claude Milner, c'était le mot imposture.

Et on s'envoie voit bien sûr, on en a autant à notre service puisque Sophie Bialek a trouvé un ouvrage récemment publié et qui s'appelle *Mensonges freudien*, et qui implique aussi les impostures, ce qui seraient nos impostures.

Mais en attendant, ce qui figure sous le nom «psychanalyse» et qui en tout cas impliquerait la psychanalyse dans ce rapport n'a strictement aucun rapport avec la pratique psychanalytique. Ce sont six formes dont nous entendons parler pour la première fois, pour l'essentiel.

Agnès Aflalo : oui je voulais juste faire une remarque à propos de Gilliéron et les psychothérapies psychanalytiques brèves, c'est qu'il est un des auteurs que Widlöcher et Braconnier ont sollicité dans le volume *Psychanalyse et psychothérapie*.

Et on comprend un peu mieux ce que vous évoquez Jacques-Alain Miller qui me paraît le problème décisif pour lequel moi je pensais plutôt cognitiviser la psychanalyse, la discréditer mais la cognitiviser, c'est qu'au fond Widlöcher, qui est l'actuel président de l'IPA et aussi membre éminent de l'Association française des thérapies cognitivo-comportementales, et qu'il a entreprit d'une façon systématique depuis environ une vingtaine d'années de relooker la psychanalyse de Freud pour la rendre biologique et la dénaturée complètement.

Et Gilliéron fait partie de ce groupe là, tout à fait officiellement, donc ce qui explique au fond pourquoi il se trouve une des références dans…

Jacques-Alain Miller : là il y a deux choses distinctes. La première c'est une erreur sur l'identité de la personne. C'est-à-dire la psychanalyse est impliquée et ça n'est pas la psychanalyse ; il y a un consensus, faisons une conférence de consensus, il y a un consensus là-dessus, ça n'est pas la psychanalyse et c'est présenté d'ailleurs comme thérapie psycho-dynamique, entre parenthèses (psychanalytique).

Donc c'est à la fois pour introduire le signifiant «psychanalyse» et le retirer en même temps.

Agnès Aflalo : il faut semer le doute, c'est ce qu'ils veulent semer le doute, discréditer la psychanalyse.

Jacques-Alain Miller :

Il y a ceci premièrement et il y a deuxièmement une opération en effet en cours sur la psychanalyse, changer la psychanalyse, changer la tradition française mais aussi changer la psychanalyse en disant la psychanalyse ne pourra se poursuivre qu'à condition de devenir évaluable.

Et je m'aperçois alors qu'en effet, dans le dialogue que m'avait si gentiment offert Mr. Widlöcher il y a deux ans, la dernière question portait sur l'évaluation de la psychanalyse, des résultats de la psychanalyse où j'ai crû retrouver une question traditionnelle de l'histoire de la psychanalyse mais pas du tout. C'est un effort pour essayer de persuader que désormais l'impératif d »évaluation est inévitable et que donc vous devrez aussi, psychanalystes, y passer. Et donc reformater la psychanalyse de façon à ce qu'elle soit évaluable étant entendu, disons que c'est un troisième point, que l'évaluation dont il s'agit est disons essentiellement quantifiable. C'est une évaluation quantitative.

Et donc en nous laissant à nous le choix, une fois que le jeu est ouvert comme ça, en nous à nous laissant le choix de savoir si nous disons non à l'impératif d'évaluation comme tel ou est-ce que nous serons des anti-évaluationistes ou des alter-évaluationistes ?

Et là nous retrouvons une logique bien connue dans le moment actuel de la civilisation.

Éric Laurent : En effet le premier prix à payer pour le formatage c'est premièrement la psychanalyse remplacée par ces thérapies brèves, et deuxièmement l'idéal qui est proposé de l'évaluation des techniques c'est qu'elle ne soit pas effectuée par les psychanalystes. C'est-à-dire que l'idéal serait que ça puisse en effet, une fois segmentée et découpée, on considère pertinente une étude où les traitements sont réalisés par des personnes sans aucune qualification formelle à la psychothérapie…

Jacques-Alain Miller : les traitements, les évaluations…

Éric Laurent : les évaluateurs reconnaissent comme faisant partie de leurs études, une étude dont on considère que le traitement a été, selon les psychothérapies brèves ainsi distribuées, a été effectué par des personnes qui n'avaient aucune qualification à la psychothérapie et que ça marchait et que pour eux c'était la preuve, c'est bien la preuve par excellence donc que les thérapies psychanalytiques s'appliquent d'autant mieux qu'il n'y a pas de psychanalystes.

Donc premièrement on fait disparaître la psychanalyse, deuxièmement on fait disparaître les psychanalystes…

Jacques-Alain Miller : ça, c'est l'idéal générale de l'entreprise. Alors essayons là de construire l'argumentaire aussi, in vivo, c'est-à-dire c'est l'idée déjà pernicieuse des procédés et des méthodes, disons l'idée de méthode.

À partir du moment où nous avons affaire à des méthodes, les agents sont supposés substituables. Et donc, une fois qu'on a acquis la méthode eh bien on peut la mettre en œuvre et donc on propose la supériorité des TCC : ce serait en effet qu'elles puissent être mises en œuvre par l'ensemble du personnel de santé, l'infirmier, l'éducateur, le psychiatre, etc.

L'essentiel étant que pour effectuer des psychothérapies, il n'est besoin chez l'agent d'aucune modification subjective. À l'opposé de notre préjugé à nous, que pour opérer dans ce champ, il faut une modification subjective de l'agent pour oser s'avancer dans ce champ là, là, nous avons un point de vue exactement contraire, un point de vue mécanicien disons, sans être péjoratif, qui simplement neutralise la valence subjective de l'opérateur et donc il faut imaginer à terme une psychanalyse, enfin ce qu'on a appellerait une psychanalyse ou l'agent serait absolument neutre.

Alors ça figure bien comme ça dans le texte ?

Éric Laurent : pas sur c'est donc une méthode et donc un agent neutre, etc., pas l'argumentaire, mais explicitement en effet ce passage des études considère que les traitements doivent être effectués, doivent pouvoir être effectués par des personnes qui ne font que suivre le protocole et qui n'ont pas de qualification en psychothérapie. Ça c'est exprimé explicitement, oui, page trois du Rapport de synthèse.

Jacques-Alain Miller : il y a accord là-dessus ?

Jean-François Cottes : oui le cas est cité en effet de certaines thérapies, de thérapies psycho-dynamiques en effet puisque le terme de psychanalyse n'apparaît pas du tout, le cas est cité de thérapies qui sont pratiquées par toutes sortes de personnels, des hôpitaux par exemple c'est la nurse-thérapie, je crois qu'il est question de la nurse-thérapie pratiquée par les nurses, par les infirmières. Les étudiants aussi…

Pierre Sidon : c'était déjà le cas dans les recommandations de bonnes pratiques de l'ANAES sur le trouble anxieux généralisé, on a regardé un peu les études et plusieurs étaient

analysés effectivement par des nurses études donc sur la psychothérapie-dynamique s'entend bien sûr. Donc réalisés par des non-analystes, infirmiers à l'occasion, stagiaires, étudiants…

Éric Laurent : Oui, ce n'est pas seulement le diplôme de départ parce qu'après tout il pourrait y avoir des personnes en formation psychanalytique qui soit infirmier d'origine, là c'est n'ayant aucune qualification psychothérapique…

Jacques-Alain Miller : donc au fond il n'est pas excessif de dire que tout ça s'inscrit dans un grand projet de déqualification générale des psychothérapeutes, de ceux qui pratiquent des psychothérapies.

Agnès Aflalo : il faut ajouter aussi pour comprendre cet enjeu que les psychothérapies doivent s'effectuer avec un manuel, ça se pratique sous vidéo-surveillance, il n'est pas question qu'il y ait une liberté de l'acte, on doit appliquer le manuel à la lettre et ne pas s'en écarter sinon le protocole ne peut plus marcher.

Jacques-Alain Miller : il y a tout ce monde aussi pour vous garantir, enfin c'est peut-être un délire collectif, que voilà ce qui est aujourd'hui lancé. Nous disions avant orwellien il faut bien dire que nous sommes devant, nous sommes exaucés au-delà de nos vœux…

Éric Laurent : donc le fait que le protocole soit biaisé, on en voit aussi une trace dans le fait que l'approche psychanalytique n'attache pas la même importance que les TCC à la disparition immédiate des symptômes, voire même qu'il y est recommandé dans l'approche psychanalytique de traiter le symptôme avec un certain soin, tout cela est écarté. Le seul critère d'efficacité c'est le symptôme définit selon le DSM...

Jacques-Alain Miller : définit plutôt comme un trouble…

Éric Laurent : …qui est strictement un trouble…

Jacques-Alain Miller : le symptôme est conçu comme un trouble et le trouble est conçu comme un dysfonctionnement…

Éric Laurent : …dans des catégories très fourre-tout à la fois puisqu'elles traversent pour nous beaucoup de catégories diverses et réduit simplement le nom de trouble ou de syndrome qui permet de recouper…

Jacques-Alain Miller : mais alors est-ce que ça avait été vu avant quand le DSM est arrivé, en France c'était minoré, quand le DSM III est arrivé, nous en sommes au IV, le III est arrivé, le II était encore freudien, quand le III est arrivé il a été au fond minoré ici et considéré comme un instrument diagnostic peu intéressant étant donné la formation française ; on s'aperçoit maintenant qu'il ne s'agit pas d'un mathème du diagnostic, il est directement l'inspirateur, le support de ce qu'on nous présente maintenant comme des thérapies. Est-ce que je me trompe là ?

Éric Laurent : c'est à la fois diagnostic, pronostic, traitements, c'est-à-dire qu'il est devenu l'instrument de choix de l'enseignement d'abord, puisqu'il a été apprécié par les universitaires qui l'ont traduit, Pichot a fait une préface, etc., donc le III, puis le III révisé, le III R, puis le IV, sont devenus les instruments de l'enseignement ; ensuite ils sont devenus l'établissement en effet de la définition d'une nouvelle clinique, et avec diagnostic, pronostic, traitement.

Et on a vu en effet, je considère qu'on n'a pas vu ça tout de suite, je prends ça comme symptôme le livre d'Édouard Zarifian *Les jardiniers de la folie*.

Dans ce livre qui date de 82, dans ce livre il ne mentionne absolument pas le volet TTC de cela, il ne mentionne simplement le fait qu'en effet ça n'obéit

plus au repérage freudien et à l'opposition névrose-psychose, etc., que c'est les syndrome flous et il insiste plutôt sur l'idée ça correspond à la thérapeutique médicamenteuse et ça n'est que maintenant que l'on voit apparaître tout un autre volet complémentaire en effet…

Jacques-Alain Miller : alors monsieur Cottraux, dans son manuel des TCC, petit manuel des TCC, note lui-même qu'il y a vingt ans les TCC étaient tout à fait méprisées, déconsidérées en France, et donc voilà un processus qui s'est produit depuis mais où s'est-il produit ? Avons-nous vu, nous, les TCC être accréditées uniquement à l'université, progressivement…

Pierre Sidon des chiffres qui datent d'hier.

Jacques-Alain Miller Alors donnez les chiffres qui datent d'hier !

Pierre Sidon : une étude, un sondage du SPF sur à peu près cinq cent psychiatres français, 15 % des psychiatres déclarent pratiquer les TTC et 70% les psychothérapies psychanalytiques, ça date d'hier.

Jacques-Alain Miller : c'est confirmé, il s'agit bien, il s'agit de changer, et donc nous avons, c'est aussi là que nous sommes obligés de mesurer ce que nous allons dire ou de ce que nous allons promouvoir dans le public puisque, pour l'instant, nous avons une extraordinaire entreprise que j'avais qualifiée – et ça avait été repris dans la presse - de marketing, un marketing des TCC, c'est-à-dire ameuter la population sur le thème suivant « voyez que les études scientifiques, en effet menées dans d'autres pays essentiellement, démontrent que dans la quasi-totalité de la pathologie en question, dans la quasi-totalité, ce sont les TCC qui obtiennent les meilleurs résultats, la psychanalyse et qu'elle inspire obtient des résultats presque nuls, est-il normal qu'en France nous ayons ces chiffres de pratiques.

Et donc d'indigner désormais la population sur le thème « la science démontre ce qui est efficace et ce qui est pratiqué et donc là ça n'est pas quelques malheureux autoproclamés qui sont charlatans, etc., c'est au fond dix mille psychiatres français sur treize mille qui pratiquent la mauvaise méthode.

C'est une opération tellement énorme qu'elle n'est évidemment possible qu'avec l'appui de la Direction générale de la santé, du signifiant de l'INSERM, c'est-à-dire : tous les signifiants administratifs et politiques français sont rassemblés pour changer et une tradition et une situation actuelle d'une façon en effet révolutionnaire et avec essayer de développer l'indignation du public, comment se fait-il que nous soyons à pratiquer des thérapies qui sont scientifiquement reconnues comme inopérantes.

Jean-François Cottes : en effet susciter l'indignation du public et susciter la demande des patients vers leur psy, puisque la demande aujourd'hui qui inquiète, les politiques par exemple qui disent il faut intervenir parce qu'il y a une grande demande et donc une massification de la pratique des psychothérapies, eh bien la manipulation a laquelle nous assistons, c'est de faire venir la voix du public, de celui qui souffre, une demande de TTC, puisque si on s'adresse directement aux dix mille psychiatres en question, si on s'adresse aux trente mille psychologues sur les trente cinq mille en France qui ne pratiquent pas les TCC, on est sur d'avoir affaire à une inertie, avec une résistance, à un attachement à l'exception française, à la culture européenne de la clinique et donc on fait venir ça du consommateur. Une grande partie de la démarche consiste à susciter en effet cette indignation et puis surtout à permettre et pousser à sa demande là, les psys devant y répondre…

Jacques-Alain Miller : nous avions noté l'existence et le poids de la demande psy qui, nous considérions, confortait il faut bien dire ce qui existe, et nous avons devant nous des opérateurs, des manipulateurs d'opinion qui entendent travailler la demande psy et la dériver vers les devenues fameuses TCC.

Je me souviens qu'il y a encore très peu de temps, personnellement j'ignorais cette abréviation de TCC et je crois que je n'étais pas le seul. Donc nous sommes sous le coup d'une opération marketing qui est une telle imposture que la question est même de savoir si en plus de la réplique idéologique qu'il va falloir y apporter, des objections d'ordre juridique ne serait pas également à mettre en jeu.

Philippe La Sagna voulait dire un mot ?

Philippe La Sagna : oui, je veux dire qu'au niveau des mouvements d'opinion c'est un appareil extrêmement fabriqué puisque l'association des TCC a crée dans chaque grande ville de France une association 1901 qui s'appelle *Médiagora*, il y en a une par grande ville, qui regroupe les patients qui ont bénéficiés de la TCC et qui a un but de prosélytisme, et sur lequel si vous mettez, vous cliquez « obsession » sur TOC mettons sur Internet, vous tombez là-dessus. Et ces gens sont en train – parce qu'ils sont assez nombreux - d'envahir les vieilles associations de patients et les vieilles associations familiales pour réclamer à cor et à cri la substitution de thérapies scientifiques aux thérapies non scientifiques…

Jacques-Alain Miller : Alors est-ce que vous considérez qu'il y a de la part de, là se trouve engagée d'une façon saisissante d'administration d'État française, qu'elle est vraiment le support de ça.

Au fond est-ce que leur problème a été d'être confronté à une très grande demande de psys, et de vouloir en abaisser les coûts et de considérer que si on livre, voilà, l'enfant amoindri, handicapé, psychotique, à quelqu'un qui est d'orientation psychanalytique, eh bien on va avoir un traitement au long cours et la même personne dix ans après continuera de venir rencontrer son thérapeute et que ça va bien, ça allait bien jusqu'à présent mais que désormais il faut convaincre les familles que c'est autrement qu'il faut procéder, que l'amélioration psychothérapique peut se dérouler sur trois mois ou sur six mois, qu'ensuite c'est la stagnation et que ça ne vaut plus la peine et donc obtenir le turn-over des patients.

Si la Direction générale de la santé étant impliquée la-dedans, c'est pour des thérapies ou des TCA, « thérapies au coût abaissé », ou des TCP, « thérapies à coût bas ».

Il faudra chercher, il faudra en effet essayer de persuader que c'est vraiment ce qu'il y a derrière le rayon, qu'on essaye de vendre des thérapies extrêmement défraîchies, mises au point par un génie du début du siècle monsieur Pavlov, qu'on essaye de diffuser aujourd'hui comme le dernier cri, et que ce cri c'est aïe !

Carole La Sagna : oui je voulais dire un mot parce que c'est un argument qui est souvent cité dans les textes des TCC, la DGS a un problème, c'est que la France est un consommateur de psychotropes inégalée en Europe, deux fois plus que les autres et nous avons un taux de suicide également maximum – on ne sait pas pourquoi.

Donc un des arguments développé par monsieur Cottraux, c'est que tous les services hospitaliers ont été laissés aux mains des psychanalystes et voilà ce que ça donne, donc il est grand temps de mettre les services hospitaliers aux mains de ceux qui s'occupent des TCC, pour qu'enfin la population puisse retrouver un taux de consommation médicamenteuse normale et un taux de suicide correct…

Agnès Aflalo : peut-être simplement un mot pour dire que les plus grands prescripteur de médicaments, ce sont les TCC, qui sont d'ailleurs financés en

grande partie par les labos et l'INSERM qui finance ça il faut le savoir, quand même, l'Inserm finance à la fois ce rapport mais aussi les recherches en TCC, ils sont donc juges et parties dans cette affaire.

L'INSERM finance les recherches en thérapies cognitivo-comportementales. Ça il faut le savoir, ça me paraît important. Par ailleurs dans cette *Lettre de psychiatrie française,* les plus gros prescripteurs de médicaments, ce sont effectivement les thérapeutes cognitivo-comportementalistes.

Sophie Bialek : c'est juste pour confirmer ce que disait Agnès, effectivement il y a des statistiques parues justement dans la *Lettre de psychiatrie française* qui prouvent que les plus grands prescripteurs de médicaments sont les psychothérapeutes cognitivo-comportementalistes et pas les psychanalystes.

Carole La Sagna : Evidemment c'est pas les psychanalystes mais c'est ça un peu l'argument contraire. Ils se servent d'une donnée de santé publique pour essayer de la retourner contre la psychanalyse, ça n'est pas que se soit objectif évidemment.

Éric Laurent : Il y a une précaution oratoire dans la conclusion du rapport dans laquelle ils disent « Oh, le lecteur doit se rappeler que si l'on a retenu l'amélioration des syndromes cliniques comme critère pour juger de l'efficacité des thérapies, d'autres critères alternatifs d'efficacité n'ont pas été évalués »[2]. Mais c'est une précaution purement oratoire puisqu'en effet tu te rappelle qu'au fond, s'ils ont retenu ce biais, c'est parce qu'il est de loin le plus vérifiable.

Dès que les résultats des « méta-analyses » ne permettent pas d'annoncer l'efficacité supérieure des TCC, on trouve des formules du type « les faiblesses méthodologiques de ces études empêchent, à l'heure actuelle, de déterminer avec la même certitude les différences entre les différentes formes de psychothérapie. »

Donc si n'a pas encore démontré, ce sera démontré demain par de meilleures études. Lorsque par hasard, la composition des groupes de patients constitués n'est pas réduite à la définition de symptômes cibles (anxiété, dépression, anorexie, boulimie) mais prend en compte des « troubles de la personnalité », les chiffres se révèlent particulièrement favorables aux traitements d'inspiration psychanalytique. Alors les résultats sont attaqués car – je cite - « les troubles de la personnalité recouvrent en fait plusieurs types de patients a priori très différents. Les problèmes de ces patients sont multiples et susceptibles de varier dans le temps. L'évaluation porte sur des aspects différents qui peuvent même sembler contradictoires. Il s'agit de pathologies souvent à long terme dont les résultats peuvent être difficiles à interpréter parce que d'autres événements, d'autres thérapies, ou simplement l'âge sont intervenus »[3].

Donc le rapport se plaint du manque d'études à long terme de l'efficacité de la perspective psychanalytique, et lorsqu'il y en a, il les récuse sur le motif qu'elles sont trop longues – donc trop difficile à interpréter. Au fond, ils ne supportent qu'une seule modalité du rapport au temps, le temps bref.

Lorsqu'il existe une étude rétrospective sur sept cent trente six cas – faite par l'Institut Anna Freud de Londres - mettant en évidence que soixante deux pour cent des enfants traités par un traitement psychanalytique pendant un an ont été symptomatiquement améliorés pour des symptômes diversifiés, immédiatement le rapport met en garde : « la psychanalyse étant un traitement s'étendant sur plusieurs années nécessitant un investissement majeur pour le jeune patient et sa famille, il est important de définir les

[2] Version Internet, p. 34

[3] *Ibid.*, p. 499.

conditions cliniques et environnementales qui permettent de poser les indications adéquates à l'application d'une psychanalyse (…) »[4]. Bref, rien ne peut plaider pour la psychanalyse aux yeux des auteurs du rapport.

Moyennant quoi – après d'ailleurs pendant la conférence, nos interventions Agnès et moi pendant ce rapport, ça a autorisé l'expert « psychodynamique » qui était resté très silencieux, visiblement se sentant très réduit au silence par ses collègues, et quand même il s'est autorisé, in extremis, avant la fin de la réunion, à donner court à ses réserves, d'abord tues, disait-il, par un devoir de réserve qu'il invoquait pour avoir participé à l'étude. On peut se demander d'ailleurs si l'accent mis sur le collectif dans l'expertise productive n'a pas essentiellement pour fonction de faire taire toute opposition. Puisque du moment qu'on y participe, déjà on est tenu à un devoir de réserve.

Alors moyennant quoi le soir même, dans un texte diffusé, l'expert écrivait : « La direction de cette expertise, initialement assez ouverte, s'est rapprochée progressivement d'une orientation basée sur l'*" Evidence Based Medicine "* (EBM), (…) or cette dernière n'est pas adaptée à l'objet étudié pour de multiples raisons, dont la plus évidente est qu'une psychothérapie n'est pas une molécule chimique. Vouloir tirer avantage d'un effet de leurre méthodologique pour asseoir l'idée de la supériorité des thérapies cognitivo-comportementales dans le traitement des troubles mentaux les plus usuels n'a donc aucune légitimité »[5].

Il écrivait ça le soir même. Et on pouvait le lendemain matin le lire sur le site le Forum des psychiatres qui permettait d'y avoir accès. Moyennant quoi la décision qu'il prend…

Jacques-Alain Miller : …moyennant quoi en effet c'est des réserves, etc., mais ça fait partie de la rhétorique de l'évaluation. Toute critique est acceptée, presque toute critique est acceptée – peut-être sauf les miennes, je crois que M. Cottraux m'a spécialement nommé pour récuser ma façon de faire des critiques, bon.

Agnès Aflalo : il considère que vous ne savez pas lire les effets des TCC puisque vous évoquiez à juste titre que quand on opère sur un symptôme par suggestion, il se déplace. C'est ce qui tient à la structure du symptôme enfin il pense…

Jacques-Alain Miller : …mais je me demande où j'ai dit ça, je n'ai pas l'impression de l'avoir dit dans la presse donc je me demande jusqu'où les travaux d'ici sont-ils suivi !

Éric Laurent : c'était l'article de l'Express dans lequel tu évoquais le déplacement des symptômes, en effet.

Jacques-Alain Miller : là c'est à noter, ça n'est pas absorbable, d'une façon générale les objections sont dans cette rhétorique, il est inclus d'accorder l'objection et d'y répondre mais en effet ça demande des études supplémentaires. Et donc l'évaluation se nourrit et gonfle des objections qui lui sont faites. On voit des personnages comme ça, il y a des films comme ça d'animation où on voit le personnage attrape-tout, une sorte de pack-man comme au début des jeux électroniques qui avale les objections et qui s'enfle des objections mêmes qui lui sont faites…

Éric Laurent : … avale parce qu'en effet c'est exactement ça, l'expert concluait à la nécessité de faire des études d'évaluation mais selon les critères propres…

Jacques-Alain Miller : ça c'est l'invitation à l'alter-évaluation…

---

[4] *Ibid.*, p. 502.

[5] Petitnicolas, C., « L'efficacité des psychothérapies passée au crible », *Le Figaro*, 27 février 2004.

Éric Laurent : …à demander des crédits, il demande des crédits … pour le faire…

Agnès Aflalo : je voulais juste dire un petit mot sur le rapporteur de ces rapports là, le psychodynamique qui est M. Thurin, il peut revenir éventuellement sur sa décision cela dit toutes ses publications, j'en ai lu quelques unes, elles sont toutes fondées sur sa psychiatrie bio-psycho-sociale, c'est-à-dire que c'est un ardent défenseur du trouble psy organique, c'est l'homme neuronal, c'est un scientisme décidé, donc en effet il faut plutôt penser que ce à quoi on a affaire c'est une rhétorique extrêmement spécieuse de type propagande, c'est mon avis.

Jacques-Alain Miller : je vais donner la parole à Jean-Claude Maleval. Est-ce que vous avez reçu Maleval le mail qui circule depuis hier de M. Joël Swendsen ? oui vous l'avez reçu.

Alors M. Joël Swendsen, professeur de psychopathologie à l'université de Bordeaux – donc comme vous-même qui l'êtes à Rennes II – et qui est un des experts je crois du rapport.

Alors ce M. Joël Swendsen a éprouvé le besoin – donc ça m'est arrivé aujourd'hui par plusieurs sources – indique, envoie la synthèse du volume de cinq cent cinquante pages, explique qu'il a été commandé par le ministère de la santé, qu'il s'agit pour la première fois en France, « c'est pour la première fois en France l'efficacité des psychothérapies est officiellement évaluée, il est évident que les résultats seront accueillis favorablement par certains contestés par d'autres, etc., », et voilà ce qu'il diffuse comme chiffre : « des différences importantes ont été observées entre les approches. Les TCC – donc ils ont distingués dans leurs études 16 troubles – les TCC ont fait preuve d'efficacité pour 15 troubles sur 16 - il faudra trouver quel est le 16eme – (la schizophrénie) - les thérapies familiales pour 5 troubles sur 16 – ils ne vont pas être content les thérapeutes familiaux - la psychanalyse, n'est-ce pas là on emploie le mot la psychanalyse – mais comment s'appelait ce ministre fameux, de propagande vers les années 1936, là, on disait des mensonges à la… - j'ai oublié - la psychanalyse ou les psychothérapies psycho-dynamiques pour un trouble sur seize

Voilà ce qu'on arrive à diffuser en France sous le nom de la DGS et de l'INSERM, c'est-à-dire un document, on a fait toutes les réserves sur ce qu'on a étudié sur les articles anglo-saxons que bien sûr ce ne sont pas toutes les évaluations, etc., et il y a un type pour faire circuler ça ! n'est-ce pas.

Alors. « De plus seules les TCC, les thérapies familiales ont fait preuve de spécificité, ces études montrent aussi que les gains thérapeutiques pour les TCC, les thérapies familiales ne sont pas moins durables que ceux des thérapies psycho-dynamiques, on doit se rappeler qu'il s'agit d'une expertise nationale indépendante composée de cliniciens et de chercheurs de chaque perspective évaluée - chaque perspective évaluée – on peut par conséquent apprécier à quel point les résultats de l'expertise INSERM mettent en relief les cas importants entre les soins les plus efficaces et les soins le plus souvent proposés au patient en France. Là nous avons la pointe, c'est écrit pour ça. Quinze sur seize, un sur seize et quinze pour cent qui pratiquent le meilleur et quatre vingt cinq le pire. Voilà ce qu'il s'agit de démontrer.

Le rôle des universités est malheureusement en cause dans le maintien de ce problème. Étant donné que la vaste majorité des psychologues cliniciens sont souvent formés uniquement dans une perspective psycho-dynamique, face à de tels résultats le manque de diversité dans la perspective clinique enseignée à l'université – on ne peut pas dire qu'au Départements de psychanalyse on ait énormément d'enseignement de TCC – face à de tels résultats le manque de diversité ne peut plus être compris comme une simple question de différences philosophiques ou

épistémologiques, il devient un véritable problème de santé publique.

Nous y sommes !

C'est quelle adresse la D.G.S. là ? Parce qu'en arrivant ici je voyais des tas de gens qui manifestent avec des banderoles devant différentes… il y a un moment où il va falloir finir par demander des comptes à non pas d'ailleurs à des gouvernements, c'est pas des gouvernements me semble-t-il, c'est bien d'autre chose, c'est bien plus difficile, à une administration. Il semble que nos patients ainsi que nos étudiants ont bien raison de nous montrer du doigt si nous ne prenons pas des mesures actives pour assurer une formation plus complète de nos futurs psychologues. »

Maintenant la parole à un de ceux qui sont des coupables, un des grands coupable, Jean-Claude Maleval, un des grands coupables en psychologie clinique en France, l'approche à l'université.

Jean-Claude Maleval : Juste un mot à ce propos. Ce genre de discours se diffuse aussi au ministère de l'éducation nationale et d'après les échos qu'on peut avoir récemment la plupart des enseignements de psychanalyse de l'Ouest, à Rennes puis à Brest ont de fortes chances d'être supprimés, à l'université. C'est peut-être pas encore fait, on va se battre pour en maintenir certains, mais c'est ce qui est dans l'air.

Alors, je voudrais faire quatre remarques qui vont recouper pour la plupart ce qui a déjà été évoqué ; quatre remarques sur ce rapport. La première remarque c'est un amalgame entre la psychanalyse et les psychothérapies brèves. Les psychothérapies brèves il faut bien le dire que sur six nommées il y en a quatre dont je n'avais jamais entendu parlé et les deux autres sont vraiment d'utilisation, ils le disent eux-mêmes sont très peu utilisées en France, sans doute même dans le monde, mais la majeure partie des évaluations sont faites sur ces thérapies brèves.

Alors pourquoi donnent-ils tant d'importance à ces psychothérapies brèves ? Ce n'est pas seulement par volonté pernicieuse, c'est aussi la logique de la méthode. À partir du moment où on pose la question quelle est l'efficacité, quelle est la thérapie la plus efficace eh bien on est prit dans une logique implacable, la thérapie la plus efficace c'est aussi la plus rapide et donc ici ils veulent comparer les TCC à d'autres approches, ils sont obligés de prendre des psychothérapies brèves, le calcul d'efficacité doit inclure la rapidité de l'effet obtenu. Donc on étudie la psychanalyse à partir des psychothérapies brèves ce qui bien sûr n'a pas grand-chose à voir.

Après psycho-dynamiques, entre parenthèses, il y avait indiqué psychanalyse. Il y a là un passage subreptice répété qui ne témoigne pas en effet d'une véritable rigueur scientifique et qui semble surtout viser à produire des effets dans les médias, on l'évoquait là, il y a un appel au patient, sans doute. En ce moment, la même…

Jacques-Alain Miller : là-dessus ce n'est pas extrêmement réussi pour l'instant de leur côté, c'est-à-dire le fait que ce soit tombé dans, nous avions préparé le terrain en dialoguant avec M. Accoyer - d'ailleurs cet auditoire m'avait aidé à peaufiner ce texte, d'ailleurs aux dernières nouvelles M. Accoyer m'en veut beaucoup, personnellement. Je le regrette parce que je me suis toujours adressé à lui avec courtoisie, vous m'y avez aidé d'ailleurs.

Mais tout ce qui a été fait depuis la fin du mois d'octobre et l'annonce que nous-mêmes nous avons fait du rapport de l'INSERM, fait que pour l'instant l'effet immédiat dans les médias n'est pas à la mesure peut-être des attentes et de l'investissement qui a été là réalisé.

Mais il n'y a pas que les effets immédiats dans les médias, il y a aussi l'effet médias dans les médias, et là en effet il faut reconnaître qu'ils ont faits une brèche en mettant en circulation ce poison d'évaluation.

Jean-Claude Maleval : la même méthodologie de comparaison des TCC et des psychothérapies brèves a été utilisée dans des études antérieures à 1980. Trois études américaines très sérieuses dont l'une portant sur une centaine d'études elles-mêmes, c'est-à-dire une méta-analyse aussi, une autre qui a été faite à Harvard dans des conditions scientifiques ou de crédit, ces trois études là donc de 69, 75 et 80 conduisaient à des résultats différents.

Elles convergeaient pour affirmer comme le rapport de l'INSERM d'ailleurs que les psychothérapies, toutes les psychothérapies sont plus efficaces que l'effet placebo mais dans ces trois études là on ne trouvait pas de différences entre les TCC et les psychothérapies brèves.

Alors que s'est-il donc passé pour que les TCC aient gagné en efficacité en vingt cinq ans ? Je ne crois pas que ce soit l'accent de plus en plus mis sur le cognitif qui a changé les choses bien que ça aille de son importance mais je ne pense pas que ça ait changé de manière décisive les méthodes.

Ce qui s'est radicalement modifié, c'est le discours psychiatrique avec le tournant épistémologique qui est pris avec le DSM-III en 1980. Les auteurs du rapport de l'INSERM notent avec une grande pertinence qu'« une mesure subjective d'efficacité, même validée, est toujours assujettie à la théorie définitoire que les concepteurs de l'instrument ont explicitement ou implicitement utilisée.

Ce point est capital si l'on s'intéresse à l'évaluation des psychothérapies. Il peut y avoir en effet un biais lié à l'antagonisme ou à la congruence de la théorie définitoire de l'instrument de mesure et du support théorique de la psychothérapie étudiée. » Et c'est en effet le biais majeur par lequel ils obtiennent le résultat surprenant qu'on connaît.

Les six pathologies étudiées, alors à un moment il y en a six, je n'ai pas lu encore les 550 pages, j'en suis aux synthèses, ces six pathologies sont toutes issues du DSM-IV et elles sont définies par référence aux critères de ce manuel.

On pensait que le DSM-IV et depuis le DSM-III que ces manuels diagnostiqués statistiques ont été fait en réduisant la psychopathologie à des symptômes objectivables et sont des approches qui sont faites sur mesure pour l'approche biologique et pour l'approche cognitivo-comportementale.

Les DSMs induisent une conception de l'efficacité thérapeutique : c'est de faire disparaître le symptôme. Un manuel qui ne récuse pas le concept de névrose comme le fait le DSM II par exemple induisait une autre conception de l'efficacité thérapeutique c'est-à-dire le modifiait le fonctionnement du sujet.

Donc s'il fallait honnêtement apprécier l'efficacité thérapeutique, il s'agirait là de conceptions à prendre en compte. D'ailleurs ces soucis d'épistémologie ne sont pas absents chez les experts de l'INSERM, ils les mentionnent dans le début mais à la fin les conclusions n'en tiennent plus compte. Il n'y a plus de nuances, les précautions sont oubliées, des supériorités deviennent établies.

En fait c'est ce soulignait Éric Laurent tout à l'heure, tout est dans le point de départ, dans le protocole, ils savent que leurs études sont calibrées avec des outils extrêmement favorables à l'appréciation de l'efficacité des thérapies comportemental mais ils concluent à la meilleure efficacité de ces thérapies sur les autres formes. Bien sûr, la surprise aurait été qu'ils en retirent un résultat différent, il y a quelque chose de tautologique dans la méthodologie.

Un troisième point que je voudrais souligner, quand ce n'est pas la méthodologie qui est biaisée c'est le recueil des données lui-même qui présente des curiosités peu vraisemblables orientées vers un rapport bien sûr dans le même sens.

Les objections classiques faites aux TCC reposent sur l'observation sur laquelle la disparition d'un symptôme produit l'émergence d'un autre quelque temps plus tard. Certes cette substitution n'est ni automatique, ni

régulière, elle peut ne pas se produire. En revanche, affirmer à plusieurs reprises qu'elle ne s'observe jamais, ils écrivent ça, jamais on ne voit ça dans le suivi de patients traités avec succès par des TCC, n'est pas une affirmation vraisemblable.

De nombreux exemples ont été remportés parfois par des comportementalistes eux-mêmes - je pourrais vous citer des cas – cependant au moment même où ils constatent cette apparition d'un nouveau symptôme ou d'une nouvelle maladie, ils s'empressent d'affirmer que ça n'a rien à voir, qu'on ne doit pas faire de corrélation.

Alors pourquoi disent-ils ça, pourquoi un tel aveuglement ? Eh bien je crois essentiellement parce qu'ils ne disposent pas d'une théorie permettant de lire la substitution des symptômes.

Dans une approche qui appréhende ces derniers comme des phénomènes isolés, coupés d'une dynamique subjective, leur succession ne peut relever que du hasard. Un trouble qui survient après un autre ne peut jamais entrer en relation avec le précédent si on ne dispose pas une théorie qui permet de les lire.

Qui plus est, ce qui succède à l'éradication forcée du symptôme n'est pas nécessairement un autre trouble. Ce peut-être un malêtre subtil, encore plus hors d'atteinte d'une appréhension chiffrée.

Un exemple issu non d'une TCC mais d'une psychothérapie brève laquelle à cet égard pose les mêmes problèmes. « Une jeune fille qui souffrait d'agoraphobie lorsqu'elle fut examinée la première fois était habillée très élégamment et se plaignait des assiduités masculines. Lors de la catamnèse postérieure à la thérapie, elle rapporta qu'elle n'avait plus souffert de son agoraphobie, mais qu'elle s'habillait alors de manière peu seyante et se plaignait de ce que les hommes ne s'intéressaient plus à elle » (*rires*). On voit que ce n'est pas une position subjective plus satisfaisante mais pour les experts de l'INSERM elle sera guérie.

Donc la plupart des études s'accordent sur l'efficacité des psychothérapies et sur la difficulté de définir des critères d'appréciation consensuels de celles-ci.

Dès lors une question majeure devrait être posée qui est totalement négligée par les experts de l'INSERM, l'efficacité thérapeutique est-elle le seul critère voire le critère majeur qu'il faille prendre en considération pour apprécier la valeur des psychothérapies ?

Les thérapies comportementales dans leur pratique aversive : des décharges électriques croissantes par exemple pour soigner les névroses de guerre et les thérapies de remplacement sont apparentées certaines apparentées à la prostitution, présentent la particularité d'avoir fait l'objet de plaintes pour pratiques abusives ou dégradantes conduisant les tribunaux autrichiens et nord-américains à intervenir non pas pour détournement de la méthode au profit d'un thérapeute qui se servirait de données étrangères à la cure mais pour examiner la légalité de la méthode elle-même…

Jacques-Alain Miller : ça c'est très bien, les TCC sont-elles légales, à quelles conditions les TCC sont-elles légales ?

Jean-Pierre Maleval : c'est une question qui s'est posée. Alors un tribunal a absout enfin c'était Wagner Joreg, le seul psychiatre qui ait jamais eu le prix Nobel et puis c'était en 1920, après les névroses de guerre, Wagner Joreg, le fameux procès…

Alors d'abord le procès qu'ont eu Masters et Johnson. Ils ont dû renoncer à la prostitution thérapeutique pour soigner les troubles sexuels en faisant appel à une partenaire de remplacement. C'est très sérieux ! En 1973 le théoricien majeure de la thérapie comportementale, Joseph Wolf espère pourtant qu'il existera un jour un pool de femmes agrées qui vendront leurs services aux hommes encombrés de problèmes sexuels.

Actuellement, précise-t-il, il ne semble pas y avoir d'autre recours que de dénicher une prostituée de métier. C'est dans *Pratiques des thérapies comportementales*. D'une façon générale, commente-t-il, ce n'est pas une petite affaire que de trouver une prostituée qui soit à la fois sympathique et capable de manifester assez d'intérêt et de compassion pour participer au programme thérapeutique (*rires*).

Jacques-Alain Miller : c'est quelle année ça ?

Jean-Claude Maleval : 1973 !

Jacques-Alain Miller : ce n'est pas vieux, c'est une autre époque, c'est une époque plus permissive.

Jean-Claude Maleval alors c'est nécessaire…

Jacques-Alain Miller : ça n'est pas dans les thérapies humanistes ?

Jean-Claude Maleval : non, c'est dans les thérapies comportementales.

Jacques-Alain Miller : donc former des femmes prostituées aux TCC.

Jean-Claude Maleval alors justement il y a un débat, est-ce qu'il faut former des prostituées ou est-ce qu'il faut former des professionnelles ? (*rires*). Parce que le problème, pour Wolf, c'est qu'il considère qu'une fille racolée accidentellement ne conviendra pas car on peut penser qu'elle sera uniquement préoccupée de son plaisir immédiat. Donc Cottraux, le fameux Cottraux, considère que cette méthode, la thérapie de remplacement, gagnerait à être envisagée sans hypocrisie. Pourquoi ? Parce qu'il lui paraît vraisemblable qu'elle ait connue une certaine efficacité. C'est très important : si c'est efficace, pour Cottraux, tout est justifiable.

Et Cottraux est en contradiction avec ce qu'écrivait Wolf quelques années auparavant. Une étude récente faite en Californie montrait que les thérapeutes de remplacement étaient psychiatres, psychologues ou travailleurs sociaux, ce qui confirmerait plutôt le caractère thérapeutique de cette pratique.

Alors si l'on comprend bien, Cottraux préfère comme thérapeute sexuel le professionnel qui se prostitue tandis que Wolf pense qu'une prostituée de métier est plus compétente quand elle sait mettre sa formation au service de la thérapeutique.

Quel est le plus efficace ? Et bien justement l'étude de l'INSERM ne tranche pas sur ce point (*rires*)…

Jacques-Alain Miller : est-ce qu'elle traite de la question ? Est-ce que dans le volume de 550 pages il est question de ça ou pas ?

Agnès Aflalo : ils n'ont pas pris comme trouble le trouble sexuel évidemment, il n'est pas étudié là

Jacques-Alain Miller : c'est un des grands manques de ce volume qui demande des études complémentaires. Ça peut être très important, le « chien de Baskerville qui n'avait pas aboyé ! » Il manque les troubles sexuels.

Jean-Claude Maleval : d'autre part Masters et Johnson ont été condamnés par les tribunaux américains, donc ils ont arrêtés ces thérapies de remplacement et ils savent bien que la principale critique des thérapies comportementales porte sur les techniques d'aversion. Alors ils sont très prudent à présent allant jusqu'à dire que le thérapeute comportemental doit faire l'expérience sur lui-même des thérapies d'aversion, ce qui est un peu difficile parce que par exemple il y a des traitements…

Jacques-Alain Miller : et pour l'aversion aux TCC ?

Jean-Claude Maleval il y a des traitements de déviation sexuelle où le sujet doit pratiquer devant le public, pour avoir honte, etc., ça aussi ça a été fait. Ils deviennent plus discret là-

dessus, ils savent bien que ça pose quelques problèmes.

Alors d'autre part l'autre procès, le tribunal autrichien saisit d'une plainte par les névrosés de guerre pourtant guérit par les bons soins de Wagner Joreg, ce tribunal n'osa pas en 1920 condamner cette sommité du monde médicale, c'est le seul psychiatre qui ait eu le prix Nobel, pourtant Wagner Joreg et plusieurs neuropsychiatres avaient pratiqué sur des soldats récalcitrants le torpillage paradique à des intensités si fortes que plusieurs patients s'étaient suicidés.

Cité comme expert lors de ce procès Freud commente : « La force des courants utilisés tout comme la dureté du traitement appliqué par ailleurs furent portés à un degré insupportable afin de soustraire aux névrosés de guerre le bénéfice qu'ils retiraient de leur condition de malades. On n'a jamais contesté qu'il survint alors dans les hôpitaux allemands des cas de mort pendant le traitement, et des cas de suicides consécutif à ceci. »

Alors certes les thérapeutes cognitivo-comportementaux sont aujourd'hui plus prudents dans l'utilisation des pratiques aversives. Il n'empêche qu'elles s'inscrivent dans la logique d'une méthode qui ne possède à cet égard aucun principe de limitation qui lui soit inhérent, rien ne leur interdit de continuer. Et quelles que soient les précautions dont on entourera ces pratiques, il restera vrai que plus le courant électrique sera intense, plus la méthode sera efficace et l'efficacité c'est l'essentiel pour eux, tout sacrifier à l'efficacité en matière de psychothérapies, on voit à quoi ça peut conduire.

Jacques-Alain Miller : merci.

Philippe La Sagna : je ne sais pas si je commence par la fin ? Je me suis surtout penché sur la fameuse méta-analyse qui est un signifiant hypnotique et pour dire que d'abord ce terme est issu…

Jacques Alain Miller : … ça veut dire donc prendre la littérature et faire une analyse de la littérature concernant les évaluations. Et nous, nous sommes en quelque sorte en train de faire de la *méta-méta-analyse…*

Philippe La Sagna : … c'est ce qu'ils font aussi. C'est-à-dire que ça consiste à prendre comme élément d'études des études, ça c'est essentiel. C'est-à-dire dire que ça ne prend pas le fait ça prend une étude. Au lieu d'examiner les faits cliniques on examine des études publiées. Ce qui fait que la plupart des médecins sérieux disent il faut toujours compléter une méta-analyse par une étude des faits non publiée, ce qu'évidemment ils ne font pas.

Par exemple toute la pratique psychanalytique fait partie des faits non publiés parce que ça ne correspond pas à une publication selon leurs critères. Mais ça ne doit jamais être éliminé autrement on confond la carte et le territoire.

Je vous dis ça parce que j'ai fait, il y a bien longtemps, des statistiques médicales et ce qu'il faut savoir aussi c'est que cette méta-analyse est très discutée, y compris à l'intérieur de l'épidémiologie médicale. En particulier, c'est très difficile de savoir si elle est acceptée ou non et les critères de définition d'une méta-analyse sérieuse sont à la fois pas à la portée d'un non mathématicien et extrêmement complexes. Et on ne trouve pas dans ce rapport, on trouve quelqu'un bien sûr qui est polytechnicien et médecin et qui est un garant d'autorité, mais on ne trouve pas une étude statistique sérieuse. Une étude statistique sérieuse, ça consiste d'abord à sélectionner les échantillons mais non pas les sélectionner par rapport à des règles que définissait Éric Laurent mais par rapport à leur correspondance à l'objet.

Alors, ce qu'il y a de très intéressant aussi c'est que l'erreur statistique la plus fréquente dans la méta-analyse, c'est la croyance à l'échantillon, c'est-à-dire vous croyez qu'il existe un échantillon qui existe que sur le papier et qui n'existe pas dans la réalité. Si on

est scientifique on s'intéresse au réel et pas aux semblants.

Eh bien cette étude, donc, construit un échantillon auquel elle croit c'est : il existe des psychothérapies. Ce qui, comme tel, n'est pas déjà une donnée scientifique. C'est-à-dire que pour dire : il existe une psychothérapie, il faudrait la définir au préalable.

Comment est-elle définie ? La psychothérapie est définie comme ce qui accompagne ou remplace un traitement pharmacologique. Au début, la première phrase du rapport c'est la définition de la psychothérapie : c'est ce qui peut remplacer ou accompagner un traitement pharmacologique. Donc la psychothérapie existe à la pharmacologie, ce qui existe vraiment c'est la pharmacologie et la psychothérapie est un traitement adjuvant.

Jacques-Alain Miller : c'est très juste et je ne m'en étais pas aperçu comme ça, j'ai lu quand même le premier paragraphe de l'avant-propos et en effet ça dit : les psychothérapies sont des traitements d'utilisation largement répandus dans la pratique du soin pour les troubles mentaux.

Ça c'était en effet égal à zéro, la pratique du soin, rien de plus et donc vous avez parfaitement raison c'est dans les deux phrases suivantes qu'on trouve la seule définition : « elles accompagnent une médication, pour certains troubles sévères… elles sont pratiquées comme alternatives à un traitement pharmacologique. »

Donc en effet la seule définition qu'on trouve c'est en fonction du traitement pharmacologie comme accompagnement ou substitution. En effet, c'est la seule définition qu'ils proposent qui est quand même, c'est vraiment la licorne, on ne peut pas définir cet animal, c'est un animal fabuleux.

Philippe La Sagna : Alors ce qui est fabuleux aussi et ce qui signe l'imposture c'est qu'en général quand on étudie, quand on construit une méta-analyse on construit un critère si vous voulez pour retenir les études ce qui fait qu'en général les études retenues sont peu nombreuses.

Quand on en obtient mille c'est forcément faux et vous trouvez ça par exemple dans les méta-analyses que propose les parapsychologues voire les scientologistes, grands experts en méta-analyses il faut savoir. Parce qu'ils veulent démontrer scientifiquement, eux aussi, que ce dont ils parlent existe.

Et alors ce qu'on remarque au détour d'une phrase du rapport, c'est que les études s'étalent sur une période de soixante ans, c'est-à-dire qu'ils prennent en compte des études des années cinquante qui sont en particulier d'ailleurs probablement, j'ai pas vérifié, par exemple les études de Eysenck démontrant que la psychanalyse en mille neuf cent cinquante trois n'est pas plus efficace mais moins efficace qu'une absence de traitement, la psychanalyse rend malade, ça c'est Eysenck qui démontrait ça dans les années cinquante…

Jacques-Alain Miller : au fond c'est tous les grands classiques, on s'aperçoit aujourd'hui, tous les grands classiques de l'anti-psychanalyse. Ça s'est donné cours depuis que Freud a commencé à écrire, et Eysenck, en effet, était un grand classique de ça… Tout ça est aujourd'hui recyclé et durci en quelque sorte, en même temps que Sophie Bialek nous signalait par mail il y a quelques jours qu'aujourd'hui il y a un réseau qui s'appelle *International network of Freud's critics.* Donc ils ont fait leur union internationale maintenant dans le grand style de dénonciation de la psychanalyse et donc en effet…

Philippe La Sagna : …de ce qu'ils appellent la fraude. Ce qui est tout à fait particulier c'est que leur conception de la méta-analyse scandaliserait n'importe quel statisticien sérieux, puisque, je vais vous donner une image, je pense qu'elle est juste. Par exemple imaginons qu'il existe un sport qui s'appelle le patinage sur glace. Ce

sport est un complément des sports de neige – comme la psychothérapie est un complément de la pharmacologie – qui l'accompagne ou remplace à l'occasion si le temps le permet. On regroupe dans le même échantillon le patinage artistique, le patinage de vitesse, les clowns d'*Holiday on ice*, on ajoute le hockey sur glace, les rallyes, et les glissades sémantiques. Et tout ça vous considérez que ça fait partie du patinage sur glace.

Comment vous comptez qui s'est passé dans les soixante dernières années ? On se contente de vieux films des Jeux olympiques, ou des photos de journaux des cinquante dernières années. On sélectionne, au hasard bien sûr, un jury d'experts constitué de l'équipe du Québec de hockey sur glace. Et cette équipe note les prestations individuelles et collectives, les photos et les films, c'est-à-dire qu'elle fait défiler les gens, elle regarde les photos, les films.

La distance parcourue compte, le style n'est pas un critère - c'est-à-dire c'est pas un critère comme l'éthique pour cette étude n'est jamais citée comme un critère. C'est dire quelle conception de l'homme ça emporte. Le nombre de buts marqués est essentiel par contre pour le classement. C'est-à-dire que si les patineurs artistiques ne marquent pas de buts, eh bien ils ont une mauvaise note. Les figures imposées sont secrètes, et on vous les expliquera qu'après les résultats de l'étude –c'est ce qu'expliquait Eric Laurent, c'est-à-dire ce que vous vous auriez dû faire, on vous le dira après.

Voilà en quoi consiste la méta-analyse dont on nous parle. Ce qu'il faut savoir, c'est que la méta-analyse est à l'heure actuelle très critiquée en médecine puisqu'elle sert surtout à des décisions, comment dire ? Il y a tout un courant, parce qu'elle ne sert pas qu'en médecine, elle sert en Amérique pour la politique de l'éducation : est-ce qu'il faut faire des classes maternelles ? Est-ce qu'il faut faire des écoles publiques ? Est-ce qu'il faut une pédagogie autoritaire ou non ? Elle sert pour la réhabilitation des délinquants, est-ce qu'il faut dépenser de l'argent pour ça ou non ? Et tout ça, ce sont des méta-analyses. Il y a un mouvement au Canada et en Amérique qui dit : le discours de l'évaluation et de la méta-analyse a remplacé le discours démocratique. Et au lieu de décider qu'est-ce qu'on veut comme éducation, qu'est-ce qu'on veut comme soins, qu'est-ce qu'on veut comme justice ? eh bien on décide qu'est-ce qu'est le plus efficace selon le niveau méta-analyse. En sachant qu'évidemment ça consiste à faire valoir des gens qui publient, donc un certain nombre de lobby, d'experts auto-proclamés la plupart, ou d'universitaires.

Il y a de vrais discours sur le fait que la perte de la citoyenneté, c'est aussi le règne de l'évaluation et de la méta-analyse. On trouve ça par exemple dans la *Revue canadienne de psychiatrie* - puisque tous les Canadiens ne sont pas méchants – et il faut savoir aussi les TCC en Amérique sont minoritaires, l'association des TCC c'est quatre cent personnes, l'association psychanalytique américaine par exemple c'est trois mille cinq cent. Donc ils font le même combat d'une minorité qui veut absolument prendre le pouvoir par les moyens bolcheviques…

Jacques-Alain Miller : ah non ! pourquoi bolchevique ? Nous commençons à voir le caractère saugrenu de cet ouvrage et notre discussion doit servir aussi à définir comment nous allons y répondre, en particulier en publiant les textes qui n'ont pas tous eu le temps d'être lus aujourd'hui, mais on va continuer la fois prochaine, et poursuivre, mais on s'aperçoit quand même, enfin ce serait un texte vraiment dérisoire, pas lu, qui n'a pas une attractivité de lecture aucune, pas la moindre, mais que c'est le signifiant de l'INSERM qui l'accrédite, le valorise, c'est le lieu d'énonciation. Il y a eu d'autres livres, on s'aperçoit maintenant, c'est à partir de là que vous retrouvez des livres plus anciens ou vous trouvez le livre des *Mensonge freudiens* ou de le livre de

M. Cottraux qui vient de paraître cette année, *À quoi servent les psys.* C'est le signifiant de l'INSERM, donc, c'est la méthode.

Ce sont des administrateurs en France au moins - je ne sais pas si c'est le cas aux États-Unis – mais au moins en France, ce sont les psychothérapies que comprennent les administrateurs. C'est-à-dire les psychothérapies dont on peut dire quand elles commencent quand elles se terminent, combien de temps on occupe le local, quand est-ce qu'on peut faire entrer un patient à la suite.

Ce sont des psychothérapies formatées pour les administrateurs, alors que nous savons bien que ce qui est d'ordre analytique et même psychothérapie d'ordre analytique, enfin la psychanalyse appliquée ne s'inscrit pas dans cette logique là.

Philippe La Sagna : c'est surtout à l'heure actuelle des psychothérapies parce que Bush a livré les HMO aux mutuelles, ce qui va être aussi le cas en France, il y a un projet comme ça, et c'est ce qui plaît aux mutuelles. C'est surtout ça qui a donné la chose.

Alors ce que je voulais dire pour reprendre un peu ce que disait Maleval, c'est qu'il faut aussi regarder les photos de famille des TTC, les penseurs de la modification du comportement qui sont cités dans le rapport comme des autorités. M. Skinner, et M. Eysenck.

Qui est M. Skinner ? C'est l'instigateur d'une science du comportement humain qui vise le contrôle de tous les comportements par le biais d'un état idéal. Et donc un des éléments essentiels est la psychothérapie. Cette utopie a été illustrée dans son roman qui s'appelle … où il peut faire dire à l'un des personnages : pourquoi ne pas réunir une poignée de gens et créer quelque part un système social qui fonctionnera vraiment. Donc on voit l'idée quand même…

Jacques-Alain Miller : enfin M. Skinner c'était plutôt à la mode dans les années quarante, cinquante, moi j'ai encore lu … il avait, plutôt à la fin de sa vie qui a dû se terminer en quatre vingt, il était déjà très découragé en constatant que ça ne fonctionnait pas du tout. Autrement dit on ressert avec les TCC, c'est un retour sensationnel de Pavlov et Skinner…

Philippe La Sagna : et de McCarthy, parce que c'est la même époque, c'est l'idéologie du Maccarthysme. Alors le plus joli c'est Eysenck, Skinner est très souvent cité par les scientologistes - c'est une référence pour eux – Eysenck, c'est pire, il est établi à Londres, il est un grand spécialiste des différences de niveau des QI selon les individus et les races et il est très spécialisé dans l'évaluation déjà des psychothérapies.

Stephen G. Gould avait déjà épinglé sa théorie de l'infériorité intellectuelle des noirs et de leur supériorité sportive basée sur une fumeuse idée de la néoténie. Sur le site Internet de l'extrême droite qui est le site des amis de Alain de Benoît - la droite antirépublicaine – on découvre que l'ouvrage en français de Hans Eysenck intitulé *l'Inégalité de l'homme* (Copernic, Paris), et paru en traduction française doté d'une postface d'Alain de Benoît…

Jacques-Alain Miller : ça c'est la culpabilité par association, peut-être prenons un autre point plus proche du rapport.

Philippe La Sagna : ah mais c'est dans le rapport. Alors si on prend un point plus proche du rapport, moi ça m'a un petit peu fait sursauter, c'est qu'on peut prendre le point du jury puisqu'on dit un jury d'experts, donc sur ce jury il y a trois personnes qui sont membres de la même association ; ça, nous le savons et qui auditionnent un psychanalyste membre de l'IPA donc et de leur association et un célèbre psychiatre spécialiste de l'EMDR, c'est-à-dire de la thérapie par les mouvements de l'œil…

Jacques-Alain Miller : est-ce que peut-être Carole La Sagna voudrait dire

un point qui lui paraît essentiel dans cette affaire ?

Carole La Sagna : oui, moi je m'étais centrée sur *Les visiteurs du soi*, donc qui est le livre de Cottraux qui est sorti en janvier deux mille quatre donc qui a été écrit en même temps que le rapport de l'INSERM et qui cite dans sa bibliographie le rapport de l'INSERM, j'avais été frappée par la présentation qui est faite de la psychanalyse qui me paraît aller au-delà de ce qui est tolérable tout de même, par exemple « Contrairement à la légende Freud bénéficia toute sa vie de soutiens officiels qui lui permirent de mener une carrière à la fois de consultant privé et d'universitaire. La psychanalyse ne fut guerre combattue – merci au film de Benoît Jacquot pour paraître en ce moment - mais sa pratique semblait peu efficace aux psychiatres viennois. »

Suivent des remarques sur le manque d'originalité de la pensée freudienne qui permettent ensuite introduire le paragraphe suivant avec le sous-titre - donc c'est publié en France à Paris il y a quatre mois – « Sigmund Fraude » écrit comme imposture en français, suivi d'un point d'interrogation.

Donc le nom propre de Freud est modifié, c'est un grand…

Jacques-Alain Miller : on confie quand même dans la constitution du groupe d'experts de l'INSERM, on introduit quelqu'un qui a un dégoût profond pour la psychanalyse…

Carole La Sagna : …plus qu'un dégoût, une haine, un ressentiment, une désillusion, enfin quelque chose de manifestement très profond…

Jacques-Alain Miller : et qu'on présente comme donc un panel d'experts indépendants, et en même temps on publie ça…

Carole La Sagna dans ce bouquin, vous avez les mêmes paragraphes en copier-coller qui sont dans le rapport. C'est ça qui m'a fait penser que Cottraux était un auteur du Rapport puisque pendant longtemps nous n'avions pas - il y a quinze jours nous avons eu entre les mains le résumé du Rapport - nous n'avions pas la liste officielle des auteurs mais on pouvait déjà le savoir puisqu'on avait donc quelqu'un qui faisait d'une pierre deux coups et qui visait à la fois son travail pour un Rapport rémunéré par l'INSERM et à la fois pour une version grand public.

Cette version grand public est d'une violence que je trouve extrêmement limite d'un point de vue éditorial en France, je trouve ça très limite. Ensuite il y a le reproche qui est fait à la psychanalyse de ne pas se prêter à l'évaluation et de publier peu de cas.

D'ailleurs … une choses et son contraire en permanence, ça n'a aucune importance c'est selon ce que vous voulez démontrer, vous vous servez de n'importe quelle rhétorique.

Et donc il y a quelques cas de Cottraux, dans ce volume, très peu, il a manifestement beaucoup de difficultés à articuler un cas, il y en a un qui est un peu plus long que les autres, c'est celui d'Aline, Aline et son bus. D'ailleurs le cas s'appelle « Aline et son bus. »

Et on voit que pour M. Cottraux le bus et le conducteur de bus a beaucoup plus importance que le cas d'Aline. Aline est une dame qui est agressée dans son bus, on peut supposer dans la banlieue de Lyon - ça c'est moi qui ai supposé ça, je crois qu'il y a des banlieues difficiles à Lyon, des gens avec des battes de base-ball attaquent son bus, on lui crache dessus, on l'insulte et elle est reçue par l'entreprise qui lui dit que tout ça c'est quand même de sa faute, parce qu'elle n'est pas assez souple dans son travail, elle n'accepte pas de ne pas s'arrêter en dehors des arrêts de bus quand les gens font signe. Et donc les gens sont agressifs avec elle puisqu'elle n'est pas souple et M. Cottraux prend tout à fait cette thèse, la thèse du manche, et donc va ensuite démontrer que cette dame est un peu trop sensible, elle est un peu trop sensible – je ne sais pas comment M. Cottraux prendrait de traverser la cour de l'hôpital avec les

mêmes insultes que la dame en question – et cette dame est un peu trop sensible parce qu'elle a elle-même subit des traumatismes divers dans son enfance, ce qui explique qu'elle développe un état de stress post-traumatique.

L'acharnement de M. Cottraux à lui faire reprendre - je résume – à lui faire reprendre son poste de travail, dont on sent bien que c'est un des critères de l'efficacité des TCC, c'est-à-dire quand a-t-elle repris le travail ? et vous voyez l'acharnement à travers huit séances et la suggestion à tout crin pour expliquer à cette dame qu'il n'y a aucun danger, que tout ça elle n'a qu'à le supporter, et qu'il faut reprendre son poste est quand même quelque chose qui fait que ou la médecine a complètement changé, ce qui paraît tout à fait possible ou alors, là on parle vraiment d'autre chose que de médecine, enfin cette femme est manifestement en danger…

Jacques-Alain Miller : …au fond l'essentiel de la méthode, c'est tout de même l'insistance…

Carole La Sagna c'est plus que l'insistance puisque cette femme a été horrifiée par le geste que lui fait un agresseur, qu'il va lui trancher la gorge et pour le lui signifier, il fait lui-même le geste avec l'index, de se passer un couteau sous la gorge. Et donc plusieurs séances sont consacrées par M. Cottraux à se passer lui-même un coupe-papier sous la gorge pour déshabituer sa patiente de l'anxiété qui était née de cette…

Jacques-Alain Miller : c'est quand même la méthode aversive, c'est le même principe que le principe aversif…

Carole La Sagna …la patiente était menacée de mort, donc on lui explique un vous faites des histoires parce que petite vous avez été malmenée par Pierre, Paul ou Jacques.

Jacques-Alain Miller : …alors que ça n'a aucun rapport avec ce qui vous est arrivé. Il essaye de désactiver la chose, on rappelle le traumatisme initial et on dit : ça n'a aucun rapport et donc il faut bien que vous gardiez les deux choses séparées. En huit séances tout ça ?

Carole La Sagna en huit séances en tout et plusieurs séances consacrées à se passer le coupe-papier sous la gorge de la part du thérapeute et au bout de trente cinq minutes…

Jacques-Alain Miller : …on n'a pas essayer de la violer quand même ? Parce que quelle aurait été la thérapie aversive ?

Carole La Sagna …elle avait justement été violée par quelqu'un qui lui avait tenu le couteau sous la gorge à dix huit ans et donc il trouve extrêmement suggestif de la déconditionner par ce moyen là.

Jacques-Alain Miller : et ça, c'est le grand cas ?

Carole La Sagna : c'est le grand cas qui prend plus de quatre pages…

Jacques-Alain Miller : ah ! il faut en faire quelque chose…

Carole La Sagna : je crois qu'« Aline et son bus » mérite qu'on parle d'elle un peu autrement.

Jacques-Alain Miller : est-ce que vous voulez dire quelque chose Sophie Bialek ?

Sophie Bialek : oui, je suis bien contente de ce que j'ai entendu aujourd'hui parce que ça fait des perspectives. Moi, pour ma part, je suis partie du livre de Cottraux *Les visiteurs du soi*, et notamment la partie consacrée à la psychanalyse pour étudier un peu ses références bibliographiques, il y a … l'article dans la littérature internationale et … le Rapport de l'INSERM, il y a aussi une autre littérature internationale et qui inspire non seulement M. Cottraux mais

les cognitivo-comportementalites français puisque ces ouvrages sont recommandés chaudement sur le site de l'AFTCC qui est une des deux principales associations des comportementalistes.

Et donc parmi ceux-ci je me suis procuré - il ne faut pas l'acheter - le livre de M. Bénesteau Jacques, qui est le plus récent, c'est pour ça que je m'y suis intéressé, il a été publié en 2002. Je veux dire que M. Cottraux emprunte un certain nombre d'arguments à M. Bénesteau, qu'il présente comme un historien très sérieux et très bien documenté. M. Bénesteau n'a rien d'un historien, il est psychologue clinicien, il a été formé aux universités de Nice, d'Aix en Provence, etc., et actuellement il pratique dans un service de neuro-pédiatrie à Toulousen dans un CHU, et il est chargé d'enseignement à l'Institut de formation en psychomotricité à la faculté de médecine de Toulouse.

Alors donc dans ce livre, on peut dire également quelques mots de M. Bénesteau entre autre, c'est qu'il co-gère, co-dirige avec un monsieur qui s'appelle Jacques Corraze, qui est professeur honoraire aux universités, etc., un site qui s'intitule neuropsychomotricité.com, où il est question de génétique du comportement, d'enfants surdoués, etc.

Alors l'essentiel figure peut-être dans la préface du *Mensonges…*, *Mensonges*… qui a été préfacé par M. Corraze, qui donne d'emblée le ton d'une phrase, je cite : « Finalement avec Freud, nous sommes en présence d'une énorme duperie montée par un grand et authentique artiste, réduisant le grand Barnum à un farceur de petites fêtes intimes. Un imposteur à la stature de géant, organisant par un labeur acharné quotidien, toute une longue vie durant, une géniale et baroque forgerie à l'échelle planétaire, traversant déjà plus d'un siècle, réussissant à force d'autorité surprenante et … courageuse vitalité à faire de la plupart de ses victimes des complices qui, à leur tour, vont fortifier le travail faire avancer la machine et camoufler par de nouvelles escroqueries les escroqueries originelles et fondatrices.

Jacques-Alain Miller : ça fait partie de la grande littérature hostile à la psychanalyse qu'on connaît depuis très longtemps. La surprise est que la Direction générale la santé en France valide aujourd'hui de son signifiant ce genre de littérature…

Sophie Bialek : ce type de littérature là est validé malheureusement, Jean-Pierre Klotz le disait l'année dernière puisque cet ouvrage a reçu le prix de la Société française d'histoire de la médecine, il faut savoir que M. Bénesteau succède au palmarès à Élisabeth Roudinesco qui s'est vue décernée ce prix en 96, et donc le monde de l'historiographie a changé, dans la médecine française. Donc c'est quand même assez grave.

C'est essentiellement ça, j'avais noté quelques extraits.

Jacques-Alain Miller : est-ce que Jean-Pierre Klotz voudrait donner ? Allons-y comme dernière intervention.

Jean-Pierre Klotz : oui, moi je voulais simplement. Je peux vous lire les premières lignes de mon exposé que j'ai développé après, c'est : ne peut-être évalué que du matériel désubjectivé, par conséquence si l'évaluation prévaut, il faut se débarrasser du sujet et de ses enjeux, même si on le laisse à la porte, l va rentrer par la fenêtre et j'ai commenté essentiellement le papier de Jean-Michel Thurin dont tu parlais tout à l'heure, Éric Laurent l'évoquait, sur le commentaire qu'il fait lui-même de sa contribution au Rapport de l'INSERM…

Jacques-Alain Miller : celui qui a parlé, celui qui a été chargé…

Jean-Pierre Klotz : … qui était chargé du chapitre concernant la psychanalyse, concernant les psychothérapies psycho-dynamiques. Je résumerais son argumentation ainsi : premièrement l'évaluation des

psychothérapies psycho-dynamiques longtemps différée et manifestement difficile et en but à de nombreux obstacles n'est plus impossible sur des bases à la fois scientifiquement solides et acceptables vis-à-vis des objectifs spécifiques de ses cures », elles sont donc à développer surtout en France où elles sont inexistantes, premier point donc il faut le faire ; deuxième point, le détail des différentes thématiques abordées montre qu'aucune n'est vraiment pertinentes, pour lesdites psychothérapies.

Je détaille tout ce qu'il dit : « Par conséquent les éléments des méthodes mises en œuvre sont inadéquats et non pertinents, mais ce qui s'en déduit, c'est qu'il faut pousser l'évaluation. Les arguments contre sa possibilité se multiplient mais sa nécessité prévalante, sa réalisation satisfaisante est reportée à plus tard.

On peut dire que pour ce critique de sa possibilité même, l'objectif n'est pas en question, puisque la DGS le demande. On peut tirer de cette argumentation aux dépends de son auteur sans doute que lorsqu'il est question de psychothérapies il y a ou bien le sujet ou bien l'évaluation.

On ne peut échapper à ce choix. Ce que le co-auteur expert déploie dans ce papier explicatif et justificatif, c'est cette antinomie dont la solution est reportée à plus tard, à des travaux plus nombreux, plus affinés, plus élaborés.

La subjectivité est clairement posée comme un obstacle qu'il faut surmonter, qu'il faut écarter, qu'il faut contourner autant qu'on le peut car l'évaluation est ce qu'il faut obtenir le maître bureaucrate le voulant, etc..

Jacques-Alain Miller : Jean-François Cottes va nous donner une dernière note.

Jean-François Cottes : oui un seul point. J'ai été frappé à la lecture de ce Rapport de la disparition, dès qu'on se met à parler des TCC, de la disparition du mot psycho. C'est-à-dire que c'est un Rapport sur les psychothérapies, les autres la psychanalyse présentée comme psycho-dynamique, les thérapies familiales sont présentées comme des psychothérapies, mais dès lors qu'il s'agit de thérapies comportementales et cognitives alors le mot psycho disparaît.

Et c'est le cas puisque les thérapeutes eux-mêmes se présentent comme des thérapeutes et non pas comme des psychothérapeutes. Et il y a derrière cette disparition de psycho un projet qui est de faire disparaître la simple considération du psychisme puisque cette simple mention du psychisme, considération du psychisme porte en germe toutes les complications européennes, toutes les complications françaises entendons toutes les complications psychanalytiques, qui sont celles de la considération du sujet.

Les TCC, elles, se situent sur un plan qui se veut infra-psychique ou a-psychique, qui font appel à l'appareil nerveux, le cerveau, etc.. Elles schuntent le psychisme en tant que tel et on voit ça donc, ce sont des pratiques qui sont infra-discursives, même si elles usent de la parole comme outils de communications, c'est-à-dire qu'elles ont cet orgueil de vouloir toucher directement au réel.

Cette disparition, nous la voyons se réaliser aussi, par exemple dans la formation des psychologues. Si je prends un exemple très court, c'est celui de l'université de Clermont-Ferrand qui s'est signalée depuis longtemps comme une exception dans les universités de psychologie puisqu'elle n'a jamais demandé de DESS de psychopathologie et clinique, en formant exclusivement à la psychologie sociale. Or, à la rentrée prochaine il va y avoir un DESS de clinique qui va s'ouvrir, il s'intitulera « DESS troubles cliniques et santé mentale » ; psycho disparaît et ça n'est pas qu'à Clermont-Ferrand. D'après les informations que nous avons, il semble que cette évolution soit générale, on fait disparaître la psycho, on fait disparaître la psyché, on fait disparaître donc le psy. C'est ce qui est visé, ce sont les psys eux-mêmes qui sont appelés à se

convertir s'ils le veulent, s'ils y consentent, en thérapeute.

Alors comme nous sommes plutôt réalistes, au sens des universaux, nous croyons au réalisme de la structure et nous prenons au sérieux la menace, c'est-à-dire qu'en faisant dsparaître le mot on peut faire disparaître la chose, en tout cas c'est un danger. C'est pourquoi cela met en évidence, me semble-t-il, la nécessité de rassembler toutes les incarnations, tous les avatars du psy ou du psycho comme le dit Lacan : « Les pychos », dit-il, dans *Télévision*, les psychiatres et les psychothérapeutes, les psychanalystes et les psychologues puisqu'ils sont tous menacés par ce mouvement et c'est ce que fait la coordination Psy, et demain peut-être l'association nationale.

Applaudissements

Jacques-Alain Miller : Éric Laurent peut ajouter un mot. Un mot bref parce que je suis obligé à la fin moi de me rendre à l'Assemblée nationale pour essayer de transmettre quelque chose de ce qui vient d'être dit ici à des personnes qui ont un certain pouvoir de décision sur nos professions et sur nos vies…

Éric Laurent : un mot très bref. En effet ce que relève Jean-françois Cottes est en effet crucial, la disparition du psycho, la disparition de la psyché, cohérente avec la théorie il n'y a que des comportements il n'y a pas de psyché, est crucial pour le point de doctrine, fondamental pour eux, pas de substitution du symptôme puisque ça n'est plus le même symptôme : si quelque chose revient ça s'explique simplement par la co-morbidité.

Donc si vous admettez un psychisme, alors vous pouvez dire oui il y a une substitution, il y a un autre symptôme, mais si vous ne l'admettez pas, vous dites quelque chose explique tout, c'est la co-morbidité. Il y a une co-morbidité entre l'anxiété, la dépression, etc., donc vous traitez l'anxiété vous avez une dépression qui apparaît, rien à voir avec la substitution, c'est la co-morbidité. Donc avec ça, c'est un principe d'explication décisif qui permet de dire rien ne dure chacun est entièrement à son symptôme…

Jacques-Alain Miller : c'est le principe même de Watson, etc., schunter le psychisme. Leurs principes déjà l'inscription des TCC comme psychothérapies c'est un angle d'attaque très puissant – que nous propose Cottes - l'inscription même des TCC comme psychothérapies est parfaitement abusives étant donné que leurs principes consistent à schunter le psychisme.

Éric Laurent : et donc ils n'acceptent pas, en effet, le symptôme de substitution mais uniquement le symptôme résiduel, enfin le symptôme sous deux formes il peut être résiduel ou co-morbide. Ils admettent que par exemple les TCC appliquées à la dépression avec des TOC, font que d'un côté ça ne réduit les rituels que sur 50 ou de 60 %, donc il y a 40 % de résiduel, mais ils disent il y a 40 % de résiduel et d'abord ça ne réduit pas, ça ne touche pas du tout à la fréquence de la dépression possible, mais la dépression là n'est que co-morbide.

Et donc évidemment on a gagné à tous les coups avec une logique très puissante. Mais qui est pour eux décisive dans le cadre en effet de surtout pas d'unité du psychisme et donc il est décisif qu'on ne puisse jamais dire en aucun cas qu'un symptôme peut être remplacé par un autre.

Jacques-Alain Miller : bon, merci (*applaudissements*), c'est là une réplique il faut dire rapide, improvisée, multiple, à un document que tout le monde n'a pas encore lu même parmi nous, et nous allons poursuivre notre réfutation de la façon la plus sobre possible la semaine prochaine.

Fin du *Cours X* de Jacques-Alain Miller du 3 mars 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Onzième séance du *Cours*

(mercredi 10 mars 2004)

XI

Est-ce qu'il y a dans cette salle présent M. Vincent Lucas ? Où est-il ? Voulez-vous venir puisque vous m'avez adressé un message Internet que j'ai trouvé fort intéressant, peut-être voulez-vous venir ici à cette tribune.

Donc, nous poursuivons notre première lecture de ce qui s'est diffusé sous le nom de Rapport de l'INSERM sur les psychothérapies.

Je fais office moi-même de « lieu vide », où j'espère provoquer, et c'est bien parti, un appel d'air tel que prenne forme un collectif de réponses, une réplique. Je ne sais pas si mes collègues seraient d'accord pour parler d'un comité de contre-expertise.

Si nous voulions utiliser cette expression, ce ne serait qu'avec des guillemets d'usage et en marquant que nous détournons des signifiants majeurs qui nous sont proposés, et en ce qui nous concerne opposés, l'expertise.

Donc nous pouvons être représentés auprès de cette INSERM comme des contre-experts, même si, en ce qui nous concerne, ça n'est pas dans ces termes que nous concevons notre effort.

Notre effort qui, il faut le dire, relève encore aujourd'hui du registre de l'instant de voir, l'instant de voir ce Rapport. Et c'est ensuite que nous passerons au temps pour comprendre.

Disons que nous sommes à cheval parce qu'il est possible que cet instant de voir ait eu lieu déjà fin octobre dernier. Nous avons aperçu avec saisissement les missiles textuels qui avaient été préparés depuis plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années et qui, là, ont été tirés dans un laps de temps assez bref. Je crois que c'est M. Lucas d'ailleurs qui m'a fourni une citation qui démontre que le Rapport de l'INSERM et le fameux Rapport Cléry-Melin sont conçus, par nos maîtres administrateurs, comme faisant la paire.

Alors il est clair qu'on a voulu produire de façon successive un effet de sidération et d'intimidation sur la communauté des praticiens psy en France. Et aux fins de la modifier ou de la briser, d'en opposer les parties entre elles et d'insérer une nouvelle catégorie, de développer une nouvelle catégorie et de modifier en profondeur, pour l'avenir, la communauté des praticiens psy, des praticiens de la clinique psy, et petit à petit nous arrivent, grâce à l'enquête multiforme qui se développe, les témoignages écrits qui démontrent que ça n'est pas une fantaisie, ça n'est pas excessif, mais ça répond aux intentions avouées des promoteurs de cette entreprise, jusqu'à présent sans pareille en France et ce qui se joue dans cet instant de voir et ces débuts du temps pour comprendre, c'est une configuration, la configuration de la pratique psy, de la pratique psychanalytique, de la pratique psychothérapeutique pour quelques décennies à venir.

D'où la station que nous faisons à ce *Cours,* en ne vous épargnant pas donc le fait que c'est au fond des documents, notre propre apprentissage que nous faisons en public.

Alors, il y a là, alors ce qui est nouveau c'est qu'il y a là dans un *Cours* qui vous a plutôt habitué à un travail de théorie destiné à ceux qui savent ou qui veulent savoir, à ceux qui savaient déjà, intégrant les nouveaux en les plongeant dans un savoir déjà accumulé, et il présente en effet certains aspects techniques, la nouveauté c'est que nous avons là affaire à un discours qui vise l'opinion, non pas la théorie mais l'opinion.

Et l'opinion, il est clair qu'il s'agit de l'orienter à coups de signifiants-maîtres, qui sont là même, qui prennent la tournure de signifiants massues et qui visent, c'est le discours du maître en tant qu'il fonctionne dans l'opinion, au niveau de l'opinion, le signifiant-maître, c'est un signifiant massue ; ce que nous avons ressenti comme un effort d'intimidation et de sidération, c'est le saisissement du sujet barré par un signifiant massue qui s'assure le poste de commandement à l'endroit d'un S_2 qui est là, il faut le dire, plutôt ensemble de préjugés.

C'est par rapport à cet ensemble de préjugés que jouent ces signifiants massues et il n'est pas dit que nous ne soyons pas obligés nous-mêmes de mettre au point un autre, des autres signifiants massues capables d'orienter différemment l'ensemble des préjugés. Nous jouons notre partie à l'endroit de préjugés.

Tout ça, ce mécanisme étant supposé, devant fournir un gain, un gain de jouissance et c'est ce que, il faut bien dire, nous avons essayé de gâcher aux promoteurs de cette entreprise.

Nous avons, il faut le dire, déjà une semaine plus tard, nous avons le sentiment que nous avons limité le gain de jouissance que pouvait obtenir l'opinion à partir de ce signifiant-maître, de ce signifiant massue de l'évaluation.

Alors je dirais simplement que ce que nous avons déjà appris, c'est que ce rapport de l'INSERM sur les psychothérapies n'est pas un rapport de l'INSERM et n'est pas sur les psychothérapies. Enfin on rie, je demande l'approbation ou le sentiment de mes collègues qui ont ici travaillé.

Ce n'est pas un rapport de l'INSERM puisque c'est un rapport qui a été demandé à l'INSERM par la Direction générale de la santé et qui a été sous-contracté à un groupe d'experts constitués par l'INSERM et qui ne répond à aucun des critères d'objectivité dont se prévaut l'INSERM.

Donc nous devons souligner l'abus, la tromperie, que constitue l'usage du signifiant INSERM en la matière. Les experts sous-contractés par l'INSERM ne sont pas des chercheurs de l'INSERM, sauf erreur de ma part.

Vous n'en êtes pas sûr, c'est à vérifier ?

Personne n'en est sûr, ils n'appartiennent pas à l'INSERM, ils ne font pas partie de ces chercheurs qui actuellement se manifestent, etc., et on ne peut même pas leur reprocher d'avoir dérivé pour cette entreprise les fonds d'État qui sont tellement asséchés, dans la mesure où on doit supposer que la Direction générale de la santé a payé ce rapport à l'INSERM. C'est une chose à examiner de près dans le contexte actuel.

C'est un usage abusif du signifiant INSERM et comment le dire dans le langage de l'opinion ? C'est grave !

C'est grave parce que le signifiant INSERM est respecté, que c'est reçu comme un label de qualité et il a été là utilisé d'une façon légère, à la légère, d'une façon futile et qui n'honore pas la recherche française, dans ce cas précis.

Je dois dire que j'ai appris, alors grâce à Vincent Lucas ici présent, j'ai appris des données fortes importantes, si vous me permettez, je vais les mentionner et puis si nous avons le temps, vous pourrez lire ce que vous avez écrit vous sur le contenu de la synthèse.

M. Vincent Lucas m'a communiqué – ce que nous n'avions pas il me semble la semaine dernière - le texte précis par lequel la Direction générale de la santé a sollicité l'INSERM, sur le thème suivant : évaluation des psychothérapies, études et évaluation sur la réalité des pratiques de psychothérapies proposées en France, par différents auteurs, acteurs de santé, en corrélation avec les études menées sur l'évaluation des psychothérapies. Voilà quelle était la commande passée à l'INSERM par la Direction générale de la santé.

De telle sorte qu'au cours d'une réunion se sont retrouvés ensemble la Direction générale de la santé, l'INSERM et notre vieille amie l'ANAES,

voyez que nous n'étions pas loin lorsque que la seule mention de l'ANAES dans l'amendement Accoyer nous a dirigés sur ce signifiant et sur cette institution, au cours d'une réunion tripartite donc, on a pu noter un positionnement différent de l'INSERM et de l'ANAES, souligne M. Lucas, positionnement de l'INSERM : se centrer sur la littérature internationale et c'est donc ce qui a été produit à la presse fin février, et positionnement de l'ANAES, distinct, et ça, ça n'est pas encore fait et la question est de savoir est-ce que c'est en train de se faire, est-ce que ça se fera, est-ce qu'ils oseront sortir cette partie : établir un état des lieux des pratiques de psychothérapies en France actuellement.

Voilà le missile textuel suivant que se proposait de faire l'ANAES et ce qu'a soigneusement omis de mentionner le directeur de l'ANAES quand nous avons eu l'occasion de tenir un dialogue public avec lui. Alors donc nous savons d'ores et déjà qu'il y a un autre texte à venir ensuite.

Vincent Lucas mentionne ce qu'attend l'équipe du ministère de la santé de ce qu'elle a mis là en marche. Écoutez bien : « favoriser l'évolution des pratiques professionnelles », ça n'est pas contemplatif, l'effort n'est pas théorique. Il s'agit de faire évoluer vos pratiques professionnelles mesdames messieurs.

« Au travers du développement d'une culture d'évaluation et d'une clarification des métiers en santé mentale ; rôle respectif des différents intervenants psychiatres, psychologues, médecins généralistes et infirmiers. L'expertise collective de l'INSERM devrait contribuer à établir des propositions. Au-delà de la répartition des compétences, la discipline doit s'engager sur la voie de l'évaluation et des bonnes pratiques professionnelles en liaison avec l'ANAES ». Je dois dire qu'à partir d'indices ténus, je l'avais évoqué d'emblée ; on avait à l'horizon la définition des bonnes pratiques.

Vincent Lucas note : la suite du volet psychiatrie du projet de loi de santé publique nous rappelle que la réalisation de l'INSERM s'inscrit dans le plan d'action qui nous est maintenant familier. Pour mener à bien ces différents chantiers, une mission a été confié au docteur Philippe Cléry-Melin, psychiatre. Les propositions émanant de ces deux missions - autrement dit le Rapport épinglé INSERM et le Rapport Cléry-Melin font la paire…

Vincent Lucas : …il y a une autre mission d'un autre médecin…

Jacques-Alain Miller : ah il y a encore une autre mission… j'ai bien fait de vous demander de…

Vincent Lucas : là c'est une citation coupée, donc il y a une autre mission, là il ne s'agit que du plan d'action…

Jacques-Alain Miller : …enfin telle que vous l'avez donnée, c'est quand même une citation où la référence au plan Cléry-Melin est là. Mais les deux missions ça n'est pas la mission Cléry-Melin ?

Vincent Lucas … non mais c'est bien Cléry-Melin qui va favoriser l'évolution des pratiques professionnelles et encadrer les pratiques…

Jacques-Alain Miller : …comme je n'ai pas le texte, je n'ai comme texte que ce que vous avez donné, je crois que là, il faudra que vous précisiez puisque tel que c'était, ça ne pouvait se lire, tel que vous l'aviez découpé ça ne pouvait se lire que de cette façon là.

Alors j'ajoute rapidement que les psychothérapies, nous avons vu la dernière fois, que l'échantillon choisi, en particulier concernant ce qui s'appelle psychothérapies psychodynamiques, ou psychanalytiques, les pratiques qui sont convoquées sont saugrenues, presque inconnues en France puisqu'elles reposent sur la littérature internationale et les gens qui s'intéressent à pratiquer ça.

Donc là, nous avons un échantillon absolument loufoque, ne répondant à rien, un effort pour saisir la psychanalyse à partir d'applications en forme de méthodes brèves et là, petite remarque en passant, la question du temps est en effet essentielle, séance courte ou thérapie brève, il y a là un débat d'avenir et évidemment nous avons notre place à prendre sur la nature du temps, le temps quantitatif, ou le temps érotique, si je puis dire qui sont à opposer.

Et encore un point qui a été éclairci la dernière fois in extremis grâce à Jean-François Cottes, que les thérapies cognitivo-comportementalistes, comme on les appelle, laissent volontiers tomber le préfixe psycho et comme nous l'avons pu développer in extremis, en effet l'existence, que nous-mêmes nous sommes prêts à mettre en doute, de notre point de vue, l'existence même du psychisme et de son unité est contradictoire avec l'idée cognitivo-comportementaliste. Bien plutôt schunte, pratique une forclusion du psychisme pour s'exercer. Il est donc tout à fait contestable de les faire entrer dans le cadre d'un échantillon des psychothérapies.

Donc ça n'est pas un rapport de l'INSERM, ce n'est pas un rapport sur les psychothérapies, ce qui reste, c'est l'évaluation. Et comme l'avoue en clair la Direction générale de la santé qui parle d'introduire une culture de l'évaluation, il s'agit de l'implantation d'un signifiant nouveau à tout prix, on peut dire de la greffe d'un signifiant nouveau, dans le champ psy, l'enjeu étant de savoir si cette greffe va prendre ou non.

On peut constater que les rédacteurs de ces travaux manifestent toujours, quand ils sont pris à partie, manifestent souvent beaucoup de modestie sur leurs résultats actuels, sont prêts à admettre des critiques, désirent recevoir des propositions, dans la mesure même où ces propositions s'inscriraient dans la culture de l'évaluation.

Autrement dit le détail importe peu, comment on la pratique cette évaluation, ce qu'on vise par l'évaluation, il s'agit d'obtenir l'accréditation du signifiant « évaluation », d'obtenir à tout prix cette accréditation quitte à mettre au panier les résultats. Demain nous aurons quelqu'un disant ce rapport ne vaut rien, c'est un coup d'épée dans l'eau, il s'agit de faire beaucoup mieux avec vous, voilà !

Alors, évidemment, là, c'est sur ce point que se déroulera la lutte qu'on appelait jadis idéologique, la lutte des signifiants, aussi bien, nous disons notre paradigme à nous va de l'impuissance à l'impossible, nous avons été formés à considérer la valeur positive de la butée de l'impasse comme condition de passe, et c'est évidemment un paradigme qui est tout à fait à l'opposé de l'évaluation de l'efficacité.

Cette évaluation de l'efficacité, ce qui s'en rapproche le plus, mais qui par-là même s'en distingue, c'est l'évaluation de la satisfaction du sujet, dont Lacan a pu faire argument parfois, et qui s'oppose terme à terme à cette évaluation de l'efficacité.

J'ai un certain nombre de données supplémentaires qui m'ont été apportées mais comme nous allons continuer par la suite encore à dépiauter ce rapport, je préfère donner tout de suite la parole à Pierre Sidon qui, la semaine dernière, n'a pas pu nous développer la lecture qu'il nous propose, et je lui passe la parole et après à François Leguil.

Pierre Sidon : En attendant le Rapport de l'INSERM que je n'avais pas, je me suis intéressé à faire quelques travaux pratiques sur la littérature grand public des TCC. On n'aurait jamais pensé rendre compte d'un tel livre. C'est un livre qui a paru il y a dix ans sur lequel j'ai choisi de vous dire quelques mots, entre autres livres parus très souvent aux Editions Odile Jacob : Comment gérer les personnalités de suicide, Je vais craquer, Vivre heureux, La peur des autres, L'estime de soi, Je déprime, C'est grave docteur etc., livres qui ont plutôt bénéficiés jusque là de comptes

rendus dans d'autres revues scientifiques comme on peut en lire des extraits dans un site qui s'appelle *ala phobie.com.* Les revues en question sont : *Top santé*, *Maxi*, *Femme actuelle*, *Capital santé*, *Figaro madame*, *Psychologie magazine*, etc.

Ce qui est frappant dans ces ouvrages, c'est que eux déjà parlaient de nous à l'époque et nous, nous ne parlions pas d'eux, d'où l'idée de leur renvoyer l'ascenseur.

Alors j'ai choisi un ouvrage qui s'intitule *les Contes d'un psychiatre ordinaire*, je dois avouer que j'ai été séduit par le titre mais aussi parce que l'ouvrage se propose d'embrasser un large panorama de la clinique psychiatrique à travers dix cas, c'est d'ailleurs parmi tous les ouvrages que j'ai compulsés celui qui est le plus raffiné, à la fois dans le style et la construction…

Jacques-Alain Miller : …c'est très bien, il faut être très poli je crois dans cette controverse et que justement ce genre de remarque accrédite enfin ce qu'ensuite vous pouvez faire comme critique.

Pierre Sidon : Le projet de l'auteur est de faire aimer l'empirisme qui aurait mauvaise presse en France nous dit-il, et, pour se faire, la méthode choisie est de n'écarter aucune approche a priori dans l'examen théorique, la discussion des cas qu'il nous propose et l'approche analytique figure donc en bonne place dans chaque interprétation aux côtés de l'approche génétique, biologique, systémique, et bien sûr cognitivo-comportementale, école dont se réclame l'auteur…

Jacques-Alain Miller : on peut – si vous me permettez de dialoguer une seconde avec vous - on peut déjà noter dans tout ce qui a été diffusé depuis plusieurs années mais nous nous sommes aperçus récemment et dans l'opinion, dans un la presse, dans les médias, le rôle du multiple, c'est-à-dire l'insistance mise sur la constitution d'un ensemble multiple, il n'y a pas qu'une seule façon.

On peut dire d'un côté ça s'appuie sur le préjugé le plus évident. En effet il y a plusieurs…, mais il faudrait arriver à caractériser le style propre du multiple qui est là présenté, disons c'est un multiple de banc d'essai, c'est pas un multiple théorique, c'est un multiple de banc d'essai qui est distinct d'un autre multiple. Il faudrait pouvoir le caractériser précisément. Vous voulez citer M. Cottraux là-dessus ?

Pierre Sidon : M. Cottraux dit quelques comme ça, sur ce qu'on propose au consommateur comme thérapies après tout doit subir une étude comparative, de même que tout autre produit. Je crois que c'est dans *le Fardeau de la preuve*, chapitre VII.

Jacques-Alain Miller : ça n'est pas un multiple d'unités disjointes où le thérapeute, ça n'est pas un multiple de plusieurs un, c'est un multiple de comparaison, essentiellement de comparaison. C'est en fait, on pourrait dire que c'est un multiple, celui qui est présenté, homogène, ça n'est pas un multiple hétérogène, ça n'est pas les uns. C'est foncièrement un faux multiple, c'est un multiple dont la diversité ne peut se retrouver finalement qu'au niveau de la quantité, n'est-ce pas ? Il faudra raffiner ça, il faudra arriver à attraper ce point…

Pierre Sidon : oui, du reste, on verra que dans les chapitres c'est aussi présent chez Cottraux, les chapitres dans lesquels il s'autorise à parler de la psychanalyse, il n'y a aucune précaution oratoire sur la légitimité qu'il pourrait avoir à évoquer l'interprétation psychanalytique alors qu'il ne revendique pas une telle formation par exemple ; ça ne gêne pas.

Mais dans un premier temps ce qui surprend…

Jacques-Alain Miller : …c'est-à-dire que ce qu'ils nous font accepter d'emblée c'est qu'ils sont à la mesure, qu'il y a une position qui leur permet -

qu'ils occupent – qui leur permet d'être à la mesure de chacun de ces multiples. Il n'y a pas besoin d'être formé, il y a une position d'observateur ou d'évaluateur qui les met au niveau de chacun de ces éléments multiples.

En fait c'est un faux multiple puisque cette diversité est ramenée à l'unicité de cet observateur-évaluateur. Eux-mêmes sont la preuve que c'est un faux multiple. Et donc même disons si on fait des tableaux de banc d'essai et si on ne dira pas la psychanalyse est efficace que dans un cas sur seize mais elle est efficace dans dix cas sur seize, ça ne changera rien.

Pierre Sidon : ce qui surprend initialement c'est l'exposé clinique qui à chaque fois est mis en concurrence avec l'imagination du psychiatre, un mon premier point qui m'a frappé. Je citerai juste une phrase. : « Sa grande tête osseuse évoquait celle d'un grand seigneur médiéval. On imaginait volontiers M. B. revêtu d'une lourde armure de croisé en train de contempler d'un air sombre les murs de Jérusalem, qu'il allait falloir délivrer des Turcs. Pendant que sa femme me parlait il gardait les yeux baissés tel un gisant et semblait absorbé dans de tristes pensées.

Donc j'ai noté la référence de ce thème dans d'autres cas où une jeune femme qui vient consulter pour ce qui apparaîtra plus tard comme un TOC, arbore un joli visage ovale de vierge bretonne aux joues roses, comme pour aller à la messe, il émanait d'elle une modestie d'une autre époque ou bien le titre d'un chapitre « Heureux les humbles. » Une série peut-être à commenter ultérieurement d'ailleurs.

Dans le rapport d'exploration clinique, j'ai noté l'inauthenticité de l'énonciation des patients rapportée pourtant avec beaucoup de dialogue mais toujours dans un style uniforme, très emprunté, et puis sa brièveté, des entretiens très superficiels, quoique longs, mais souvent réduits à une elle seule ou deux consultations, qui fait un diagnostic en faisant l'économie de beaucoup de choses, l'exploration complexe pour le dire en des termes psychiatriques, des antécédents familiaux, d'une véritable anamnèse, la relation aux parents, à la fratrie, au partenaire surtout, tout ça est souvent frappé d'inexistence, de même que le rapport à l'Autre en général qui n'est pas dégagé et notamment au psychiatre.

Donc l'usage des auto-questionnaires vient là prendre une place tout à fait utile à cet effet…

Jacques-Alain Miller : … des questionnaires d'auto-évaluation…

Pierre Sidon : auto-évaluation puisqu'on donne le questionnaire au patient et ensuite on examine le questionnaire une fois le patient sorti, il y a un filtre qui permet effectivement de se départir du transfert.

Jacques-Alain Miller : vous voulez dire quelque chose ?

Vincent Lucas : je voulais juste dire que c'était l'idéal de l'expertise de L'INSERM c'est-à-dire de se servir que des manuels comme n'importe qui peut utiliser pour faire la psychothérapie quelle que soit sa référence théorique et l'idéal de cet idéal c'est que ça soit un auto-manuel si on peut dire, c'est une auto-évaluation. Il me semble que c'est général pour l'expertise de l'INSERM.

Jacques-Alain Miller : …que n'importe qui puisse être thérapeute ou son propre thérapeute ?

Vincent Lucas : les deux.

Jacques-Alain Miller : les deux ! bien. En effet, mais là nous sommes un peu sommaire, il y a certainement des classements à faire, mais enfin en effet il y a l'idée : ce qui vieillit aussi dans ce paradigme, c'est l'idée même de formation, l'idée à laquelle la psychanalyse nous a habitués, nous a formés nous-mêmes, l'idée de formation, que l'agent du traitement doit

lui-même avoir été modifié, est une idée qui est mise là de côté.

Donc la formation est remplacée par le manuel, par l'apprentissage du manuel. En particulier pour ce qui concerne les psychologues, ça ouvre la voie, tous les agents de la santé donc non qualifiés comme psychologue peut se trouver amené à pratiquer les TCC, d'où le désarroi d'un certain nombre de personnes qui pensaient renforcer les exigences de formation en s'associant à ce mouvement, une formation de psychopathologie, etc., comme un certain nombre de psychiatres amis de M. Accoyer ont été forcés de constater que ça n'était absolument pas l'orientation qui était prise.

Et alors à terme, il y a l'idée que quand même la thérapie s'accomplit dans l'auto-thérapie, ce qui serait quand même, enfin pour un certain nombre de…, c'est dit même explicitement par M. Ladouceur, expert en anxiété, et ce serait, il faut dire du point de vue des coûts de la Sécurité sociale, vraiment la meilleure solution. Tous auto-thérapeute, faisons confiance au malade-citoyen si je puis dire.

Pierre Sidon : Alors le champ du diagnostic psychiatrique donc montre des effets très importants à repérer et pour conséquence il y a par exemple deux erreurs diagnostic assez importantes donc une mélancolie délirante qui est rabattue sur une dépression d'intensité importante, donc on compte le nombre de symptômes selon les critères du DSM-IV et on ne relève pas les certitudes délirantes d'indignité et de culpabilité qui sont pourtant bien présentes. Un autre cas : la schizophrénie versée au compte du TOC parce qu'on n'a pas distingué l'obsession hypothético-déductive du phénomène élémentaire de contamination, et pourtant le psychiatre fait l'apologie du diagnostic qu'il estime d'ailleurs difficile en psychiatrie, compliqué, mais il ne manque pas en contrepartie non plus de dépister à plusieurs reprises une dépression associée au titre de la co-morbidité, comme on l'a vu la dernière fois d'ailleurs.

Alors après le temps du diagnostic, l'auteur s'autorise donc à une interprétation à plusieurs voix en quelque sorte mais une énonciation qui est toujours la sienne, une polythéorique, beaucoup d'imagination là encore, les paragraphes consacrés à l'interprétation psychanalytique commencent toujours par « on pourrait imaginer que » ou « on pouvait penser que », où s'ensuit ensuite un placage de théories analytiques réduite à des poncifs d'ailleurs il faut bien dire et avec un effet de ridiculisation inévitable : la psychanalyse qui est réputée intéressante et la lecture de Freud passionnante mais à chaque chapitre on explique bien que la psychanalyse n'est plus considérée comme le traitement de première intention de ce type de trouble, à propos du TOC, ou bien ailleurs à propos d'une co-thérapeute : son expérience lui avait appris que l'approche analytique seule ne suffit pas à traiter le trouble panique, même si elle permet au patient d'arriver à une meilleure prise de conscience de certaines de ses difficultés.

On voit le ton qui est comme ça très munificent.

Alors la simplification des tableaux cliniques se fait au prix de l'économie de la recherche de la cause et donc on ne recherche pas vraiment la première fois, on s'obnubile sur la deuxième ; c'est ce que l'auteur appelle le cercle.., il appelle ça la malice fonctionnelle et donc il préfère la fiction d'une loi simple à la question de la recherche de la cause.

Je passe sur les citations ce qui donne une exploration proprement anhistorique de la clinique. Il faut dire qu'il n'aime pas beaucoup l'histoire, et il prévient dans un autre ouvrage avec Christophe André qui est un psychiatre de Sainte-Anne, qui est membre de l'INFC, dont Sophie Bialek a parlé la dernière fois, qui est le réseau international des critiques contre Freud soutenu par un évêque du Vatican d'ailleurs, donc il écrit avec Christophe André que pour entreprendre une cure

psychanalytique, il faut un intérêt pour le passé. Iil ne semble pas partager cet intérêt et il suppose que son lecteur non plus.

Donc on confond soigneusement la première et la deuxième fois et on trouve un cercle vicieux qu'on appelle spirale cognitivo-sensoriel, où le symptôme du sujet n'apparaît plus que comme une espèce de tautologie inexplicable, du reste on ne cherche pas à l'expliquer, d'où les expressions « peur anticipatoire », « erreur d'interprétation » ou bien « il n'a pas le comportement à sa disposition, il a idées inadaptées, erronées, absurdes, excessives, inutiles ou dues à un mauvais traitement de l'information. »

In fine, on se rabat sur l'idée d'une maladie d'origine génétique qui serait quasi prouvée - j'emprunte un propos quasi prouvé qui va devenir très utile pour notre lutte qui est le propos du professeur Bernadette Roger à propos de l'autisme dans le dernier numéro de la revue *La recherche*, de ce mois-ci ; alors ici par exemple l'auteur nous dit « le cerveau se dérègle et produit un accès dépressif. »

Alors la psychothérapie qui s'en déduit est qualifiée par le psychiatre de traitement en surface, traitement de surface même, quand on sait que les psychothérapies sont des techniques… mais ce traitement de surface est le plus souvent complété par une inévitable chimiothérapie anti-dépressive au prétexte de co-morbidité, bien sûr.

Alors ça c'est quand on rabat donc la maladie sur une maladie génétique mais il y a aussi l'autre travers qui est la relation de compréhension. On n'entend pas le syntagme délirant à ciel ouvert, je cite : « Les idées obsédantes et les compulsions sont organisées autour d'une peur irrationnelle mais compréhensible : être contaminé par le cancer ; ça c'est le soi-disant TOC. Le traitement qui s'ensuit – tout le monde le connaît, on en a parlé beaucoup la dernière fois. Ce qui confirme nos idées pour la probable volonté de taylorisation des psychothérapies, c'est qu'à chaque fois il est pratiqué par d'autres, sauf pendant l'internat du docteur où il s'occupe d'un autiste, et il est en effet planifié par un comportementaliste expérimenté. Il n'est pas besoin d'être psychiatre pour mener des expositions, des études ont montré que des infirmiers entraînés obtenaient d'aussi bons résultats que les psychiatres ou les psychologues.

Alors, comme vous le disiez tout à l'heure effectivement le comportementaliste admet l'objection…

Jacques-Alain Miller : oui ça c'est autre chose de très important, cette idéologie donc qui est là proposée des TCC, va s'appuyer sur l'égalité des conditions. C'est-à-dire sur des propositions progressistes, psychiatres et psychologues, infirmiers, psychanalystes, psychothérapeutes, tous pareils, tous égaux. Et donc, rejetant les adeptes de la formation, que nous pouvons être, etc., que nous sommes, les rejetant du côté d'une défense élitiste. Et voilà…

Pierre Sidon : …ça s'appuie sur des rapports qui ont été produits depuis beaucoup plus longtemps que ce qu'on aperçoit aujourd'hui, qui sont la validation des acquis de l'expérience, qui est déjà mise en pratique et qui vise une revalorisation croit-on des métiers. Donc ça va flatte certains corps professionnels en disant : vous allez avoir un métier beaucoup plus intéressant.

Jacques-Alain Miller : et donc par rapport à ça, ce que nous avons, nous, c'est ce concept de formation qui n'est même pas un concept qui nous agrée complètement, puisque nous-mêmes, nous employons le terme de « formation » entre guillemets.

Mais, par rapport à ce qui est là en question, pour l'instant, c'est le seul signifiant que nous ayons, et d'une formation qui n'est pas seulement l'acquis de l'expérience, à traiter l'Autre.

Pierre Sidon : Donc le comportementaliste admet les critiques et les anticipe. « Du point de vue

psychanalytique les symptômes visibles ne sont que la traduction des conflits inconscients. De ce point de vue un thérapeute qui a modifie les symptômes sans s'intéresser à leur cause inconsciente ressemble à un médecin qui donnerait de l'aspirine pour calmer la fièvre sans s'occuper de traiter l'infection qui l'a causé. » Mais il a la réponse. « Conscient, inconscient s'influencent de manière réciproque ». Le rapport de causalité par l'inconscient étant ainsi renversé, donc dénié, on voit que l'auteur peut conclure tranquillement que la guérison par exemple d'une agoraphobie a rendu la patiente plus sûre d'elle, moins timide, et elle a ainsi pu se comporter avec plus d'aisance avec les autres. Ou ailleurs une patiente qui est venue se débarrasser de ses boulimies (sic) a pu ainsi avoir une vie plus heureuse et puis cette modification durable du comportement n'a pas été sans conséquences sur sa personnalité. Dans tous les cas, quasiment, le symptôme est toujours heureusement dissipé, rend le sujet à une existence continûment heureuse. Tout alla bien par la suite, dit-il, par exemple. Aux TCC rien d'impossible en effet. On n'est pas du côté de l'impossible, la clinique est un rêve.

Il y a quand même un reste toutefois sur lequel on ne s'appesantit pas, qui la persistance du traitement antidépresseur. Elle continue de prendre son traitement, elle espère pouvoir s'en passer un jour et retrouver une complète liberté, par exemple.

Finalement les arguments biologiques, génétiques, radiologiques, etc., abondent à chaque chapitre, et on répète partout que les troubles sont de nature biologique, avec des références très nombreuses à l'éthologie. Et tout cela malgré l'aveu que les causes éventuelles sont encore mal connues ou sont encore des hypothèses plus ou moins confirmées.

Au total on n'a aucune clinique psychiatrique sérieusement mais on a une véritable clinique du déni. Tout ça sur un ton très compassionnel à l'égard de, je cite, ceux que la maladie a frappé.

Donc c'est un monde où la psychanalyse commence à être prudemment discréditée seulement et les TCC réussissent partout. Mais c'était il y a dix ans, le début de la campagne marketing des TCC et on voit qu'aujourd'hui peut-être ça n'a pas suffit, ces contes n'ont convaincu personne, peut-être les psychiatres trop ordinaires, on ne sait pas, mais aujourd'hui on a un autre ton, d'autres arguments, d'autres méthodes.

Jacques-Alain Miller : Merci. (*Applaudissements)*. Je vais donner tout de suite - je vous remercie – et je donne tout de suite la parole à François Leguil.

François Leguil :

Comme beaucoup parmi nous sans doute, je me suis fréquemment demandé d'où provient le déplaisir éprouvé à la lecture des articles et des livres consacrés aux thérapies cognitivo-comportementales. Ce déplaisir a une tonalité particulière, et il ne se réduit pas à une indignation devant le culot des simagrées pseudo-scientifiques qui cherchent à dissimuler une volonté de propagande banale, il ne se réduit pas non plus aux réactivités coutumières à ceux dont la passion est contrariée par la considération de thèses trop hostiles, ou agacées par des polémiques partisanes et froissantes.

Il s'agit d'une autre cause, qui explique ce qui perdure; il s'agit d'un refus profond, bien différent d'un mécontentement; du refus de tolérer une remontée dans le temps des premiers débuts de la médecine des choses mentales, quand le soin voisinait le châtiment, quand l'académisme dont s'entourent volontiers les pouvoirs sanitaires ne pouvaient cacher la ressemblance entre certains traitements et de vrais sévices. La psychiatrie de l'après deuxième guerre mondiale dénonçait ces subterfuges d'un despotisme soignant dont la renaissance apparaît

d'autant plus paradoxale qu'on le croyait banni à l'heure où le reste de la médecine se préoccupe enfin de l'apaisement des douleurs qu'elle provoque. Au principe des TCC, une intimidation doucereuse offre ironiquement à la fameuse ambiguïté de la neutralité bienveillante des psychanalystes, la réplique sardonique de l'image inversée d'une bienveillance tourmenteuse et brutale.

Aussi, nous n'identifions pas la cause de ce déplaisir à une passion de la vérité offensée, mais plutôt aux raisons d'un sentiment d'iniquité, d'un irrespect des dispositions intimes du sujet. Est-ce strictement fondé? Je ne sais, mais retiens que dans cet état d'esprit qui est le nôtre, ne sont mobilisés ni le lien à la vérité, ni le souci des progrès ou des reculs dans notre champ d'investigation, mais nos idées sur la simple justice. Une conviction s'y ajoute: celle que le harcèlement questionnaire qu'ils prônent conduit au forçage des fondations silencieuses de l'être que répète la liberté fondamentale de la parole, lorsque dans l'organisation de la cité des hommes le secret de l'isoloir la célèbre. Justifié ou non , ce sentiment de dureté dangereuse est en tous cas chez moi viscéral.

Et c'est aussi bien un obstacle à surmonter, lorsqu'il nous faudra débattre, sinon avec eux, du moins débattre d'eux avec des acteurs de bonne foi qui ne sont pas encore prévenus contre la dictature des âmes que ces gens-là veulent établir après avoir circonvenu la bureaucratie de l'état.

À l'idée qu'après avoir lu le rapport de l'INSERM sur les psychothérapies, il me fallait formuler un avis, je me suis trouvé bien perplexe. J'ai choisi de chevaucher mon embarras en transformant en méthode la recommandation d'un personnage peu recommandable, le duc d'Otrante, gouverneur des Provinces - Illyriennes, alias le Mitrailleur de Lyon, le nommé Joseph Fouché, dont on raconte qu'il affirmait que pour s'orienter entre les gens et leurs affaires, il fallait ne tenir compte que de leur première réaction qui était toujours la bonne.

En lisant le rapport de l'INSERM ma première réaction a été une exclamation : mon dieu, cette clinique est absolument nulle ! Bien qu'ayant à faire avec le zéro qui n'est pas rien dans l'histoire du monde et de la pensée, on peut faire peu de chose avec ce sentiment de nullité sinon laisser tomber. Il m'est pourtant paru possible de prendre là un point de départ, parce que je me souvenais d'avoir lu, peu de temps avant, le livre de David Servan-Schreiber paru chez Robert Laffont : *Guérir*, et d'avoir refermé cet ouvrage en pensant : ce livre est décidément trop bête !

Mon hypothèse méthodologique présente, est que la nullité et la bêtise sont deux choses différentes et que, si l'on parvient à les élever au rang de notions heuristiques, on peut les coupler pour faire du binaire obtenu un instrument critique, certes rudimentaire, mais tout de même discriminant. Bien sûr ce binaire bêtise - nullité peut sembler aux auteurs des œuvres examinées largement désobligeant. Contournons cette difficulté en précisant que nous entendons alors par bêtise, une naïveté exagérée, et par nullité une réserve conceptuelle excessive.

Quiconque lit attentivement Lacan (je recommande les pages 393 et 406 des *Autres Écrits*) concevra que la bêtise n'est pas la nullité, et que l'on peut appeler bêtise un effet de vérité qui s'accouche de lui-même lorsqu'apparaît l'impuissance d'un savoir à nommer la chose examinée ; et que l'on peut appeler nullité le résultat obtenu par un savoir, lorsqu'il s'autorise de l'arbitraire pour disserter sur le vide. Revenons brièvement à l'ouvrage *Guérir* (sous entendu: guérir sans les médicaments et sans la psychanalyse) du bien prénommé David qui n'a pas tord de voir en nous des philistins, au sens où dans le vieil argot estudiantin, le peuple de Goliath désigne ceux qui ont l'outrecuidance de ne pas se recommander de l'université. Je cite le professeur Servan-Schreiber

à la page 248 de son ouvrage : « aujourd'hui, à 41 ans, après des années passées au chevet d'hommes et de femmes de toutes les origines, confus et souffrants, je repense à l'*Étranger* en des termes bien différents. Il me semble clair que le héros existentiel de Camus n'était pas connecté à son cerveau émotionnel ».

Notre premier mouvement devant cette calembredaine est de désespérer d'une niaiserie indépassable. N'en jugeons pas d'emblée ainsi ; tout d'abord par une précaution de modestie. Sans aller jusqu'à citer André Gide qui traitait qui l'on sait d'imbécile de génie, ou Jean-Pierre Vernant, dressé au nom d'une juste érudition contre la réduction drastique que le complexe freudien fait subir au foisonnement du mythe d'Œdipe, songeons plus simplement à Lacan vitupérant la folie littéraire des productions psychanalytiques. David Servan-Schreiber n'a pas le monopole de la bêtise et nous jouons là notre rôle parfois presque aussi avantageusement que le sien. Notre bêtisier existe, comme il fourmille sous toutes les latitudes avec toutes les obédiences, depuis la naissance, il y a deux siècles, de la clinique des choses mentales dont nous héritons.

C'est même, me semble-t-il sur de telles considérations que l'on peut marquer une différence entre la clinique psychiatrique classique et la moderne, l'une et l'autre tout aussi impérative et autoritaire. Mais s'il arrivait à l'ancienne de produire des bêtises comme moment de vérité où se démontrait l'impuissance du savoir, s'il arrivait à la psychiatrie classique d'être bête parfois, elle n'était pas nulle. Certes elle nous semblait souvent fausse, comme nous lui apparaissions quelque fois inconsistante; mais nous n'y trouvions pas cette réserve conceptuelle excessive qui fait de la clinique contemporaine un catalogue de futilités consternantes.

L'indigence conceptuelle de la nouvelle clinique, le degré zéro de l'épistémologie que, presque, elle revendique, révèle un changement d'orientation et d'alliance à l'intérieur d'un même discours, celui du maître. Ce que nous nommons la psychiatrie classique était celle d'un maître très explicitement sensible à l'hystérie, à son discours ; la psychiatrie nouvelle, statistique et quantitative, est celle d'un maître qui louche du coté de l'université, du discours universitaire plutôt.

De l'une à l'autre, on est passé de la scorie intellectuelle comme effet d'un dispositif discursif, à l'indigence de la pensée comme nécessité absolue d'un nouveau système. nous sommes passés de la bêtise comme moment de révélation du retour de l'insurrection de la vérité, à la nullité comme exigence méthodologique de la mystification doctrinale, comme lugubre d'un nouvel épisode d'une éternelle trahison des clercs. À l'instar des désinfectants de jadis qui n'avaient pas besoin d'une microbiologie sophistiquée, les TCC n'ont que faire de la sémiologie fine et complexe de nos anciens maîtres, pour s'assurer d'un nettoyage suffisant de la pathologie.

Trouvera-t-on que nous nous égarons ? Eh, quoi ! La misère de l'esprit, le raisonnement foudroyé, l'humble fidélité à la lecture des faits congédiée, comment imaginer que tant de mésaventures d'une sagacité insultée, seraient la rançon de cette alliance entre l'homme de l'art et l'alma mater ?; Nous y voyons pourtant l'explication d'une méfiance passionnément maintenue jusqu'à son dernier souffle, de la méfiance d'Henri Ey contre les professeurs de la psychiatrie médicale. Il ne pouvait s'agir des seules personnes, souvent plus travailleuses dans les CHU que dans les asiles. Henri Ey avait-il deviné qu'à l'Université sa bêtise à lui, son fameux organo-dynamisme - mais une bêtise qui avait de la branche - ferait naufrage et sans délai ? Sa bêtise, son organo-dynamisme, était le lot de sa croyance. Henri Ey croyait en la science et, comme Charcot, ne méprisait pas les manifestations du discours où elle prenait son élan. Henri Ey croyait à la

science, les experts auteurs du rapport croient être des savants.

Trouvera-t-on que nous nous égarons lorsque nous faisons de l'universitarisation de la clinique des choses mentales, cette huitième plaie accablant le delta des alluvions fertiles ? Nous oublierions alors que Lacan l'avait annoncé aux toutes premières lignes d'un texte paru en 1969 (*Autres Écrits*, p. 393) : « à deux de ces personnes qu'on appelle des nullités, ce qui dans l'opinion étudiante tout au moins, ne fait que mieux valoir leur titre à occuper la place de professeur… » Il ne convient naturellement pas d'ôter à cette phrase son contexte ; on risquerai à le faire de blesser ceux qu'elle ne visait pas ; mais on ne croira pas pour autant que cette violence évangélique puisse être rabattue à la seule ambiance des années 68.

Il y a deux niveaux à distinguer dans notre cause présente : le discours du maître tel qu'il a toujours été celui de la psychiatrie, et la forme nouvelle qu'il a pris depuis un petit quart de siècle, avec un changement de stratégie qui fait passer de la réception soufferte pour les réalités morales présentées par l'expérience hystérique, à la proscription scolastique croissante de toute révocation en doute des puissances du savoir.

De l'accueil offert par l'aliéniste à l'insurrection possible de la vérité, l'analyste profitait, comme il profitait du malentendu ainsi ménagé qui lui permettait de prendre langue avec le psychiatre. Le psychiatre à l'ancienne donnait la parole au sujet, pour la refouler plus souvent qu'à son tour. Le moderne la lui donne pour qu'elle ne serve à rien, c'est-à-dire qu'il la lui donne pour la lui ôter, en réduisant tout son articulé au mono syllabisme de la réponse qu'il attend. Il arrivait au premier de stigmatiser le trouble ; le second veut le ravaler.

Dans ce passage entre stigmatisation et ravalement on peut trouver la trace qui explique l'indigence présente de la clinique. La grande victime du rapport commandé par l'INSERM est d'abord la science. En médecine un vrai savant, un médecin qui prétend se hisser à la hauteur d'une vérification scientifique est celui qui va jusqu'au terme de la destitution subjective qu'implique son mouvement. Ainsi, pour l'essai en double aveugle qui stipule que, ne sachant lui-même ce qu'il prescrit, le prescripteur s'exclue comme sujet du champ de l'expérience. Sans la totalité de ce dispositif, l'ensemble de la vérification perd son crédit. Ainsi pour les trois formes de psychothérapies examinées : il aurait fallu que, non seulement le prescripteur ne sache pas laquelle des trois il conseille, mais que davantage encore le psychothérapeute en personne ne sache pas quelle méthode il applique. Comme l'affaire mène à l'absurde, le savant de l'expertise recule ; mais ce recul ôte toute légitimité à la moitié de la méthode qu'il conserve. D'où le coup de force qui clôt ce rapport et que, dans sa quasi-totalité, la presse a repéré. Ce coup de force est en réalité un clin d'œil fait à l'autorité administrative : donnez nous des psychothérapeutes dignes de nos résultats qui sont conçus pour déjà guider leurs efforts et non pour les sanctionner.

Ces résultats sont simples : quinze pathologies sur seize sont guéries par les TCC ; il nous faut donc quinze fois plus de psychothérapeutes cognitivo-comportementalistes que d'analystes. C'est je crois, le seul point, véritablement scientifique dans ce texte. Mais d'une science éprouvée par la folie des nations avant que les peuples ne se fatiguent des faits du Prince. C'est la « science » du *cujus regio*, *ejus religio*. C'est certain : seules en piste les TCC seront les meilleures. Je m'explique ainsi ce sentiment d'injustice que je ressens lorsque je considère, avec ce rapport, une main basse sur le parlêtre, une chasuble de farce jetée sur la science médicale, que nous avons trop aimée pour apprécier la plaisanterie amère qu'est cette expertise. Sans doute le devrions-nous ; cela nous permettrait de nous escarmoucher plus joyeusement avec

ces gens là. Cela va être, je le crains, un peu difficile.

Applaudissements.

Éric Laurent : je trouve ça d'abord très beau et très vrai, en particulier la façon dont c'est centré sur cette histoire de « il faut changer » comme véritable argument, changer le peuple des psychothérapeutes, augmenter systématiquement les TCC, changer l'université, on a vu que dans les conséquences du Rapport, du Rapport d'expertise collective, c'est ce qui a été tout de suite le point sur lequel les partisans des TCC ont mis l'accent. Il est bon, il est urgent de diversifier et de rééquilibrer l'offre de soins en France, l'offre d'enseignement…

Jacques-Alain Miller : …le contraste entre l'efficacité évaluée avec toutes les réserves qu'ils admettent, le contraste entre cette efficacité évaluée et la composition de la communauté de l'ensemble des psychothérapeutes, et donc d'une certaine façon, ils exagèrent même le résultat pour obtenir un certain rééquilibrage. Enfin c'est l'objectif…

Éric Laurent : …mais sinon sur ce point, ce qui en effet, François le notait, c'est que sur chacun à la fois dans le choix du modèle, le choix du modèle études cliniques comparées, sur le modèle de la clinique des médicaments. Sur chacun des points ils savent eux-mêmes et dans le Rapport il dit mettre expressément des réserves, que ça ne ressemble absolument pas à des études cliniques médicamenteuses comparées ; qu'on ne peut ni obtenir l'homogénéité des groupes de patients, on n'a rien pour le faire, qu'on essaye mais qu'on ne peut y arriver, qu'il est impossible de randomiser l'accès, c'est-à-dire qu'on ne peut pas faire jouer un médicament contre un placebo puisque par définition le placebo est un mode de traitement. Dès qu'on installe un procédé il y a le fonctionnement d'un effet placebo inéliminable.

Et donc, il y a l'ingéniosité dans laquelle ils essayent de réduire tout ce qui fait qu'il est impossible de considérer cela comme le double exact de la transposition de l'étude chimique, en fait ils font usage d'une très grande ingéniosité et d'humilité à chaque fois pour dire qu'en effet ce sont des transports et des transpositions hasardeuses, mais que l'on ne peut faire autrement car il est admis et c'est ça le point sur lequel à l'occasion je voudrais venir, c'est que l'important c'est aussi d'installer la machine à comparer qui est le moteur essentiel, ces machines à comparer l'incomparable, tu disais l'homogénéisation du monde, machine à produire de l'homogénéisation du monde qui est … essentiel à faire passer et derrière – tu l'a dit - culture de l'évaluation, c'est construire un appareil d'homogénéisation du monde qui puisse être le nouveau signifiant-maître…

Jacques-Alain Miller : …qui soit, en effet, pour chaque événement puisse recevoir son chiffre et donc son chiffre, le signifiant-maître étant là, le Un, le Un qui peut devenir 2, 3, 4, 5, 6, et par-là obtenir en effet la diversité du monde est une diversité essentiellement quantitative.

Donc on voit qu'on est obligé de prendre la question très en deçà, elle ne se joue pas, elle se joue au fond dans la formulation de la question : évaluer les psychothérapies. C'est déjà dans l'idée même de l'évaluation, c'est avec ces signifiants-maître que vient tout le reste, tout est déjà joué dès qu'on accepte celui-là. Or il faut voir que ce signifiant de l'évaluation est un signifiant qui est massivement accrédité dans la société, massivement et qu'il a été d'ailleurs assez subtilement. Ce qui fait que nous sommes finalement déportés sur une position dont je me disais elle s'exprime…, je ne dis pas que c'est ça qu'il faut lancer, cherchons, une sorte d'exception psy, réclamer pour nous l'exception à la culture de l'évaluation. Et c'est en effet ainsi que la psychanalyse infiltrant le champ psy avait fonctionné puisque même on peut dire qu'elle recueillait les

malades de l'évaluation, que le malaise dans la civilisation, c'est un malaise dans l'évaluation. Or nous voyons, et donc c'était ce que Lacan signalait la valeur refuge de la psychanalyse et on peut dire de ce qu'elle avait autour d'elle orienté et inspiré. Une valeur refuge et une valeur d'exception.

Or, nous assistons aujourd'hui avec, l'évaluation entre dans le champ de cette exception. Et donc d'une certaine façon, alors que nous faisons des critiques sur la façon dont ils procèdent, etc., mais il y a un enjeu qui est ça se joue aussi sur la première ligne et ce qui fait que – ayant eu l'occasion de parler avec tel ou tel journaliste – je marquais mais enfin qui veut évaluer ici et que ceux qui veulent évaluer sont les administrateurs, sont les sociétés d'assurances, etc., qui ont le désir de faire pénétrer l'évaluation dans un champ, dans ce champ…

Éric Laurent : lors au fond sur l'évaluation, par exemple, c'est très frappant la pénétration, pour le chercheur actuellement, il y a tout un débat, il y a ceux qui réclament une évaluation plus ouverte, plus ouverte à des procédures y compris de consensus large, et de l'autre comme le nom de … un Rapport qui lui fait confiance aux autorités établies, au contraire la reconnaissance de pôles d'excellence autour de noms très précis et avec quelqu'un qui dit il faut un chef qui indique clairement la voie parce que sinon en France rien ne marche.

Et au fond on voit entre le S_2 et le S_1 par exemple dans l'évaluation une lutte très importante sur est-ce que l'on va plutôt compter aux postes de commande des un S_2 ou un S_1, et nous de dire notre évaluation, l'exception de l'évaluation pour nous, oui, mais du point de vue de l'objet *a*, enfin du point de vue de l'objet fabriqué par le malaise…

Jacques-Alain Miller : … donc un des thèmes à considérer, c'est celui de l'exception, qui est un thème, le mot, le signifiant d'*exception*, est accrédité en France, d'une certaine façon. Donc est-ce que nous allons objecter l'exception psy, et, oui ?

Agnès Aflalo : oui, je voulais dire un mot par rapport au fait de pouvoir comparer les différentes psychothérapies, ça commence d'abord par faire passer la psychanalyse pour rien d'autre qu'une méthode avec des outils. C'est-à-dire qu'il s'agit de lui dénier que ce soit une expérience subjective avec une mutation de l'être et une fois qu'elle est réduite à méthode et outils, en effet alors elle peut passer comme toutes les autres application du manuel et rien d'autre. Et alors à ce moment-là on ne voit pas pourquoi elle objecterait justement qu'elle prétendait à l'objection…

Jacques-Alain Miller : bon, vous avez préparé une étude très fouillée, je vous propose de commencer, au moins à la lire.

Alors évidemment dans les contextes de l'évaluation on n'a pas encore vu apparaître mais peut-être que ça ne saurait tarder, l'évaluation des religions. On se demande, c'est déjà apparu ? Non ? L'évaluation des religions, c'est-à-dire quelle est la religion qui produit le bien-être… et parce qu'il y a déjà des études en effet qui affirment que d'un façon générale le croyant se sent mieux dans sa peau que le non-croyant. Et donc, il y a des psychothérapies religieuses, il y a des psychothérapies sectaires, on l'a assez reproché, donc sans doute va-t-on, soyons attentif à la façon dont va se développer l'évaluation des religions. On peut dire déjà qu'à travers parfois certains échanges d'insultes, à ce propos, on se dirigerait déjà dans cette direction.

Agnès Aflalo : j'ai intitulé mon exposé :

DISCRÉDITER « SCIENTIFIQUEMENT » LA PSYCHANALYSE ET ATTENTER AUX LIBERTÉS DU CITOYEN

Le volume de l'Inserm prétend évaluer scientifiquement les effets de trois psychothérapies. En réalité, il entend discréditer «scientifiquement » la psychanalyse pour attenter aux libertés du citoyen. Pour atteindre ce but, le choix des armes est double : d'abord, celui des experts, aucun n'est psychanalyste. Psychiatre, épidémiologiste ou biostatisticiens, ils sont tous adeptes d'une psychiatrie bio-psycho-sociale. Elle reprend sans honte, la théorie héréditaire des symptômes psy prônée par les moralistes hygiénistes du XIXe siècle, que les découvertes de Freud ont invalidées. Ensuite, le choix du discours scientiste, délire scientifique, dont le principe est celui d'une propagande qui affirmait que plus le mensonge est gros, plus il a des chances de passer. En imposant une idée de la santé mentale qui fait de tout citoyen, un anormal, le traitement, jugé le plus efficace, impose une robotisation du sujet comme du psy et fait main basse sur les libertés.

Cette entreprise est surréaliste car, les thérapies évaluées ne sont pas comparables. Elles ne définissent ni le symptôme ni le traitement de psychothérapie de la même façon. Pour la psychanalyse, le symptôme n'est pas un trouble mais une vérité bâillonnée qui doit être entendue. La psychanalyse est traitement qui consiste à lui redonner sa forme dialectique grâce au transfert. Elle ne vaut que pour ce sujet-là. Elle est ce qu'il a de plus singulier. Le sujet peut alors se réapproprier son histoire singulière et modifier le cours de son destin. Pour les cognitivo-comportementalistes, le symptôme n'est pas une vérité, mais une erreur. Il n'est pas singulier, mais pareil pour tous. En conséquence, il en va de même pour le traitement de thérapie cognitivo-comportementale (TCC) : imposer la bonne réponse, celle du thérapeute, au moyen de la suggestion. La singularité du symptôme comporte nécessairement que le psychanalyste soit libre de préjugé. La bonne réponse, construite par le sujet, est ignorée au début. En revanche, le cognitivo-comportementaliste sait d'avance. Il impose donc des réponses préétablies, consignées dans des manuels, en fonction de préjugés moraux, qui valent pour tous. Obtenir des résultats par suggestion prend peu de temps, mais c'est un forçage à quoi Freud a renoncé parce qu'il a constaté que les résultats ne durent pas. C'est la propriété du symptôme que de pouvoir de se déplacer. C'est comme ça qu'il a découvert l'inconscient et inventé la psychanalyse. Ses résultats, moins rapides, sont durables, car construits sur mesure par le sujet lui-même. Imposer des réponses prêtes-à-porter par la suggestion comporte en outre un conditionnement selon les théories de Pavlov : traiter l'être humain comme un animal robotisé. À qui fera-t-on croire qu'une éthique, celle de la psychanalyse est comparable à l'orthopédie mentale autoritaire des TCC ? Le prétendre comme le fait cette expertise n'est pas seulement une supercherie, c'est une forfaiture commise au sein d'un organisme d'État prestigieux, l'Inserm.

1 Le hold-up du signifiant « psychothérapie »

Il n'existe pas de définition légale de la psychothérapie. Ce fait est ici passé sous silence pour imposer une définition médicale « maison » conforme aux thèses cognitivo-comportementales. Les résultats se déduisent logiquement en faveur des TCC. Le bulletin de la Fédération Française de psychiatrie, *Pour la Recherche* n°25 – le rapporteur des psychothérapies psychanalytiques de ce volume en est le responsable - et le rapport l'Académie de médecine de juillet 2003 notaient cette absence de définition légale de la psychothérapie et proposaient la leur. C'est la même définition médicale que l'on retrouve ici. Les présupposés théoriques de cette définition est le scientisme de l'homme neuronal cher aux cognitivo-comportementalistes. L'enjeu est celui de cause de la souffrance psychique : biologique pour les cognitivo-comportementalistes et du poids de

jouissance des mots pour Freud et Lacan…

Jacques-Alain Miller : …c'est peut-être un peu excessif de dire biologique pour les cognitivo-comportemantalistes…

Agnès Aflalo : …je ne suis pas sûr que se soit excessif puisque leurs textes reposent sur la psychiatrie bio-psycho-sociale, et que entre, si vous voulez, le traitement informatique, la cause biologique et génétique, c'est quand même ça, c'est les plis du cerveau, c'est vraiment les sciences de l'esprit. Moi la lecture que j'ai faite m'amène à ça à chaque fois. Donc vous pensez que c'est excessif ?…

Jacques-Alain Miller : …entendu, c'est dans la mesure où ça concerne en effet le fonctionnement du cerveau.

Agnès Aflalo : … pour que cause et symptôme soient homogène, c'est de tout prendre à partir de la biochimie du cerveau, la génétique du cerveau, etc., en dernier ressort c'est ça…

Jacques-Alain Miller : …c'est ça, cervical.

Agnès Aflalo : Donc Freud et Lacan constatent que si parler défait les symptômes, c'est que la cause est celle du langage car cause et effet doivent être homogènes. Pour cette psychiatrie, parler est un acte médical. Eh bien non, parler n'est pas un acte médical ! C'est une singularité de l'être humain. Le hold-up du signifiant psychothérapie et le silence sur son absence de définition légale sont deux forçages qui discréditent cette expertise. Car, sans définition de la psychothérapie, alors on ne peut ni les classer, ni les évaluer. Ce vide juridique doit être comblé par anticipation pour satisfaire l'hégémonie des psychiatres. Il orientera nécessairement la décision prochaine du législateur sur la définition du psychothérapeute.

2. Les TCC à tous les étages.

Ce rapport n'évalue pas trois approches différentes de psychothérapies, mais trois formes de psychothérapies déjà cognitivisées. Les psychothérapies psychanalytiques brèves et les psychothérapies familiales et de couples étudiées ici sont des variantes des TCC.

Jacques-Alain Miller : ça c'est très bien !

Agnès Aflalo : C'est ce que montre toutes les études, leur plan expérimental de départ, les questionnaires établis, les réponses trouvées, ça n'est que ça…

Jacques-Alain Miller : …et la question, de départ de l'évaluation propre des TCC. C'est leur question et Éric Laurent l'a souligné, c'est préformé, ça se construit à partir de la notion même d'évaluation, ce qui n'est pas le cas des thérapies familiales…

Agnès Aflalo : …mais celles qui sont retenues ici sont celles-là, et le rapporteur M. Mirmont est auteur lui-même d'études de ce type, toutes à fait favorables aux TCC. C'est pour ça qu'on retrouve à la fin ce type de résultats, me semble-t-il.

Jacques-Alain Miller : enfin dans ce Rapport s'accomplit la cognitivisation des psychothérapies. Et donc, en même temps, leur dépsychisation.

Agnès Aflalo …absolument.

Donc, une fois qu'on a saisi qu'il s'agit de trois approches de psychothérapies déjà cognitivisées, il reste un petit problème à résoudre.

Le problème des psychanalyses longues considérées ici non évaluables, il ne reste plus à régler que celui de la théorie psychanalytique. Cognitiviser la théorie psychanalytique est ici un enjeu majeur. Le rapporteur des psychothérapies analytiques - Jean-Michel Thurin - affirme que les théories de Freud sont biologiques. Les références bibliographiques sont

presque toutes d'avant la *Science des rêves* où Freud anticipe les découvertes des lois de la linguistique. Lacan, mentionné une fois, est d'avant *Fonction et champ de la parole et du langage*. Les concepts sont tous revisités de telle sorte qu'il ne reste rien de la découverte freudienne. La biologisation forcée de la psychanalyse est reprise à l'actuel président de l'IPA. Il est aussi membre éminent de l'AFTCC, association de TCC. Il est le seul psychanalyste consulté par les experts de l'Inserm. L'expert des TCC, dans ce rapport, est président d'honneur de l'autre grande association de TCC. Dans un de ses ouvrages, il écrit[1] : « on assiste à partir des années 40-50 à une cognitivisation des théories psychanalytiques (…) (par) des psychanalystes nord-américains… Ce qui va les rapprocher du courrant de psychologie expérimentale et des premiers thérapeutes cognitivismes. On assiste depuis peu en France à l'apparition d'une tendance identique vers le rapprochement (Widlöcher et Jouvent 1995). » Rien n'est impossible aux TCC, le réel de la jouissance symptomatique n'existe plus car l'homme est ravalé au rang de l'animal et de la machine conformément à leurs théories. Avec les TCC, c'est le règne de l'orthopédie mentale généralisée. Les thérapeutes, soumis aux impératifs de rendement, seront des garants du maintien de l'ordre public. Le psychanalyste, qui maintient le dernier espace de liberté éthique sans souci de rentabilité devient donc l'ennemi à abattre.

3. « L'homme moyen n'existe pas, c'est une fiction statistique ».

Les statistiques font exister un homme moyen qui devient la norme. Or qu'est-ce qu'un homme moyen, c'est une fiction statistique, dit Lacan dans un inédit publié dans le dernier numéro du *Magazine Littéraire*[2] : « Débarrassons-nous aussi de cet homme moyen qui, tout d'abord, n'existe pas. Ce n'est qu'une fiction statistique. Il existe des individus, c'est tout. Quand j'entends parler d'homme de la rue, d'enquêtes *doxa*, de phénomènes de masse et de choses de ce genre je pense à tous les patients que j'ai vus passer sur le divan en quarante années d'écoute. Aucun, en quelque mesure, n'est semblable à l'autre, aucun n'a les mêmes phobies, les mêmes angoisses, la même façon de raconter, la même peur de ne pas comprendre. L'homme moyen, qui est-ce ? Moi, vous, mon concierge, le président de la République ? »

La méthode statistique fait disparaître le réel de la singularité du sujet. On le saisit avec la notion de normalité psychique. C'est une définition statistique qui fait de la moyenne statistique, la norme. Ce qui n'y répond pas n'est pas en dehors de cette moyenne, mais, anormalité à traiter par rééducation et médicament prescrit à volo par les thérapeutes cognitivo-comportementalistes. Ils sont financés et soutenus par les laboratoires pharmaceutiques pour préserver les enjeux financiers. Cette définition de la santé psychique, adoptée par l'OMS est d'autant plus appréciée des TCC qu'elle suppose une stricte équivalence de la santé organique et mentale. Les constantes organiques existent bien et sont universelles. Mais, il n'existe pas de constantes qui définissent la normalité psychique. L'établir à partir des idées des psychiatres « scientifiques » et autres chercheurs sous forme de questionnaires évalués via des statistiques est de l'ordre du délire scientiste, pas des faits objectivables. À qui fera-t-on croire – comme l'a prétendu un des experts lors de la conférence de presse – que le cancer du sein doit être traité comme la tristesse ? Parler, n'a jamais guéri aucun cancer contrairement à la tristesse.

4. Méta-analyse : Méthode et méthodologie en question.

La méthode : pour être scientifique, elle doit être reproductible. Les auteurs notent que c'est impossible pour la psychanalyse. Ils sortent alors du

[1] Op.cit. p43
[2] fev 2004

champ de la science et font valoir que : « Les autorités de santé sont conscientes de ce problème ». Curieuse science qui reconnaît sa démarche invalide et va s'abriter derrière le maître pour être cautionnée. Cottraux ne peut être suspecté de sympathie à l'égard de la psychanalyse, même s'il a publié avec Braconnier sur le trouble anxieux généralisé. Pourtant, il a fait valoir que « le caractère non reproductible (…) de la relation psychanalytique rend quasiment impossible une investigation scientifique »[3]. Cette mise en garde entendue aurait évité bien des fourvoiements. Le caractère singulier de la mutation subjective dans une psychanalyse n'est pas reproductible.

Venons en à la méthodologie…

Jacques-Alain Miller : …oui, on s'aperçoit qu'ils sont parfaitement capable d'admettre que la psychanalyse entendue dans son long court n'est pas évaluable. Ils ne le disant pas comme cela. Ils disent au contraire c'est difficile on peut y arriver en tournant autour et en l'attrapant d'une certaine façon et vous allez nous y aider. Et ça c'est le premier moment qui est essentiellement consacré à accréditer la nécessité de l'évaluation. Et donc dans un deuxième moment, le fait de dire la psychanalyse n'est pas évaluable, voudra dire ipso facto que la psychanalyse doit aller au rencart. C'est-à-dire là nous sommes dans la phase où il s'agit d'accréditer l'évaluation et de faire désirer l'évaluation. Et là, tout les moyens sont bons y compris toutes les modesties, toutes les réserves. L'essentiel est de gagner le public, de lui faire investir le signifiant évaluation, de lui faire désirer l'évaluation, et une fois que ce sera accompli alors les arguments mêmes que les analystes et les pro-psychanalyses auront fournis pour dire elle n'est pas évaluable, tous ces arguments se retourneront ipso facto contre la psychanalyse. Et nous sommes là juste au joint où il s'agit d'abord de faire admettre et de faire désirer, et de [liminariser] le signifiant évaluation…

Agnès Aflalo : …cela dit, comme ils remarquent … ça ne les arrêtent pas, c'est impossible dont on continue, on va montrer pourquoi on peut continuer.

Alors la méthodologie…

Jacques-Alain Miller : jusqu'au moment, ça c'est le premier moment, jusqu'au moment où ils confesseront qu'en effet on ne peut pas y arriver, c'est-à-dire ils continuent, cette continuation que nous avions déjà repéré est destinée à un moment à trouver son point de rembroussement, c'est-à-dire, on continue pour accréditer le signifiant de l'évaluation et une fois qu'il sera accrédité vous allez assister à une nouvelle sidération, rebroussement complet, on laisse tomber parce que la psychanalyse ne vaut rien parce qu'elle n'est pas évaluable.

Agnès Aflalo : Alors du point de vue de la méthodologie - je résume - elle consiste à obtenir les réponses à trois questions :

- Comment définir la population à traiter ? Il faut que le diagnostic s'approche de nosographie consensuelle (DSM) et que le diagnostic ne soit pas ambigu. En pratique, c'est impossible disent les experts de ce volume. Le DSM n'est pas pour autant réfuté, au contraire, il est utilisé pour chaque définition de symptôme. Or, des études américaines ont démontré que n'importe quel trouble a été décrété trouble mental dans le DSM sans restriction, sauf les groupes de pression. Le DSM est un libre marché des diagnostics parce que l'enjeu de la santé représente les plus gros budgets. De plus la validité et la fiabilité ont été démontrées invalides ce qui récuse toute pertinence de cet ouvrage comme de l'expertise Inserm qui prend appui sur lui. Enfin, il est établi à partir de consensus, pas de faits. C'est donc un scientisme, pas une science.

[3] Cottraux, 1995, 2001, p 42.

- Comment choisir les mesures d'efficacité ? Les mesures dépendent de la théorie de la psychothérapie. Or, les trois évaluations se font avec les questionnaires, établis par et pour les comportementalistes et baptisés outils de recherche. Quant à l'efficacité, elle est tout aussi ubuesque. Elle répond, pour les TCC, au découpage infinitésimal des symptômes et des traitements, quand traitement il y a. Deux exemples le montrent.

Une dame souffre d'intenses angoisses. Elle sera dite traitée efficacement quand l'angoisse d'ouvrir son courrier aura disparu. Un schizophrène est dit traité avec succès et lui aussi enregistré comme tel dans les statistiques quand on aura pu lui imposer de camoufler son regard fuyant. Quelle est cette éthique, cette déontologie qui glorifie le camouflage de la souffrance comme traitement réussi ?

Comment obtenir les preuves scientifiques de l'efficacité d'une psychothérapie ? Il faut qu'elle soit reproductible : des groupes de patients doivent être comparables, grâce à des études randomisées, c'est-à-dire : études en double aveugle, avec placebo et traitement aléatoire par tirage au sort. La farce ne connaît aucune limite. Comment affirmer qu'il existe un placebo de psychothérapie ? Prétendre qu'un psy et son patient ignorent qu'ils se parlent relève du délire. L'efficacité d'une psychothérapie tient au désir décidé de l'entreprendre, comment respecter son efficacité si elle est imposée de façon autoritaire par un tirage au sort aléatoire ? Le traitement doit être standardisé. L'application stricte du manuel, obligatoire et sous vidéo surveillance, n'est pas une science-fiction. C'est cette méthode, en usage aux USA, qu'on veut nous imposer. Il n'y a donc plus de liberté du sujet, le traitement TCC le modélise comme une machine à réparer.

Mais, il n'y a plus non plus de possibilité d'acte du psychanalyste. La standardisation du traitement veut dire aussi la robotisation généralisée des psy. La résistible ascension de la bureaucratie impose *Les temps modernes* comme une nouvelle version du traitement médicalisé à la chaîne. Cottraux appelle de ses vœux une version plus sophistiquée : se débarrasser du psy : d'abord de sa présence, en imposant des consultations par téléphone, puis de sa voix, remplacée par la lecture du manuel à lire chez soi, peut-être aussi sous vidéosurveillance. Cette robotisation « scientifique » implique l'abjection du consentement du sujet à sa propre perte comme Jacques-Alain Miller l'a fait valoir. Compte-t-on sur la détresse angoissée des patients adulte ou enfant pour les faire obtempérer ? Quand saisira-t-on que l'évaluation conçue par et pour l'industrie automobile bafoue la dignité de l'être parlant ? La prise du pouvoir par la bureaucratie évaluatrice n'épargne aucun secteur de la médecine et de la recherche et de tous les secteurs de la société.

Jacques-Alain Miller : Bon, bravo Agnès, (*applaudissements*) on va arrêter là puisque nous sommes arrivé … pour ce qui est de l'heure et nous poursuivrons encore une troisième réunion, peut-être ce sera la dernière cette fois-ci, peut-être, une troisième réunion de déchiffrage du Rapport, du soi-disant Rapport de l'INSERM sur l'évaluation des psychothérapies.

Je remercie les collègues qui ont participé à cette table et certains vont revenir la semaine prochaine.

Fin du *Cours XI* de Jacques-Alain Miller du 10 mars 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Douzième séance du *Cours*

(mercredi 17 mars 2004)

XII

Agnès Aflalo : Je voulais vous faire une annonce, Jacques-Alain Miller est retardé à cause des embouteillages et surtout des manifestations, il va arriver, il nous a demandé en tout cas qu'ici nous ne prenions pas de retard, donc nous allons commencer.

Dans l'ordre donc je terminerais l'exposé que j'avais commencé la dernière fois et puis ensuite Guy Briole fera son intervention, Éric Laurent interviendra ensuite, puis Guy Briole, Catherine Lazarus-Matet, Marie-Hélène Brousse et Serge Cottet. Ce qui laissera le temps à Jacques-Alain en tout cas d'arriver.

Alors je vais reprendre là où je m'étais arrêtée, j'avais intitulé mon exposé « Discréditer scientifiquement la psychanalyse et attenter aux libertés du citoyen ».

J'en étais arrivé à ce point où j'ai pu constater par des lectures que d'autres chercheurs de l'INSERM, qu'ont pu montré dans d'autres études, ailleurs que dans ce volume, que ces pratiques dont les experts de l'INSERM nous font part sont impossibles en psychothérapie.

Un des experts d'ailleurs le reconnaissait lui-même, sur Internet le soir de la conférence de presse. En conséquence, on ne peut ni généraliser les résultats, ni vérifier les hypothèses de départ : la méthode de l'expertise de l'Inserm n'est pas scientifique. C'est un nouveau cynisme.

5. Biais ou étude biaisée ?

Les biais sont les erreurs qui invalident une méta-analyse. Ils sont tous présents. Le biais de publication est le plus flagrant. Les références bibliographiques ne sont pas seulement partielles, elles sont sélectives et tendancieuses. Trois exemples : l'étude d'Eysenck 1952, hostile à la psychanalyse à été invalidée par les chercheurs pour manque de scientificité. Elle est pourtant référencée dans le volume. Dazord (1997), chercheuse à l'Inserm, qui dénonce le scientisme de ce type de question de méthode et de méthodologie, n'est pas référencé. Les références de trois cognitivo-comportementalistes formés par Cottraux et qui ont écrit un manuel de TCC ne figurent pas non plus. Est-ce parce qu'ils reconnaissent que dans beaucoup d'indications, les TCC ne sont pas plus efficaces que les autres thérapies ?

Les autres biais qui invalident les méta-analyses sont tous présents. En particulier, les interprétations des conclusions qui dépassent la portée des résultats comme le montre ailleurs un chercheur de l'Inserm[1].

6. Les conflits d'intérêts.

Les experts ne sont pas indépendants mais juge et partie. J.-M. Thurin, expert des psychothérapies psychanalytiques, reprend les thèses organicistes de ses autres publications. Il appartient à la FFP dont le bulletin - *Pour la recherche* - est fait en collaboration avec l'Inserm. Cottraux, membre éminent d'association de TCC reprend lui aussi des passages de ses ouvrages dans ce volume et ses références sont les plus nombreuses. Je crois d'ailleurs que toutes les personnes qui ont été auditionnées en plus des experts sont tous liées à des associations de TCC.

Donc au fond il me semble que ça n'est pas un rapport impartial, c'est Cottraux par et pour Cottraux. Jacques

[1] A Dazord 1997

Mirmont, rapporteur pour les autres thérapies est auteur d'une étude en accord avec les TCC. Elle est reprise dans ce rapport. L'Inserm aussi est juge et partie car il finance les recherches des TCC (p. 170).

7. Les vrais enjeux : surveiller et prévenir.

Le directeur général de la Santé, William Dab a été clair lors de la conférence de presse. Il faudra désormais compter avec ce rapport de l'Inserm. Ses sympathies pour les épidémiologistes en «santé mentale » ne sont pas un secret. J'ai montré ailleurs que ces thèses sont fondées sur un darwinisme social qui soutient des thèses racistes et xénophobes et qui ouvrent la voie au révisionnisme. La référence au darwinisme social, explicite dans le volume, indique clairement les orientations des experts et de ceux qui les soutiennent. Ce scientisme isole des classes défavorisées comme les classes dangereuses. Grâce aux thèses des épidémiologistes en psychiatrie, reprises par les TCC, un des auteurs n'hésite pas à affirmer que les paranoïaques sont « plus fréquents dans les milieux défavorisés. »[2] C'est bien le retour des classes dangereuses qu'il faut désormais surveiller et prévenir.

Certains enjeux économiques sont ici clairement indiqués : le remboursement non pas à l'acte, mais au temps passé : les TCC durent entre 30 mn et 3 H. À l'horizon de l'horloge pointeuse dans les cabinets de consultation, *quid* des séances brèves, à durée variable de lacaniens ? Obtenir l'extension du tiers payant pour les psychologues, les infirmiers et les généralistes formés à cette pratique des TCC, c'est un autre enjeu. Et à terme, obtenir le dé-remboursement de ceux qui auraient encore la fantaisie d'écouter leurs patients en dehors de ces standards coercitifs. Les psychanalystes dignes de Freud et Lacan ne demandent aucun remboursement. Pour eux, l'enjeu n'est pas financier, il est éthique.

Les enjeux sont aussi universitaires. Évincer les psychanalystes de l'Université et les réserver aux psys adeptes de ce scientisme empirique des TCC. Le *Robert de langue française* mentionne que les empiristes étaient considérés autrefois comme secte, puis au XVIIIe comme des charlatans – au fond je me suis dit peut-être que M. Accoyer serait rassuré où étaient les sectes et les charlatans -. Est-il sûr que ces qualificatifs soient datés ?

Les enjeux sont donc politiques. Dans le contexte du vote de la loi de Santé publique en avril 2004, la publication de ce rapport est une manœuvre tactique qui s'inscrit dans une stratégie de publications. Elle doit influencer le législateur pour obtenir le statut des psychothérapies sous contrôle exclusif des psychiatres, véritables préfets de l'âme organisés en « préfecture de l'inconscient ». (Académie de médecine, juillet 03, Cléry-Melin, septembre 03, Accoyer, octobre 03, Mattei, janvier 04, Rapport de l'INSERM fin février 2004).

Discréditer « scientifiquement » la psychanalyse doit donc faciliter ce programme orwellien du rapt des libertés des citoyens. Nous sommes donc clairement devant un choix de société. L'atteinte aux libertés est claire. On la voit dans la circulaire de l'Éducation Nationale (11 décembre 03) qui instaure pour la prochaine rentrée scolaire un carnet de santé psychique obligatoire pour nos enfants. Ils seront signalés dès qu'ils seront en dehors des moyennes statistiques, parce que décrétés anormaux. L'obligation d'orthopédie mentale généralisée des TCC est en passe d'être imposée par des lois. Nous assistons à une atteinte des libertés sans précédent dans une démocratie en général et dans le pays des droits de l'Homme en particulier. Ce problème dépasse tous les clivages politiques. La question se pose aujourd'hui à tous les vrais républicains de ce pays : est-ce cet avenir là que nous désirons ?

[2] Cottraux, (1995, 2001), p13.

Applaudissements.

Éric Laurent : Alors, c'est beaucoup de choses qui pourraient être prises dans votre exposé mais ce que vous soulignez en effet, c'est que nous avons affaire, avec le Rapport INSERM à un nouvel usage, des types études en évaluation parce que la discréditation « scientifique » de la psychanalyse n'a pas cessé depuis que la psychanalyse existe et simplement ça s'est modifié entre Eysenck 1952 et maintenant 50 ans après ce Rapport, ça c'est modifié.

La thèse d'Eysenck était une thèse donc le premier Philippe La Sagna avait fait valoir d'où venait Eysenck, ça a été le premier à soutenir que non seulement les résultats d'évaluation ne permettaient pas d'assurer l'efficacité de la psychanalyse mais surtout que c'était pire, c'est-à-dire que les traitements, il ne valait mieux pas être traité que recevoir la psychanalyse.

Tandis que maintenant la nouveauté de la méthode, c'est que la bonne nouvelle qui est annoncée c'est : il est possible de mesurer de façon comparative la psychanalyse, pour l'instant et avec la dose de tranquillisants qui est pour l'instant bien entendu cela montre simplement la supériorité des TCC, mais profondément c'est ce qui fait que les experts, il y a en a un qui est d'origine, qui se présente comme psychanalyste - Thurin – et psychiatre et qui peut figurer parmi les experts et en annonçant la bonne nouvelle mais oui ! mais oui ! il est possible de mesurer ; nous avons fait beaucoup mieux que Eysenck, etc., depuis.

Alors le deuxième c'est qu'en effet donc c'est une façon originale de discréditer la psychanalyse, c'est pas comme 50 ans avant, c'est ça qui est nouveau, et le deuxième point c'est lorsque vous dites tous les experts auditionnés en plus étaient tous liés au cognitivo-comportementaliste, c'est un peu excessif, il sont choisis Widlöcher pour la psychanalyse, un tourneur dieu, enfin Servan-Schreiber et un autre cognitivo-comportementaliste…

Agnès Aflalo : …juste si je peux apporter une information contradictoire, Widlöcher est membre d'honneur d'une association de TCC, Servan-Schreiber donne des cours dans une association de TCC et l'autre est un franc cognitivo-comportementaliste, ils sont les trois liés objectivement…

Éric Laurent : …voilà, ils sont en effet liés objectivement, sur ce point, mais quand vous dites qu'ils sont en effet juge et parti là on voit en effet comment ils sont liés, mais sur cette question des experts, on voit que sur d'autres rapports ce qui est formidable c'est qu'au fond Jean-Michel Thurin, avec toutes ses réserves, soit resté, puisqu'on a appris récemment que l'INSERM commence à avoir des problèmes puisque des experts démissionnent en cours d'expertise parce qu'ils protestent contre les biais qui sont choisit systématiquement.

Et alors peut-être l'INSERM va se trouver avec un problème de l'ordre disons de celui du CNRS, c'est-à-dire des gens qui démissionnent en série. Et qu'en effet c'est quand même très frappant que l'expert qui est choisit, le soir même dans un post-scriptum notait tous les biais, ce qu'on lui avait fait supporter pendant la rédaction de l'expertise. Alors lui n'a pas démissionné, mais d'autres le font et sans doute ils vont avoir des problèmes de ce genre…

Agnès Aflalo : …peut-être, juste un dernier point. Vous vous souvenez à la conférence de presse, ils étaient très fiers d'annoncer que personne n'était parti, n'avait claqué la porte. Or on sait maintenant que, pour ce qui est des études concernant les enfants, les experts ont claqué la porte tout de suite et sont partis et ça, ils l'avaient passé sous silence…

Éric Laurent : …c'est pour ça qu'ils étaient très contents de dire ça c'était très bien passé…

Alors peut-être maintenant Agnès Guy Briole.

Guy Briole : Jacques-Alain Miller m'a demandé ce que je pensais du Rapport INSERM sur mes psychothérapies, je lui ai dit que ça me laissait une impression de malaise, une sorte de répulsion, et j'ai appelé donc mon texte « Malaise dans l'évaluation »…

Jacques-Alain Miller : …peut-être je peux lire le message privé que vous m'avez adressé avec le texte : « Ce Rapport INSERM est une canaillerie drapée dans la légitimité universitaire ». (*applaudissements*), gardons ça pour nous, mais enfin, c'est bien dit.

Guy Briole :

Malaise dans l'évaluation

La lecture du rapport INSERM sur les psychothérapies laisse une impression de malaise ; une sorte de répulsion.

Le traitement de l'information et les déviants

Ce rapport, véritable plébiscite en faveur de Thérapies Cognitivo-Comportementalistes [TCC], évoque irrésistiblement l'Institut Serbsky. C'est l'Institut Serbsky revisité pour tous.

Cet institut psychiatrique, de Moscou, s'est rendu tristement célèbre avec le cas Grigorenko – figure politique qui s'était opposé à Staline au sujet de massacres perpétrés en Crimée et qui ne fut pas envoyé en prison mais à l'Institut Serbsky où on diagnostiqua « un trouble du développement de la personnalité avec la présence d'idées réformistes. » Dans les années 70, ce même Institut s'était fait une spécialité dans le traitement des déviances des citoyens-malades. La plupart des « dissidents » connaîtront les traitements neuroleptiques et cognitivistes qui devaient les rendre plus aptes à la vie collective après une « rééducation des attitudes. » Dans cette approche cognitivo-socialo-politique, la contestation devient une manifestation de la pathologie mentale, une déviation par rapport à la norme. C'est ce que les comportementalistes modernes appellent des erreurs « dans le traitement de l'information ». Les TCC permettent une correction de ce défaut fâcheux. L'institut Serbsky a pu, à une époque, en pousser la pratique à l'extrême de l'intolérable.

Un article récent de la Pravda montre la « réorientation » de ce même Institut. Son directeur y confirme que le terroriste tchétchène Salman Raduyev ne présentait aucun signe de « déviation mentale ». Au contraire il fut noté qu'il possédait un « fort potentiel psychologique ». Il est ajouté que tous les terroristes doivent être expertisés. En trente ans les « dissidents » sont devenus des « terroristes » dont le comportement ne peut se rééduquer – les comportementalistes sont les experts – et la loi doit s'appliquer à eux en toute rigueur. Ce sont là, déployés dans le champ social, les deux versants d'une même logique comportementale quand elle se laisse glisser à se mettre au service d'une politique de la déviance. C'est d'une logique implacable.

Ce que nous propose le rapport de l'INSERM se donne les apparences d'une approche médico-scientifique bénéfique à la fois au patient et à l'économie d'une société axée sur la rentabilité et la sécurité. Malgré cet habillage, il est tout autant redoutable par sa visée normative et totalitaire.

L'évaluateur s'auto-évalue.

La lecture des deux tomes écrits sous la direction du Professeur Julien-Daniel Guelfi et édités par une firme pharmaceutique sur « L'évaluation clinique standardisée en psychiatrie » est instructive. Le professeur Jean Cottraux y décrit plusieurs échelles d'évaluation. Elles ont en commun d'être « à la portée de tous » et de passation très rapide, souvent pas plus de cinq minutes. Nous en considérerons deux : la première montre que l'on peut penser qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même et la seconde met en relief le

caractère éminemment dangereux d'une attitude pseudo-scientifique.

1. Dans ce livre, le Professeur J. Cottraux, inventeur de « L'échelle d'évaluation des phobies, attaques de paniques et anxiété diffuse »[3] rédige lui-même l'article sur sa propre invention. Écoutons-le : « Cette échelle a été mise au point par Jean Cottraux de façon à obtenir un instrument simple et de passation brève portant sur tous les types d'anxiétés postulés par les travaux modernes ». Elle sert, relativement à l'anxiété, à évaluer les thérapies comportementales et les chimiothérapies. Le praticien des TCC s'invente son échelle d'évaluation qui lui permet, dans le même temps, de faire alliance avec l'industrie pharmaceutique ! Il fallait y penser ; Jean Cottraux l'a fait !

2. « L'échelle du désespoir » ou « Échelle H »[4] porte bien son nom. Vingt items côtés en vrai ou faux donnent une note qui va de zéro à vingt. Le résultat : « plus la note est élevée, plus le pessimisme est grand et plus le risque suicidaire est élevé. » C'est robuste ! C'est un outil simple que l'on destine non seulement aux psy mais, surtout, aux médecins généralistes, aux services d'urgences. La note est basse : ouf ! La note est haute, passez la main. Au sujet, il lui arrive de recevoir des encouragements : il « score » mieux ! Il ne lui reste plus qu'à mettre son projet à exécution. C'est imparable ! On mesure la dangerosité de telles approches que pourtant soutiennent ceux qui veulent contrôler les autres.

« J'ai foi en l'avenir » est un des items. Avec celui que prépare le rapport INSERM un biais doit s'introduire dans l'évaluation qui fait artificiellement monter, très haut, les scores. Effet nocebo !

Avec les TCC, tout peut se rééduquer !

Partons du résultat : toutes les pathologies – du vague à l'âme à la schizophrénie – sont traitées efficacement par les TCC.

Les TCC sont en tête partout, rien n'échappe à la normalisation des comportements, tout est rééducable. La remise en ordre de la masse déviante est à la portée de tous et à moindre coût ! La tentation disciplinaire de la psychiatrie trouve ici son outil de prédilection.

Skineriens, hypnotiseurs ériksoniens, régulateurs du signal d'information, tous s'ordonnent à la suite de Pavlov pour faire de la souffrance psychique un vaste champ expérimental universel, à réordonner. Les TCC produisent ce résultat expérimental de la docilité au dressage, comme à l'Institut Serbsky. Alors TCC c'est Tous Comme des Chiens ; à la suite de Pavlov.

Les maîtres mots des TCC sont : psychologie expérimentale, reproductibilité de l'expérience, subjectivité réduite à un artefact, efficacité thérapeutique, prise en compte du coût de la santé publique et de l'intérêt général !

Dans cette approche, l'absent est le sujet désirant renvoyé au «bien être » par « l'épanouissement intellectuel et l'introspection ». Pour cela, il peut – hors question de santé publique – s'adresser au psychanalyste. Le rapport est explicite : « le danger serait de les substituer – [ces aspects du bien être] – aux traitements des symptômes cliniques affectant l'individu ». [Rapport page 4]

Dans la psychiatrie, la psychologie d'aujourd'hui rien ne peut être laissé au hasard de la rencontre, du désir, de la liberté du sujet. Il faut de l'expérimentalement reproductible.

Ce rapport au patient vient tout à fait en opposition avec le un par un du singulier de chacun qui fait que la part de contingence inhérente à toute rencontre ne permet pas de faire entrer la pratique de la psychanalyse - de la psychothérapie non plus ailleurs – dans une randomination du fait reproductible. Nul ne sait – ni de l'analyste, ni de l'analysant – sur quoi va s'ouvrir une analyse. Ainsi, si un des critères

[3] Guelfi J.-D. et *col*., L'évaluation clinique standardisée en psychiatrie, Éditions médicales Pierre Favre, 1996, Tome1, p. 391.
[4] *Idem*, p. 269.

scientifiques de l'évaluation est « l'expérimentalement reproductible et quantifiable », la psychanalyse s'en excepte radicalement. Il n'est pas logique de disqualifier la psychanalyse d'un point de vue – contestable d'ailleurs – scientifique, pour l'évaluer avec ces mêmes critères, dits scientifiques.

Lacan (*Le Séminaire*, « Les non dupes errent ») a souligné cet aspect surprenant : il y a du prévisible dans le contingent, c'est un phénomène de structure dit-il. Pour autant, soulignons que le prévisible dans le contingent n'est pas du même ordre que l'expérimentalement reproductible.

Et ce, d'autant plus, que s'avance le *credo* de l'expérimentateur : le double aveugle qui rend impératif la comparaison avec le placebo. Eh bien, pour évaluer les psychothérapies, les auteurs du rapport écrivent ceci : « le placebo doit être crédible ». [Rapport, page 5] C'est une perle !

Crédibilité du placebo !

Le placebo est au centre des schémas cognitifs et comportementaux. Placebo en deviendrait presque le mot essentiel quand on sait que, selon Marie-Cardine et all., « la superposition de l'effet psychotrope [nous ajoutons : ou psychothérapique] à l'effet placebo réalise la liaison du conditionnement répondant »[5].

Le thérapeute devenu l'évaluateur est surpris par un biais dont il va faire meilleur profit. Le biais est celui-ci : le seul fait de rencontrer le patient – ne serait-ce que pour remplir des échelles d'évaluation – a des effets « psychothérapiques sur le plan cognitif ». À la seule vue du thérapeute se produit un effet placebo – comprenons un effet bénéfique pour le patient – alors que le principe actif, comme la psychothérapie, peuvent entraîner un effet nocebo – comprenons des effets indésirables pour le patient. En effet, nous devons nous souvenir que des travaux de Pavlov avaient montré que des chiens qui recevaient depuis longtemps des injections de morphine présentaient des vomissements à la seule vue de l'expérimentateur ! Le cognitivo-comportementalisme, ça dégoûte même les chiens !

Ainsi, à tout bien considérer se trouve valorisé l'effet placebo. Des cohortes de patients pourraient se trouver très améliorées d'une co-thérapie, logiquement déduite du rapport INSERM, et qui comprendrait :

la rencontre avec le « thérapeute expérimentateur » pendant laquelle les échelles d'évaluation seraient remplies,

la prescription généralisée de *micum panis* [pour la première fois préconisée par le Docteur Théodore Tronchin qui fut médecin de Voltaire et du Duc d'Orléans] qu'aujourd'hui, l'industrie pharmaceutique trouverait à rentabiliser en les «conditionnant » – c'est le même mot qui revient car il s'agit de la même idée : conditionner.

« Le placebo doit être crédible » avons-nous lu. Le placebo de la psychothérapie « doit avoir des caractéristiques que le rendent aussi vraisemblable qu'une thérapie véritable », ajoutent les mêmes rapporteurs.

La construction même de la phrase à quelque chose du lapsus freudien – du familionaire. Cela porte sur le mot « vraisemblable » qui donne au placebo, comme à la psychothérapie exercée effectivement l'apparence du vraisemblable : « aussi vraisemblable qu'une thérapie véritable ».

Le double aveugle est partout dans ce champ d'expérience qui pousse très loin ce par quoi j'avais proposé de remplacer ce couple - double-aveugle - à savoir, par le couple sourd-muet où c'est celui qui n'entend rien qui impose à l'autre de taire.[6]

C'est aussi une des raisons qui peut nous décider à continuer à l'ouvrir et à continuer à nous ouvrir au monde culturel, aux particularismes, à la vie

[5] Pélissolo A. et *col*., « Effet placebo, effet nocebo et observance », in *Thérapeutique psychiatrique*, Paris, Hermann, 1995, p.1048.

[6] *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, Champ freudien, p. 359.

avec son lot de surprises. Cette position qui est celle à laquelle nous engage la psychanalyse est antinomique de la remise en ordre que visent les TCC.

Applaudissements.

Éric Laurent : Dans ce que disait Guy Briole, il nous a fait toucher du doigt l'étrange monde que ces évaluateurs essayent de faire passer pour le monde tel qu'il est.

Il y a un aspect, c'est à la fois, on oscille entre d'un côté une sorte d'utopie orwellienne-stalinienne, d'un côté un monde qui serait ainsi conçu et de l'autre un monde totalement virtuel. Ce monde où le placebo doit être exactement aussi vraisemblable qu'une thérapie et on construit des hypothèses, on mesure des choses qui sont faites avec un côté jeu virtuel, le jeu de la liste d'attente, on va mesurer l'effet de la liste d'attente qui passera comme placebo si elle atteint un certain seuil ou bien si l'on considère comme une étude digne de ce nom le fait de recruter vingt cinq étudiants dans un département de psychologie par voie d'affiche, on les voit quatre fois, on fait une fois par semaine pendant quatre mois et en prenant d'un côté des professeurs populaires sur le campus ou des professionnels formés. On mesure l'effet de cette espèce de grand jeu universitaire, on mesure l'amélioration sur des scores d'échelle du genre, des étudiants recrutés à partir de ce « Vous avez un malaise » par voie d'affiche, adressez-vous au bureau de consultation, vingt cinq étudiants en psycho viennent, restent quatre mois, sont vus une fois par semaine et alors on les répartit dit-on en en randomisant, c'est-à-dire de façon aléatoire entre les professionnels et des profs populaires mais qui n'ont jamais exercé de thérapie et puis ensuite on mesure et on constate alors un certain nombre de choses du type il n'y a pas de différence si c'est un professionnel ou un professeur populaire. Aucune réflexion sur l'effet transférentiel que tout ça peut impliquer, non non, on constate simplement il n'y a donc pas besoin de former des gens, etc., c'est-à-dire on a l'impression d'une virtualité, quel rapport y-a-t-il entre cette étude qui est retenue de parmi les études mesurables dignes de ce nom, etc., et le monde tel qu'il est ? Les consultations dans lesquelles les gens viennent s'adresser parce qu'ils souffrent, etc.

Donc on oscille tout le temps entre cette espèce de monde complètement virtuel qu'ils réussissent à présenter comme un double acceptable rendu simplement mesurable, extrait du monde mais parfaitement valable, ça et l'utopie terrible en effet stalino-orwellienne, derrière. Et vous nous avez fait, je trouve, sentir vraiment avec cette histoire de placebo, il faut bien dire voilà on se demande exactement, enfin, il est crucial d'installer cette disposition, pour la création de virtualité qui doit être…

Jacques-Alain Miller : …alors qu'elle est la rationalité qui habite cette tentative, cette vision du monde, il doit bien y en avoir une ?

Éric Laurent : …c'est l'histoire nous avons construit un modèle. C'est la démarche scientifique, l'objet physique est compliqué, on construit un modèle dont les variables sont calculables et ce modèle est une bonne image de la réalité. Et alors eux ils disent : nous construisons des modèles, d'accord c'est virtuel, oui, oui, mais nous construisons des modèles dont nous pouvons vérifier toutes les variables, et c'est une bonne image de la réalité.

Et toute la question est comment justifier l'extraction et la bonne image de la réalité, en effet c'est par l'opération – que soulignait Briole - l'opération de placebo est cruciale. C'est un effet qui permet de traiter la psychothérapie ou le médicament de la même manière, il n'y a pas besoin du monde psy, comme disait Norbert Haccar, pas besoin de cette opération psy, c'est en effet, cet effet-là montre

que le médicament et la thérapie sont la même chose, sont appuyés sur la même rationalité et donc ça permet de construire ce modèle abstrait et virtuel. Je ne sais pas si…

Jacques-Alain Miller : … je trouve très juste de dire que nous sommes aux prises avec la construction d'un autre monde. … il y a celui que nous connaissons celui du monde de l'expérience ordinaire - pour reprendre un terme qui a été utilisé par des logiciens, le monde de l'expérience ordinaire où, en effet, nous avons des patients, choisissant leur thérapeute, cahin-caha, le monde comme il va dans les cabinets de consultations, les unités de soins, etc..

Et puis nous avons, en effet, une entrée en jeu d'un certain nombre d'experts qui construisent un autre monde et qui lui donne une certaine crédibilité. C'est comme les contes de fées, le Rapport de l'INSERM est un conte de fées. Un conte de fées f-é-e-s et non faits f-a-i-t-s.

C'est un conte de fées. Quel est le principe de construction ? Peut-être peut-on dire, c'est essentiellement la crédibilité qui s'attache étant donnés les succès du discours scientifique, la crédibilité qui s'attache à tout ce qui est de l'ordre de la mesure.

C'est un autre monde construit à partir de la mesure et peut-être de la crédibilité qui s'attache, quoi que nous en ayons, à cette posture, mesurons, trouvons comment mesurer. Et tout ce qui se mesure et donc se mesurant se chiffre, se compare, et la comparaison peut être énormément compliquée et enrichie par des échantillons différents, par des comparaisons temporelles, etc., mais tout ce qui se mesure et se chiffre recèle et suggère une crédibilité.

Et donc la méthode qui consiste en effet à prendre un lot, un échantillon de personnes, à le distribuer aléatoirement, et à en extraire une mesure finale contribue à la création de ce monde.

Et si on en cherche le principe allons-nous dire actuellement que au fond c'est la mesure. La mesure incarnant ce mouvement scientifique, cette posture qui consiste à extraire à tout prix un savoir dans le réel.

Si ça peut se prétendre scientifique, c'est parce que, par rapport au tohu-bohu de l'expérience ordinaire, ils offrent des moyens d'extraire un savoir chiffré, à tout prix. Est-ce que c'est ça le principe qui est au fondement de la création de cet univers imaginaire ?

Alors là, en effet, il faudra qu'on arrive à préciser le rôle que joue l'effet placebo là-dedans. Ce qu'on appelle ici l'effet placebo c'est au fond, ils repèrent néanmoins, quelle que soit l'absurdité que nous pouvons imputer à cette méthode, ils repèrent une certaine action du semblant. L'effet placebo, c'est le repérage qu'il y a dans le réel une action du semblant qui est mesurable selon leurs critères. Et donc tout ce qui est de l'ordre symbolique au sens de Lacan, le transfert, etc., tout ça est versé au compte de l'effet placebo comme manifestation de l'action du semblant. Ils admettent, par l'effet placebo, une causalité du semblant. Est-ce que ça recouvre les lectures…

Guy Briole : … une précision sur ce point. C'est-à-dire qu'il me semble que cela ils l'admettent lorsque l'on fait semblant d'être dans le transfert, ça c'est l'effet placebo c'est un effet positif mais tout ce qui pourrait être de l'action même psychothérapeutique, psycho-psychanalytique maintenant est du côté de l'effet nocebo. C'est-à-dire du côté de l'effet nuisible…

Jacques-Alain Miller : …en effet nuisible, l'effet nuisible du semblant. Le semblant a deux effets possibles, on reconnaît au semblant une causalité mais elle peut être selon les mesures positive ou négative…

Guy Briole : … tout à fait. Ce qui est quand même frappant, c'est que l'effet placebo, on l'a tous connu, c'est la neutralité même le placebo. Aujourd'hui on assiste, le placebo c'est ce qui devait justement être tout à fait neutre pour pouvoir dans une étude faire la comparaison avec l'effet positif supposé

par exemple d'un psychotrope. Ce qui entraîne que le placebo soit le plus neutre possible, de manière que ces différences puissent être quantifiables.

Aujourd'hui ce qui me surprend, c'est la promotion même du placebo du côté des effets positifs pour le patient. Alors évidemment tout est gagné. On met en place un dispositif qui ressemblerait à un dispositif de soins, et ça c'est un effet placebo positif à moindre coût. On pourrait donner à la place de médicaments dont il est si cher de faire la recherche, de la mie de pain, des miettes de pain, que l'on mettrait dans des conditionnements sur lequel on va travailler pour voir quelle est la réponse de ceux qui le prenne, sur il y a là un effet placebo positif. Quant à mettre en place, faire le travail transférentiel…, si c'est confié aux psychanalystes là on serait plutôt du côté de l'effet nocebo, ça s'apparente aux effets indésirables.

C'est ça moi que je trouve, je n'ai peut-être pas suffisamment dégagé ça.

Jacques-Alain Miller : …enfin disons que tout le registre placebo vise à confirmer et à valider finalement ce à quoi suppose être parvenu les praticiens des TCC et assimilés c'est-à-dire à repérer une causalité, un rapport de cause à effet impeccable, sans faille. L'idée même du conditionnement repose sur l'idée d'une causalité impeccable…

Éric Laurent : … c'est une causalité impeccable et a-théorique puisqu'elle est à la fois impeccable, elle est comme une causalité physique entre guillemets, en ce sens, et elle ne suppose aucune théorie. Il suffit de dire ça fait partie de l'effet placebo et c'est ce qu'avait bien Dagenyev, dès sa thèse et ensuite lui-même l'a raffiné avec son élève Pignard, disons raffiné ça en disant le médicament est une psychothérapie, le médicament comme tel est une psychothérapie puisqu'il est toujours accompagné d'un effet de croyance, et plus il est efficace quel que soit ses effets, par le fait même qu'il est un effet dans le corps, donc ce qui est apparu par exemple comme à un moment donné les effets secondaires des psychotropes renforçant une croyance dans les médicaments, parce qu'il y a un effet sur le corps quel qu'il soit il implique un phénomène de croyance et il n'y a besoin de faire aucune hypothèse théorique entre guillemets, ça veut dire c'est schunter, toutes les hypothèses psychanalytiques sur le transfert. Ne jamais prononcer ce mot, pouvoir entièrement le ramener de ce côté-là…

Jacques-Alain Miller : …est-ce qu'on va dire que l'effet placebo, c'est le nom de la causalité psychique conçue par les TCC ?

Agnès Aflalo : … je ne crois pas du tout ça. Je pense que plutôt que considérer que le médicament est une psychothérapie je pense que eux considèrent plutôt que la psychothérapie est un médicament. Et que pour eux il n'y a pas d'autres causalités qu'organiques. C'est impensable de sortir de ça…

Jacques-Alain Miller : … l'effet placebo est justement là, c'est l'exception qui confirme la règle, semble-t-il. L'effet placebo, c'est la façon de réinscrire dans cette causalité l'élément psychique qui par ailleurs est annulé. Le psychique est de l'ordre du semblant dans ses versions placebo nocebo. Est-ce que ? Non ?

Agnès Aflalo : … ça me paraissait clair sur le coup, ça me paraît moins maintenant quand vous dites ça, je vais relire mais il me semble que pour eux, il n'y a pas autre chose qu'une causalité organique. Il n'y a pas une place pour ça nulle part…

Jacques-Alain Miller : … alors l'effet placebo, c'est exact, mais ce qui est mis dans la parenthèse de l'effet placebo c'est tout le reste…

De la même façon que, chez Lacan, il y a le signifiant et puis que tout ce qui n'est pas de cet ordre est mis dans la parenthèse de l'objet petit *a* – je simplifie – d'une certaine façon dans

les TCC l'effet placebo prend en charge tout ce dont la causalité organique - du côté de la cause et de l'effet - tout ce dont cette causalité ne rend pas compte.

Il nous faut notre théorie de l'effet placebo, c'est-à-dire notre théorie de l'usage qu'ils font de l'effet placebo…

Éric Laurent : … de même qu'il me semble, enfin pour concilier l'objection qu'Agnès que, comme tu disais ça va même, il y a un niveau où ça devient indiscernable, c'est précisément la causalité organique, causalité physique, causalité, il n'y a plus de distinction, c'est une causalité scientifique entre guillemets, disent-ils, c'est un niveau où il n'y a pas de différence à ce niveau de causalité là, le placebo, ça peut être organique ou ça peut être physique il n'y a même pas besoin de faire une causalité biologique, il n'y a même pas d'hypothèse sur la causalité biologique, ça ne les intéresse pas.

Il y a certain niveau où c'est aussi bien physique, biologique, etc., ça ne prend pas, il faut que ce soit scientifique, c'est tout. De même que quand Lacan dit le sujet de la science, le sujet de l'inconscient, sujet de la science…

Jacques-Alain Miller : …il y a placebo quand on ne retrouve pas – alors j'invente – il y a placebo quand on repère un effet, mesurable, je ne vais pas dire organique, quand on repère un effet mesurable, et qu'on ne peut pas assigner une cause homogène…

Agnès Aflalo : …il me semble que le placebo – tu va dire si je me trompe Guy – il me semble que le placebo c'est au contraire un effet neutre…

Éric Laurent : …plus du tout, c'est l'ancien système…

Agnès Aflalo : …il me semble qu'ici c'est comme ça qu'ils le prennent dans le volume.

Guy Briole : …quand on dit que le placebo doit être convaincant c'est récents. Alors quand ensuite…

Jacques-Alain Miller : …le placebo c'est un effet. On peut dire qu'il est neutre mais c'est un effet et c'est l'effet de quoi ? C'est l'effet de ce qu'ils conservent sous les espèces de la croyance. Ils constatent que vous donnez une substance effectivement active et que, à ce moment-là, les mesures résultantes changent : guérison. Ils constatent ensuite que vous ne donnez pas une substance mais vous donnez à la place une croyance, vous donnez un semblant avec une croyance et vous repérez dans la mesure en effet un effet quantifiable.

C'est ça l'essence du placebo ou non ?

Éric Laurent : c'est en effet un effet positif, il n'est pas conçu, sur ce plan là c'est le nouvel usage qu'il faut arriver à théoriser, ça n'est pas en effet un effet neutre, comme le soulignait Briole et vous avez raison Agnès c'est pas ce type d'effet d'autrefois, c'est positif aux mesures et ça relève de la croyance.

Alors s'il le faut, poussés dans leurs retranchements ils diront en dernière instance c'est une production d'endorphine, enfin de n'importe quelle, en dernière instance ça a sans doute un fondement organique, mais ça n'est pas ce qui les intéresse, c'est-à-dire en dernière instance, il peut y avoir ce fondement mais ça n'est pas l'essentiel. Bien sûr il y a sans doute une dernière instance mais ce qu'il faut surtout c'est avoir en effet cette capacité d'isoler une capacité qui permet a-théoriquement de faire rentrer sur le même plan la psychothérapie, la chimiothérapie et le reste…

Jacques-Alain Miller : …d'autant plus que nous ne sommes pas devant le comportementalisme de conditionnement, nous ne sommes plus aujourd'hui devant le pur comportementalisme de conditionnement de Pavlov dans les

années vingt. Nous sommes devant un comportementalisme enrichi du cognitivisme. Et le cognitivisme amène avec lui et, ça ce mariage est lui-même notable, il est relativement récent…

Éric Laurent : …récent puisqu'il y a des études dans le rapport dans lesquelles sont disjointes les thérapies comportementales et les thérapies cognitivistes. Le mariage des deux – c'est une entreprise américaine récente…

Jacques-Alain Miller : …le cognitivisme a connu sa grande époque vers les années soixante dix, il s'est marié avec le comportementalisme et disons c'est même encore un temps d'après qu'ils ont inventé d'en faire des thérapies. L'idée d'utiliser tout ça pour des thérapies n'est pas une idée si ancienne, enfin de présenter ça comme des thérapies…

Éric Laurent : …les années 80, c'est à partir des années 80… c'est à parti des années 80 que ça s'est mis au point avec le mariage cognitivo et comportementalisme et avec les mesures d'évaluation, etc., ça fait vingt ans…

Jacques-Alain Miller : …et le cognitivisme a enrichi – si je comprends bien, j'ai du mal, il faut que je me forme à tout ça - le cognitivisme a enrichi le comportementalisme avec des catégories comme celles de traitement de l'information, c'est-à-dire a enrichi le comportementalisme qui est avant tout cynique, basé sur le chien, l'a enrichi du modèle de l'ordinateur. La formule c'est le chien russe allié à l'ordinateur américain, c'est devant ça…, et le cognitivisme a lui-même. Alors je ne sais pas, j'ai depuis très longtemps, j'avais lu dans ma jeunesse les œuvres de Pavlov publiées aux éditions de Moscou, volume que j'a retrouvé, je résiste un petit peu à m'y replonger, je ne pense pas que par exemple l'effet placebo ait une place dans la théorie de Pavlov, en tout cas il faut que je relise tout ça, pour chercher … en revanche le cognitivisme a apporté un certain nombre de notions comme le traitement de l'information, l'idée qu'il y a des schémas cognitifs qui prennent place dans le cerveau et qui conditionnent le traitement de l'information reçue par le sujet.

Donc ils ont l'idée de quelque chose qui par endroits ressemble à ce que nous appelons le fantasme comme la grille selon laquelle un sujet interprète le monde. Et donc ils parlent, et ça c'est en tout cas très présent dans leur technique thérapeutique, ils parlent des postulats erronés du sujet, dans leur pratique thérapeutique, il s'agit en un temps bref de séance, en quelques séances, de faire apparaître les postulats erronés du sujet et de les modifier. Donc le sujet anxieux qui pense que la catastrophe est proche, qu'il ne s'en tirera pas, etc., on fait émerger ça, et à ce moment-là on entreprend de s'opposer à ces postulats.

Donc des termes comme postulats, croyance, etc., sont tout le temps présents dans leur approche des éléments et ils reconnaissent aux postulats, à la croyance, des effets, ça a des effets nocifs qu'on combat.

Et c'est à ce moment-là, c'est avec l'apport du cognitivisme que l'effet placebo, me semble-t-il, a retrouvé une nouvelle vigueur et est devenu la parenthèse dans laquelle on peut placer tout ce qui dérange la pure causalité organique.

Peut-être écoutons-nous maintenant ce que va nous dire Catherine Lazarus-Matet.

En fait je ne considère pas du tout que la question est close, c'est au contraire un sujet d'études pour nous….

Catherine Lazarus-Matet : J'ai intitulé mon propos :

Le rapport de la « sous-commission des bascules et trébuchets »

En compagnie d'Ubu et de ses palotins, et après avoir lu ce que

Philippe la Sagna appelle « la pata-analyse évaluative » pour désigner la nouvelle psychothérapie à la mode Inserm (*Bulletin ALP* n°32), je propose à chacun de méditer ce propos, fort à propos, de sa Magnificence qui, interrogée sur ce qu'est la pataphysique sur laquelle se fonde le Collège du même nom, fit cette réponse magnifique et grandiose, incontestable : « La pataphysique est une science dont le besoin s'est fait sentir » !

C'est, comme on dirait au Collège, une affirmation absolument affirmative, qui n'ôte rien à son caractère de spéculation absolument spéculative. La pataphysique s'est dotée des moyens de trouver les solutions imaginaires à tous les problèmes que les terriens, au-delà même de leur planète, pouvaient rencontrer à partir du langage. À grand renfort de commissions, sous-commissions, et sous-sous-commissions, aux attributions affinées et pointues, elle a couvert le champ des questions repérées.

Ainsi le rapport de l'Inserm aurait-il pu être le produit, si Michel Leiris, Boris Vian ou Jacques Prévert en avaient été les auteurs, de la « sous-commission des bascules et trébuchets », dont les fonctions sont ainsi formulées : elle est *« habilitée à «prendre des mesures » et chargée plus particulièrement de la pondération. Elle définit les justes milieux, dosages, lestages, tares, contrepoids. Elle expérimente les équilibres labiles et illabiles. À cause de ces attributions, on lui reconnaît des compétences concernant la technique des prises de décision, la conjuration des fléaux, la correction des défauts naturels, l'hermétisme des lanternes, mais seulement dans la mesure où ces opérations sont occasion d'écriture ».*

Pour l'écriture, nous ne sommes pas privés, bien que le rapport de l'Inserm voie sa diffusion retardée, ce qui est tout à fait inhabituel comme me l'a dit la personne responsable de l'édition. « Je ne peux quand même pas tout vous dire », m'a-t-elle dit d'un ton rieur quand je lui demandai si ce retard était lié au contenu du rapport…

Revenons aux lanternes. Ce ne sont pas celles qui éclairent mais les lanternes au sens de fadaises, de contes absurdes ou ridicules, comme lorsque l'on dit « conter des lanternes ». C'est aussi le pays des Lanternes que visita Pantagruel et où l'on trouvait de grands disputeurs théologiques.

Quant aux trébuchets, ce sont des pièges pour attraper les oiseaux. Au sens figuré, il s'agit de traquenards. « Prendre quelqu'un en trébuchet », c'est l'amener par adresse à faire quelque chose qui est contraire à ses intérêts ou à ce qu'il avait résolu. Le trébuchet, c'est aussi une petite balance très sensible pour peser des corps légers.

Ce mot, trébuchet, est vraiment très intelligent puisqu'il a cette double signification de piège et d'instrument de mesure.

L'oiseau pesé , mesuré, est bien pris au piège. Ne parlons pas de la psychanalyse et de la pata-analyse évaluative. C'est aussi le patient qui est pris au piège de l'évaluation. Le patient, réduit aux symptômes à enrayer et à un fonctionnement à améliorer gagne, c'est écrit dans le rapport, ses galons d'homme de science. Il exige d'être informé de l'efficacité des traitements. Bon. Exigence, à côté d'une prise de décision nécessaire en santé publique, qui motiverait ce rapport. Subtilement, à la façon d'un message subliminaire qui prend ici la forme de petites tournures de phrases retorses et d'un bout de phrase entre parenthèses, écrit comme un petit rajout presque insignifiant, l'oiseau est orienté vers la branche où une promesse de maîtrise a fait son nid. Pas une maîtrise de son chant. Une maîtrise personnelle de l'évaluation de son propre fonctionnement.

La démarche adoptée dans le rapport de l'Inserm est celle de l'apparente honnêteté intellectuelle : les problèmes sont posés, les difficultés, les obstacles sont dits, voire développés. Puis, à coup d'affirmations absolument affirmatives, les solutions

sont présentées. La torsion pour arriver aux fins de l'expertise est permanente.

L'évaluation des psychothérapies est difficile. C'est écrit et répété. On pleurerait presque de voir ces experts se débattre avec tant de problèmes. Mais l'évaluation est nécessaire (elle était dite indispensable dans la première version de la synthèse), « nécessaire pour orienter la décision en santé publique et répondre à l'exigence des patients souhaitant connaître l'efficacité des traitements proposés ». La démarche est ainsi construite, autour de questions méthodologiques : on nous dit ce qui est nécessaire à une évaluation des psychothérapies sur le modèle pharmacologique, puis on nous indique les divers éléments qui, dans le champ psychique, limitent ces conditions nécessaires. Mais le caractère incertain des conditions nécessaires n'invalide en rien le bien-fondé de la démarche dite scientifique que des outils de chiffrage et de mesure confortent. Car, comme il est écrit, « le recours aux statistiques est incontournable » – autre affirmation absolument affirmative –, puisque c'est en effet le moyen pour ordonner et ranger des données hétérogènes, à savoir de très nombreuses études disparates. Sans oublier que ce qui n'est pas répertoriable (soit « les expressions multiples de la souffrance psychique ») n'est pas évaluable, et que ce qui n'est pas évaluable n'est pas répertoriable, donc pas élevé à la dignité d'objet scientifique.

Le psychisme n'est pas facilement évaluable, mais il faut y parvenir. Il le faut. L'argument d'autorité est convoqué.

Nous pouvons examiner de près, mais c'est un peu fastidieux, comment les travaux des bascules et trébuchets ni ne basculent, ni ne trébuchent, se livrant à un exercice d'acrobaties et arguties dignes des plus grands contorsionnistes.

Une fois posée l'évaluation nécessaire des psychothérapies, pour approcher des modèles d'études scientifiques, et loin de Rabelais et ses lanternes, du corps et de la dispute, deux parties de la synthèse de l'Inserm sont instructives. La 1ère s'intitule : « Comment envisager les problèmes méthodologiques de l'évaluation des psychothérapies ? », la 2ème : « Quels sont les différents types d'études relevées dans la littérature pour évaluer les psychothérapies ? ».

1- Dans la 1ère partie, trois problèmes sont avancés : le choix de la population à traiter, le choix de la mesure d'efficacité et la question de la preuve de l'efficacité.

Pour ces trois points, les difficultés, voire les obstacles sont formulés.

a- Pour le choix de la population à traiter, il est difficile dans la pratique de concilier deux contraintes : il faut des diagnostics consensuels (soit DSM ou CIM) pour généraliser les conclusions des études, et il faut une démarche diagnostique garantissant la reproductibilité de l'expérience. Mais, nous dit-on, nombre de souffrances et de symptômes ne sont pas catégorisables car non répertoriés. Et, en France, les références généralisables ne sont pas utilisées par tous dans la pratique courante. Ceci rejoint les remarques d'Éric Laurent lors de la conférence de presse (*Bulletin ALP* n°28).

b- Le choix de la mesure d'efficacité est le point le plus important car le plus problématique.

- Question : est-il « licite » de chiffrer et mesurer l'amélioration ?
- Réponse : non, « les phénomènes sont complexes ». « Il faut être modeste quant à la valeur de ces mesures ».
- Mais « le sens commun nous invite à constater, en première approximation, qu'un patient peut-être « plus » ou « moins » amélioré dans tel ou tel aspect de son fonctionnement ».
- Donc, à partir de cet usage commun du plus ou du moins, « on peut grader l'amélioration clinique ».

- Mais « cette mesure doit être valide, c'est-à-dire refléter fidèlement l'amélioration ».
- Nouvelle question : peut-on valider une mesure subjective d'efficacité ?
- Oui, car elle trouve sa garantie dans le système définitoire de ses concepteurs (cf. Vincent Lucas, récent Bulletin de l'ALP).

Jacques-Alain Miller : …c'est-à-dire ?

Catherine Lazarus-Matet : Vincent Lucas avait développé ça dans un récent … de l'AMP vendredi dernier, c'est-à-dire qu'on considère que la mesure subjective sera valable c'est-à-dire disons le plus ou le moins, à partir du moment où le système d'échelle conçu par des gens enfin ce sont ceux mêmes qui l'on conçu qui l'offrent aux personnes à qui l'on va demander d'y répondre. Et à ce moment-là on la considère comme subjective. Quelqu'un qui peut dire plus ou moins c'est ça qu'on appelle une mesure subjective d'efficacité…

Jacques-Alain Miller : …sur la base de l'échelle qui est proposée ?…

Catherine Lazarus-Matet : … sur la base de l'échelle qui est proposée et les experts qui considèrent…

Jacques-Alain Miller : …qui prend en charge…, au fond l'échelle prend en charge l'objectivité et la subjectivité de la réponse est en quelque sorte sublimée en objectivité par le fait de s'inscrire, de cocher sa place dans l'échelle de subjectivité…

Catherine Lazarus-Matet : …oui, tout à fait, enfin je l'ai compris comme ça…

Jacques-Alain Miller : …c'est le miracle de la transformation de la subjectivité en objectivité par le biais de l'échelle à cocher…

Catherine Lazarus-Matet : …je l'ai compris de cette façon mais sans avoir été voir de près les échelles, parce qu'il faut faire ça aussi.

Voilà je concluais : justement c'est simple, mais établi à partir de quasi–impossibilités.

c- Pour la question de la preuve de l'efficacité, on a recours aux études randomisées et à « l'incontournable » statistique. Mais nous dit-on « en psychothérapie, le patient est singulier dans sa trajectoire de vie et son fonctionnement mental », ce qui rend la reproductibilité de l'expérience, pourtant nécessaire, bien embarrassante.

- Comment envisager une expérience reproductible ?
- Réponse : dans toute discipline le problème se pose. Cette notion de reproductibilité « est toujours affaiblie en recherche clinique ». Cet affaiblissement n'est pas suffisant pour rendre inopérante une recherche clinique.

Conclusion de cette partie méthodologique : « Il n'existe pas de frein conceptuel évident à la mise en œuvre de l'évaluation scientifique de l'efficacité d'une psychothérapie ».

2- Passons plus rapidement sur la deuxième partie consacrée aux types d'études utilisées dans ce rapport. Philippe La Sagna les a finement épinglées (études randomisées, crédibilité du placebo et méta-analyses). La démarche est la même. On formule en premier lieu qu'« il est pratiquement impossible de faire des études comparatives contrôlées ». Mais néanmoins il en existe. Cela donne lieu à des considérations singulières sur le placebo de psychothérapie, un placebo inerte où disparaissent les éléments considérés comme actifs. On a donc étudié des patients mis sur liste d'attente, en contact téléphonique minimal avec un thérapeute, ou des patients sans traitements. Cela pose des problèmes éthiques, précise-t-on, sans, pour autant, se priver de ces études.

Deux lectures du placebo vide sont possibles. L'optimiste, si l'on peut dire :

tout est actif dans une psychothérapie. La pessimiste : rien n'est plus proche de la psychothérapie que sa disparition.

C'est évidemment, en ce qui concerne la psychanalyse, la deuxième lecture qui doit être faite.

En effet, et là nous approchons une zone de petites formules définitives, on énumère les éléments actifs dans l'attitude et le comportement du thérapeute vis-à-vis du patient. Cet inventaire est précédé d'une phrase qui range certaines techniques non précisées dans les ténèbres d'un passé obscurantiste : ces éléments «ont été longtemps considérés comme thérapeutiques ». Retenons ce « ont été longtemps ».

Voici l'inventaire : la force de persuasion, la possibilité de créer une atmosphère amicale, la chaleur, l'empathie, l'authenticité des sentiments et la considération positive à l'égard du patient. Il faut ajouter le statut socioprofessionnel, la crédibilité, le décor et la célébrité. Ces facteurs ont été peu étudiés. Les experts auraient pu ajouter que le charme n'est même pas requis pour susciter l'amour, comme Lacan l'explique dans le *Séminaire Le transfert.*

Fini, tout ça. C'est du passé. Et où sont la formation, les fondements théoriques ?

On pourrait croire un instant la psychanalyse encore considérée. En effet, écrit-on, « les études les plus récentes font référence à « l'alliance thérapeutique » ». Et là vient la dimension du cadre du transfert analytique. On en parle donc dans les études les plus récentes.

Mais, et voici la parenthèse assassine que j'évoquais au début, l'on précise que dans les TCC «l'alliance thérapeutique exprime une relation de collaboration empirique entre patient et thérapeute - et, entre parenthèses : (comparable à celle de deux scientifiques travaillant sur un problème commun) - qui sert de fondement à l'apprentissage conduisant aux changements cognitifs chez le sujet ».

Les indications entre parenthèses ont de multiples fonctions (cf. J. Drillon, *Traité de la ponctuation*). Les parenthèses sont assez nombreuses dans le rapport. La plupart précisent un point. Celles-ci sont les seules qui contiennent, d'une part, un jugement sous forme de commentaire et , d'autre part, qui donne une place éminente au patient, ainsi qu'à la garantie scientifique de la relation thérapeutique.

L'oiseau est mesuré, pesé, piégé. Toi aussi, patient, dont les énoncés nécessaires et suffisants sont «plus » ou « moins », tu es, comme le scientifique, en mesure de t'évaluer, d'évaluer l'amélioration de ton fonctionnement.

Notons qu'il ne faut pas que tu dises « plus ou moins », énoncé d'un couci-couça où la nuance difficile à attraper n'est pas attendue. Éduqué à la santé, et par-là à la citoyenneté, tu es reconnu par « Le » thérapeute comme digne de converser sur les marches de l'échelle inconfortable qu'on te vante. Mais si tu es pris en trébuchet, on risque de te faire basculer.

Applaudissements.

Éric Laurent : Catherine faisait percevoir de façon très vive le prix que l'on paye pour pouvoir se livrer à la mesure. La façon dont tout se retrouve, d'où les mêmes termes sont utilisés, ça s'appelle trouble au lieu de symptôme d'accord il y a glissement, et au fond mais la constitution des patients, d'échelles de population, des regroupement, etc., tout ça c'est une substitution pour pouvoir se livrer à l'opération de mesure et subjectivité en effet il y a le miracle de la subjectivité qui est incluse, ne vous en faites pas nous mesurons tout et rassurez-vous ce qui est donné, c'est qu'on ne perd rien dans cette transformation, on a l'air de perdre beaucoup mais ils disent bien mais finalement on retrouve tout parce que tout se retrouve finalement une fois le chiffrage accomplit dans l'opération de mesure elle-même et surtout on a gagné au passage le système, le moteur qui devient même l'instrument

de la recherche elle-même, qui est cette mesure d'évaluation qui permet maintenant d'inclure n'importe quelle invention psychothérapique et en effet on peut faire tourner les yeux, on peut faire tourner les pieds, on peut faire tourner des oreilles et on peut mesurer ; c'est-à-dire l'invention maintenant des TCC qui est, qui en effet à partir de 80 dans le modèle compliqué qui est là, tout qui est perdu apparemment, nous disent-ils, est surcompensé par ce gain merveilleux d'avoir un appareil qui permet maintenant d'inclure absolument du nouveau, du nouveau constamment, dont on va mesurer l'effet…

Jacques-Alain Miller : …alors d'un côté c'est il me semble que vous avez analysé la rhétorique du rapport avec son jeu entre les affirmations, les parenthèses, et le mode de dissolution de l'impossible qui est pratiqué stylistiquement.

Ce rapport est gouverné par un impératif, c'est-à-dire il faut évaluer, il faut y arriver, donc cet impératif vraiment règne sur l'ensemble de cette écriture, enfin de cette œuvre, elle est gouvernée par un impératif, on s'étend très longuement sur les obstacles, les difficultés, etc., mais en fait cette énumération qui a toujours sa place dans toutes les études, ne faites jamais une étude d'évaluation sans énumérer le plus longuement possible les obstacles et les difficultés, en fait accomplit la dissolution de l'impossible.

On comprend que pour accomplir la dissolution de l'impossible il y a l'impossible radical, il faut au contraire énumérer beaucoup de difficultés mais qui n'arriveront jamais à rejoindre le point à l'infini de l'impossible. Et donc plus on formulera nous-mêmes des difficultés, etc., et en fait plus en contribuera à cette dissolution de l'impossible.

Alors c'est en même temps un champ étonnant à la volonté du maître. Je veux dire c'est une incarnation d'un discours, d'un discours volontariste, révolutionnaire, c'est la volonté de puissance - pour reprendre un terme d'ailleurs nietzschéen - la volonté de puissance est ici continuellement remarquée...

Catherine Lazarus-Matet : …oui, oui, vous avez raison, il est certain que je suis arrivé à ce point où je trouvais cette petite parenthèse, c'est évidemment le sentiment de faire attention là à des petites choses dans ce rapport quand même indigeste. Est-ce que ça vaut la peine de noter çà ? mais quand même cette accession du patient à ce statut des promesses de scientificité, pour le patient lui-même, ça me paraît, moi je n'ai pas développé…

Jacques-Alain Miller : …alors ça met les objecteurs que nous sommes dans la position passéiste. C'est-à-dire nous nous sommes au contraire toujours renvoyés à une médiocre impuissance, à un aveu d'impuissance.

Alors troisième remarque donc ça c'est le jeu de cette rhétorique, ce qu'elle obtient de l'interlocuteur, elle le met dans une position d'impuissance.

Alors troisièmement on parle de mesures, il n'y a aucune mesure, enfin, je n'ai pas beaucoup lu ce rapport mais si je comprends bien ce qu'on m'explique ici, on parle de mesures mais il n'y a pas de mesures puisque la seule chose qu'on prend en compte indirectement ce sont les évaluations qui ont été faites par d'autres, dans des textes.

Et donc nous n'avons jamais, de fait, le détail d'une mesure accomplie, sauf erreur.

Éric Laurent : …parce que les études cependant, il y a un chapitre où ils les analysent, où ils parlent des études et qu'est-ce qu'on a mesuré. Ils le disent, mais c'est une mesure au sens de la coche, c'est une mesure strictement au sens de la coche, la seule mesure auquel on assiste. Mais on fait le détail…

Jacques-Alain Miller : …la seule mesure dont nous connaissons le principe : l'échelle, le questionnaire,

avec dix items, quinze items, vingt-quatre items, qui sont déterminés par les expérimentateurs et la subjectivité invitée à s'inscrire là. Le culte de la mesure ne repose que sur cette pratique là.

Donc l'énorme montagne, ce n'est pas qu'elle accouche d'une souris, elle est sur le dos d'une souris si je puis dire, c'est une pyramide qui repose sur cette pointe de la validité du questionnaire, de la pratique du questionnaire et qui elle-même est très peu examinée épistémologiquement, sinon sous le mode de « le miracle de la conversion la subjectivité en objectivité. »

Alors il nous reste assez peu de temps, l'exposé de Serge Cottet pourrait peut-être trouver place la prochaine fois, s'il peut faire l'effort de revenir et nous pourrions donner la parole à Marie-Hélène Brousse qui a présenté, qui vient de me montrer un texte plus bref et qui pourrait nous servir à conclure aujourd'hui ?

Marie-Hélène Brousse : Jacques-Alain Miller a bien voulu me demander ce que m'inspirait le rapport publié récemment par l'Inserm.

J'interviens après un certain nombre de collègues que vous avez entendus. J'ai trouvé remarquables leurs analyses parfaitement argumentées leurs critiques. Aussi ne servirait-il de rien que je redise, éventuellement moins bien, ce qu'ils ont souligné avec rigueur et qu'il était nécessaire de déployer. Je vais donc plutôt vous exposer les idées que la lecture de ce texte a produite en moi, de façon un peu radicale. Je le ferai à partir du principe analytique qui consiste à s'enseigner de ce dit l'autre, à prendre appui sur sa position, particulièrement dans le cas d'un transfert négatif, comme c'est ici incontestablement le cas.

1. La psychanalyse est absente de ce rapport sur les psychothérapies comme c'est manifeste dès l'avant-propos où le terme de psychanalytique n'apparaît pas, remplacé qu'il est d'emblée par celui de psycho dynamique. Lorsqu'il apparaît ultérieurement, c'est la plupart du temps entre parenthèses, accolé à psycho dynamique. Cette présence-absence est à interpréter : amalgame, double jeu permettant de dire, face aux critiques précises, qu'on parle de l'un quand on parle de l'autre, ou encore ignorance. Je crois plus juste de dire qu'il s'agit d'un vœu, que pour ce rapport, la psychanalyse n'existe plus, qu'elle est morte. L'analyse développée dans et depuis les Forums par Jacques-Alain Miller, et en particulier face aux réactions des analystes qui se sont réjouis de l'amendement Mattei, est par-là même validée. On ne mentionne pas la psychanalyse, non pour lui faire une place de choix, d'exception dans le champ psy, mais parce qu'on veut pour elle la solution finale, que ce rapport, scientifique, prétend justifier. De même l'affirmation par Jacques-Alain Miller de la dissolution pour le maître moderne de la psychanalyse dans la notion de psy, ici psycho dynamique, est-elle démontrée.

2. J'ai qualifié ce rapport de scientifique. Ce n'est évidemment pas un jugement de valeur. C'est un fait. Il est scientifique parce qu'il est le produit d'une des plus hautes autorités dans le monde scientifique. Il en a donc le label. D'où la proposition suivante : il n'existe plus aujourd'hui de vraies et de fausses sciences. Nous devons cesser de nous rassurer avec cette bluette qui relève d'une conception de la vérité non compatible avec le discours de la science lequel, comme Lacan nous l'a pourtant démontré en 1970, au chapitre VI du séminaire l'*Envers* pour être précis, « ne fait de la vérité qu'un jeu de valeurs » et se « débarrasse du dynamisme du travail de la vérité. » Il s'agit donc « d'une manipulation de chiffres ». (p. 103) Le discours de la science contemporain n'obéit qu'à cette règle de réduction. Il ne convient donc pas de confondre l'objectivation avec l'impartialité et la vérité. La science recouvre des discours hétérogènes, certains m'impressionnent quand ils sont hautement mathématisés, d'autres sont confondants d'imbécillité, lorsqu'ils

réduisent la méthode expérimentale à une manipulation grossière. Il n'en demeure pas moins qu'ils relèvent du même champ scientifique.

Peut-être avez-vous à l'esprit la fameuse formule de Canguilhem à la fin de l'article dans lequel il questionnait le statut scientifique de la psychologie : Il s'agissait d'un « conseil d'orientation » au psychologue de la part de l'épistémologue. En prenant la rue des Écoles, selon qu'on prend à gauche ou à droite, on peut se retrouver au Panthéon des grands hommes de la nation, ou bien au commissariat de police. Je pense que cette remarque est obsolète aujourd'hui. Pour aller au Panthéon, il faut passer par le commissariat de police. Lacan, dans ce même chapitre, le disait déjà : « La science est la science du maître » et de ce fait il lui est interdit de se poser la question de l'artisan du fait. C'est ce qui fait le fait scientifique d'autant plus fait.

La littérature scientifique est donc très inégale, elle charrie un grand nombre de déchets, mais elle avance toujours dans la même direction, la réduction du réel, fut-il humain, aux chiffres. En ce sens ce rapport Inserm lui appartient, dans la catégorie déchet. Mais il nous appartient, à nous, de renoncer à la science comme modèle de savoir idéal pour la mettre à sa juste place à partir du discours analytique.

3. Comment se servir de ce rapport lamentable ? Pour parler lacanien on peut s'en passer à condition de s'en servir.

A. L'absence de la psychanalyse, et en particulier lacanienne, dans ce rapport répond de façon évidente à un dessin politique planétaire pour ce XXIe siècle. Mais cela ne nous exempte pas de voir la part que nous prenons à ce dont nous nous plaignons. Si nous avons réussi à imposer la psychanalyse comme pratique sociale pour le grand nombre, nous ne sommes pas parvenus à installer la psychanalyse dans une place légitime dans le champ des savoirs. Il est vrai que nous avons du mal à transmettre de façon claire en quoi consiste l'expérience analytique, dans un langage compréhensible pour la communauté scientifique, voire pour nous-même. Expérience n'est pas expérimentation, mais pourtant nous produisons des effets dans un dispositif réglé, effets que nous pouvons objectiver.

B. J'ai repensé à une année de travail que Jacques-Alain Miller avait organisée dans le cadre de la section clinique et dont les travaux avaient été publiés dans le numéro 40, soit en 1987, sous le titre *Le calcul de l'interprétation.* Il nous avait réunis en nous proposant un canevas : une interprétation, son contexte signifiant, ses effets. Je pense que pour beaucoup d'entre nous cette rigueur méthodique avait été mémorable. Elle l'a en tout cas été pour moi. Je suis allée relire la présentation de ce numéro. Sous Irma, on le reconnaît quand il écrit « on l'aura compris : il s'agit de faire parvenir les Lumières jusque dans les recès les plus obscurs de la pratique de la psychanalyse » ou encore « Il s'agit de prendre de la graine de Bourbaki ». C'est en revenant à cette orientation que Pierre-Gilles Gueguen et moi-même avons proposé aux participants de la troisième année de psychanalyse appliquée que le séminaire de recherche mensuelle soit consacré à la mise en mathème des cas présentés. Réduire le cas, dont le récit est encore trop souvent fait par nous comme celui d'une histoire ordonnée par les avatars du sens, au mathème. Lacan dans ce même chapitre de l'Envers dit que nous ne devons pas oublier que « la configuration subjective a, par la liaison signifiante, une objectivité parfaitement repérable, qui fonde la possibilité même de l'interprétation ».

C. Il me semble donc que nous avons encore à développer les moyens spécifiques par lesquels nous pouvons parvenir à l'objectivation, lesquels ne relèvent pas de la méthode expérimentale mais de la formalisation et de l'extraction. C'est un chantier de recherche. Le moment est-il venu de présenter notre méthode de façon combattante et notre technique aussi. Je constate avec un certain

étonnement qu'il convient que nous soyons encore plus radicalement structuraliste, y compris dans la perspective du dernier enseignement de Lacan.

D. Il est nécessaire pour nous de renouer des échanges avec les neurosciences et de ne pas laisser les TCC s'en faire les représentants de commerce. Jacques-Alain Miller l'avait fait, il y a des années, avec Changeux, avec le succès que l'on sait…

Jacques-Alain Miller : …je ne sais pas quel est le succès que j'ai eu. J'ai simplement inventé pour Changeux le nom de « Homme neuronal », c'est moi qui l'ai inventé pour lui…

Marie-Hélène Brousse : …oui, vous lui avez donné une base épistémologique pour dix ans !…

Jacques-Alain Miller : …je lui ai donné simplement cette expression qu a contribué au succès de son livre mais je ne suis pas sûr que c'est un succès pour nous…

Marie-Hélène Brousse :…vous avez fait la démonstration de l'efficacité de la méthode analytique. …qu'il n'avait pas trouvé l'homme neuronal – vous l'avez trouvé – et il en a jouit pendant …Enfin, pour ce que j'en sais le modèle de l'homme neuronal est aujourd'hui obsolète pour de nombreux chercheurs en neurosciences. Il convient de cerner quels profits nous pouvons tirer de leurs travaux. Lacan n'a cessé de réaliser ce type d'opération, ou d'OPA sur les avancées des savoirs qui lui étaient contemporaines.

E. En conclusion je dirai que ce rapport m'a donné le désir, peut-être un peu cinglé, que je soumets à votre jugement, de participer à la production d'un précis de méthodologie psychanalytique conforme à nos postulats fondamentaux et présentant notre alternative à des critères d'évaluation non conformes à notre discipline ou encore, idée souvent évoquée mais jamais réalisée, de publier des résultats de psychanalyse appliquée, d'établir et de publier les échanges que nous pourrions avoir avec les neurosciences. Nous avons à occuper la place qui est la nôtre, toute cette place. Dans cette perspective, j'ai commencé par la lecture d'un prix Nobel que tout le monde doit déjà avoir lu E. Kandel, dans la double perspective de voir quelle représentation de la psychanalyse ont les neuroscientifiques et quels types d'information chercher dans ce champ.

Bref comme disait Freud de la Gestapo, je recommande la lecture de ce rapport à tout le monde.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : bien, c'est l'heure et nous allons encore une fois… sur le thème du rapport de l'INSERM, en commençant la fois prochaine par Serge Cottet, la proposition de Serge Cottet, et Éric Laurent.

Merci à tous ceux qui sont intervenus.

Fin du *Cours XII* de Jacques-Alain Miller du 17 mars 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Treizième séance du *Cours*

(mercredi 24 mars 2004)

XIII

Alors avons-nous donné ici trop d'importance au Rapport de l'Inserm, et est-ce que nous nous sommes laissés aller à une certaine ébullition qui serait disproportionnée avec l'occasion ?

Est-ce que notre réponse a été adéquate aux stimulus ?

Dans d'autres lieux qu'ici, j'ai pu entendre que cela était mis en question puisque les thérapies cognitivo-comportementalistes ne sont pas d'aujourd'hui et que l'effort de leurs promoteurs pour se frayer un chemin vers l'administration et vers le public, ces efforts sont bien connus.

Eh bien, en dépit des objections sommaires que j'ai pu entendre à ce sujet de la part de collègues psychanalystes qui pensent que la psychanalyse va de mieux en mieux dans ce pays, je crois, nous croyons, que notre réponse qui se développe est adéquate, vient à son heure, a souligné que non seulement les thérapies cognitivo-comportementalistes ne sont pas à proprement parler des psychothérapies, qu'elles ne sont pas à vrai dire non plus des thérapies, qu'elles sont, comme on a pu le dire d'ailleurs ici, des pratiques de rééducation, et disons des conditionnements.

Et quelle que soit la réponse qu'on apporte à la question de savoir ce qu'on peut ou non évaluer des psychothérapies, on pourrait répondre que les TCC ne sont pas dans la course, qu'elles ne sont pas des thérapies mais des conditionnements, et cela nous obligera à regarder de plus près le concept de conditionnement qui est dissimulé dans ce qu'on présente comme un banc d'essai.

Quelle que soit l'antiquité de la question qu'elle pose, nous maintenons qu'il y a depuis la rentrée 2003 une nouvelle configuration qui se met en place, une politique de réduction des marges de non-conformité à la règle.

Et que ce Rapport de l'Inserm qui progressivement s'écroule, dont les promoteurs, depuis un mois, se désolidarisent, néanmoins annonce une nouvelle époque, un nouveau codage de toutes les pratiques thérapeutiques relatives au psychisme.

Et puisqu'il est venu à beaucoup ces derniers mois de se référer à Michel Foucault, disons dans ces termes que nous assistons aux prodromes d'un passage d'un ancien régime à un nouveau régime de toutes les pratiques thérapeutiques relatives au psychisme.

Foucault dans son ouvrage qui a fait date, *Surveiller et punir,* soulignait comment l'illégalisme qui avait été toléré sous le dit ancien régime, le régime absolutiste, avait cédé la place à une intolérance nouvelle à la non-conformité.

Et sa thèse, qui a été sans doute depuis lors compliquée, parfois contestée, n'en garde pas moins sa force et sa pertinence, que dans l'ancien régime, que toutes les règles ne soient pas appliquées était une condition du fonctionnement social. Ne pas avoir à appliquer toutes les règles, même quant elles sont formulées, n'est pas à proprement parler une règle supplémentaire, c'est l'ouverture pour des pratiques aléatoires et hétérogènes.

Et dans son analyse classique, il pouvait inscrire à la rubrique de cet illégalisme le privilège exemption statutaire à la règle, mais aussi bien la permission laissée à l'inobservation générale de certaines règles. Une liberté par rapport au règlement, la faculté laissée à ce que le règlement puisse tomber en désuétude, quitte à être de temps à autre réactivé.

Et l'ancien régime, c'est en passe, le régime actuel est en passe pour nous de devenir l'ancien, est celui où un pouvoir consent, silencieusement, à l'impossible d'obéir en tout point au règlement. Et les marges, par rapport au règlement, sont, disons-le dans notre langage, spécialement investies, spécialement précieuses, et dans cet ancien régime quand on touche aux marges, à la latitude de la marge et parfois aussi bien à l'autorisation du privilège, eh bien ça suscitait de l'agitation.

Eh bien c'est ce qui se répète aujourd'hui où commence à s'implanter un nouveau régime de nos pratiques. Un nouveau régime qui entre dans la zone psy, c'est-à-dire qui entre dans ce qui jusqu'alors était comme une marge, parfois une alvéole, dans l'espace de la production-consommation.

Dans ce que nous avons connu comme l'ancien régime de ces pratiques, entrer dans la zone psy, c'était entrer dans une zone - pour le dire dans des termes crypto-freudiens - dans une zone qui ne connaît pas le temps et où l'unique, la singularité, avait permission de se manifester et d'être pris en charge.

Donc la zone psy était jusqu'à présent, vaille que vaille, une zone préservée et dont on peut dire, avec le recul que nous donne l'actuel mouvement, une zone dont le paradigme était en définitive psychanalytique et certes nous nous sommes plaint longtemps qu'elle l'était insuffisamment, que la psychanalyse en institution, ça n'était pas la psychanalyse. Mais avec le Rapport de l'Inserm, ce fut pour nous l'instant de voir que le pouvoir, comme disait Foucault, le pouvoir administratif, le pouvoir d'État, entendait désormais procéder à un recodage des pratiques et changer le paradigme, changer le paradigme qui était jusqu'à présent peu ou prou dominant. Passer du paradigme psychanalytique au paradigme TCC. C'est de ça qu'il est question.

Nous l'avons repéré dans la lecture de ce Rapport mais la dynamique de cette substitution est destinée à aller bien au-delà, jusqu'à réduire la zone psy, jusqu'à y introduire la production-consommation : ses valeurs, ses méthodes, ses calculs, l'impératif du calcul.

Et donc, ce que nous avons vu, ce que nous voyons sous nos yeux se dessiner, c'est l'ambition qui consisterait à effectuer la résorption de la zone psy dans la production-consommation.

Cela s'effectue par l'évaluation, une évaluation qui est en fait toujours à double face, elle se présente au nom de l'efficacité mais elle est toujours doublée par le coût. L'évaluation se présente comme un résultat simple alors que l'évaluation, c'est toujours un rapport, de l'efficacité et du coût. Et le marqueur d'efficacité grandit chaque fois que celui du coût diminue.

Et ce coût est comme là un double souvent invisible du discours de l'évaluation, y compris dans le Rapport de l'Inserm.

Donc, sans doute que les TCC sont bien connues, le comportementalisme, on le réfère à Watson, à son ouvrage de 1924-1925, on fait de Pavlov le premier comportementaliste avant la lettre : comme nous l'avons dit la dernière fois le cognitivisme s'y est ajouté mais nous les connaissions bien dans le cadre de la psychologie expérimentale, nous les connaissions comme des vecteurs d'expérience de laboratoires.

C'est environ il y a trente ans que ces doctrines expérimentales sont passées à un autre stade, celui de l'application thérapeutique, et qu'elles se sont présentées comme alternative aux méthodes classiques de la psychiatrie et de la psychologie clinique.

Aujourd'hui, telle qu'elles se présentent à nous ici et maintenant, dans ce pays, ne nous y trompons pas comportementalisme et cognitivisme sont devenus les vecteurs du recodage des pratiques thérapeutiques relatives au psychisme et d'abord par une évacuation – ça a été signalé en passant - une évacuation du psychisme

qui était, en effet, l'ambition initiale de Watson parce que le comportementalisme, enfin ça fait bien longtemps qu'il a rencontré la psychanalyse, ces retrouvailles d'aujourd'hui sont déjà inscrites à l'origine puisque le comportementalisme, c'est une réaction à la psychanalyse.

C'est le rejet de l'exploration de l'intériorité au bénéfice d'une approche tout en extériorité manipulable.

Et le cognitivisme, à cet égard, a poursuivi sur cet élan pour réduire le psychisme à ce qui se présente aujourd'hui comme un binaire cognition-émotion. Laissons derrière nous Watson qui finit à Madison Street comme expert en marketing.

Ce que nous avons conservé de cette époque initiale, c'est le schéma qui reste valable pour toutes les TCC, le schéma stimulus-réponse dont le fondement est l'adéquation de l'individu, de l'organisme individuel à l'environnement. La réponse est dans le cadre de ce schéma, ce que Lacan définit comme ce qui permet à l'individu de se maintenir en vie.

L'adéquation, latin *adæquatio*, que rappelle Lacan, pour dire - et c'est ce qui nous indique la voie par laquelle nous pourrons procéder - l'*adæquatio* est une bouffonnerie. Lacan ramène le terme latin parce qu'il est présent dans la formule, moquée par Heidegger, de *adæquatio rei intellectus*, l'adéquation de l'entendement à la chose, pour définir ce qui serait la Vérité (c'est dans le petit essai de Heidegger qui s'appelle *De l'essence de la Vérité*, et le transposer à l'*adæquatio rei affectus*, l'adéquation de l'affect à la Chose.

Sur le fondement du schéma stimulus-réponse et de la prévalence de l'adéquation, on n'a jamais affaire qu'à des dysfonctionnements, à des réponses inadéquates dont on suppose qu'elles sont toujours susceptibles d'être rétablies.

Eh bien, avant de donner la parole à Serge Cottet pour qu'il nous apporte aujourd'hui ce qu'il avait déjà préparé pour la dernière fois et les autres collègues ici présents, je dirais simplement pour commencer à revenir de ce monde enchanté des TCC dans lesquelles nous sommes entrés et que nous avons déployées devant vous dans leur langage - il a bien fallu en passer par-là - je dirais que ce que Lacan a appelé le réel, c'est un stimulus mais un stimulus qui a cette propriété spéciale de toujours stimuler une réponse inadéquate et qui, par-là même, est conditionnée à se répéter dans son échec.

C'est ce que veut dire *il n'y a pas de rapport sexuel*. Et d'ailleurs c'est au moment où Lacan introduit dans un écrit, *L'Étourdit*, cette formule, qu'il se réfère au schéma stimulus-réponse. Disons, pour simplifier, comme à notre habitude, que le stimulus en tant que sexuel n'est pas susceptible de réponse adéquate. Il n'est pas susceptible d'une réponse qui cesserait de se répéter et rétablirait l'adéquation.

C'est en ce sens que la croyance psychologique en l'*adæquatio* reste théologique en son fond, signale Lacan, et il ne faut pas moins qu'un dieu pour faire s'accorder l'organisme et l'environnement. Et c'est aussi ce qui nous fait apercevoir que le scientisme est, de nos jours, compatible avec le spiritualisme.

Alors le nom de Dieu, aujourd'hui, disons que c'est le normal. On nous propose sous des atours scientifiques, en fait une théologie du normal, alors que le b-a-ba de ce que nous enseigne la psychanalyse par le biais de Lacan, c'est que le psychique comme tel n'est pas normal et c'est ce qui se rassemble dans la formule *il y a pas de rapport sexuel*.

Ramener le psychique au normal, la normativation du psychique, c'est sa disparition, c'est sa suppression. Et c'est ce qui s'accomplit dans cet écrit, qui est toujours retenu, je crois, par l'Inserm. Ils se sont rendu compte tout de même qu'il y avait une difficulté à le mettre dans le public, disons que c'est là la vérité pour nous au moins, la vérité de ce qui anime aujourd'hui les promoteurs administratifs et praticiens des TCC.

Je vais interrompre ici cette présentation que j'aurais sans doute l'occasion de poursuivre, peut-être la fois prochaine, et je donne la parole à Serge Cottet.

Serge Cottet :

Sur le rapport Inserm

Les TCC : doctrine anglo-saxonne appliquée aux délinquants sexuels[1]

Commentaire d'une étude sous la direction de C. Mormont :

Les délinquants sexuels : Théories, évaluation et traitements, Paris, Frison Roche, 2003

Le rapport de l'Inserm, on l'a vu, prend parti pour les TCC en raison d'une « évidence empirique solide », selon leur expression. Un exemple de cette évidence est apporté par un ouvrage synthétique concernant l'évaluation des résultats thérapeutiques dans le traitement des délinquants sexuels. En fait un pur et simple dressage. Depuis une vingtaine d'années, psychiatres et psychologues sont de plus en plus sollicités pour expertiser des sujets reconnus coupables de délits pervers (viols, pédophilie). La justice demande à ces spécialistes des programmes d'évaluation du risque de récidive et de dangerosité. Le poids croissant des préoccupations sécuritaires conduit à majorer la prédiction du risque sur tout autre considération.

Deux types d'approche pour cette évaluation sont élaborés : l'approche clinique et l'approche actuarielle. Cette dernière, fondée sur des variables objectives et des caractéristiques socio-démographiques de l'individu, a pris le pas sur l'approche clinique. Celle-ci, établie sur les critères diagnostiques du DSM IV, a une fidélité inter-juges peu élevée. Les concepts de personnalité anti-sociale par exemple sont sans valeur prédictive en ce qui concerne la violence. Les méthodes projectives existent de même que l'interprétation analytique du TAT, utilisé en Europe, à l'exception notoire de la Grande-Bretagne. Cependant, on ne parvient pas à établir le profil clinique du délinquant sexuel, malgré les tests de personnalité. Le MMPI (Minnesota Multiphasic Personnality Inventory) contient 567 items mais ne peut démontrer l'existence d'une relation entre profil psychopathologique et type de scénario délictuel. Les violeurs, qui ne sont pas tous psychopathes, se partagent entre personnalités narcissique, schizoïde, évitante, dépendante, passive-régressive. De plus, le DSM ne distingue pas précisément paraphilies et délinquance. Les traitements sont donc éclectiques et les classifications peu fiables. Ces conditions offrent un boulevard à l'empire du cognitivisme. Le nommé Campbell de Montréal, notamment, tout en distinguant soigneusement le *mind* et le *brain,* comme on nous l'a rappelé la semaine dernière (Marie-Hélène Brousse), a mis en cause la valeur scientifique de ce profilage pour adopter des thèses franchement organicistes. En l'an 2000, son article « Sexual predator evaluations and phrenology : considering issues of evidentiary reliability », au moins par son titre, nous rappelle que l'esprit est un os, comme disait Hegel, et renoue sans complexe avec l'observation, inaugurée par Lavater et Gall, du cerveau du criminel.

Le rapport de l'Inserm souligne certes la difficulté du choix d'une mesure d'efficacité thérapeutique au moyen d'une seule variable. Mais justement dans le cas des thérapies des délinquants sexuels, dont les actes délictueux sont définis par la loi, on doit pouvoir mesurer le taux de récidive (*relapse*) après identification du *pattern* le plus inadapté. Le *Sotep* (*Sex Offender Treatment Evaluation Project* ; p. 101) des années 90 vise à mesurer l'efficacité du programme de traitement appliqué aux délinquants sexuels dans les prisons anglaises, irlandaises et finlandaises. L'évaluation des progrès porte sur les attitudes sexuelles et les

[1] Texte fourni par l'auteur.

distorsions cognitives. Des échelles d'évaluation existent, exprimées en termes de statistiques quant aux récidives sexuelles (SVR 20 – *Sexual Violence Risk*).

Les théories appliquées aux délinquants furent d'abord comportementalistes avant que le cognitivisme ne s'y associe. Initiées dans les années 50, ces techniques recourent au conditionnement aversif qui joint au comportement sexuel déviant un choc électrique ou des scènes de terreur insupportables (cf. le programme Ludovico dans le film *Orange mécanique* de Stanley Kubrick). La technique consiste à associer un stimulus aversif, soit un stimulus sexuel déviant (une image) soit à l'excitation qu'il provoque : la réponse conditionnée devient l'anxiété (notée également dans le rapport Inserm) qui se substitue à l'excitation. Encore en usage dans les années 70, l'éventail des techniques s'est élargi en raison « d'objections éthiques », selon les auteurs du rapport. Le rapport de l'Inserm ne fait pas référence à ce point. Il faut dire qu'en France, depuis la guerre d'Algérie, la gégène a perdu de son influence.

Les techniques de reconditionnement ont pour principe de transférer le pouvoir excitant du fantasme à un stimulus non déviant. On détourne l'énergie libidinale vers des objets plus catholiques, choisis par l'expérimentateur. Le sujet est donc exposé par évocation de ses fantasmes, par présentation d'images et de récits, au stimulus déviant et l'excitation provoquée est récupérée au profit d'un stimulus non déviant. Les thérapies comportementales visant uniquement la modification de la préférence sexuelle ont été abandonnées ou sont adjointes à des théories cognitivistes. À l'heure actuelle aux États-Unis on répertorie 1800 programmes de traitement pour délinquants sexuels qui associent comportementalisme et cognitivisme.

Le *bio-feedback* désigne les procédures par lesquelles le sujet soumis à l'excitant est informé de sa réponse pénienne par un pléthysmographe, qui doit lui permettre d'apprendre à contrôler et à inhiber la réponse sexuelle (p. 147). C'est aussi sur la base du principe de la conservation de l'énergie qu'est fondée l'expérimentation dite du *fading* dans les années 90 par un certain Maletzky qui associe cognitivisme et *behaviour therapy*. Cette technique, digne des instituteurs sadiens des *120 journées de Sodome*, manipule l'énergie libidinale en la transférant par dressage du mauvais objet à l'objet convenable (*Traeting Sexual Offender*, Londres, 1991). Un jeune pédophile hétérosexuel a une faible réponse pénienne face à un stimulus « femme adulte ». La thérapie vise à reconditionner cette réponse, faible mais existante qui doit remplacer la réponse sexuelle déviante. On montre ainsi au jeune homme des images de filles prépubères suivies immédiatement de stimuli représentant des femmes adultes afin que l'excitation induite originellement par les stimuli déviants soit progressivement déclenchée par les stimuli non déviants (p. 147). Déconnectée de son fantasme, l'énergie libidinale libérée est désormais à la discrétion du fantasme du thérapeute gérant celui de son patient à la façon d'un capital constant, instruit peut-être par cette propriété qu'a la pulsion (*drang*, la poussée), soulignée par Lacan dans le Séminaire XI, d'être indifférente à son objet. Cette propriété, caractéristique de la plasticité de la libido freudienne, trouve ainsi un champ d'application des plus cyniques en faisant, soit dit en passant de l'objet féminin un élément interchangeable au gré de l'expérimentateur.

Pourtant, M. Maletzky (1991) pousse le cynisme plus loin encore dans ses programmes de reconditionnement orgasmique. Le sujet doit se masturber en pensant à des fantasmes jusqu'à ce qu'il approche de l'éjaculation. À ce moment, il doit changer immédiatement de support fantasmatique pour en adopter un qui ne soit pas déviant. L'utilisation de ces techniques est difficile avec des sujets qui ont peu de

fantaisies non déviantes ; dans ce cas, Proulx (*La modification des préférences sexuelles*, Montréal, 1993) conseille d'y adjoindre un support audiovisuel. Cette introduction forcée de l'objet *a* dans la représentation doit porter l'excitation au point culminant et l'associer définitivement au signifiant du bon goût choisi par l'expérimentateur.

Aux techniques cyniques de la gestion du fantasme, par rectification objective, le cognitivisme ajoute une note humaniste dans sa visée d'une rectification subjective. Elle vise en effet à subordonner le changement comportemental à un changement de système idéïque propre au délinquant. Certes la rééducation sexuelle et l'information jouent un rôle, mais la pointe du cognitivisme en cette matière, comme dans beaucoup d'autres, consiste à rectifier des erreurs d'évaluation. Celles-ci sont codifiées dans des programmes constitués d'échelles de mesure des distorsions (*Cognitive Distorsion Scale*), rassemblés dans le SOTP (*Sex Offender Treatment Program*) déjà cité. Deux échelles de quinze items (non encore publiées) distinguent ces distorsions cognitives des identifications émotionnelles. Par exemple, il s'agit de discriminer les pédophiles extra-familiaux et les pédophiles incestueux…

Le point le plus important soulevé dans les questionnaires porte sur l'empathie des délinquants sexuels pour leurs victimes. On désigne en général par ce terme quatre éléments (cf. Marshall et Hudson, Canada, 1995) : la capacité de différencier adéquatement les états émotionnels d'autrui (*emotional recognition*) ; la capacité de se mettre soi-même à la place de l'autre et voir le monde comme il le voit (*perspective-talking*) ; la capacité d'éprouver une émotion semblable (ou presque) à celle qu'éprouve l'autre (*emotional replication*) ; la capacité de décider d'agir ou non sur la base de ses propres sentiments (*respons decision*). On cherche en effet à mesurer l'empathie pour la victime et plus précisément les croyances erronées des délinquants concernant le plaisir éprouvé par la victime lors du contact (le degré de jouissance sexuelle ne figure encore sur aucune échelle). Le *Sex Offense Attitudes Questionnaire* concernant le délit a été développé par M. Proctor en 1994 afin d'évaluer les aspects du mécanisme de dénégation chez les abuseurs sexuels. Le contenu cognitif, c'est-à-dire, les croyances et perceptions du délinquant, est différencié en trois catégories : le sujet lui-même (la *Self-Esteem Scale*, créée par Northon ; p. 102), la victime et la situation. La catégorie relative à la victime est fondamentale dans la mesure de l'empathie. Elle conditionne en effet l'évaluation du risque, c'est-à-dire la récidive (cf. p. 48 exemple). Le *Sex Offense Attitudes Questionnaire* cherche à évaluer le mécanisme même de la dénégation chez les abuseurs sexuels à partir de trente items répartis en quatre sous-échelles qui mesurent la sous-estimation du tort causé à la victime (p. 116) : *Denial of planning*, *minimisation of victim harm*, *Denial of future risk* et *Absolute denial*. Bien entendu, ces programmes thérapeutiques se fondent sur la croyance au déficit d'empathie à l'égard de la victime, conçue comme une sorte de philogistique manipulable en laboratoire. Le SOTP comporte donc un programme de base dont l'objectif est d'augmenter l'empathie. Sans avoir lu Lacan, les expérimentateurs doivent pourtant expérimenter eux-mêmes que le principe « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même » est inapplicable en matière de rapport sexuel. J'ajoute que les sentiments étant toujours réciproques, on a beaucoup de raisons de penser que les affinités du sujet avec sa victime ne sont pas rares. Après avoir renforcé ainsi les identifications imaginaires, qui sont pourtant largement mises à contribution dans la perversion pédophile, on ne doit pas s'étonner que le taux de récidive soit élevé (exemple : échelle spéciale pour les parents pédophiles qui ne manquent pas d'empathie).

Outre que ces échelles d'empathie ne permettent pas de discriminer un groupe violent d'un groupe normal, l'essentiel des résultats montre que les délinquants sexuels, comme dit M. Beckett (1994), sous-estiment les problèmes liés au comportement sexuel déviant. En 1997 et 1999, Marshall et autres, en utilisant le *Child Molester Empathy Measure*, montre que les délinquants sexuels ont autant d'empathie générale pour les adultes que pour les enfants mais manquent d'empathie à l'égard de leurs victimes, ce qui rend difficile toute prédiction. Comme le dit le rapport de l'Inserm, les questionnaires de personnalité *in vivo* peuvent différer notablement des échelles d'évaluation. Comme la plupart de ces sujets sont en prison, il ne faut pas s'étonner qu'ils majorent eux-mêmes le trouble cognitif en présentant des difficultés à identifier les sentiments d'autrui, la surprise, le dégoût, les sentiments de peur et de colère et en général la sous-estimation de l'expression du refus chez les enfants. C'est à ceux-ci que s'adressera le thérapeute en proposant une liste de sentiments et d'affects parmi lesquels chaque sujet doit identifier ce que sa victime a exprimé. Cette thérapie d'identification conduit à des jeux de rôle où le pédophile prend la place de sa victime. Dans ce théâtre de la cruauté, on réalise une mise en scène du transitivisme de la relation spéculaire, sorte d'aménagement d'un complexe d'intrusion expérimental où le tranchant mortel se voit émoussé par le commandement chrétien : « tu aimeras ta victime comme toi-même ». Sur ce point, comme le note l'auteur du rapport, la culture du sujet doit être prise en compte dans le dépistage des distorsions cognitives. Au Canada, notamment, les autochtones inuits et algonquins ne comprennent pas l'interdiction d'avoir des rapports sexuels avec une fille de quatorze ans, si elle est consentante. On cherche alors à évaluer le degré de distorsion pathogène par rapport à la « non-intégration d'une loi étrangère, coloniale en l'occurrence », dit le rapport (p. 154).

Le cognitivisme vise à substituer une nouvelle programmation à la machine désirante du pervers. Pour déprogrammer, le sujet doit décrire les étapes par lesquelles il est passé pour en arriver à l'acte et identifier l'une après l'autre les cognitions incompatibles avec le comportement sexuel déviant : « Grâce à la construction de la chaîne et à l'identification des facteurs représentant un risque (affects et sentiments, attitudes et cognition), le délinquant sexuel peut développer deux ou trois alternatives au comportement. Elles doivent lui permettre de gérer les difficultés internes et externes qui se présentent de manière à éviter de s'engager plus avant dans le processus de la récidive (…). On demande au sujet de créer une liste des comportements, des pensées et des sentiments indiquant l'émergence ou le retour du processus qui mène à la récidive ». L'élaboration des alternatives possibles au processus conduisant au délit repose, une fois encore, sur l'assimilation du comportement à une erreur de communication. Tout est analysé en termes d'erreur, de mauvaise interprétation, d'inadéquation, de déficit de communication, avec autrui. Les programmes inclus dans le SOTP visent à transformer le délinquant sexuel en manager de son fantasme. On lui apprend la programmation rationnelle de ses affects, les techniques d'alternative au risque, l'entraînement aux habiletés sociales. Tout ce vocabulaire de management souligne les déficits des comportements nécessaires pour atteindre des objectifs sociaux, développer les relations, faciliter l'autonomie de l'individu. Ces programmes d'habileté cognitive, *Thinking Skils Program*, obtenus d'abord sur des schizophrènes ou des alcooliques pour leur inculquer les bonnes manières, sont appliqués maintenant aux délinquants pour leur apprendre la politesse du cœur et les

convaincre de l'égalité des chances entre l'*Offender* et sa victime.

On évoquait mercredi dernier les méthodes soviétiques. Lénine définissait le communisme par les Soviets + l'électricité. Les méthodes rééducatives prônées par les TCC associent, elles, la gégène au lavage de cerveau.

Applaudissements.

Éric Laurent : Oui, à t'écouter, on peut tirer en effet plusieurs aspects. La première qui me venait c'est lorsque tu fais apparaître la gestion par le sujet lui-même de son fantasme, une sorte d'apprentissage du fantasme, tout un vaste appareillage lui est confié, des lieux pour ça, un thérapeute spécialisé pour l'aider, des vidéos, des supports divers ; il a tout un appareillage pour essayer de réorganiser son fantasme.

Deleuze avait mis beaucoup l'accent dans le masochisme sur le contrat masochiste, et en avait fait beaucoup, et on voit là il y a une sorte de faire un néo contrat pervers. On maintient le sujet dans un type de perversions mais on lui donne un autre contrat. On a là une sorte de, le reconditionnement ça rejoint aussi l'idéologie du contrat, il doit être possible de lier quelqu'un à un système pervers nouveau. Mais tout en souhaitant pas, finalement, changer fondamentalement l'action de sa perversion. I faut bien dire les cas sur lesquels il s'appuie sont des cas sur lesquels peu de traitements existent, ce sont des cas, en effet, considérés comme à la limite de tout traitement et justement avec un côté c'est donc bien pour ça que tout est permis. Puisque se sont des sujets qui sont un peu dans la position de l'homo-sacker, enfin de l'homme pour qui la loi s'arrête.

Il y a un pur vivant qui continue et le fait qu'il soit en prison pour de lourdes condamnations dans des pays dans lesquels les lois sont très strictes pour ces – c'est le cas partout – mais en Amérique du Nord les peines sont plus lourdes, et on voit qu'on a une sorte de marge, de terrain de jeu (jeu entre guillements). On se demande si ça n'est pas une bascule vers une sorte de perversion du thérapeute qui est là encouragé par la licence qui lui est laissée à l'ingéniosité du dispositif que tu as décrit.

Serge Cottet : Oui, en effet, je n'avais pas pensé à utiliser l'opposition deleuzienne du fantasme et du programme, … machine désirante, le sujet est machiné, tu as parlé d'expérimentateur…, c'est tout à fait ça, on oppose un programme au fantasme et un programme de déconditionnement marqué lui-même par la décomposition des gestes, le rapport des circonstances, l'inversion des rôles mais dans une parfaite apathie. J'ai évoqué les *120 jours de Sodome* pour cette raison là, une sorte de vidage de tout ce qui comporte justement la question fondamentale c'est-à-dire la jouissance perverse, le pousse à jouir de l'autre, enfin le forçage de jouissance dans l'autre, là les rôles sont complètement en quelque sorte inversés et c'est effectivement dans une positon contractualiste de pervers que l'expérimentateur ou le rééducateur se trouve.

Jacques-Alain Miller : Oui, on vérifie que dans ce cadre, ce cadre qui est à la fois extrême, comme le soulignait Éric Laurent, mais qui aussi du coup se reporte sur l'ensemble de la pratique en question. C'est-à-dire là, les barrières tombent mais tu peux souligner à un moment, on se sert de ce qu'on a expérimenté avec les schizophrènes pour aller jusqu'au bout avec les délinquants sexuels.

Autrement dit, là nous sommes dans une zone limite mais c'est une sorte de point de rebroussement qui nous fait apercevoir la vérité de tout ce dont il s'agit en la matière.

Et on ne sort pas du cadre du conditionnement, conditionnement reconditionnement, programmation, déprogrammation, reprogrammation et donc, il me semble qu'il n'est pas excessif de dire qu'on fondamentalement dans le cadre

conceptuel pavlovien enrichi - sérieusement enrichi - par la prise en compte du schéma cognitif, du fantasme, etc., mais on est dans le cadre du schéma pavlovien dans la mesure où foncièrement c'est le concept de conditionnement qui est la référence et que Pavlov, prix Nobel, lui réservait à ce qui était de l'ordre du réflexe.

Du réflexe c'est-à-dire de ce qu'il pensait pouvoir isoler du fonctionnement du système nerveux comme étant automatique et donc proprement de l'ordre du mécanisme. Et on s'aperçoit simplement ici que tous les termes en jeu sont conçus, en effet, comme des mécanismes. Ça a été énormément enrichi, lui faisait jouer ça sur la salivation du chien, il a commencé par être spécialiste des glandes salivaires, et après il a commencé à expérimenter, à faire des variations sur la salivation du chien, en disant qu'il restait au niveau du réflexe et que l'ensemble des réflexes sature une grande étendue du fonctionnement du système nerveux.

Ici, tout enrichi que se soit, on suppose quand même que l'ensemble fonctionne selon la logique du réflexe, selon une logique automatique. Et avec, me semble-t-il, si j'en crois les expressions que tu emploies, toujours avec une supposition d'adéquation, la supposition d'adéquation reste fondamentale, ce qui fait que la déviance, la délinquance, si extrême soit-elle, est traitée en termes d'erreur ou en termes de déficit ou en termes de dysfonctionnement et qu'en effet la catégorie qui semble ne jamais apparaître - là c'est toi que je questionne - la catégorie qui semble ne jamais apparaître est celle de la jouissance.

Et donc la segmentation du symptôme qui opère dans tout ce qui est TCC et qui est congruente avec le DSM, cette segmentation du symptôme qui se retrouve chez nous quand nous nous référons au sinthome au sens de Lacan, donc là nous pouvons voir en effet nous aussi nous avons été conduit à une certaine segmentation, mais c'est une segmentation qui comporte de façon essentielle le terme de la jouissance, qui est aussi, d'une façon tout à fait extraordinaire, exclue.

Serge Cottet : Oui, d'une façon tout à fait extraordinaire parce que c'est quand même l'occasion ou jamais d'en parler, étant donné que c'est une jouissance sexuelle déviante dont il s'occupe.

Ils arrivent, sur cet exemple extrême, à forclore toute question concernant, le fondement de la perversion. C'est-à-dire quand même le sadisme, la méchanceté, et tout ce qui concerne la volonté d'imposer à l'autre la jouissance et bien sûr si nous nous leur disons, si nous leur faisons l'article sur l'inconscient alors qu'il y a un sens inconscient, au symptôme, à la folie, à l'obsession, à l'hystérie, qu'il y a une part de jouissance qu'on ne peut pas guérir tout de suite, etc., ça peut passer absolument inaperçu. Il faut faire une certaine pédagogie, revenir aux classiques du freudisme pour convaincre l'innocent que dans un symptôme névrotique, il puisse y avoir une part de jouissance inconsciente mais ici elle est absolument à ciel ouvert, mais même sur cet exemple extrême ils arrivent à la méconnaître et à en faire une erreur concernant les besoins fondamentaux de l'autre, les besoins fondamentaux de la victime.

Et donc de même, dans cet exemple où règne la discordance, l'inadéquation, l'absence de rapports, eh bien même là et surtout là il doit y avoir un rapport convenable de réciprocité.

Éric Laurent : Au fond, le sadisme ça se prend par l'empathie en effet, c'est une empathie pour la victime de vouloir diviser l'Autre, l'angoisser, etc., c'est une erreur sur l'empathie, donc on peut le traiter…

Jacques-Alain Miller : …le privilège donné à l'empathie, c'est la traduction de tout ça est vu au niveau du stade du miroir et ce qui fonctionne comme l'Autre, majuscule, alors dont la présence est massive, l'Autre c'est la

loi, punitive, législative celle qui a été votée et celle qui est dans la tradition aussi puisqu'on note qu'il puisse y avoir des références à d'autres types de loi, mais elle donne son cadre et disons la présence de l'Autre majuscule qui est ici massive est en même temps tout à fait et qui donne ses droits justement au thérapeute, cette présence est en quelque sorte, elle n'est pas prise en compte dans le calcul…

Éric Laurent : …aussi le terme d'empathie est très en effet notable puisque après tout nous avions vu sur les travaux de transfert contre-transfert qu'en quelque sorte il y a un courant, dans l'Internationale de psychanalyse, qui vise à ramener le transfert contre-transfert sur une base d'un concept préalable plus profond que le transfert et qui est empathie, et qu'on voit en même temps … un concept qui se met à servir aux cognitivistes, un peu plus loin encore et on va nous expliquer qu'il y a une base commune d'accords entre les praticiens du cognitivisme et nous, c'est l'empathie ! et qu'au fond il doit être possible de s'entendre et d'évaluer ensemble l'empathie…

Jacques-Alain Miller : Est-ce que nous pouvons passer la parole, là, à Dominique Laurent ?

Dominique Laurent :

Du Désir de Standardisation Massive[2]

Le rapport de l'Inserm assure le triomphe des TTC et dénonce dans le même temps le soi-disant peu d'efficacité des psychothérapies analytiques et relationnelles. Cette opération s'inscrit me semble-t-il dans le droit-fil des choix épistémiques opérés par la psychiatrie américaine depuis vingt-cinq ans. C'est pourquoi je reviendrai sur l'histoire récente de cette discipline[3] pour isoler les mêmes processus, méthodes et conséquences entre les années d'établissement de l'empire DSM et notre actualité. La même dérive du «pour tous » s'y fait sentir. Elle aboutit à la disparition d'un savoir spécialisé, à la fausse universalisation «scientifique » et à la déqualification effective.

La rupture du DSM : « l'homme sans subjectivité »

Le changement de style qu'a opéré la classification du DSM (IV) couplée à l'épidémiologie s'est produit au moment où les neurosciences prenaient leur essor. Le changement dans l'approche diagnostique est symbolisé par la publication en 1980 du DSM-III et en 94 du DSM-IV. La rupture est vraiment réalisée avec le DSM-III. La première édition du DSM en 52 donne une bonne représentation de l'état de la psychiatrie américaine après la seconde guerre mondiale où elle avait montré des possibilités limitées face aux tableaux aigus de traumatismes psychiques des soldats au front et avant l'arrivée des divers psychotropes qui modifieront en profondeur la pratique des soins psychiatriques. Cette première version est le reflet de l'influence d'Adolf Meyer sur la psychiatrie américaine que l'on peut considérer comme un compromis entre la psychanalyse freudienne et une conception psychobiologique selon laquelle la notion de réaction de la personnalité à des facteurs psychologiques sociaux, ou biologiques est centrale et l'emporte sur les déterminants génétiques, constitutionnels ou métaboliques. Ces années voient l'essor d'une psychiatrie sociale et communautaire ayant comme conséquence une démédicalisation aussi bien des tableaux cliniques que des intervenants dans le domaine classique de la psychiatrie. Une conjoncture économique

[2] Texte fourni par l'auteur.

[3] On lira avec profit le livre publié sous la direction de A Ehrenberg et A Lovell « La maladie mentale en mutation », Editions Odile Jacob,2001

particulièrement favorable a permis d'assurer la prise en charge de plus de thérapies et de diversifier les catégories de thérapeutes intervenants. Le DSM-II en 68 est resté dans la même logique. Au milieu des années 70 des critiques intenses ont surgi et conduit à une révision fondamentale du DSM et son adaptation à la classification de l'OMS (CIM9). Les critiques portent sur la difficulté d'obtenir des diagnostics fiables et valides indépendants des différentes théories psychopathologiques. Le manque de consensus dans le diagnostic des pathologies mentales (mauvaise fidélité inter-juge pour les épidémiologues) résulte de la diversité des doctrines psychiatriques et d'un désaccord sur les causes des maladies. Il apparaît que tant que la psychiatrie laissera une part beaucoup trop importante au jugement personnel des psychiatres, elle ne pourra pas être une authentique discipline médicale. La construction d'un langage commun quelles que soient les orientations théoriques des cliniciens apparaît la seule solution pour y parvenir. Ce langage commun vise à défaut d'obtenir un consensus diagnostique à partir des causes, d'établir un consensus sur la notion de syndrome. Faute du consensus sur les causes, la description fine du syndrome au moyen d'outils ad hoc (recueils de données fiables avec des critères diagnostiques et d'échelles standardisées), le clinicien coche les symptômes ; leur durée et leur intensité pour diagnostiquer tel syndrome. Ce nouveau consensus obtenu par la coche a pour résultat de laisser penser qu'il s'agit d'entités naturelles dont on connaîtra un jour le dysfonctionnement biologique sous-jacent qui les produisent. Le DSM-III voit le jour en 80 après une bataille menée tardivement par les associations des psychanalystes américains qui ont essayé en vain de soutenir la différence existant entre un manuel de classification épidémiologique peut être utile à la recherche et un manuel diagnostique utile au clinicien. La bataille eut lieu autour de la névrose. Il fut acquis d'inscrire le terme de la névrose correspondante entre parenthèse derrière le terme DSM-III ex-dysthymie (ou névrose dépressive). Le DSM-III R en 87 applique les mêmes principes et le DSM-IV en 94 frappe définitivement d'obsolescence le terme de névrose. Vaincus sur le front de la névrose, les psychanalystes leur furent aussi sur celui des troubles de la personnalité. Si le premier but du DSM-III était d'avoir un langage commun entre les chercheurs et les cliniciens prônant un athéorisme étiologique, le DSM-IV se présente comme un manuel qui pourra servir aussi de support éducatif et d'outil d'enseignement de la psychopathologie. Ce n'est plus seulement un livre de classification. C'est un manuel de psychiatrie auquel s'ajoute une partie thérapeutique découlant de chaque diagnostic. Le DSMIV a pour boussole conceptuelle l'observable à un moment t, La description du symptôme est factuelle, recueillie par un observateur objectif. Le diagnostic détermine une thérapie standardisée du symptôme ou du syndrome. En somme il s'agit d'être expert d'une description de la surface codifiée du comportement humain et le stratège d'un lien de plus en plus direct entre diagnostic de cette surface et type de médication. L'échec thérapeutique est expliqué par une erreur soit dans la précision de la classification soit dans celle du choix de la médication De cette nouvelle clinique est éliminée tout référence au sens, aux signifiants propre du sujet, au temps, à l'inconscient, à la jouissance. Alors que le sujet peut trouver dans la psychanalyse un espoir de libération de sa propre histoire symptomatique dans un processus convoquant éminemment le sens pour extraire ensuite la formule par laquelle il se relit à son partenaire symptôme ou pour reprendre un moment plus tardif de l'enseignement de Lacan le réduire au hors sens de l'appareil symptôme articulé à la jouissance ; cette nouvelle clinique articulée aux médicaments d'un côté et aux TTC de l'autre permet au sujet de se libérer de toute explication causale,

de tout sens et d'affirmer une illusion de toute puissance. Il peut désormais en toute légitimité refuser l'empire du sens, méconnaître le guide caché de son action dans le monde que nous appelons fantasme et le réel auquel il se cogne. L'homme du DSM-IV est un homme à qui est refusée toute subjectivité. Ceci est tellement vrai qu'à mesure que la fragmentation clinique se répand, le passage à l'acte apparaît de plus en plus énigmatique. La multiplication des passages à l'acte meurtriers émanant d'enfants ou d'adolescents aux États-Unis a fortement ébranlé l'opinion américaine et conduit à la mobilisation de toutes sortes de savoirs qu'ils soient sociologiques, éducatifs, voire juridiques pour tenter de comprendre ce que la clinique psychiatrique actuelle ne peut élucider. À l'unité dramatique du passage à l'acte répond la fragmentation de l'item clinique, l'un n'ayant plus de rapport avec l'autre. L'ambition du DSM-IV, instrument de l'American Psychiatric Association est une subversion radicale du symptôme au nom d'un nouveau S2 qui fait table rase de la clinique psychiatrique classique et des apports de la psychanalyse.

De l'efficacité de l'évaluation à la dérive du « pour tous »

Le DSMIV prétend guider la clinique psychiatrique par son caractère purement empirique et par-là permettre la globalisation et la prédominance de l'American Psychiatric Association sur la psychiatrie mondiale. SI Le DSM-III R insistait sur la nécessité d'une bonne formation clinique spécialisée des utilisateurs, ceux-ci n'ont plus nécessairement la qualification de psychiatre. Ainsi un auteur canadien Lehmann dans un article du Journal canadien de psychiatrie pouvait écrire en 86 « le diagnostic psychiatrique est facilité par les méthodes modernes, la plupart automatiques et la pratique psychopharmacologique n'est pas si compliquée pour être fort bien enseignée en deux ou trois semaines à des médecins généralistes et internistes brillants et très motivés ». Le DSM-IV n'a plus ces précautions. Le manuel est en effet recommandé aux psychiatres, médecins, psychologues, travailleurs sociaux, infirmiers, ergothérapeutes thérapeutes de la réhabilitation, conseillers et autres professionnels de la santé et de la santé mentale. Cette dernière catégorie inclut, bien entendu, les gestionnaires de la santé, autorités politiques ou assureurs qui ont ainsi un outil de travail commun avec les cliniciens probablement pour permettre entre autres choses un contrôle plus strict de l'activité médicale sous un couvert scientifique. Aux États-Unis, nous savons combien l'usage de ce manuel est déterminant dans le système de remboursement des soins. Cette psychiatrie descriptive du DSM permet ainsi de faire des diagnostics sans qu'aucune formation psychiatrique ne soit nécessaire. Elle rend en outre plus réalisable et moins chère la recherche épidémiologique en permettant l'observation et le recueil d'informations diagnostiques par des enquêteurs non spécialisés. Au moment où le débat se déchaîne en France sur l'évaluation des psychothérapies et la formation de ceux qui les pratiquent, il est assez piquant de constater que l'APA ne s'encombre plus depuis longtemps de ce type de débat Elle a mis au point un système dont l'ambition est de résorber dans l'universel le malaise de la civilisation. Le DSM-IV est un manuel accessible à tous et fait pour tous. Les diagnostics et les stratégies thérapeutiques qui en découlent constituent des standards. Le médicament vaut pour tous et la dérégulation de sa prescription faite par n'importe quel praticien vient le confirmer. La dérive de la prescription des psychotropes aboutit à une surconsommation préoccupante. De la même manière, la montée en puissance des psychothérapies cognitivo-comportementales est corrélative de cette perspective. Ces thérapies peuvent être codifiées selon des standards très homogènes à ceux

qui sont utilisés par le DSM-IV et être évaluées ainsi en termes pseudo-scientifiques. Elles offrent en outre l'avantage de pouvoir entrer dans une logique comptable rentable car codifiée en terme de temps. L'économie du temps dans l'histoire du sujet fait ici retour par la durée de la thérapie conçue comme technique rééducative d'un pattern identifié à un comportement déviant. À la dérégulation de la prescription des psychotropes va répondre, en France si l'on n'y prend pas garde, celle de la pratique des TTC. Nul besoin d'une formation psychiatrique pour parler la langue DSM-IV. Ceci peut donner à penser que la dérégulation des actes chimiothérapiques et psychothérapiques longtemps dévolus aux psychiatres, va aboutir à une disparition de la fonction praticienne du psychiatre au bénéfice d'intervenants variés recrutés au nom du transfert de compétence. La réduction considérable du nombre de psychiatres formés accrédite cette version. Il faut peu de psychiatres pour articuler un travail clinique avec les laboratoires de recherche et peu de psychiatres pour représenter l'autorité sanitaire en ce domaine. Cette redéfinition de la profession est en germe dans le rapport Cléry-Melin. La montée en puissance des TCC dans la psychiatrie américaine et l'apparition de cette pratique depuis quelques années en Europe, promue par le discours scientifique et soutenue par un argumentaire économique trouvera toujours plus d'appuis auprès des états qui ont dans leur agenda politique la souffrance psychique à traiter. Les pouvoirs publics constatent la place grandissante des besoins psychiatriques et de santé mentale au regard des données de l'épidémiologie. Ils en font non seulement le constat, mais ils l'encouragent aussi par les dispositions législatives. Une circulaire de 90 relative aux orientations de la politique de santé mentale donne désormais la double mission de traiter les maladies mentales mais aussi de promouvoir la santé mentale. La dernière circulaire de 2003 concernant les enfants scolarisés soumis à des questionnaires sensés évaluer leur santé mentale s'inscrit dans cette perspective. La promotion de la santé mentale a impliqué dès les années 90 le mieux être sinon le bien être qui est autre chose que la maladie mentale. C'est ouvrir de fait tout le champ du soin à une pathologie jusque-là ignorée du champ psychiatrique. La tension entre ce nouvel impératif et la logique comptable de l'assurance maladie conduit le politique a trouvé dans les méthodes de la psychiatrie contemporaine les instruments de son projet. La promotion des TTC par le rapport de l'Inserm, au nom d'une évaluation pseudo scientifique, vient faire pièce au multiple des pratiques psychothérapiques actuelles dont une partie importante, soulignons-le, s'effectue en dehors de tout système de remboursement. Ces pratiques ne peuvent pas s'inscrire aisément dans la logique comptable bureaucratique établie à partir des standards de la méthodologie validant les TTC. Le rapport de l'Inserm jette de plus, à partir d'une méthodologie inadéquate, le discrédit sur cinquante ans de pratiques psychothérapiques de masse. Cela frôle le scandale.

Le dévoilement de l'illusion scientiste

Comme le soulignaient, à leur grand désarroi et regrets les Prs Kress et Allilaire lors du colloque organisé par Ch. Vasseur le 20 mars dernier, les psychothérapies sont plurielles et se réclament de psychopathologies distinctes - vous lirez un compte-rendu de ce colloque qui a été écrit par Agnès Aflalo sur l'Agence lacanienne de presse - [à la fin du Cours]. Ils veulent nous laisser croire que tout leur effort, face à la déferlante des TTC, est de maintenir dans le cadre médical une pratique psychothérapique analytique légitimée par le savoir universitaire. Considérant, à cet égard que la psychanalyse est « en droit de demander des comptes aux autres psychothérapies », ils sont prêts pour cela à se faire les garants de la

formation universitaire en psychopathologie. Leur stratégie loin de s'attaquer frontalement comme nous le faisons, à la promotion des TCC, pactise avec ce qui se révèle être une idéologie de l'apprentissage rééducatif tout en la dénonçant dans une position duplice. Leur stratégie les conduit à envisager face à la pression bureaucratique évaluatrice de rivaliser avec les TTC en construisant leur propre système d'évaluation quantitative réductrice. Cette dialectique de compromis est identique à celle qui a présidé au triomphe du DSM-IV. Ils s'acharnent très logiquement de leur point de vue contre « l'autoproclamé ». Nous ne nous trompons pas. Le terme d'autoproclamé est là pour cacher leur véritable cible : la psychanalyse laïque, celle qui s'autorise, chose horrible hors de l'enseignement universitaire de psychopathologie. Pourtant ils s'inquiètent dans le même temps du caractère éclectique de l'université. N'apprenons nous pas par exemple que pour que l'accréditation d'un département de psychologie à délivrer des DESS, doit introduire nécessairement des références cognitivistes très précises dans son cursus voire un laboratoire de recherches ad hoc. Nous sommes par ailleurs déjà au moment où les chefs de service de psychiatrie demandent aux psychologues qu'ils envisagent de recruter, de suivre une formation cognitivisme. Si les projets orwelliens des ministères aboutissent, ces mêmes chefs de service n'auront plus aucune liberté pour choisir l'orientation de leur pratique au sein de leur service. Ils seront assujettis par le discours du maître à l'introduction systématique des TTC dans leur protocole de soins. Nous connaissons encore des services de psychiatrie orientés par la psychanalyse. Ils sont peu nombreux et leur durée de vie dépend de notre capacité à dénoncer l'illusion scientiste qui anime des secteurs influents des politiques ministérielles. Beaucoup plus nombreux sont les praticiens qui, orientés par la psychanalyse, travaillent dans des services de psychiatrie non identifiés sur le plan épistémique. Il faut avoir présent à l'esprit que d'ici peu, si le scénario catastrophe s'accomplit, toute référence à la psychanalyse dans leur cursus ou dans leur pratique sera malvenue ou tolérée selon des quotas très précis et de plus en plus restreint jusqu'à leur extinction (certains de nos collègues psychanalystes de l'IPA se dévouent de façon naïve à la survie du quota.) Un psychiatre travaillant dans le secteur public ayant fait une analyse ne m'a-t-il pas confié récemment. « Nous avons donné de mauvaises habitudes à nos malades à les voir une fois par semaine, nous les avons trop maternés. » C'est une curieuse conception, il est vrai de l'action psychanalytique mais au-delà de sa position fantasmatique, il a néanmoins permis à beaucoup de sujets psychotiques dans un lien transférentiel de pacifier par leur invention propre une jouissance que les médicaments ne pouvaient contenir à eux seuls. Pour cela il a fallu du temps des semaines des mois des années, et un savoir spécifique acquis après de longues années de formation. Revenons à nos collègues de l'IPA. Nous constatons sans surprise que la belle mobilisation du 20 mars adressée par Ch. Vasseur aux professionnels « exerçant dans le champ de la santé publique qui acceptent que la formation à la psychopathologie théorique et clinique soit un pré requis incontournable pour exercer les psychothérapies » n'a réuni que vingt personnes dont deux membres de l'École de la Cause freudienne et un interne en psychiatrie. C'est dire l'audience qu'ils ont au sein du mouvement analytique et l'impact qu'ils auront dans les négociations avec l'empire du DSM et des TTC. Il faut noter que les quelques professeurs de psychiatrie réunis dans cette occasion appartiennent à une génération qui n'est pas plus celle qui décide des orientations actuelles de la psychiatrie. Cette génération a en fait perdu le pouvoir, mais elle essaie de faire comme si elle l'avait encore. La nouvelle génération de psychiatres n'a

plus rien de commun avec les repérages théoriques divers de la génération précédente. Un professeur de psychiatrie de mes amis me confiait la façon dont sa génération (de professeurs) était coupée sur le plan épistémique de celle qui suit. « Avec eux, me disait-il, on ne peut plus parler. » Cette coupure est marquée par la disparition d'un savoir spécialisé qui trouvait à s'appliquer au un par un et par la montée en puissance au nom d'une fausse universalisation scientifique, de pratiques élevées à la dignité de psychothérapie et qui ne se relèvent que de la rééducation et de l'apprentissage. J.-C. Milner dans son ouvrage « de l'École » a dénoncé l'invasion des processus pédagogiques pour traiter les dysfonctionnements du S_1, autrement dit l'invasion du S_2 pour traiter le S_1. À le suivre, nous pourrions ajouter qu'avec les TTC, quelque chose s'apparente au S_2 pour traiter l'objet *a.* La nouvelle génération psychiatrique s'y voue. C'est exactement ce contre quoi lutte le mouvement qu'a initié et conduit J.-A. Miller à l'inverse des psychanalystes de l'IPA qui déjà s'étaient illustrés au moment de la mise en place du DSM et qui aujourd'hui négocient sans le savoir une vague figuration à la dernière mise en scène du grand théâtre du monde pour reprendre l'expression caldéronienne. Notre lucidité ne conduit à aucune illusion sur cet avenir ni à aucun désespoir. Elle doit nous inciter toujours plus à ne renoncer à rien. C'est pourquoi depuis la proposition de l'amendement Accoyer nous sommes déterminés à nous battre sur tous les fronts. Ceci n'est pas sans effet, dans la sphère intellectuelle, politique et professionnelle. Le monde professionnel, jusque-là dans un état de stupeur, commence à saisir ce dont il s'agit. Nous parions sur leur réveil. Nous ne doutons pas qu'ils seront avec nous dans les combats à venir. Ils discernent avec nous qu'il s'agit de beaucoup plus qu'un débat professionnel. C'est un débat qui concerne l'avenir d'une société toute entière.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : Nous sommes à peu près à la fin de cette réunion mais je vous demanderais seulement - en vous félicitant de ce panorama impressionnant à la fois historique et qui nous relie au mouvement américain – peut-être de donner, quels sont les éléments disons de contenu que vous pouvez donner à cette résistance que vous esquissez à la fin, c'est-à-dire sur quels éléments, précisément, est-il possible, sera-t-il possible, de jouer ? Vous en indiquez certains pour l'avenir.

Vous indiquez qu'avec ces méthodes qui enlèvent par exemple au passage à l'acte son unité dramatique pour prélever des items quelconques, on verra malheureusement un certain nombre d'incidents se produire, on peut attendre de ces conséquences dans l'avenir un revirement, on peut attendre un retour à la clinique.

Mais enfin, avant que ces conséquences néfastes ne soient déployées, qu'est-ce que vous voyez dès aujourd'hui comme éléments de résistance à cette très vaste entreprise qui n'est pas conspirative, qui est une entreprise de civilisation ?

Dominique Laurent : Oui. Un mot d'abord pour dire que franchement non. Même aux États-Unis les plus acharnés parmi les psychiatres biologistes, dont une des figures de proue … commencent à s'inquiéter de la disparition de la clinique à un point tel qu'elle disait que quand nous aurons décrypté complètement le génome, le problème c'est que personne ne saura identifier une schizophrénie et nous ne pourrons pas utiliser les connaissances du génome pour pouvoir les mettre en rapport avec cette clinique et elle pouvait donc souhaite le retour de la contribution européenne à la clinique psychiatrique. C'est paru comme

éditorial dans un très grand journal de psychiatrie biologique.

Donc il y aura des retours, enfin, en tout cas une sorte de dégrisement sur la croyance naïve de la résolution de toutes les difficultés cliniques à partir de schémas qui sont dépassés. Alors pour nous…

Jacques-Alain Miller : …pour l'instant les TCC sont extrêmement minoritaires…

Dominique Laurent : …les TCC sont, en France, sont encore minoritaires, mais je donnais un tableau évidemment un peu catastrophique, version titanique de l'affaire, mais je pense en fait profondément qu'il y a une logique à ce que ça se déploie et il m'a semblé que j'ai essayé de le montrer dans ce que je disais, qu'il y a une logique absolue qui doit permettre son extension, qui est en fait articulée à une logique comptable, à un pseudo scientisme, un contexte pseudo scientifique, et avec un État qui doit satisfaire des impératifs contradictoires, toujours plus de soins et toujours moins payer.

Donc ils trouvent dans la réponse des TCC une modalité, une façon de faire qui peut en tout cas lui rendre quelque service pendant un certain temps.

Alors les TCC moi je vois dans le secteur public la montée, je pense que d'autres collègues l'ont aussi bien observé, la montée des exigences de formation en TCC, la réduction par ailleurs de façon un peu autoritaire de la nécessité de voir des patients aussi souvent qu'ils étaient venus auparavant, ça se voit, ça se voit dans le secteur public, je n'invente rien. C'est une pratique donc courante et dans le cadre du plan 2007…

Jacques-Alain Miller : …c'est plus probant du côté mesurer le temps passé avec les patients, c'est plus probant de ce côté-là que du côté pratique des TCC.

Dominique Laurent : …le problème, c'est que les TCC sont articulés à une logique du temps, ce sont des thérapies codifiées à partir du temps et à cet égard si on arrive, on peut arriver en tout cas à un système où vous aurez des conférences de consensus vous dirons eh bien voilà : pour tel machin vous avez telle thérapie… enfin ce qu'on a de nombreuses fois évoqué.

À partir du moment où vous êtes bon pour…, enfin, vous avez tout votre protocole bien respecté, vous êtes impeccable, vous avez fait le truc et puis après ce qui se passe, c'est pas le problème…

Jacques-Alain Miller : …oui, le patient revient, le patient revient parce qu'il n'est pas guéri, parce qu'il n'est même pas satisfait. J'en parlais récemment avec un collègue de l'IPA qui exerce en Suisse et qui se montrait très hostile aux TCC et qui se faisait fort, justement, de montrer que la résolution est extrêmement rapide mais le retour du patient est également assez rapide…

Dominique Laurent : …c'est absolument certain. Simplement ces patients vont prendre d'autres circuits, c'est-à-dire que, au fond, le système, enfin, on peut dire que je spécule, que je fais de la science-fiction, mais ce que l'on voit se profiler ce sont des modalités de prise en charge dans le système de soins qui va être à plusieurs vitesses. Et donc ceux qui pratiqueront les TCC seront dans les services hospitalo-universitaire et puis vous avez après ceux qui viennent vraiment trop souvent à l'hôpital on n'en veut plus, après on va passer aux masses. On va passer à un système de soins qui est en cours d'élaboration qui va s'articuler autour d'établissements…

Jacques-Alain Miller : …il me semble qu'il y a un facteur auquel vous faites allusion ici, un facteur de résistance à cette pression qui semble en France pouvoir être plus vivace, avoir plus de force que peut-être nulle

part ailleurs étant donné la tradition clinique qui ne rend pas si facile que cette logique se déploie comme elle a pu le faire aux États-Unis.

Dominique Laurent : C'est tout à fait vrai, c'est ce qui nous laisse en tout cas une chance. Cela dit ce qui est très frappant c'est de voir comment les professionnels de la santé, dans ce secteur là…

Jacques-Alain Miller : …les professionnels ?

Dominique Laurent : Les psychiatres, les psychologues, etc., finalement n'ont pas tous suivi au fond les débats et les dispositions législatives en cours, ils se sont plutôt…

Jacques-Alain Miller : …il semble, ils y a plutôt des signes au contraire peut-être, des signes tardifs que notre discours, en l'occurrence oppositionnel, au moins trouve des échos, peut-être pour en même temps tempérer notre virulence mais enfin on commence à trouver dans les textes des signes et que ce que nous disons est entendu. De la même façon que, par exemple, que nous nous sommes aperçus que ce qui s'échange dans ce *Cours* parvient directement aux autorités en question. Ils sont vigilants sur le danger que pourrait présenter la mise au point d'un discours opposé à cette hyper puissance...

Dominique Laurent : …il est certain que le mouvement que vous avez initié a trouvé disons une amplitude, a progressé dans les milieux professionnels concernés. Il suffit de voir, au-delà des Forums réunis à Paris le succès des Forums qui ont eu lieu dans toute la France. Voilà.

Éric Laurent : En effet ce qui est frappant c'est qu'après une période, est frappant le silence de la psychiatrie, etc., par rapport au débat. On a au contraire maintenant, on a sentiment qu'on a passé un point d'inflexion, et au contraire en effet avec le dialogue d'ailleurs avec les gens des syndicats des psychiatres privés qui sont restés … qui représente comme le notaient Pierre Sidon, Sophie Bialek au fond une importance centrale là disons dans le dispositif français. Autant du côté encore des praticiens hospitalier il y a quelque chose qui n'est pas encore perçu comme possibilité d'alternative mais là il y a quand même un champ qui maintenant commence à saisir qu'il faut en effet, et qu'il est possible de résister non seulement aux méthodes de l'ANAES mais aux méthodes en effet de vouloir tout ce qui vise à formater, compactifier, etc., donc ces pratiques de TCC que certains voyaient au fond d'un œil goguenard, parce qu'elles étaient, parce que critiquant la psychanalyse, etc., certains voyaient ça au fond, c'était pas si méchant que ça, certains commencent à se dire qu'en effet c'est peut-être plus compliqué que ça, qu'il ne faut pas simplement se réjouir du fait que les psychanalystes ont du fil à retordre.

Et que là c'est quelque chose qui touche à des espaces en effet plus complexe de libertés, et qu'on voit monter il y a encore un mois, je crois que jamais on aurait vu quelqu'un d'aussi tranquille que M. Bernard Brusset expliquer que les TCC ne sont pas des psychothérapies mais des pratiques de redressement. C'est quand même une déclaration qu'il faut mettre sans doute au compte d'une nouvelle sensibilité et je pense qu'en effet le processus que tu décrivais qui est celui qui a eut lieu aux États-Unis, au Canada, ils sont habitués à ça, là en France la situation commence à y toucher, quelque chose du coup est modifié, et sans doute disposera, sera moins disposé à accueillir…

Jacques-Alain Miller : …il me semble que nous prenons quand même la question à son commencement. À la fois l'offensive a eut lieu ; celle du rapport de l'INSERM est en train de faire long feu, ça n'a pas du tout été dans les médias l'explosion attendue, parce que déjà le mouvement anti-

Accoyer avait préparé les choses, nous voyons la menace dans toute son ampleur que vous avez déployée, mais nous la voyons avant que ce ne soit installé.

Il faut donc compter, en effet, sur une certaine contagion de l'opinion pour que et le terme de l'évaluation et le terme de TCC et les recommandations *ne voyez pas trop souvent vos patients*, que tout ça soit désormais interprété alors que ça ne l'était pas jusqu'à présent.

Et le fait d'agir maintenant de façon un peu insistante comme nous le faisons ici - et nous finirons la fois prochaine donc – d'agir de façon insistante me paraît de nature à faire dérailler, à enrayer au moins cette logique. Voilà.

Et ensuite après, lorsque nous aurons finit avec le Rapport de l'INSERM nous pourrons faire le joint avec ce qu'il y a à tirer pour aujourd'hui et pour demain de l'enseignement de Lacan.

Applaudissements.

Fin du *Cours XIII* de Jacques-Alain Miller du 24 mars 2004

LE COLLOQUE DE CH. VASSEUR

Paris, le 22 mars (ALP) — Agnès Aflalo, psychiatre, psychanalyste, ancien praticien hospitalier, membre de l'ECF, avait voulu assister au Colloque organisé samedi dernier 20 mars à Marly le Roi par le Dr Christian Vasseur. Le président de l'Association française de psychiatrie, qui avait co-organisé avec le député B. Accoyer le colloque de 2000 sur « Les psychothérapies et la loi », préparatoire au fameux amendement, avait appelé à une mobilisation les professionnels exerçant dans le champ de la santé publique qui tiennent la formation à la psychopathologie théorique et clinique pour un réquisit incontournable pour exercer les psychothérapies. Notre collègue nous a adressé le compte rendu suivant.

1 – LA SALLE

La salle, assez sombre, pouvait accueillir un peu plus de deux cents personnes ; vingt personnes seulement avaient fait le déplacement, dont deux membres de l'École de la Cause freudienne. On notait, entre autres, la présence des Pr J.-F. Allilaire et B. Brusset, A. Abelhauser et F. Kamerer.

2 - LES INTERVENTIONS

Ch. Vasseur commençait par rendre hommage à la mémoire de Jean Cournut, président de la SPP, qui avait initié avec lui, il y a quatre ans, le mouvement pour préparer le statut des psychothérapies et l'amendement Accoyer. Le but de cette réunion est de rédiger en commun une proposition de loi qui remplace l'amendement Mattéi, et qui sera adressée à M. Dubernard, président de la commission des affaires sociales de l'Assemblée.

Ch. Vasseur fait savoir qu'il a la garantie que « ce que nous allons proposer sera entendu. »

Il a demandé à quatre universitaires d'intervenir : Pr J.-J. Kress, Pr D. Houzel, Pr A. Sirota, ainsi qu'à J.-P. Chartier et P. Grosbois. Chacun des orateurs faisait valoir la nécessité d'une formation universitaire en psychopathologie pour exercer la psychothérapie.

Le Pr Kress fait d'abord valoir qu'il n'existe pas de définition des psychothérapies, que l'existence des différentes psychothérapies fait courir le risque d'arrêt de la pensée, comme il a pu l'éprouver lors d'un colloque. Toutefois, il faut considérer que la psychothérapie étant une fille naturelle de la psychanalyse, celle-ci est en position de lui demander des comptes. L'Université doit assurer une formation en psychothérapie, c'est-à-dire : une acquisition à l'aptitude à la relation psychothérapeutique en psychiatrie et elle peut apporter un début de formation à la psychanalyse comme aux TCC.

Le Pr Houzel regrette comme ses collègues la disparition de l'amendement Accoyer, qui offrait des garanties de formation universitaire. Mais il constate l'étonnement de ses collègues anglais, en particulier de la Tavistock Clinic, devant la référence française à la formation universitaire. Cela n'existe pas en Angleterre : la formation est assurée par des Instituts privés. Le fait psychopathologique doit être saisi en lui-même. L'enjeu, de la survie de la psychiatrie, comporte deux axes : d'une part, elle ne doit pas se réduire au fait biologique et, d'autre part, elle doit éviter l'emprise des idéologies comme des autoproclamés. Il faut s'écarter du déterminisme biologique ou social strict, même s'il est avéré qu'ils existent et concourent à la genèse des troubles psychopathologiques. C'est ce qui permet une logique prédictive au moins qualitative. Il faut aussi échapper à l'emprise idéologique, et c'est pourquoi, il faut reconnaître le fondement

empirique du fait psychopathologique. Enfin, le Pr Houzel considère que Freud a une conception empirique de la psychanalyse, et que les TCC sont aussi compatibles avec l'empirie. L'Université est donc à même d'assurer la formation en psychopathologie, et de contrer l'idéologie et les autoproclamés.

Le Pr Sirotat reprend l'idée de l'exigence de formation en psychopathologie théorique, clinique et pratique, avec des supervisions. Mais il critique l'usage du terme de psychothérapie qui ne permet pas de distinguer thérapie et conditionnement, comme c'est le cas pour les TCC. Il s'inquiète des conséquences de la polysémie du terme de psychopathologie. En effet, actuellement des étudiants peuvent être diplômés en psychopathologie sans être formés : ils font seulement passer des questionnaires. En conséquence, le risque est de formater l'observation pour la faire entrer dans des questionnaires.

J.-P. Chartier se félicite des formations dispensées à l'Université catholique de Paris. Elles concernent aussi bien des formations cliniques que des formations en entreprise. Des échanges se font avec Montréal, Beyrouth et plus récemment avec Saigon. Ces formations concernent les psychothérapies psychanalytiques, systémiques, humanistes et les TCC. C'est pourquoi il est convaincu de la nécessité de la formation préalable en psychopathologie pour l'exercice des psychothérapies. Bernard Accoyer l'aurait assuré dans une lettre que les décrets d'applications de la loi qui sera votée le préciseront.

P. Grosbois reconnaît lui aussi les mêmes pré-requis comportant des supervisions, mais pour la formation des psychologues. Il fait valoir des normes européennes qui représentent des repères pour l'avenir. Il insiste lui aussi sur le fait que conduire une psychothérapie n'est pas un métier, mais une fonction. Il ajoute qu'une évaluation standardisée n'aurait aucun sens sauf de vouloir codifier l'âme humaine.

3 - LA DISCUSSION

La discussion s'est déroulée en deux temps, d'abord à propos de la série des trois premières interventions, puis de la série des deux autres, et qui ouvrait sur un débat plus large.

À propos des dérives idéologiques, un intervenant fait valoir que dans la relation à l'autre, il y a toujours une référence à l'idéologie. Ch. Vasseur fait une mise au point : ce qu'il faut contrer, c'est l'idéologie auto-référencée. L'idéologie qui concerne une représentation de l'homme n'est pas en cause.

Un interne en psychiatrie appelle de ses vœux une formation en psychothérapie obligatoire dans le cursus universitaire. Ch. Vasseur fait référence à un texte de 1995 de Pichot et Allilaire faisant valoir que s'il n'y avait pas de formation en psychopathologie, alors le psychiatre formé serait un imposteur.

J.-F. Allilaire rappelle qu'il a écrit un traité de psychopathologie avec le Pr Widlöcher qui doit être la référence, car il montre bien que le fait psychopathologique a sa logique propre avec son autonomie et sa base empirique qui permet d'en faire une science autonome. Mais il considère qu'ils ont échoué, car il existe des psychopathologies au pluriel : « Elles peuvent être militantes et donc, délétères pour la profession. » Il manifeste son accord avec J.-J. Kress : oui, la psychanalyse, avec la découverte du transfert, est en droit de demander des comptes aux autres psychothérapies. Mais il constate que l'Université, qui se veut éclectique, conteste ce point-là. Il importe donc de l'étayer pour asseoir

une hiérarchie avec la psychanalyse à son sommet.

Le Pr (inaudible) s'inquiète de ce qui se passe à l'Université. Dans nombre d'entre elles, on fait passer des formations à la psychothérapie « qui sont n'importe quoi ». Il considère que le Pr Allilaire a raison pour le transfert, mais déplore qu'aux USA, on n'utilise plus le terme de transfert, seulement celui de relation intersubjective. Il regrette que la psychanalyse soit restée trop longtemps en dehors de l'Université, ce qui explique la détresse actuelle de la recherche pour les professeurs d'Université. Il ajoute que pour la psychanalyse, il y a un mental indépendant du corps et que, en psychopathologie, tout n'est pas réductible à un objet scientifique. Il propose donc que chaque psychothérapie soit qualifiée par son objet. Ch. Vasseur considère que le fait psychopathologique est autonome, mais qu'il y a des psychopathologies.

Une psychiatre s'inquiète « qu'on astique les cuivres quand le bateau coule ». Elle constate en effet que la moyenne d'âge de l'assistance est assez élevée, qu'il n'y a qu'un seul interne en formation présent dans l'assistance pour représenter l'avenir de la profession de psychiatre.

Ch. Vasseur reconnaît le naufrage de la psychiatrie et déplore le statut actuel de la psychothérapie qui témoigne d'une déqualification du soin.

J.-P. Chartier fait état de la lassitude des politiques qui se plaignent des psys.

Ch. Vasseur fait savoir que M. Dubernard considère que le texte de loi actuel est parfait, et qu'il n'est pas question de le changer. Ch. Vasseur ajoute que si c'était le cas, alors il faudrait alerter le Conseil d'État, car il y a trop de choses illégales qu'on ne peut pas laisser passer.

Un infirmier en psychiatrie s'inquiète de la formation des infirmiers en psychiatrie et de leur participation à la psychothérapie.

Bernard Brusset, de la salle, reprend un certain nombre de points : la psychothérapie est spécifique ; considérer que légiférer, c'est codifier l'âme humaine et que toute évaluation est impossible est une idéologie dangereuse ; il faut évaluer y compris la psychanalyse, et c'est possible avec une méthode objective, statistique : par exemple on peut évaluer les psychothérapies et la psychanalyse avant et après médicaments ; la psychothérapie est une fonction, ce n'est pas un métier ; le terme d'outils ne convient pas, car cela exclue le sujet thérapeute ; les TCC sont un apprentissage, c'est de l'ordre de la rééducation, pas de la psychothérapie : c'est une position à défendre.

4 - LA PROPOSITION DE LOI

Elle doit remplacer l'article 18 quater. Ce qui a orienté les intervenants, c'est d'abord de faire disparaître le terme de psychothérapeute, d'imposer la formation de psychopathologie universitaire au sens du traité de D. Widlöcher comme condition indépassable de l'exercice de la psychothérapie pour tous quelle que soit la qualification ; de faire de la psychothérapie un traitement, c'est-à-dire un soin spécifique qui soit du ressort de la médecine, et de concéder aux psychologues, qui se méfient des conclusions du rapport de l'Académie de médecine, que ce traitement est psychologique.

La rédaction de cette proposition doit donner l'impression au législateur qu'elle vient de lui, qu'il ne s'aperçoive pas que les psychiatres l'ont écrite pour lui. Plus généralement, il faut barrer la route aux autoproclamés qui n'ont pas de formation reconnue par l'État.

Ch. Vasseur se plaint que tous les termes soient pervertis, et se demande

comment définir dans ces conditions la psychopathologie.

A. Abelhauser et F. Kamerer, J.-F. Allilaire, B. Brusset et Ch. Vasseur sont très actifs dans la discussion sur les propositions pour la nouvelle loi.

Sous réserve d'erreurs de ma part, la rédaction finale de la proposition de loi issue du Colloque serait la suivante :

Les psychothérapies sont des traitements psychologiques assurés par des professionnels qualifiés ayant une formation théorique, clinique et pratique reconnue en psychopathologie.

Leur exercice est réservé aux professionnels inscrits sur au registre national.

L'inscription est enregistrée sur une liste dressée par le représentant de l'État dans le département de leur résidence professionnelle.

Sont inscrits de droit les titulaires d'un diplôme de docteur en médecine, les psychologues cliniciens, et les psychanalystes régulièrement enregistrés dans les annuaires de leurs associations.

***

Ce compte rendu a été rédigé le soir même, à partir de mes seules notes manuscrites. J'ai essayé d'être aussi exacte que possible, mais des erreurs ont pu évidemment se glisser, que je rectifierai volontiers si elles sont signalées. — A. A.

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Quatorzième séance du *Cours*

(mercredi 31 mars 2004)

XIV

J'ai annoncé plusieurs fois la dernière sur le Rapport Inserm, mais j'ai été débordé, nous avons ouvert la boîte de Pandore et l'inventivité de nos collègues dans la réfutation, je n'ai pas voulu y faire obstacle et pourquoi l'aurais-je fait, et donc il y a encore à dire aujourd'hui. J''aimerais dire c'est cette fois-ci la dernière irrévocable, comme on dit dans le spectacle, ce qui nous ferait à la reprise le 28 avril, fermer ce qui peut-être rétrospectivement paraîtra une parenthèse ou bien un tremplin pour l'avenir.

Je crois que nous sommes beaucoup y compris ceux qui ont travaillé à partir de ce Rapport de l'INSERM, à vouloir retrouver Lacan, la psychanalyse, le vocabulaire et les problèmes de la psychanalyse qui forment ce qu'on pourrait appeler d'un mot qu'a utilisé jadis Roland Barthes dans un de ses cours notre « idéosphère », par quoi il entendait le système langagier d'une idéologie mais une idéologie qui est avant tout un type de discours ou encore il appelait ça aussi dans les années 1977 dans son Cours sur le Neutre la logosphère, et ce terme devait quelque chose à Lacan puisque il a indiquait aussi bien que le langage est pour l'homme un véritable milieu biologique. Et on peut dire que c'est peut-être cette notion, là, du milieu, de *l'Umwelt* comme logosphère, qui est ce que met de côté, laisse de côté la perspective dont témoigne le Rapport de l'Inserm.

On doit constater que cette année ce qui nous est venu de l'extérieur, la question de l'amendement, la question des Rapports, les controverses auxquelles elles ont donné lieu, nous ont fait assister à l'entrée comme par effraction dans l'idéosphère lacanienne, d'un autre discours qui n'est pas simplement la doxa, qui n'est pas seulement celui de l'opinion, car cet autre discours a rudoyé aussi l'opinion, et on en a peut-être certaines marques dans ces tests pratiqués sur l'opinion que constitue la pratique électorale.

Nous ne sommes pas les seuls à avoir senti l'opinion commune rudoyée par l'affirmation, la domination d'un discours qui s'est trouvé se répandre partout, avec un air d'évidence, celui du à quoi ça sert ? combien ça coûte ? combien ça rapporte ? quel bénéfice ? quelle efficacité ? et sentiment commun qui en a été produit va bien au-delà me semble-t-il de celui du, comment on dit dans la sphère publique, d'une remise en cause des acquis, mais le sentiment d'un effort pour nous faire changer de culture.

Tout ce qui est marge, tout ce qui est manque, tout est ce qui est fonction de la pure perte, est apparu d'un seul coup comme désuet, archaïque, à resserrer, à proscrire ou à annuler, avec un effet massif que l'on peut dire anxiogène parce que se profilait, s'est profilé le manque du manque ; une force s'exerçant pour produire la disparition, l'annulation du manque, de la marge, de la pure perte. Il faut dire que cet effet anxiogène, d'après les échos que j'en ai eu, n'a pas épargné ceux qui sont psychanalystes ou se réfèrent dans leur pratique à la psychanalyse, dans la mesure où ils se sont sentis peut-être pour la première fois dans ce nouveau discours être de trop, être programmé pour l'élimination, pour la disparition.

Il y a une formule que j'ai retenu de celle que j'ai apprise comme vous, des lectures de mes collègues qui faisait des analystes des parasitaires de la

souffrance psychique. C'est très bien vu, c'est très bien vu le psychisme est en lui-même une souffrance et il est dans lui-même parasitaire. C'est d'ailleurs ce qui fait que nous sommes auto portés à définir l'acte analytique comme non psychique.

L'acte analytique définit par Lacan est un acte qui précisément échapperait à ce qui conditionne le psychisme et la souffrance psychique.

Alors si je veux que nous ayons une chance que ceci soit la dernière, la der des ders sur l'Inserm il faut que je m'interrompe là et que je donne d'abord la parole à Jean-Daniel Matet qui va poursuivre sur l'élan donné par Dominique Laurent, que nous avons entendue.

Il m'a fait part de ses réflexions d'une façon informelle et c'est moi qui lui ait dit, tellement ça m'apparaissait à la fois intéressant et dans le fil de ce qui occupe tout de même beaucoup d'entre nous, et qui présentait d'une façon franche une conception de l'avenir qui peut émouvoir au-delà de l'idéosphère lacanienne, puisque c'est ça aussi que nous essayons, émouvoir au-delà de notre idéosphère, donc c'est à lui que je donne d'abord la parole et ensuite à Pierre-Gilles Guéguen.

Son titre *Psychiatrie : fin programmée à court terme*.

Jean-Daniel Matet, pas programmée par Jean-Daniel Matet !

Jean-Daniel Matet :

Psychiatrie : fin programmée à court terme

La psychanalyse ne peut ignorer l'histoire qu'elle partage avec la psychiatrie. Les psychiatres l'ont pourtant souvent eux ignorée, malmenée, déformée, pillée, colonisée. Récemment quand certains de leurs représentants s'associent à ceux de la SPP qui réclament son évaluation scientiste ou un statut protégé d'extraterritorialité, ils cachent mal leur volonté homicide sur la psychanalyse lacanienne. En voulant tuer la psychanalyse lacanienne, c'est la psychanalyse dans son ensemble qu'on assassine, comme le mouvement initié et animé par Jacques-Alain Miller l'a démontré. Les psychiatres qui pensent ou qui pensaient tirer leur épingle du jeu se trompent, comme l'a déjà démontré Dominique Laurent la semaine dernière, car la psychiatrie elle-même est vouée à disparaître. Ni délire mélancolique, ni délire de fin du monde, mais la multiplication d'indices concordants, de déclarations abruptes des directions ministérielles, des Agences régionales de l'hospitalisation, des directions hospitalières, enfin de textes ou projets de textes qui seront soumis prochainement au Parlement.

Le climat actuel d'instabilité électorale ne change rien à ce qui apparaît depuis quelques années comme une lame de fond : la disparition de la psychiatrie. Il ne s'agit pas de l'ultime mot d'ordre de mauvais augures, mais d'une perspective orchestrée qui vise la discipline psychiatrique comme telle :

- celle qui dans sa clinique qui tira sa force d'avoir été constituée dans un authentique échange entre le malade mental et le praticien qui l'écoutait et le questionnait.
- celle qui dans sa pratique qui depuis les années 1970 a pris un essor particulier de s'être séparée de la neurologie et a trouvé un relais aux formes traditionnelles d'accueil des malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques.
- enfin celle dont le statut que conférait à sa pratique les lois de 1838 et de 1990, lui reconnaissant la nécessité d'une approche légale exceptionnelle des comportements et des actes des personnes en état de maladie mentale.

Ni droite, ni gauche, comme le rapport Cléry-Melin, le rapport de l'INSERM sur les psychothérapies, mais un état d'esprit gestionnaire, qui considère qu'il faut traiter la demande

psy au moindre coût, à court terme et sans se soucier de ce que les lendemains de la clinique seront faits, le secteur médico-social étant chargé de recueillir ceux qui, ne trouvant plus à se faire soigner, sont considérés comme handicapés (Allocation (AAH), dispositif institutionnel d'accueil des handicapés, foyers, MAS, etc.).

Il s'agit d'une véritable forclusion de la place de la folie et de son traitement dans notre société et nous pouvons prévoir que cette évolution aura des conséquences désastreuses sur la population de ceux qui sont encore aujourd'hui traités en psychiatrie (psychiatrie publique de secteur comme psychiatrie libérale). La loi de définition des placements psychiatriques de 1838 (celle de 1990 n'en étant qu'un toilettage) et de l'organisation des soins inscrivait le fou, le malade mental, dans le tissu social et administratif français. Ses droits y étaient reconnus, et la privation de liberté encadrée par des précautions juridiques. Ce modèle a été copié dans de nombreux pays qui y reconnaissaient les effets de la Raison révolutionnaire à la française.

Tout est en place pourtant pour que cette discipline disparaisse :

- les facteurs démographiques accompagnent les mesures administratives restrictives : la masse des psychiatres formée par l'internat en psychiatrie instauré de 1970 à 1993 va quitter son activité professionnelle avant quinze ans et ne sera pas remplacée. Quelques dizaines de psychiatres sont formés chaque année, quand quelques centaines devenaient psychiatres dans les années 70.
- la formation spécifique d'infirmiers en psychiatrie a disparu au profit des infirmiers en soins généraux dont la formation à la psychiatrie est plus que succincte sous prétexte d'harmonisation européenne. Voilà donc déjà que le personnel médical et infirmier a perdu la spécificité de la formation à la discipline psychiatrique. La représentante du ministère de la santé aux dernières Journées des Croix Marines ne dit pas autres choses s'adressant aux psychiatres : « ...acceptez de perdre votre spécificité, acceptez de devenir une spécialité médicale comme les autres ». Ainsi pourrait-on ajouter vous serez traité aussi mal que la chirurgie, la médecine ou l'obstétrique de l'hôpital moderne : de belles installations, mais une médecine sans paroles, une médecine où le corps lui-même se fait transparence au profit de l'image. Le geste technique banalisé peut être effectué par les personnels rapidement formés, interchangeables, son évaluation en est facilitée et son chiffrage budgétaire aussi.
- Et puis il y a ce projet de loi sur la délinquance soutenu par le ministère de l'intérieur qui affirme dans son article 5 qu'«un malade mental est un délinquant potentiel... ». De plus, après leur hospitalisation, les malades pourraient faire l'objet d'un suivi psychiatrique obligatoire. Un fichier permettrait d'assurer la traçabilité des hospitalisations. Il s'agit en tout état de cause d'une criminalisation de la maladie mentale et d'une violente négation de ce qu'avait patiemment ordonné la psychiatrie française depuis deux siècles. La chasse aux psychothérapeutes charlatans a son pendant : c'est le patient lui-même qui est suspecté de menacer l'ordre public. C'est la place des malades mentaux dans l'équilibre social qui est directement mis en cause. En aggravant les conditions d'accueil des malades dans le service public (budgets amputés, lits fermés, personnel supprimé au nom de l'efficacité gestionnaire), le nombre des personnes nécessitant des soins augmente comme le risque de leur passage à l'acte (voir l'attentat contre Chirac, Delanoë, etc.) et la boucle se referme…

Jacques-Alain Miller : …etc. ?

Jean-Daniel Matet : ...les passages à l'acte qu'on peut, j'ai pas assez d'éléments pour le sanctifier. Non il n'y a pas une vague, il y a eu un ministre

suédois mais c'est pas en France. Mais on voit quand même, on voit de plus en plus, ça c'est tout à fait certain, on voit de plus en plus…

Jacques-Alain Miller : …il faut simplement ne pas donner l'impression de l'espérer !

Jean-Daniel Matet : …ni appeler au crime, c'est sûr !

Et la boucle se referme, le ministère de l'intérieur a beau jeu de proposer des mesures de police nouvelles, dussent-elles restreindre un peu plus les libertés publiques sur l'autel de la sécurité.

Un important centre hospitalier de la région parisienne, dont la direction représente le fer de lance des visées du plan hôpital 2007, illustre ce qui se met en place. Après la fusion difficile de deux établissements, ce centre hospitalier qui dispose de toutes les disciplines médicale et chirurgicale, doit gérer sept secteurs de psychiatrie. Un projet de construction d'un hôpital sur un site unique avec les moyens les plus modernes de financements (pas ceux que l'État n'a pas, mais ceux de grandes sociétés privées qui louent murs et services à la collectivité, en partenariat public-privé -PPP) est la nouvelle frontière de cette collectivité médicale et administrative. Le regroupement de tous les lits de psychiatrie, actuellement dispersés sur les secteurs, dans cette nouvelle construction serait les moyens de régler le problème de l'urgence qui est le seul qui préoccupe les tutelles. Comment trouver en urgence une réponse non spécifique à un trouble du comportement, une tentative de suicide, si ce n'est en disposant à proximité de lits d'urgence, limité en temps à 72 heures, où celui qui ne règlerait pas ses symptômes dans ce délai, serait prié de rejoindre les dispositifs médico-sociaux de son secteur. (c'est déjà comme ça, c'est déjà en place). La question diagnostique ne peut plus être sérieusement prise en compte au-delà du : « il est agité, il délire, il est déprimé » et la médication viendra rapidement tenter d'effacer tout cela. Dès lors, nous suggère-t-on, pourquoi ne pas favoriser les TCC.

On était un peu surpris parce que la directrice de l'hôpital en question ne connaît rien à tout ça, strictement rien, et donc dans une discussion sur l'organisation des soins en psychiatrie de son hôpital, elle nous glisse ça entre deux, en nous ayant dit par ailleurs qu'on était un petit peu trop lacanien, elle ne sait pas non plus ce que c'est, je veux dire elle n'a pas une culture particulière de ça mais quand même elle trouve, ça la gêne un peu pour mettre en place son plan d'action…

Jacques-Alain Miller : …et donc elle glisse…

Jean-Daniel Matet : …elle glisse qu'on devrait s'intéresser aux TCC, qu'on aurait des méthodes plus modernes et évaluables.

Donc pourquoi ne pas favoriser les TCC dont la rapidité d'action et l'efficacité sont démontrées par l'INSERM ce qui permettrait d'accéder directement à la nouvelle tarification à l'acte (T2A) qui démontrera enfin, nous rassure-t-on, la rentabilité de la psychiatrie.

Acceptons la critique de la direction d'être trop lacanien pour justifier la difficulté du recrutement infirmier, quand *l'evident based medecine* est la seule référence commune qui soit supportée dans ces lieux en tant qu'elle assurerait une vraie perte de spécificité des psychiatres, qui parlent, qui interrogent, qui se forment d'entendre des sujets en proie au malaise quotidien. Les morts de la canicule ne sont pas parvenus à rappeler que le seul discours gestionnaire, sur fond d'assèchement du lien social, ne peut produire que de telles catastrophes et qu'il est urgent de se rappeler que la santé et ses avatars ont partie liée avec la culture autant qu'avec la science.

L'autre mâchoire de la tenaille qui menace la psychiatrie à court terme se joue à l'université. Nous ne verrons

plus de représentants de la psychiatrie humaniste, de la psychiatrie orientée par la psychanalyse, devenir professeurs de psychiatrie et donc ouvrir l'enseignement des médecins à autre chose qu'aux logiques statistico-comportementales. De même qu'en psychologie, dès la rentrée prochaine, la psychopathologie ne sera plus enseignée dans nombre de Facultés en France (au nom de la réforme européenne), celle-ci disparaîtra des lieux d'enseignement de la psychiatrie qui seront dès lors dédiés totalement aux DSM et autres TCC.

Cette logique s'impose d'elle-même quand nous apprenons que la condition pour postuler à un poste universitaire en médecine requiert au-delà du doctorat et du DEA scientifique qui l'accompagne une habilitation à diriger les recherches (HDR). Cette HDR elle-même suppose un dossier à présenter devant un jury constitué par le président de l'université de personnalités françaises ou étrangères si la discipline en compte insuffisamment en France. Ce dossier, au-delà des diplômes et états de service, fera une part décisive aux publications qui répondent aux critères de scientificité les plus exigeants. Ce label suppose l'indépendance des revues qui assurent ces publications et une objectivité qu'est sensé leur apporter un comité de lecture. Les seules revues qui rassemblent ces critères sont de langue anglaise et spécialement américaine. Dès lors comment échapper aux critères DSM et ses suites logiques neuroscientifiques qui inondent le champ de la recherche psycho pharmacologique. La publication d'une telle revue en Europe avait été tentée il y a quelques années en France par le Pr. Guelfi, mais son indépendance éditoriale supposait que les Européens et particulièrement les Français renoncent à la quasi-gratuité de leurs publications (Aux USA, il faut payer pour publier et pour s'abonner) dont l'édition dépend totalement des firmes pharmaceutiques. Ne deviendra donc professeur de psychiatrie aujourd'hui que celui dont les travaux, orientés principalement vers les neurosciences, auront été publiés en nombre dans les revues américaines.

Cette double orientation de la psychiatrie vers les neurosciences, dont les TCC sont la face grand public, conduit à court terme au démantèlement de la psychiatrie telle qu'elle s'est développée en Europe au 19ème et au 20ème siècle.

Si nous assistons à la transformation du service publique hospitalier sous couvert de modernité, comme proposée par le rapport CMKP, vers une médecine à deux vitesses, tout est fait pour que la spécificité de la psychiatrie qui assurait une offre de soins indépendante des conditions de revenus des malades mentaux disparaissent et qu'elle se répartisse entre ceux qui seront traités rapidement par les médicaments (les médecins généralistes assurent déjà une part des suivis chimiothérapeutiques que ne peuvent plus assurer les psychiatres) et ceux qui pourront avoir recours aux spécialistes et organismes privés.

La bataille de la SARP (Société d'action et de recherche en psychiatrie) s'avère d'autant plus nécessaire, mais nous percevons aussi la responsabilité renouvelée et renforcée des psychanalystes au titre de la formation, dans les sections cliniques à travers UFORCA particulièrement, quand ce monde de la psychiatrie clinique et relationnelle est menacé de disparition. Des expériences institutionnelles nouvelles ont commencé à voir le jour, comme le Centre de la rue de Chabrol et il est facile d'apercevoir que ces initiatives fleuriront sur ce champ de ruines qui est promis à la psychiatrie dans les dix ans à venir.

Applaudissements.

Éric Laurent : Je remercie Jean-Daniel Matet d'apporter des exemples très précis, de donner une connaissance supplémentaire sur la précision du mécanisme qui se met en route, sur des critères qui ont l'air

absolument démocratiques en apparence, et qui sont bien jaugé pour intervenir et modifier le panorama.

Alors de même j'ai trouvé très intéressant sur le site Forum des psychiatres l'analyse par Pierre Sidon du mécanisme au fond selon lequel… mais enfin s'ajoute à la précision du mécanisme et ça nous donne une idée des points sur lesquels il va falloir intervenir.

C'est-à-dire il faut vraiment soulever toute cette idéologie, c'est-à-dire c'est pas seulement trouver un point particulier, ce qui paraît difficile, c'est soulever toute une machinerie mais en même temps il y a tellement maintenant d'endroits dans lesquels en effet des remaniements touchent à tellement de points que des gens viennent maintenant se lever et saisir l'ampleur de ce qui se passe…

Jacques-Alain Miller : …on s'aperçoit que la campagne, il faut bien dire idéologique, qui s'est donnée cours sur le thème de l'anti-américanisme français et européen. Il s'est donné cours sur certains fondements, à un certain niveau de la politique étrangère et donc nous avons eu toute une littérature sur le découplage entre l'Europe et les États-Unis et spécialement la France et l'Allemagne et en même temps des analyses historiques sur l'anti-américanisme primaire des Français depuis qu'il y a les États-Unis et donc remontant au XVIII°, au XIX° siècle, où on s'aperçoit maintenant, enfin nous nous sommes aperçus depuis quelques mois qu'en fait c'est un idéal, un processus beaucoup plus profond qui s'accomplit, à savoir l'alignement total sur la publication américaine et pas à la suite d'un complot d'ailleurs, du fait qu'elle s'impose dans d'autres continents, elle s'impose en Asie, par exemple, et donc elle s'impose en Europe et par le biais de ce que vous décrivez en effet une forme, la dictature dans la publication américaine va opérer et opère déjà et spécialement en médecine mais donc ça gagne, c'est en train de gagner, va opérer… sauf si se manifeste une option out par rapport à ça ; il faut voir que ce pays est quand même traversé actuellement de mouvements divers et assez violents de balancier, tout le monde se demande, à un niveau disons public, qu'est-ce qui se passe pour que au bout de deux ans les choses s'inverses avec une … violente, il semble que ce qui là travaille ce pays commence à apparaître d'une façon un peu erratique dans ces sondages de réel que prend la forme électorale.

Alors, là, il faut savoir quelle action retardatrice est possible, est-ce que nous avons là un processus qui est transpartidaire, de droite de gauche, au fond les gens dans l'opposition … toujours ceux qui s'opposent, au processus ; alors quelles sont les actions retardatrices, quelle est la position au niveau politique et sinon il y a en effet l'option que vous indiquez, à savoir l'option out pour la psychanalyse et affidées, à savoir se développer des façons sauvages, ou des façons privées hors d'un système qui se bétonne et va se boucher et dysfonctionner à court ou à moyen terme.

Jean-Daniel Matet : Politiquement on a deux ans pour travailler si je puis dire, si le gouvernement reste à sa place, si la majorité reste ce qu'elle est, il y a deux ans pour travailler l'opposition parce que finalement ceux qu'il faut convaincre c'est pas ceux du pouvoir, ceux-là c'est fini, mais c'est l'opposition, c'est effectivement la gauche, parce que ceux-là – je dis ça sans rire – c'est-à-dire qu'effectivement, sur les modifications, sur la conception de tout ça, le problème est quand même, s'il n'y a pas eu de résistance tellement à tout ça, si nous, nous nous sommes réveillés à un moment donné c'est qu'effectivement il y a eu une collaboration commune à tous ces dispositifs.

J'ai cité Guelfi tout à l'heure, ça fait une dizaine d'années qu'on est allé l'interviewer pour *l'Âne*, justement c'était un point de résistance, il voulait faire une revue européenne, le problème c'est qu'il voulait faire une

revue européenne dont la base c'était quand même toujours la psychopharmacologie, donc finalement il n'a pas réussi parce qu'il voulait faire évidemment lui aussi payer une publication…

Jacques-Alain Miller : …en général et dans aucun domaine … européenne … dans un ordre hiérarchique et … qui est …

Éric Laurent : …*Nature*, une publication européenne…

Jacques-Alain Miller : …une publication anglaise…

Jean-Daniel Matet : …c'est aussi ne serait-ce que par le nombre évidemment des gens qui veulent écrire dans ces publications et par la population scientifique que ça représente, ne serait-ce que pour ça.

Et donc effectivement il y a les options au niveau de l'opinion scientifique, il n'y a pas beaucoup d'options compte-tenu du rapport de force à travers le monde, ne serait-ce de ce qu'est la communauté scientifique. Quand on pense a ce qu'est la communauté médicale, les médecins d'une certaine manière ils ont intérêt à être plutôt comparés, évalués avec les Américains, avec tout ça, comme ça on aura les meilleures techniques, les mêmes choses, encore qu'en même temps c'est une conception de la santé comme je l'ai décrite qui est quand même singulièrement technique, technologique, qui oubli complètement que la santé c'est un peu autre chose que…

Jacques-Alain Miller : …il y a un certain nombre de collègues psychanalystes donc qui veulent faire vivre la psychanalyse dans, à l'intérieur de cet environnement et donc dans le passer alliance avec les TCC, à trouver des formules de compromis…

Jean-Daniel Matet : …moi je ne crois pas tout à ça, je ne crois pas du tout, enfin quand je vois le trajet des collègues à la SPP, je suis très frappé, je trouve complètement incompréhensible la position d'un Widlöcher par exemple, qui est effectivement à la fois président de l'IPA et en même temps grand défenseur des TCC, pour moi c'est une incompréhension totale, parce que c'est une contradiction flagrante parce que d'un côté il dit écoutons le patient, le sujet qui est là, etc., de l'autre rééduquons-le par des techniques aussi brèves que possible…

Jacques-Alain Miller : …c'est à court à long terme…

Éric Laurent : …c'est une position de type envoyer des messages confus, c'est-à-dire … fasse à un adversaire qui progresse confondre ; c'est un style un peu mitterrandien, c'est un peu lier la chose d'une façon qu'on ne comprenne plus très bien. Et penser que c'est une politique, parce que c'est une politique à tous les niveaux et c'est ce à quoi je voudrais m'attacher, le démontrer, c'est une politique à tous les niveaux. Ne pas croire que c'est simplement un clivage, au sens … du terme, c'est une politique à tous les niveaux avec un certain nombre, c'est un mécanisme de défense…

Jacques-Alain Miller : …bon, merci, donnons la parole à Pierre-Gilles Guéguen et ensuite Éric Laurent nous développera sa…

Pierre-Gilles Guéguen :

Trois remarques sur le rapport Inserm[1]

Ce rapport - devrais-je l'avouer ? - m'est apparu comme révoltant. Il repose sur un parti pris qui est clairement celui de la mise en chiffres à tout prix, quitte à trahir l'esprit de ce qui

[1] Texte revu par l'auteur.

l'anime : une légitime réflexion sur les pratiques psychothérapeutiques.

Il fait entrer de force des disciplines et des discours hétérogènes dans un cadre déjà forgé et profondément destructeur de toute pensée clinique : celui du DSM IV.

Il participe au nom de pratiques de bonne gestion d'un esprit de nivellement lié à l'exigence d'une efficacité pragmatique à court terme. Il illustre l'un des aspects de ce que récemment l'on appelait dans le journal *les inrockuptibles* « la guerre contre l'intelligence ». Il tente d'introduire en France un modèle qui a fait ses preuves dans la psychiatrie américaine pour l'avoir détruite et livrée à des marchandages et des négociations communautaristes et financières.

Il importe enfin dans notre aire culturelle une volonté « d'objectivation » des faits psychiques et fait partie d'une lutte générale contre les œuvres de la subjectivité comme le disait fort à propos un professeur de littérature comparée à l'université Barnard de New-York de nos amies.

1ère Remarque. Le mesureur anonyme et l'association des familles d'usagers.

Le rapport de l'Inserm a pour vocation « d'orienter la décision en santé publique ». C'est donc à un usage politique qu'il est destiné, mais comme c'est souvent le cas pour ces rapports de « préparation à la décision », personne en particulier ne décide et chacun peut s'abriter derrière les responsabilités de l'autre. Les politiques derrière les chercheurs et les chercheurs derrière les politiques. La décision sera finalement anonyme, bureaucratique, l'inverse d'une décision politique...

Jacques-Alain Miller : …la décision peut-être telle que vous la décrivez, … démocratique, elle est peut-être … justement parce que le rappelait Jean-Daniel Matet la directrice qui dit mais pourquoi donc restez-vous collés à ce logo… de Lacan, pourquoi ne pas essayer ce qui est recommandé actuellement. Ça n'est même pas une décision, c'est un pousse-au-TCC, un pousse à l'objectivation qui ne passe même pas par des documents, qui ne passe pas par des votes, qui passe par cette sorte d'incitation, qui s'insinue peut-être avant de rappliquer autrement, mais enfin c'est un premier degré. Et disons il nous a été aussi présenté comme l'invitation à pourquoi est-ce que vous ne pensez pas que vous voyez trop souvent vos patients dans le cadre d'une institution, c'est ce que rappelait Dominique Laurent.

Autant de phrases que maintenant nous pouvons entendre, d'abord qui ne se disaient pas, il y a un nouveau type de phrases et d'insinuations, il me semble que ça n'était pas dit, ça commence à l'être, et nous sommes là au point de pouvoir les entendre, de comprendre qu'à travers un très mince énoncé comme ça l'ensemble de cette énorme machine est derrière pour produire ce genre d'énoncés…

Pierre-Gilles Guéguen : …Kouchner le disait bien au Forum mais je suis pour le débat, je suis pour le débat ! oui, mais enfin un débat pour faire quelque chose, pas un débat pour effectivement … il avait quand même cette idée de débattre et que le débat prenait la décision…

Plus encore, il n'y aura sans doute pas de décision, mais un processus progressif de mise en place des recommandations par insinuation et aussi par le jeu des recrutements..

Ce même rapport prétend répondre, phénomène qui s'accentue depuis une vingtaine d'années, «à l'exigence des patients souhaitant connaître l'efficacité des traitements proposés » : ce sont des associations d'usagers qui sont ici évoquées comme justifications et contrôleurs ultime de l'évaluation. En d'autres termes, ce sont des groupes de pression auto-proclamés défenseurs de supposées victimes qui deviennent des interlocuteurs privilégiés. Ceci au nom d'un idéal démocratique mais est-ce bien là ce que nous entendons par démocratie ? Ne s'agit-il pas au

contraire d'un fonctionnement perverti de la démocratie au nom d'un idéal de transparence. Il est en effet légitime de se poser la question de la représentativité de ces associations par rapport à la population globale ? N'y a t-il pas dans ce choix, d'interlocuteurs « usagers privilégiés », sans doute inéluctable de nos jours, l'inverse de ce à quoi le rapport prétend à savoir une impeccable scientificité, souveraine et à valeur universelle ? En réalité ces associations qui n'ont aucun pouvoir de décision seront réduites au rôle de caisses de résonance et de diffusion pour le rapport. Elles seront le véhicule premier et la caution des options politiques qu'il diffuse.

Doit-on d'ailleurs mesurer dans ce domaine les choses en terme de « produit de santé » et de satisfaction des consommateurs ce qui entraînerait à long terme la fin du secret de la rencontre entre le « psy » et son patient ? Ne faut-il pas voir que, plus secrètement, le patronage desdites associations, le choix de les associer à l'élaboration des pré-décisions constitue un moyen de protection purement rhétorique pour s'épargner de futurs procès de mécontents ?

2è remarque : Qui sont les experts ?

Parmi la liste de ceux qui sont cités, et en dépit d'une tripartition qui se veut équitable entre trois courants (psychanalytique, cognitiviste, systémique), le courant cognitivo-comportementaliste est favorisé, car les thérapies systémiques à tendance béhavioriste sont largement surreprésentées.

Il y a donc un lapin dans le chapeau qui ressurgit en fin de parcours : les spécialistes de la mesure comportementale finissent par prouver que la mesure statistique est nécessaire, celle-là même qu'ils construisent dans leurs dispositifs néo-pavloviens.

Par ailleurs, on m'accordera que parmi les sommités auditionnées la représentativité du Pr. Widlöcher ne vaut pas pour l'ensemble des pratiques relevant de la psychanalyse alors même que le rapport mentionne « les lacaniens qui adhèrent à différentes association dont une association internationale » (page 10 de la synthèse). Qui croirait de surcroît au découpage des psychothérapies d'inspiration psychanalytique telles qu'elles sont présentées dans les pages 11 et 12. Qui les pratique vraiment telles qu'elles sont décrites par leurs « inventeurs » ? Qu'il me soit permis de douter, au nom de l'expérience clinique de ces découpages artificiels en nombre de séances. Il me semble plutôt qu'il y a dans la présentation de cette liste des PIP, une manœuvre destinée à obtenir d'éventuels remboursements de thérapies par les assurances le jour venu. C'est en tout cas tout l'inverse de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique que nous défendons et pour lesquelles personne ne saurait prévoir la durée du traitement.

Enfin devrions nous accepter le choix par le centre d'expertise collective de l'Inserm du Dr David Servan Schreiber, comme super-expert auditionné ? L'ouvrage de ce spécialiste de l'acupuncture et de l'huile de foie de morue dans le traitement des dépressions, « Guérir le stress » rappelle surtout les conseils du Docteur Carton (20 Euros, en tête des best sellers). Malgré les beaux titres américains qu'il peut aligner, l'élection de ce « chercheur » qui « passe la moitié de son temps aux USA », laisse rêveur sur le transfert et les idéaux des membres du centre d'expertise collective de l'Inserm. Il s'enorgueillit lui-même dans la quatrième de couverture de l'ouvrage de son côté « en dérive » de l'université de Pittsburg. La santé mentale serait-elle donc un «complément », un adjuvant de la médecine à l'heure de Columbine, des tueries de Nanterre et du terrorisme fondamentaliste ?

Quant au dernier super-expert il annonce la donne : c'est un cognitivo-comportementaliste avoué qui n'avance dans le rapport ni son titre ni sa formation, à part l'appartenance à un institut anglais.

3è remarque : Une méthodologie très contestable malgré la volonté affichée de transparence.

La règle d'or chez les informaticiens qui savent bien que leur instrument ne crée rien mais ne fait que classer (serait-ce sous la forme des analyses multivariées qui sont utilisées dans ce rapport) est : « garbage in garbage out ». C'est je crois un sage principe qui évite de croire à une quelconque alchimie de la quantification.

Or la mise en œuvre de ce rapport est absolument comparable à celle qui a présidé à la construction du DSM et qui est bien décrite par Stuart Kirk et Herb Kutchins dans le livre intitulé « Aimez vous le DSM ? » (éditions des « empêcheurs de tourner en rond » 1998). Le titre anglais exprime davantage ce dont il s'agit, soit un programme : « The selling of DSM : The rehtoric of science in psychiatry ». Disons le clairement, le rapport de l'Inserm est destiné à vendre au public médical et scientifique la rhétorique de la Science dans le champ des psychothérapies c'est à dire la rhétorique des théories paranoïaques de l'apprentissage conditionné sous le déguisement chiffré d'une science dévoyée. C'est Skinner relooké par John Galliano.

Regardons y de plus près. L'introduction au rapport concernant la méthodologie se veut lénifiante, pleines de précautions oratoires :

« Les catégories diagnostiques qui présentent une reproductibilité optimisée comme celles du DSM ou de la CIM ne sont pas nécessairement celles qui sont le plus utilisées notamment en France »

« Par rapport à l'extrême complexité du péhonomènhe (psy) il faut en fait être modeste quant à la valeur de ces mesures dans le domaine psychothérapique ».

« Ce point est capital si on s'intéresse à l'évaluation des psychothérapies, il peut en effet y avoir un biais lié à l'antagonisme de la théorie définitoire de l'instrument de mesure et du support théorique de la psychothérapie étudiée. » En effet !

Tout ceci pour conclure quelques lignes plus tard (p. 3).

« Au total il n'existe pas de frein conceptuel évident à la mise en œuvre de l'évaluation scientifique (entendez ici statistique) de l'évaluation des psychothérapies »

Donc selon le rapport il y a des biais considérables qui tiennent à l'évaluation quantitative et pourtant tout se passe comme si les auteurs n'en tenaient aucun compte. Une fois le travail effectué, une fois le passage à l'acte accompli, il y a en effet un bénéfice considérable qui tient au fait que ce qui est mesuré devient incontestable car « scientifique ». Suivront très vraisemblablement, comme cela a été le cas pour le DSM, des effets d'annonce sur des « normes savonnettes » comme s'expriment les auteurs de « aimez vous le DSM ? » p. 283. Il veulent dire par là que les normes posées par le rapport pourront bien être discutées voire modifiées, mais que les principes concernant les modalités d'évaluation et la démarche du rapport fourniront le cadre intangible de ces discussions futures. C'est dire qu'une fois entrés dans l'appareil on ne pourrait, ni s'en extraire ni non plus en changer le cadre « scientifique », mais seulement le « perfectionner ». Comme s'il n'y avait aucune alternative épistémologique et méthodologique. C'est pourquoi il faut refuser de s'y laisser attirer.

Les précautions oratoires qui figurent dans l'introduction et qui cernent les limites (à notre avis trop vite atteintes) de la méthode, ne sont plus de mise quand il s'agit de procéder à la mesure. Les résultats sont disparates, peu probants fondés sur peu d'études répondant aux critères de ceux mêmes qui les prônent, sauf à recourir à l'arme secrète que sont « les méta-analyses ». p. 6 lire la définition.

La dite méta-analyse permet de traiter ensemble des données qualitatives et des données quantitatives pour ensuite procéder à des analyses multiaxiales, celles

mêmes qui servent à établir les typologies du DSM. Il s'agit donc de lire la littérature (évidemment la nôtre n'y est pas incluse) et de la dépouiller pour procéder à des cotations répondant aux modes de lecture et aux grilles préformatées des cotateurs. Il n'échappera à personne que sur ce point on introduit des biais considérables en fonction de la grille d'analyse proposée au départ. Quand aux analyses pratiquées pour transformer les données qualitatives en données quantitatives, elles sont effectuées de telle manière que les variables de sortie (indépendantes les unes des autres et supposées valides et fiables) doivent être plusieurs fois rebaptisées de telle sorte qu'on ne sait plus très bien ce qu'elles veulent dire. Par ailleurs l'usage multiple de tests et d'échelles disparates accroît encore le peu de fiabilité de l'évaluation. Dans ces conditions on admettra qu'il vaut mieux rester sceptique sur la méthode ainsi que sur les conclusions d'un rapport qui dépendent pour la plus grande partie de ces méta-analyses.

Applaudissements

Jacques-Alain Miller : Éric Laurent va reprendre un certain nombre de ces points que…

Éric Laurent :

Leur politique de la mesure et la nôtre[2]

Nous avons examiné à cette tribune, successivement, divers aspects de l'expertise collective Inserm. Les parti-pris méthodologiques, les inconséquences de la méthode, la prétention « scientifique », dissimulant mal la volonté de nuire à la psychanalyse. Je voudrais aujourd'hui me centrer sur un aspect, développer la politique de la psychanalyse que nous arrivons maintenant à lire dans l'expertise elle-même, celle d'un courant important de l'IPA, et opposer la nôtre.

Le 16 mars, je me demandais avec vous pourquoi l'expert représentant la psychanalyse dans le groupe des experts Inserm n'avait pas démissionné de cette expertise collective. Il m'a répondu le lendemain par courriel, très aimablement et précisément. Il m'a ainsi fait remarquer que c'est lui qui, sur son site, a placé la lettre ouverte de M. Plantade, président de la Société française de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent qui annonçait à propos du document de l'Inserm intitulé « Troubles mentaux. Dépistage et prévention chez les enfants et de l'adolescent » : « Nous savons que l'orientation exclusive donnée à ce travail a amené trois des pédopsychiatres qui faisaient initialement partie du groupe d'experts à s'en retirer, ce qui montre que cet ouvrage ne représente en aucune façon un consensus mais une des approches de la pathologie mentale de l'enfant. Il aurait été honnête d'informer le lecteur sur ce point »[3]. J.-M. Thurin a choisi, en toute connaissance de cause une autre politique et de ne pas partir pour ne pas donner lieu à un texte « amputé de toute la dimension psychanalytique ».

Jacques-Alain Miller : Il considère que si lui était parti, le texte aurait été amputé de cette dimension psychanalytique. Donc il est considéré comme représentant de la dimension psychanalytique.

Éric Laurent : Voilà. Et il confirme bien que les tensions dans le groupe d'experts étaient très vives et l'animosité envers la psychanalyse extrême. Le choix de rester et de publier a été soutenu explicitement par D. Widlöcher. Cette position est énoncée par J.-M. Thurin de la façon suivante : « Il s'agit donc de faire une critique rigoureuse des résultats de cette expertise, mais également

[2] Texte fourni par l'auteur.

[3] Plantade, A., «Lettre ouverte au Pr Bréchot, directeur de l'Inserm »,

d'avancer et d'essayer de développer un mouvement d'évaluation dans les champs des psychothérapies psychanalytiques, évaluation dont certaines bases sont dès à présent posées par les équipes qui ne sont pas découragées devant la complexité de l'entreprise…

Jacques-Alain Miller : Donc, c'est le nom que représente le courant néo-évaluationiste qui accepte la culture de l'évaluation et qui cherche à élaborer une évaluation spécifique pour les psychothérapies psychanalytiques, qui seraient à la fois recevables par les tenants de l'idéologie évaluatrice et qui le seraient également par les praticiens des psychothérapies psychanalytiques.

Éric Laurent : Voilà.

…Ma crainte est qu'en l'absence d'une véritable prise de conscience des enjeux actuels, la psychanalyse et les psychothérapies psychanalytiques soient tout simplement évacuées du champ du soin », car « sortir la psychanalyse du champ sanitaire est sans doute un rêve que caressent bien des décideurs actuellement ». Devant cette alternative « évaluer ou périr », il a donc choisi, dans les chapitres qui lui ont été impartis, de donner une bibliographie commentée comme une « boîte à outils » pour produire de bonnes évaluations, celles dont la psychanalyse sortirait grandie et non diminuée. En somme, J.-M. Thurin nous dit en somme qu'il a réalisé un exercice léo-straussien dans l'art d'écrire sous la persécution.

On découvre en effet de nombreuses réserves sur le projet de l'expertise à l'intérieur même de l'expertise. Les exemples abondent et nous avons vu qu'ils définissent une véritable rhétorique. Après avoir passé en revue un certain nombre de méta-analyses, il conclut que la méta-analyse ne dit rien en elle-même, on peut lui faire dire des tas de choses. « On voit ici comment on peut faire dire à la méta-analyse ce qu'on souhaite entendre »[4]. La conclusion qu'il en tire est néanmoins un impératif de mesure renouvelé. Il soulignait, dès son post-scriptum, diffusé juste après la présentation à la presse, « qu'il est devenu aujourd'hui possible d'évaluer les résultats des psychothérapies psychanalytiques sur des bases à la fois scientifiquement solides et acceptables vis-à-vis des objectifs spécifiques de ces cures ». Il peut être ailleurs plus clair : « La perspective comparative de l'efficacité des psychothérapies utilisée dans cette expertise est aujourd'hui très largement critiquée et abandonnée. Les auteurs préconisent actuellement l'approche individualisée (telle que vous la définissez : quels effets ou quels profils de changement, (…) pour quel type de patient), plutôt qu'une pseudo réponse globale, basée en plus sur des méthodologies dont on connaît bien les limites et les biais potentiels ».

Il s'agit donc bien de nous annoncer une bonne nouvelle. Jusque-là, les « études scientifiques » étaient utilisées pour disqualifier la psychanalyse, d'une façon distincte d'aujourd'hui. Pendant longtemps, elles affirmaient : il est impossible de mesurer l'efficacité du traitement psychanalytique. On peut maintenant leur répondre, à condition de mesurer de la bonne façon. Avec de nouvelles études, il est possible de répondre aux affirmations d'adversaires résolus comme Eysenck et d'autres dans les années cinquante. « (…) la revue de Levitt (1957) sur l'évaluation des psychothérapies chez l'enfant, contemporaine de celle d'Eysenck (1952) chez l'adulte, aboutissait, comme cette dernière, à la même conclusion pessimiste : les formes traditionnelles de psychothérapie ne sont pas plus efficaces que l'absence de traitement. Dans les années 1950 et 1960, la première génération d'études sur l'efficacité des psychothérapies posait la question de leur capacité à

[4] Expertise collective, *Psychothérapie, trois approches évaluées*, Paris, les éditions Inserm, 2004, p. 40

inclure une modification de la personnalité, sans spécification ni différenciation des formes de psychothérapie utilisées, ni des problèmes cliniques à traiter »[5]. Donc les études « scientifiques » d'évaluation ont d'abord servi à nuire par un rejet massif. La situation aurait changé, il serait enfin possible d'évaluer de façon correcte l'efficacité de la psychanalyse. C'est maintenant la position du courant principal de la direction de l'IPA.

Pour celui-ci, un grand progrès de ces études est d'avoir rendu possible que « ces recherches prennent en compte dans leur évaluation des résultats le fonctionnement de la personne dans différentes dimensions et quelques-uns au moins des multiples facteurs impliqués (par exemple, le cadre psychothérapique, l'usage et la modalité de l'interprétation…). De fait, cette expertise devrait encourager les cliniciens et les équipes de recherche à développer des études évaluatives sur les psychothérapies dans ce domaine, en s'appuyant sur des méthodologies qui se sont affinées progressivement »[6].

Pour le tenant des TCC, ce sont ces dernières qui ont contraint les thérapies inspirées par la psychanalyse à se prêter à la mesure. « L'essor de la thérapie cognitivo-comportementale (TCC) dans les années 1960-1970 a par la suite fortement contribué à promouvoir une approche plus scientifique, tant de la pratique clinique que de la recherche thérapeutique. La question "Est-ce que la psychothérapie marche ?" est alors remplacée par "Quelles procédures spécifiques sont les plus efficaces pour traiter tel ou tel problème clinique ?" »[7]. La notion de « procédure spécifique » est venue effacer la mention même de psychothérapie…

[5] Expertise collective, *Psychothérapie, trois approches évaluées*, Paris, les éditions Inserm, 2004., pp. 43-44.
[6] Thurin, J.-M., « À propos de l'expertise collective Inserm sur l'évaluation des psychothérapies », post-scriptum diffusé sur son site Internet.
[7] Expertise collective, *op. cit.*, p. 44.

Jacques-Alain Miller : …on trouve où ça ?

Éric Laurent : …dans l'expertise elle-même.

Jacques-Alain Miller : …dans le Rapport Inserm ?

Éric Laurent : …dans le rapport de l'INSERM, et c'est le passage rédigé par Cottraux. Dans la même chapitre il y a une partie qui est rédigée par Thurin, tout ça n'est pas signé puisque c'est mélangé dans un … on voit ici le paragraphe d'avant est rédigé par M. Thurin, qui dit il est possible de développer et en effet ça c'est notamment propre à la psychanalyse, le paragraphe daprès c'est en fait un autre rédacteur, c'est M. Cottraux qui corrige immédiatement ça et qui dit ça n'est pas des développements - enfin il le dit entre les lignes, on s'habitue à cette machine, c'est parce que on a baigné là-dedans depuis des mois, on s'aperçoit qu'en fait c'est un autre rédacteur qui prend la plume et qui dit pas du tout c'est …direct avec les TCC, qui les force à mesurer…

Jacques-Alain Miller : … c'est l'influence des TCC et qui dit même : pourquoi est-ce que vous voulez m'embêter à parler de psychothérapie. vous vous…

Le titre même du rapport est là mis en question, le titre du rapport de l'INSERM sert de marketing et de combat, donc il faut dire psychothérapie, alors que donc disons du point de vue agonistique, du point de vue polémique on dit psychothérapie alors que du point de vue épistémologique interne il s'agit de comparer des procédures spécifiques destinées à traiter des problèmes type. Autrement dit il y a un jeu, un miroir aux alouettes, où entre le plan agonistique et le plan épistémologique.

Éric Laurent : Cette position des tenants des TCC ne fait pas reculer les amies de la mesure pour la

psychanalyse. Ils maintiennent qu'il est possible d'évaluer d'une façon qui se révèle favorable à la psychanalyse. Pour cela, il suffit de mesurer autre chose que l'efficacité sur le symptôme.

Les modes de légitimation de la mesure

Nous examinerons quatre modalités de légitimation de la mesure par la prise en compte de l'au-delà du symptôme.

a) Légitimation par la mesure du fonctionnement de la personne.

Un premier argument de la politique d'acquiescement à la mesure consiste à dire que le progrès des études a permis de prendre en compte le fonctionnement de la personne au-delà du symptôme. Nous allons voir qu'il s'agit de la même politique que lors de la mise en place du DSM. Qu'est-ce que le « fonctionnement de la personne » ? Il a obsédé tout un courant psychanalytique. L'expertise collective en retrace l'histoire jusqu'au rappel des objectifs définis par Knight dès 1941 à partir des conclusions du congrès de Marienbad (1936). Celui-ci proposait de viser non seulement la « guérison symptomatique, c'est-à-dire liberté relative avec ou diminution significative des peurs, détresses, inhibitions et dysfonctionnements handicapants ou liberté relative par rapport à eux ; [mais aussi de tenir compte de la] production accrue, avec une capacité améliorée d'utiliser ses énergies agressives dans le travail ; amélioration de l'entente et du plaisir dans sa vie sexuelle ; amélioration des relations interpersonnelles, moins ambivalentes, plus consistantes et loyales ; acquisition d'une conscience suffisante pour prendre en main les conflits psychologiques ordinaires et les stress raisonnables de la réalité »[8].

Cette définition d'un fonctionnement de la personne, au-delà du symptôme se retrouve dans les objectifs d'évaluation fixés en 1995 par une autre étude anglo-saxonne voulant prendre en compte « l'intégration de la personnalité » : « Différentes études ont associé à des dimensions générales (variables démographiques et sanitaires) l'évaluation des symptômes (recherchés dans un pathologie spécifique ou systématiquement), l'évaluation du fonctionnement personnel (en particulier concernant les relations sociales et les passages à l'acte), et des mesures sur les dimensions d'acquisition telles que la construction du soi, la maturation, la conscience et la prise en compte des conflits de la réalité, la qualité des relations d'objet, les capacités affectives, la réalisation dans le travail, ou l'accès aux affects et leur intégration dans la personnalité (Monsen et coll., 1995) »[9].

Et enfin, J.-M. Thurin annonce une traduction française contemporaine de cette perspective promise dans une étude annoncée pour 2004 : « Il est intéressant de signaler le travail d'un groupe de psychiatres français, de l'Association de santé mentale dans le 13e arrondissement, qui a mis au point une échelle d'évaluation des états psychotiques chroniques, basée sur une compréhension psychanalytique de la pathologie mentale. Cette échelle repose sur une étude de l'ensemble de la situation du patient : état clinique détaillée, situation sociale, impact des troubles sur la famille, rapport au système de soins, état physique. Elle s'appuie sur des regroupements sémiologiques de conduites, sur le repérage du fonctionnement mental ainsi que le relevé des impressions des équipes de soins dans leurs observations du patient lui-même et de ses interactions avec son milieu familial et social. À partir de la cotation de 85 patients par quatre juges en moyenne, la validité interjuges a été évaluée et estimée satisfaisante pour cette échelle »[10].

Jacques-Alain Miller : ça se sont des mesures proposées et basées sur

[8] *Ibid.*, p. 76.

[9] *Ibid.*, p. 78.

[10] *Ibid.*, p. 79.

une compréhension psychanalytique ? Et donc et ils cotent, dans cette entreprise de compréhension psychanalytique évaluatrice, ils cotent 85 patients par quatre juges. C'est-à-dire que du point de vue psychanalytique le même patient est soumis à quatre…

Agnès Aflalo : …la façon de procéder est la suivante ils enregistrent et ensuite l'enregistrement est évalué par des juges en principe indépendant. Donc on ne fait pas répété la même chose au patient…

Jacques-Alain Miller : … pas répété mais on le met sous l'idéaux scientifique de compréhension psychanalytique. On en apprend tous les jours…

Éric Laurent : …c'est en train de se faire et c'est publié en 2004.

La prise en compte de ces éléments de la relation d'objet pour évaluer la personne dans son fonctionnement a été critiquée par Lacan dans la lecture qu'il faisait de la première version française de cette perspective dans le volume : *La Psychanalyse d'aujourd'hui*[11]. À l'époque, nous n'en étions pas au calcul de tout mais à l'évaluation imaginaire des effets de la cure. Lacan dénonçait la réduction de l'abord du sujet à la caractérisation de ses relations d'objet, qui se révèlent de fait toujours réduite à une sorte d'évaluation du caractère : « Cette thématique primaire se développe sommairement en attribuant au caractère prégénital les traits accumulés de l'irréalisme projectif, de l'autisme plus ou moins dosé, de la restriction des satisfactions par la défense, du conditionnement de l'objet par une isolation doublement protectrice quant aux effets de destruction qui le connotent, soit un amalgame de tous les défauts de la relation d'objet pour montrer les motifs de la dépendance extrême qui en résulte pour le sujet. »[12].

Ces espoirs de prendre en compte l'évaluation de la personne seront toujours déçus par la limitation intrinsèque de cette perspective et par le dédain avec lequel ils seront accueillis par l'évaluateur. Comme le DSM, l'évaluation condescendra sans doute bien à un axe II qui prend en compte les caractéristiques de la personnalité. Comme le dit le DSM IV : « Le format offert par le système multiaxial est adéquat pour le classement et la communication des informations cliniques, pour saisir leur complexité et pour décrire l'hétérogénéité des sujets qui ont le même diagnostic. De plus, le système multiaxial stimule l'application d'un modèle psychosocial dans les institutions cliniques de formation et de recherche »[13]. L'essentiel de cette clinique n'en reste pas moins la réduction de la pathologie à des troubles simples. Comme le DSM, l'évaluateur préfèrera extraire de la réalité clinique des sortes de cas et de troubles virtuels. J.-M. Thurin peut lui-même admettre que la réduction à laquelle se livre l'approche DSM, retenue par les TCC pour leur évaluation, représente un forçage puisque « les cas simples sont pour ainsi dire virtuels »[14].

b) La légitimation par la prise en compte du contexte.

Nous avons vu ici même, à plusieurs reprises, le caractère désincarné, virtuel que mesure l'expertise, au nom de la modélisation de l'étude dans la description d'une étude portant sur une thérapie brève d'inspiration psychodynamique. « (…) le résultat d'une psychothérapie brève peut être évoqué à travers l'étude contrôlée de Strupp et Hadley (1979). Une population relativement homogène de

[11] *La Psychanalyse d'aujourd'hui,* Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

[12] Lacan, J., «La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 605-606.

[13] Americal Psychiatric Association, *Mini DSM-IV*, Paris, Masson, 1996, p. 37.

[14] Thurin, J.-M., *op. cit.*

49 étudiants de 17 à 24 ans déprimés ou psychasthéniques au MMPI, recrutée par affiche et parmi les consultants du service de soin est confiée d'une part à des psychothérapeutes professionnels d'orientation psychanalytique et, d'autre part, à des enseignants sélectionnés sur la base de leur réputation pour leur empathie et la confiance qu'ils inspirent chez les étudiants. Le groupe "contrôle" est constitué d'étudiants sur listes d'attente. La thérapie est limitée à 25h sur une période de trois à quatre mois, à un rythme de deux séances par semaine. Les résultats montrent que les patients ayant une psychothérapie avec les professeurs présentent, en moyenne, une amélioration significativement aussi importante que les patients traités par des thérapeutes professionnels expérimentés »[15]. Il ne s'agit pas là de thérapie, mais d'une sorte de jeu universitaire, une parodie de la vie qui pourrait très bien figurer dans une satire de David Lodge, comme *Paradise Lost*, sur le versant comique ou de J.-M. Coetzee, comme *Disgrace*, dans une dimension plus tragique. Que l'on puisse se servir de tels chiffres comme arguments comparatifs nous fait penser aux batailles qui font rage aujourd'hui au sein du capitalisme médical. À propos de l'OPA hostile Sanofi-Adventis, la lettre financière du *Monde* du 10 mars annonçait : « Passe d'armes hier, au congrès de l'*American College of Cardiology,* entre les deux groupes. Sanofi communique les "résultats encourageants" des dernières études cliniques de sa molécule Rimonaban. Aventis réplique quelques minutes plus tard par une nouvelle étude favorable au Lovenox, son médicament vedette ».

De même les cas réduits par les TCC semblent étrangement irréels. Ombres témoignant pour une catégorie, leur présence, telle que nous en avons lus quelques témoignages reste fantômatique[16]. Leurs tenants les plus éclairés s'en défendent avec gêne. Dans le même moment où le Pr Quentin Debray affirme dans *Le Monde* la possibilité du traitement comportemental de la fatigue chronique par limitation sélective des tâches à accomplir par le sujet fatigué et suggestion active, il se défend par avance : « Certains collègues psychanalystes jugent qu'il s'agit-là de thérapies un peu simplistes. D'abord ce n'est pas tout à fait vrai, car l'application peut être subtile et nuancée »[17]. On le voit, certains tenants des TCC insistent sur le fait que le « manuel » doit être adapté au cas, alors que d'autres spécifient toujours que le « manuel » doit être suivi à la lettre, ce qui permet de déléguer à des gens non formés. Cela nous fait apercevoir un conflit parmi les praticiens des TCC. Il y a deux voies qui toutes deux veulent se réserver les thérapies. Ceux qui insistent sur l'adaptation insistent sur la nécessité de la formation. C'est un courant proche de C. Vasseur qui n'est pas pro-TCC. Cependant ceux qui insistent sur l'automaticité sont sans doute ceux qui veulent d'abord se réserver les thérapies puis les déléguer sous contrôle très strict.

La virtualité de la mesure ne cesse d'apparaître sous des aspects variés. L'écart entre le luxe de présentation statistique des méta-analyses et le contenu effectif de ce qui est mesuré est parfois saisissant. À propos de la méta-analyse de Smith et Glass qui, en 1980, a pour la première fois regroupé 475 études portant sur 25 000 sujets, dont Philippe La Sagna signalait l'importance, on peut lire : « Une des nombreuses critiques adressées à Smith et Glass était que le regroupement d'études disparates mettant sur le même plan des travaux effectués avec des étudiants

[15] Expertise collective, *op. cit.*, p. 80.

[16] Les analyses des Visiteurs du Soi de J Cottraux par C. Dewanbrechies-La Sagna ou de Guérir de D. Servan-Schreiber par S. Bialek .

[17] Debray, Q., « Ne pouvant exprimer le fait que l'on est malheureux, on dit que l'on est fatigué », *Le Monde*, 3 mars 2004, p. 25.

volontaires et de véritables patients faisait que les conclusions ne reflétaient pas la réalité de la pratique clinique courante (Rachman et Wilson, 1980) [il n'y avait que 22% de "vrais" patients]. De plus, certaines études importantes avaient été négligées et le regroupement des thérapies cognitives avec les thérapies psychanalytiques plutôt qu'avec la thérapie comportementale apparaissait comme une erreur importante »[18]. D'ailleurs cette étude qui veut mesurer l'efficacité sur le symptôme constate qu'après tout « la seule méthode à avoir une taille d'effet importante, c'est-à-dire supérieure à 0,80, est la désensibilisation systématique »[19]. Aucune interrogation sur cette tautologie brillante. Si on cherche à mesurer la façon dont on a réussi à dégoûter le sujet de son symptôme, le plus direct reste toujours la désensibilisation systématique. Elle consiste toujours en ces méthodes cruelles d'exposition à l'objet traumatique, phobique, ou l'interdiction du rituel. Ce n'est pas seulement que le symptôme n'a plus de vérité. Il faut en dégoûter le sujet.

Même les partisans de la mesure reconnaissent les limites de la mesure dans un contexte qui n'est pas artificialisé par les méthodes que nous avons décrites. En particulier celles qui sont effectuées par P. Fonagy, psychanalyste anglais qui s'est spécialisé dans les évaluations. On note alors combien il est difficile de mesurer. Par exemple, pour les schizophrénies traitées en hôpital. « (…) il existe des facteurs de contexte (autres traitements, cadre dans lequel a lieu la psychothérapie — hôpital, centre ambulatoire de soins, cabinet — implication de l'environnement soignant, familial et social). Les études de suivi posent des problèmes massifs d'exécution, d'analyse, de présentation et d'interprétation (May, 1976). Les méta-analyses amplifient ces problèmes »[20]. Ou encore pour le traitement des personnalités boderline. « Cinq études concernent le recours à l'hôpital de jour pour des troubles de type borderline ou anxieux-évitants. L'admission doit s'effectuer sur un temps suffisamment long et dans une perspective globale qui ne se résume pas à la simple inclusion de la psychothérapie. Les auteurs insistent sur le fait que seuls des programmes intégrés, impliquant des cliniciens ayant un même but stratégique avec des techniques variées, ont permis à ces patients souffrant de sévères problèmes de se sentir suffisamment en sécurité pour s'engager dans le traitement. Cela fait ressortir à quel point la prise en charge thérapeutique n'est pas une simple technique "externe", mais qu'elle représente un contexte dans lequel les patients peuvent trouver une représentation cohérente et sécurisante de la réalité et d'eux-mêmes »[21].

Quoi qu'il en soit, on constate que les mesures sont faciles dans le monde fictif ou difficiles dans une situation thérapeutique vraie. On pourrait, dans un premier temps dire que les évaluations évaluent surtout leur inadéquation à l'objet qu'elles tentent de réduire. Il faut tout de suite ajouter justement que l'essentiel n'est pas là, la logique de la mesure a pour objet essentiel de reformuler complètement le champ des psychothérapies. « La recherche s'est maintenant centrée sur l'étude de traitements spécifiques appliqués à des troubles aussi définis que possible »[22]. Avec des adjectifs innocents comme «spécifiques » et le souci anodin d'obtenir un « trouble aussi défini que possible », la méthode produit ses effets.

La mesure, comme l'évaluation, n'est pas un simple instrument d'enregistrement. C'est un agent de structuration puissant de l'objet qui est soi-disant mesuré « objectivement ».

[18] Expertise collective, *op. cit.*, pp. 40-41.
[19] *Ibid.*, p. 40
[20] Expertise collective, *op. cit.*, p. 111.
[21] *Ibid.*, p. 131.
[22] *Ibid.,* p. 42.

c) L'argument de la mesure du processus au delà du résultat

Un autre argument de légitimation de la politique de la mesure est celui de la possibilité de mesurer le processus thérapeutique, pour éviter la réduction de la mesure du résultat sur l'efficacité du symptôme. Cette ligne de défense a été mise au point par Luborsky dans les années 1980. Nous avons déjà évoqué l'invraisemblable manuel de thérapie réalisé par cet auteur. *Principes de psychothérapie analytique*[23] traduit en France en 1996 (même année que le livre de Widlöcher-Braconnier), publié en 1984 aux USA avec le même titre mais avec le sous-titre expressif : « Un manuel pour les traitements d'expression et de soutien ». .Cette ligne de défense est toujours d'actualité pour les psychologues américains qui supportent la même offensive des TCC instrumentalisées par les HMO'S. Le département de *Counseling* de l'*American Psychological Association (APA)* est en train d'étudier un mode d'évaluation des thérapies qui fonctionnent et qui ne sont pas associées à un diagnostic spécifique (trouble DSM). Ils opposent donc leurs interventions centrées sur un « processus », aux TCC centrées sur le résultat : « Des thérapies comme la thérapie psychodynamique, la thérapie expérientielle, la thérapie existentielle sont "orientées sur le processus" alors que la TCC est "orientée sur le résultat". Dans la TCC, l'objectif est de modifier le trouble psychiatrique ou ses symptômes aussi directement et efficacement que possible. (…) les thérapies orientées sur le processus pensent que les changements symptomatiques surviennent indirectement par l'exploration des thèmes émergents, des schèmes, ou des motivations et des croyances inconscientes »[24]. Ils s'intéressent donc à la « relation thérapeute-patient et aux attitudes du thérapeute qui favorisent les progrès et les résultats dans la thérapie. » L'essentiel est qu'ils arrivent à présenter leurs résultats en termes de « relations validées empiriquement ».

Cela leur permet de justifier l'inclusion du transfert dans l'opération : « Les indications de pratique et de traitement devraient aborder de manière explicite les comportements et les qualités du thérapeute qui promeuvent une relation thérapeutique facilitatrice ; les efforts pour promouvoir les indications de pratique ou les listes fondées sur les preuves de la psychothérapie efficace qui n'incluent pas la relation thérapeutique sont sérieusement incomplets et potentiellement trompeurs, que ce soit sur le terrain clinique ou "empirique" ; la relation thérapeutique interagit (…) avec les caractéristiques du patient, et les qualités du clinicien dans la détermination de l'efficacité du traitement. Une compréhension globale de l'efficacité (et l'inefficacité) de la psychothérapie considèrera tous ces déterminants et leurs combinaisons optimales. Adapter ou concevoir la relation thérapeutique aux besoins spécifiques du patient et à ses caractéristiques (en plus du diagnostic) accroît l'efficacité du traitement »[25].

Qui peut croire à cette version du transfert réduit à une sorte de virtualité, de vertu potentialisante de l'efficacité.

d) La légitimation par la mesure de l'efficacité thérapeutique

Car il s'agit bien d'efficacité. Dans cette perspective, il est crucial non pas de dégager l'objet « psychothérapie » mais de le mesurer à l'étalon de toute thérapie, le médicament. Dans la conclusion de la première partie du rapport, les auteurs nous montrent parfaitement les étapes de reformulation de cet objet. « En conclusion, l'ère des comparaisons globales de méthodes psychothérapiques, s'appliquant à des troubles psychopathologiques variés regroupés et impliquant des volontaires

[23] Luborsky, L., *Principes de psychothérapie analytique*, Paris, PUF, 1996.

[24] Messer, S.B., « Traitements validés "empiriquement" : un avertissement », 12/09/2002, texte diffusé sur le site de J.-M. Thurin.

[25] *Ibid.*

est révolue. La stratégie actuelle est de comparer, pour chaque trouble selon l'ICD ou le DSM, des types de psychothérapies bien définis de manière opérationnelle entre elles, au placebo ainsi qu'à des traitements médicamenteux »[26].

L'introduction de la comparaison avec le seul médicament est cruciale. On pourrait la considérer comme une incongruité : en quoi est-il pertinent d'inclure le médicament dans l'évaluation d'une psychothérapie ? En fait ce point est crucial car il permet de justifier l'important d'une méthode nouvelle : l'essai clinique comparé. Un expert tenant des TCC souligne bien la nouveauté. « C'est le début des études avec allocation randomisée à l'un des différents traitements posés en comparaison. Depuis les années 1980, la troisième génération de recherches en psychothérapie utilise le modèle des essais cliniques contrôlés issu de la pharmacothérapie, les diagnostics DSM et des manuels décrivant précisément les traitements utilisés »[27].

Quelle est donc cette mesure de troisième génération, celle des essais cliniques contrôlés issus de la pharmacothérapie ? Leur méthode, nous rappelle un spécialiste, est la suivante : « Deux groupes de patients sont constitués. Ils doivent être comparables, en particulier sous l'angle pathologique : être bien atteints, de manière semblable, du même mal. Un des groupes reçoit un "placebo" (qui ne contient aucun "principe actif") et l'autre le candidat médicament (qui contient la nouvelle molécule à tester). Ni les médecins ni les patients ne savent qui prend le placebo et qui prend le candidat médicament dont il s'agit de tester l'efficacité. Placebo et candidat médicament se présentent sous des formes identiques : même forme, même couleur. Au bout d'une période de temps déterminée, les résultats sont dépouillés et une étude statistique permet de savoir si le candidat médicament a montré une efficacité thérapeutique statistiquement supérieure à celle du produit placebo. (…) Il faut réunir deux conditions pour rendre possible ce type d'étude. La première tient aux candidats médicaments eux-mêmes : ils doivent être tous identiques au cours de la même étude clinique, ce que seules la chimie et l'industrialisation moderne permettent. (…) Les études cliniques ne sont donc pas liées à un progrès de la biologie. Les outils statistiques que les chercheurs utilisent ne sont pas très nouveaux. C'est le développement du capitalisme industriel qui rend possible ce type d'études, car il redéfinit les conditions de la fabrication et du contrôle pharmaceutique. Pas d'études cliniques sans le triomphe de l'usine sur l'arrière-boutique du pharmacien. La seconde condition tient aux patients : ils doivent être atteints de la même pathologie afin de constituer des groupes qui soient réellement comparables. Ici, les découvertes biologiques jouent un rôle essentiel : le diagnostic de nombreuses maladies est rendu moins dépendant du bon sens clinique et renvoie à une procédure de tests en laboratoires »[28].

Nous voyons qu'il faut obtenir des populations homogènes et la randomisation avec un groupe laissé à l'effet placebo, ou au « traitement de référence ». Ces deux critères ne sont pas réunis dans nos études. Comment assurer la simplicité du diagnostic. « La principale pierre d'achoppement des études méta-analytiques est le regroupement d'études concernant des pathologies ou des problèmes psychologiques variés »[29]. Par ailleurs, on a beau vouloir casser tout transfert possible par la randomisation autoritaire, un effet semble inéliminable à partir du moment où l'on installe un sujet supposé savoir. L'étude citée plus haut avec l'opposition entre les « sympathiques professeurs » et les « professionnels compétents » le

[26] *Ibid.*, p. 44.
[27] *Ibid.*, pp. 43-44.
[28] Pignarre, P., *Comment la dépression est devenue une épidémie*, Paris, La Découverte & Syros, Hachette Littératures, 2001, pp. 56-57.
[29] Expertise collective, *op. cit.*, p. 41.

montre bien. D'ailleurs J.-M. Thurin fait inscrire dans son rapport que «Deux critères d'excellence paraissent actuellement inapplicables aux recherches concernant les psychothérapies dynamiques : l'application directe de manuels de traitement et la randomisation autoritaire des patients dans différents groupes de traitement »[30].

Nous savons aussi que la procédure des essais cliniques comparés, inventée d'abord pour limiter le pouvoir de l'industrie pharmaceutique, est devenue le moteur même de la pression des laboratoires pour obtenir à tous coups une autorisation de mise sur le marché.

Pourquoi alors s'engager dans ce jeu perdu d'avance ? C'est qu'il s'agit d'autre chose. Ce qui est mesuré dans ces études c'est la transformation de l'objet de la psychanalyse une fois pris dans la problématique problème-solution.

La psychothérapie prise dans la notion problème-solution

Je vous rappelle la façon dont Jean-Claude Milner pouvait introduire son exposé au Théâtre Hébertot : « L'innovation des Lumières, c'est d'affirmer que, dans le domaine sociopolitique, tout peut et doit se formuler en termes de problème et de solution. La société pose des problèmes, les politiques doivent les résoudre. Une mauvaise solution, c'est celle qui fait que le problème continue de se poser, une bonne, c'est celle qui fait que le problème cesse de se poser. La meilleure solution, c'est celle qui fait que le problème cesse pour toujours de se poser. C'est ce qu'on appelle une solution définitive »[31].

J.-C. Milner s'interrogeait ensuite sur les conséquences matérielles sur un objet particulier de « l'intervention de la notion de problème et de solution ».

[30] *Ibid.*, p. 97.

[31] Milner, J.-C., «Les penchants criminels de l'Europe démocratique », *La règle du jeu*, n°24, janvier 2004, p. 65.

Nous nous interrogeons ici sur la transformation matérielle opérée sur l'obejt psychanalyse. De l'intervention du problème-solution, nous voyons les conséquences. Tout est transformé au nom d'une disponibilité à la mesure dont nos voyons qu'elle n'est que prémisse à l'application du paradigme. Il ne s'agit plus de dire qu'il y a un usage du manuel DSM. Le DSM lui-même est instrumentalisé pour en faire encore autre chose qu'un instrument épidémiologique, usage premier ou second, mais déjà ancien. Il s'agit maintenant d'un nouvel usage, celui d'un instrument d'homogénéisation. Le terme doit être pris au sens que lui donnait J.-A. Miller le 4 février. « Nous sentons le poids, la pression de ce qui s'accomplit comme la fabrication d'un univers homogène. Et pour que cet univers soit homogène, il faut que — dans leur langage — les émotions, les comportements, les conduites y passent, et le langage aussi. Il faut que ce soit homogénéisé et comparable… Ce qu'on dénonce comme marchandisation, plus profondément c'est cette homogénéisation généralisée. »

Cet usage nouveau du DSM comme instrument d'homogénéisation, distinct de l'instrument d'enregistrement à quoi le réduisent les épidémiologues, est celui que fait la « psychiatrie trans-culturelle », discipline récente à ne pas confondre avec l'ethnopsychiatrie. Elle en est même l'opposé. L'ethnopsychiatrie visait à repérer comment une culture donnée traite le malaise à l'intérieur d'une langue, d'un monde, d'une civilisation donnée. La psychiatrie trans-culturelle vise, à travers les cultures, à retrouver partout le même. Elle s'appuie sur une psychologie évolutionniste darwinienne pour situer toutes les cultures selon le même axe. On se plaint d'abord de son corps pour en arriver ensuite à se plaindre en termes psychologiques. « La psychiatrie doit participer à la modernisation du monde en aidant les populations qui en sont "restées" à une phase de (référence au corps dans la plainte) pour qu'elles passent à une

forme plus civilisée qui leur permettra de “psychologiser” leurs souffrances. Cela commencera, nous dit-on, avec les couches les plus élevées de ces populations : enseignants, hommes politiques, intelligentsia locale, etc. Ils sont les premiers à accepter de suivre une psychothérapie rationnelle ou de prendre des psychotropes. Ainsi, selon Arthur Kleinman, les Chinois, qui font partie de ces peuples qui ont tant de mal à parler en termes psychologiques modernes, pourront enfin apprendre à ne plus utiliser, comme ils le font actuellement, la notion qu’ils nous ont pourtant autrefois empruntée de “neurasthénie”, et parler enfin comme tout le monde de “dépression” »[32]. La psychiatrie transculturelle vise à éliminer tout usage particulier de la langue pour désigner un trouble. À l’horizon, elle vise l’élimination de tout facteur culturel dans la définition d’un trouble. Cette élimination de l’Autre dans la clinique est cohérente. C’est ce qui s’appelle pour eux « définir des objectifs pragmatiques ».

Dans les «objectifs pragmatiques » à quoi viennent se réduire les psychothérapies dans la pauvre perspective de ces évaluations dites scientifiques, le *trouble* est ce qui reste de la clinique posée en termes d’évaluation. On pourchassera donc toute trace de subjectivation dans ces études au nom de l’objectivité recherchée. On réduira toujours plus le sujet à des « termes opérationnels ».

Comparer l’incomparable, sans cesse créer de nouvelles équivalences au nom de l’homogénéisation de la mesure, permet de réduire « la personnalité », reste phénoménologique transformé par l’opération de la mesure en l’axe II dans la clinique psychiatrique du DSM, à un simple faisceau de comorbidité. En ce sens, le concept qui permet de réduire toute la pathologie du sujet à un trouble simple sans que l’on ne puisse protester est celui de *comorbidité*. Un symptôme ne se substitue pas à un autre une fois traité le symptôme cible, insistent les tenants des TCC. Si un symptôme nouveau surgit, cela est dû à la comorbidité de plusieurs troubles qui s’expriment successivement. Si l’on ajoute à cela les troubles résiduels, catégorie admise dans les études des TCC, nous retrouvons la complexité du symptôme et de sa plasticité traduite dans une langue où l’on peut maintenir son caractère absolument non substituable. «Pour évaluer l’efficacité à long terme des TCC dans les troubles obsessionnels compulsifs, les résultats de 9 études de cohorte (contrôlées) ont été colligés. Sur un suivi de 1 à 6 ans (en moyenne 3 ans), un taux de 78% d’amélioration a été mis en évidence avec 60% de réduction moyenne des rituels. Cependant, les symptômes résiduels étaient la règle et le risque de faire une dépression demeurait inchangé »[33].

Pourtant les tenants des TCC affirment, dans leur paradigme, que le symptôme reste une unité simple, ultime, non substituable. Ils le font avec violence car c’est une pièce essentielle de leur dispositif. Le symptôme n’est pas substituable, ce qui l’est ce sont les thérapeutes, rapidement formés, pratiquement quelconques, à condition d’être étroitement contraints et surveillés. Cette expertise collective essaie, au nom des TCC, de nous faire partager la passion réductrice qui les anime. Il sera sans doute difficile de revêtir de tels «visiteurs du soi » des charmes de la succube (je la dis au féminin, comme en latin, suivant l’usage de Michel Leiris) du film de Marcel Carné.

Il leur faut aussi expliquer comment, à partir de ces troubles simplifiés et de traitements réducteurs, on observe un retentissement sur toute la vie du sujet. L’effet non-mesurable créé par le traitement s’appellera *ripple effect*. Il mesurera l’effet d’une thérapie centrée sur un symptôme au-delà de ce symptôme même. « (…) la thérapie comportementale avait des effets à la fois spécifiques et plus profonds et

[32] Pignarre, P., *Comment la dépression est devenue une épidémie, op. cit.*, p. 29.

[33] Expertise collective, *op. cit.*, p. 503.

diffus. Ce phénomène est comparable à la propagation d'une onde (…) »[34]. Cette efficacité, qui passe les bornes, au delà des limites du trouble spécifique comble les thérapeutes des TCC. Elle indexe cependant un problème, qui n'est pas sans rappeler le problème de l'éther en physique pré-einsteinienne. Quel est donc le milieu qui est censé supporter l'onde qui se transmet. Ce ne peut être par définition la conscience ou la personnalité. Qu'est-il donc ? Une forme de l'inconscient cognitivo-comportemental, l'ICC ? Un éther immobile et homogène, sans autre propriété que d'accueillir cette onde d'effet du traitement du symptôme.

Que reste-t-il du fantasme, en tant qu'indicateur des relations à l'Autre ? Ils sont pris en compte dans des échelles de « problèmes interpersonnels et leur relation avec les styles d'attachement ». Ainsi on évalue : « les problèmes de soumission amicale (il est difficile pour moi de dire non à une autre personne) semblent plus difficiles à traiter avec la psychothérapie dynamique brève que les problèmes de dominance hostile (il est difficile pour moi de m'engager à long terme avec quelqu'un ou il m'est difficile de faire confiance à quelqu'un). (…) Les résultats suggèrent également des relations entre le type de problèmes interpersonnels d'une personne et son style d'attachement principal (sécure, préoccupé, craintif, abandonnant) »[35]. Dans le même esprit, J.-F. Allilaire faisait remarquer, ce samedi 20 mars lors du colloque organisé par C. Vasseur que l'on ne parlait plus aux USA de transfert, mais de relation intersubjective. Sans doute voulait-il donner là un écho de la conception du courant intersubjectiviste de Owen Renik. Sous cette formulation, il serait compatible avec la mesure de « processus ».

Une fois que tout a été ainsi Jivaroisé, réduit à une tête d'épingle, que reste-t-il à faire ? Des chercheurs Californiens l'ont fait : modifier le patient en fonction de la mesure. « Vaughan et coll. (2000) ont réalisé une étude de faisabilité destinée à rechercher si les patients, en traitement psychodynamique incluant la psychanalyse, pouvaient être recrutés et retenus comme sujets pour des études ; à déterminer la compliance du patient et du thérapeute à participer aux mesures d'évaluation, à partir de questionnaires, d'entretiens structurés et de séances enregistrées ; à obtenir des données pilotes (sic !) sur les changements dans ces mesures après un an de traitement »[36]. Évidemment, l'étude de faisabilité n'a enrôlé que peu de monde (neuf patients dans une psychanalyse et quinze patients dans une psychothérapie psychodynamique à deux séances par semaine ».

En Allemagne, à l'initiative de la Société IPA allemande, DPV, on a procédé à l'inverse, de façon rétrospective et non plus prospective pour évaluer les « appréciations rétrospectives des patients sur leur psychanalyse ou leur thérapie psychanalytique et leurs effets, 4 ans au moins après la terminaison. (…) Deux sortes de données ont été recherchées : 1) extra-analytiques portant sur les symptômes, les changements dans la capacité de se confronter aux événements de vie, l'estime de soi, l'humeur, la satisfaction vis-à-vis de la vie, ainsi que l'évaluation globale de leur thérapie, les évolutions concernant leur travail et l'utilisation des services de santé ; 2) analytiques évaluant en particulier les réactions de transfert et de contre-transfert, les associations libres, et procédant à des analyses de contenu ». Les Allemands ont réagi de façon très disciplinée. « Cette recherche a d'abord impliqué d'obtenir l'accord des psychanalystes, qui se sont prononcés à 89% en faveur de cette étude. La seconde étape a été de déterminer un échantillon représentatif de tous les patients en traitement psychanalytique de longue durée durant cette période et n'a pas

[34] *Ibid.*., p. 38.
[35] *Ibid*., p. 85.
[36] *Ibid.,* p. 93.

posé non plus de problème de recrutement (n = 401) »[37]. Pourtant, ce qui les attendait était complexe : entretien enregistré, questionnaire détaillé ou semi-détaillé. Les entretiens (deux pour chaque ancien patient, auxquels s'ajoutait un troisième avec l'ancien analyste) étaient enregistrés et discutés par un groupe de recherche.

Aucune interrogation sur la constitution de listes, la suspension de toute confidentialité, l'empressement à répondre des anciens patients, la mise en place d'un panoptique, la perversion d'une sorte de procédure de passe à la gribouille (parler de son analyse). Tout ce prix payé pour arriver aux conclusions suivantes : « L'évolution la plus remarquable est que 84,3% des anciens patients étaient en ascension sociale. Par ailleurs, ils avaient internalisé leur attitude analytique, se rendant par là capables de poursuivre le processus analytique après la fin de leur cure », etc. Le reste est à l'avenant. Les Suisses allemands vont bientôt réaliser une étude du même genre avec la bénédiction des autorités actuelles de l'IPA. En France, un texte récent incite des études se basant sur la pratique effective et le témoignage d'anciens patients : « Il s'agirait d'objectiver ce qui correspond à l'expérience clinique courante et aux nombreux témoignages d'anciens patients des psychanalystes »[38]. De façon plus claire, lors du Colloque de Vasseur, le même B. Brusset selon les notes d'Agnès Aflalo, veut à la fois mesurer et se séparer des TCC « considérer que légiférer, c'est codifier l'âme humaine et que toute évaluation est impossible est une idéologie dangereuse ; il faut évaluer y compris la psychanalyse, et c'est possible avec une méthode objective, statistique : par exemple on peut évaluer les psychothérapies et la psychanalyse avant et après médicaments »

[37] *Ibid.*, p. 92.
[38] Brusset, B., « Sur le problème de la réglementation des psychothérapies » ; site internet de la Société psychanalytique de Paris, le 10 mars 2004.

La façon dont l'Europe prend les relais des États-Unis dans ce type d'études d'évaluation lui est bien particulière. Elle ajoute la bureaucratie à l'emprise du manager évaluateur. Jamais les USA n'ont pu « enrôler » des patients ayant entrepris une analyse dans de telles galères comme les Allemands l'ont fait et comme certains en France veulent le faire.

Quelque chose pousse le mouvement psychanalytique européen dans la voie d'en donner toujours plus, dans l'espoir d'obtenir un partage du marché des psychothérapies avec la machine universitaire des TCC. C'est bien pourquoi notre politique est résolument Autre.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : eh bien en écoutant c'est impressionnant exposé qui met un point de capiton aux cinq séances qui se sont déroulées sur le rapport de l'INSERM, je demandais dans l'accumulation de ses témoignages, c'est énorme entreprise, où est-ce que allait se retrouver, où est-ce que nous devions creuser à l'avenir la place de l'analyste ?

Il me semble qu'au moins pour ce qui est des lacaniens, ceux du Champ freudien et les autres, ils n'ont pas les moyens ni le désir et la volonté d'entrer dans cette politique d'alter évaluation, sinon par le biais de la passe dont vraiment les modalités ne paraissent pas être compatibles avec ce qui est là présenté.

Et donc une position, cette fameuse position d'extraterritorialité qui n'était pas désirée par Lacan semble être celle que dessine ce discours. Une position de négativisme, de non aux procédures d'évaluation et le prix qu'il faudra payer pour ce non.

Je ne sais pas s'il y a d'autres options, il me semble que c'est plutôt dans ce sens que nous devons, avec le temps que nous avons devant nous, tout ça est encore virtuel, mais si ça n'est pas ça que nous avons à élaborer, d'une façon récurrente.

Éric Laurent : il me semble que c'est la position, que c'est le nom que tu as pris au départ de ce que nous avons aperçu, arriver, puisque au départ c'était vraiment .. et maintenant on voit que il y en a d'autres c'est-à-dire autour des lacaniens, des non lacaniens, comme le notait en effet Major, le champ psychanalytique français s'est reconfiguré non plus autour de l'opposition lacaniens non lacaniens, mais autour de oui au non à la montée de ces méthodes disciplinaires, autoritaire, et la mise en place de tout un système. Et au fond on voit qu'il commence à y avoir un certain nombre de secteurs, à l'université aussi, où par exemple par exemple Bernard Gori a fait un panorama de l'évolution de l'université dans les dix dernières années qui est en tout cas on se demandait pourquoi ça n'était pas dit avant mais une fois que c'est dit, c'est assez clair et il y a de même des gens qui commencent à dire il n'y a plus qu'une seule solution c'est de dire non. Il y a des coupures à l'intérieur de l'université, à l'intérieur de la psychiatrie et sans doute que ça arrive à se traduire…

Jacques-Alain Miller : … éventuellement à l'intérieur de l'ensemble des décideurs politiques, c'est-à-dire il y a des partisans de l'évaluation et des opposants à l'évaluation pour ce que j'ai pu voir dans différents partis politiques. Il y a des sensibilités très diverses à propos de l'évaluation. La question que je posais est assez pratique : est-ce que nous allons changer quelque chose à notre abord du cas clinique et à notre style de pratique, parce que c'est ça la question qui est posée ? Est-ce qu'il y a là transformation des aménagements qui sont à envisager dans le style survie ou au contraire faut-il penser que la survie de la psychanalyse et son développement passe par assumer les risques du non ? Si, après cette simple réunion, il me semble, assumer et les risques du non, ne rien changer à notre style de pratique et poursuivre dans la voie qui est la nôtre depuis vingt et plus d'années est la seule chance, en pensant que elle est susceptible de rallier au-delà des lacaniens stricto sensu, et que elle peut bénéficier des dysfonctionnements de l'autre côté. Jean-Daniel Matet évoquait tel service de psychiatrie qui fonctionne parfaitement bien dans l'orientation psychanalytique lacanienne, telle qu'elle peut être présente et va se trouver obligé à terme à se reconfigurer dans le style de l'évaluation alors que rien l'impose dans la pratique effective.

Et, si nous avons le sentiment d'une agression soudaine autoritaire, c'est parce que de même ça n'était pas quelque chose qui pouvait…, ça rencontrait bien des difficultés effectives il y a dans la pratique analytique mais ce qui est là demandé et proposé ne répond à rien, est absolument abstrait. Donc dans ces conditions, c'est une question, on ne va pas la trancher en deux minutes mais il est question d'une décision, mais pas d'une décision improvisée, d'humeur, ni anonyme, ni bureaucratique mais après examen, c'est que la sécurité pour nous, pour notre pratique de la psychanalyse est la radicalité, la prudence c'est la radicalité plutôt que l'aménagement, surtout après l'exposé d'Éric Laurent qui nous montre jusqu'où doivent s'avancer même les mieux intentionnés comme M. Thurin, jusqu'où ils doivent s'avancer pour rester audibles par les évaluateurs et de justesse.

Éric Laurent : …oui je veux ajouter que il y a dans la psychiatrie elle-même, on a face au mouvement qui est lancé il y a des mouvements de résistance qui commencent aussi à se manifester, en particulier notre ami Forbès m'a envoyé un article du Brésil, c'est un professeur de psychiatrie brésilien, Carol … qui a fait une révision de la littérature anti DSM au sein même de l'*American Journal of psychiatry* qui est formidable, dans lesquels il montre le mécontentement qui gagne, c'est un mécontentement ambigu puisque ceux qui publient dans le *Journal of psychiatry* veut dire ils veulent

véritablement des marqueurs scientifiques mais abandonner pour passer à la clinique génétique, mais ils ne veulent plus de la clinique DSM, les « scientifiques » entre guillemets et les autres, écartèlement de la psychiatrie en tant que pôle fait penser qu'on va avoir des craquements dans les plaques tectoniques, il y a un tel écart que tenir ensemble ces deux aspects qui sont en remaniement constant donnent, présentent des symptômes de fatigue, disons la croûte présente des symptômes de fatigue dans beaucoup, pas seulement dans le système en France, mais ailleurs aussi.

Jacques-Alain Miller : Bien, eh bien nous allons le 28 avril, c'est ça la date, le 28 avril nous faisons notre retour dans l'idéosphère freudo-lacanienne, et je vous donne rendez-vous pour cette date.

Applaudissements.

Fin du *Cours XIV* de Jacques-Alain Miller du 31 mars 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Quinzième séance du *Cours*

(mercredi 28 avril 2004)

XV

D'un livre à l'autre.

Nous avons les dernières fois où nous avons eu l'occasion de nous rencontrer, stationné, quelques temps, dans l'ouvrage consacré à l'évaluation des psychothérapies.

Nous avons stationné pour le résumer, l'élucider, et disons franchement pour le mettre en pièces, avec peut-être ce que nous pourrions qualifier, c'est ainsi qu'à y repenser ça m'est apparu, avec la distance de quelqu'un qui s'est trouvé là plus auditeur que agent, avec ce qu'on pourrait appeler peut-être un certain sadisme lacanien.

Eh bien c'est maintenant, d'un autre livre qu'il va s'agir. Un livre que je vais vous présenter, bien que sous d'autres formes, ce dont il s'agit vous est, si je puis dire, familier. Le contenu en est déjà passé dans ce *Cours* au fil du temps et il est passé dans de nombreux, d'innombrables Cours et articles, mais quelque chose se passe quand cette masse de notes prend forme de lvre et en tout cas je peux témoigner que ça se passe pour moi dans le travail même de nous donner cette forme, à ce que bien entendu j'ai parcouru comme vous-même, médité.

Bref, il s'agit du nouveau tome à paraître du *Séminaire* de Jacques Lacan, à savoir *l'Angoisse*, le Séminaire X, nous amène ici les réflexions de quelqu'un qui est encore - je ne peux pas dire au milieu du guet – mais enfin quand même entre les premières et les secondes épreuves.

J'attends que me reviennent les secondes épreuves qui si elles sont satisfaisantes permettront dans la rapidité qui est celle aujourd'hui de l'édition, d'avoir le livre me dit-on fin mai. S'il y a besoin de troisième épreuve - ce qu'à dieu nous plaise - évidemment ça serait reculé de quelque temps.

Donc, je peux dire que celui qui vous parle est dedans, à la tâche, et au fond pas d'aujourd'hui, dans un contexte dont vous savez vous-même à quel point il a été cette année mouvementé.

Précisément dans un contexte qui n'est peut-être pas indifférent au choix que j'ai fait, que ce soit celui-là qui soit porté à la publication.

Dans un contexte où la réglementation des psychothérapies a défrayé la chronique, dans un contexte qui est plus largement marqué par la passion de l'évaluation, la parution d'un tel livre ne saurait être qu'intempestive, à contretemps, désaccordée.

C'est une parution dont on peut anticiper qu'elle fera entendre une dissonance. En un sens on ne pouvait pas rêver mieux pour ce Séminaire, qu'il vienne au jour, qu'il parvienne au public à un moment où, on peut être me semble-t-il assuré, qu'il tranchera par son étrangeté. Ce serait du plus haut comique - donc je me retiens - que de dresser le parallèle entre un livre et l'autre, entre le rapport de l'Inserm et le Séminaire de *l'Angoisse*.

Il faudrait le faire dans le genre, si je puis dire, pince-sans-rire. Alors qu'est-ce qu'on dirait ? que l'un est un travail d'équipe, qui embrasse toute la psychopathologie ou presque, tandis que l'autre est l'œuvre d'un… quoi ? d'un chercheur isolé, autoproclamé de plus. C'est si vrai que l'année qui devait suivre ce Séminaire, au début du suivant, le Séminaire XI, des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, ce chercheur a lui-même mis en question enfin en quoi il était autorisé à s'exprimer de cette façon-là

sans être garanti par la collaboration, la surveillance, enfin, de ce qui aujourd'hui paraît l'instrument indispensable de tel travail, à savoir, enfin, d'être contrôlé par des pairs.

Rien que dans la façon de faire on s'aperçoit que concernant la psychanalyse, il doit rester quelques préjugés qui touchent à l'intuition géniale, solitaire ; d'où le sait-il ? et pourquoi ne s'en remet-il qu'à lui-même ? et il se consacre, enfin d'une façon qui paraît étroite, à un phénomène unique, prélevé sur le vaste domaine qu'on appelle aujourd'hui psychopathologie.

Alors que le premier livre que nous avons dépiauté s'appuie sur une masse énorme d'autres travaux, ce livre de *l'Angoisse* se contente de faire référence à un très petit nombre d'auteurs et d'ouvrages. Et se nourrit de diverses contingences, de voyages, de rencontres, d'expositions picturales enfin qui se trouvent sur le chemin et c'est un très petit nombre d'ouvrages en fait qui est là mobilisé, contrairement à ce qu'on peut relever dans certains autres Séminaires de Lacan et surtout alors que le premier livre insermique ne perd jamais de vue le traitement des troubles et cherche toujours le meilleur, dans le second, celui de Lacan, on ne peut pas vraiment dire que l'angoisse soit considérée comme un trouble, comme un dysfonctionnement. Et il ne me semble pas y avoir trouvé l'indication que cette angoisse dont il s'agit, disons l'angoisse lacanienne, et pour arriver à celle-ci, il faut dire que l'auteur procède à un énorme déblayage des formes multiples de l'angoisse et des occasions de son surgissement, c'est pour ça qu'on doit pouvoir la qualifier d'angoisse lacanienne, il ne semble pas avoir rencontré en ce Séminaire, qu'il soit question à proprement parler de la guérir. Mais tout au plus, disons, de la franchir. De telle sorte que l'auteur, l'orateur transformé en auteur, brille, quand on considère cet ouvrage au regard de l'autre, brille par ce qui semble être son indifférence au traitement, tout occupé que Lacan se montre à ce qui est sa passion propre, laquelle ? celle dont il ne se cache pas, celle de poursuivre son discours, celle d'articuler des termes, de les conjoindre et de donner à chacun sa place exacte.

Voilà ce qui peut servir de fil à ce qui est cette recherche et que c'est en vain qu'on y trouverait une réponse directe à ce qui mobilise, enfin, les équipes.

On peut dire que tout ce qui est de l'ordre précisément de la thérapie, de la psychothérapie, d'une façon superbe, arrogante, est absent de l'ouvrage. C'est peut-être par ce trait précisément que il se trouve spécialement intempestif au moment où nous sommes requis - et par qui ? - de répondre sur le traitement et son efficacité.

Ce *Séminaire* doit se lire en supposant que ce qui concerne la direction de la cure et à propos de l'angoisse de ce qu'elle traîne avec elle, est remis, confié, à ceux qui écoutent, que c'est à chacun d'en faire son profit, d'en donner la traduction pratique, et qu'il est légitime qu'un enseignement se déploie dans sa continuité, dans un certain mystère dont ses élaborations sont environnées, sans que nul ne somme celui qui parle de guérir l'angoisse, de désangoisser, ça n'est pas à l'ordre du jour dans ce Séminaire.

J'ai accentué ces traits, je donnerai en note ici la correction, que la doctrine de la cure figure néanmoins dans ce *Séminaire,* mais d'une façon qui reste latérale puisqu'on y trouve des lectures soigneuses mais limitées d'un certain nombre de textes anglo-américains concernant le contre-transfert dont Lacan annonce que la question doit être reprise sous le chef du désir de l'analyste.

Donc il y a en effet par ce biais, et je dis latéral étant donné la place qu'il a dans le *Séminaire* et le fait que Lacan a confié l'introduction à d'autres, et qu' on trouve là, quel que soit le prix des remarques qui sont faites, plutôt une enclave préparatoire que des développements sans fin.

Et donc je laisse de côté cette note à développer, vous voyez que quand on se met à comparer les deux livres, ce

qui est un parallèle bouffon, on glisserait facilement à privilégier le point de vue de l'Inserm. Parce que ce point de vue n'est pas leur privilège, il est ce que je puis dire, ce qui nous est arrivé et qui nous a tenu, qui nous a rivés pendant un temps à cet ouvrage, c'est donc que nous en avons subi le choc, la surprise, l'événement, et nous avons cru bien faire que de le souligner, que de nous en emparer.

Mais voilà qu'il faut maintenant puisque après tout il y a aura bientôt un autre livre sur les rayons, voilà que maintenant il faut nous décoller de ce commandement : tu es là pour guérir, tu as affaire à des troubles, à des dysfonctionnements, comment t'y prends-tu au mieux, par rapport à une autre façon ? Voilà les évidences d'aujourd'hui, elles sont là mais néanmoins ce livre aussi va être là et il exige au fond qu'on se déprenne de cette exigence de ce désir de l'Autre, et qu'on entre dans une toute autre dimension.

Est-ce difficile ? Je voudrais dire comment vous emmener dans cette dimension-là, comment retrouver ce qui est peut-être notre bulle lacanienne de discours. Alors que nous avons mis tous nos efforts à parler le langage de l'Autre. Qui parle ? Enfin c'était fait pour ça, contre-argumenter.

Mais après tout il y a ici beaucoup de gens qui ont rapport avec la pratique de la psychanalyse, qui sont en analyse, qui ont été analysés, eh bien la dimension qu'il s'agit de réinstaurer, ça n'est pas autre chose que celle-là, qui est, où la question de l'évaluation, de la thérapie, n'est pas à chaque instant instante. Elle peut l'être parfois, en particulier quand l'angoisse résiste.

Mais il y a tous les jours une autre dimension ; les vociférations de ce désir de l'Autre, les vociférations insermiques se taisent, ne se font plus entendre. Elles vont peut-être se faire entendre s'ils s'y collent à cet ouvrage de Lacan. Le feront-ils ? je vous laisse à vous le soin d'imaginer le regard qu'ils seraient susceptibles de porter sur cet ouvrage. Le flairage, auquel ils pourraient se livrer devant un aérolithe, un objet incongru de cette sorte ; sans doute que ils en éprouveront, en éprouveraient une certaine inquiétante étrangeté, qu'un livre puisse enfermer sous le titre de l'angoisse, enfin, ce type de propos. Sous le titre de l'angoisse un ouvrage où l'angoisse à proprement parler n'est pas un trouble, où il ne s'agit pas de la traiter, où il s'agit de lui donner sa place, sa place conceptuelle, avec référence au concept d'angoisse de Kierkegaard.

Eh bien il me semble que de leur point de vue le Séminaire de *l'Angoisse* au mieux serait classé comme étant de l'ordre de la création littéraire. Faut-il repousser ce classement ? ce n'est pas si sûr, il y a d'ailleurs, dans le Séminaire de *l'Angoisse* un éloge de la fiction littéraire qui fait écho à celui que Freud a énoncé dans son ouvrage de « L'inquiétante étrangeté ».

Et Lacan, sur les traces de Freud, rend grâce à la fiction littéraire, c'est pourquoi dans cet ouvrage il la prend pour guide, de donner de la stabilité à des expériences fugitives, une stabilité qui tient à une meilleure articulation. La fiction littéraire, dit Lacan, fournit une sorte de point idéal. Peut-être que nous pourrions ici inverser la perspective et nous demander comment s'inscrit le rapport de l'INSERM dans la perspective du Séminaire de *l'Angoisse*.

Eh bien, ne repoussons pas cette possibilité et disons que cet ouvrage témoigne d'un effort de quantification, de comptage, de chiffrage, qui a toute sa dignité et même sa nécessité, dans la mesure où il traduit, cet ouvrage, ce qui est mis en valeur, ce qui est construit dans le Séminaire de *l'Angoisse*, à savoir l'inscription du sujet dans le champ de l'Autre comme lieu du signifiant.

Et le sujet ne peut s'y inscrire que marqué par la récurrence, par la répétition du Un, du chiffre Un, et c'est cela qu'exprime l'écriture dite du S barré, du sujet barré.

Cette passion pour la quantification, pour l'évaluation, elle répercute ce qui est isolé dans le Séminaire de *l'Angoisse* comme la marque première

du trait unaire de l'identification subjective.

Et c'est ainsi, qu'on trouve dans ce Séminaire un schéma, que j'ai déjà eu l'occasion jadis d'inscrire au tableau, qui n'a jamais été imprimé par Lacan dans un de ses écrits, un schéma élémentaire de division ; et disposant sur l'exemplaire de la sténographie du Séminaire de *l'Angoisse* de l'écriture même de Lacan pour fixer ce schéma, pour une fois, et ça se retrouve quelquefois dans ce Séminaire, j'ai fait photographier son écriture, pour ce Séminaire là.

↓	**A**	**A**	**S**	
	a	$\not{S}$	$\not{A}$	**Autre ≠ Un**
	$\not{S}$	$\underline{a}$		

Alors ce schéma, ce schéma, -on ne peut pas plus élémentaire- c'est celui d'une ligne verticale, sur laquelle se trouvent inscrits les quelques-unes des lettres que nous avons appris depuis longtemps à manier, et qui sont là pour présenter ce que Lacan indique être une division, une division de l'Autre par le sujet.

Et pourquoi, pourquoi ce mot de division ? C'est rétroactivement qu'on saisit pourquoi ce qui a été par Lacan isolé pour le qualifier, division parce que Lacan veut mettre en valeur, donner une valeur à la fonction du reste. Et c'est cette notion de reste qui appelle la construction d'une division. D'une division où l'on prend comme premier résultat le chiffrage même du sujet, sa prise dans la répétition du Un, et on isole, on inscrit de façon supplémentaire le reste sous les espèces de la fameuse petite lettre italique – et je vous assure que ça n'est pas simple d'obtenir que sur l'ensemble du Séminaire, l'italique soit respectée - sous les espèces de la petite lettre *a* en italique que ce reste comme on sait est inscrit.

Isoler ce reste, c'est la condition pour que l'Autre ne soit pas simplement l'Un. S'il n'y avait que des Un, si le champ de l'Autre n'était fait que de Un, on peut dire qu'il serait réductible, ne serait-ce qu'au titre de leur ensemble à ces Un.

Et donc ce qui dirige la lecture du Séminaire c'est que, à ne pas oublier, l'Autre est Autre parce qu'il y a un reste.

Cette construction élémentaire est déjà assez pour supporter bien des objections que nous avons pu faire au Rapport de l'Inserm. Ces objections, elles reposent sur ce que nous avons acquis de ce Séminaire et de sa suite, ce sont des objections qui reposent sur le reste, sur la notion d'un reste inquantifiable, d'un reste qui n'est pas Un. Ce qui veut dire : il y a quelque chose dans l'Autre et qui n'est pas le signifiant.

Alors je complète sans le développer ce schéma, le premier que Lacan donne, je complète de ce qu'il inscrit ici et qui serait le répondant, à savoir A barré comme ce qui me constitue comme inconscient, l'Autre en tant que je ne l'atteins pas, disons l'Autre en tant que désir.

Je n'inscris ce schéma qu'au titre de l'objection que fait la fonction de reste à la passion de l'évaluation et je l'inscris comme ça parce que, à un moment dans le Séminaire, on trouve une autre ordonnance, un petit détail, où petit *a* est écrit avant S barré et c'est corrélatif d'un renversement théorique qui est susceptible de passer inaperçu, puisqu'il repose ici, il faut dire, sur une tête d'épingle.

Alors pourquoi le choix de l'angoisse ? pourquoi est-ce que Lacan comme dixième de ses Séminaires a choisi l'angoisse, et il note dans son Séminaire que c'est à la surprise de ses auditeurs, pour qui le thème, il faut croire, manquait d'évidence au point de son développement.

Eh bien donnons cette réponse d'emblée, c'est que l'angoisse choisie par Lacan, l'angoisse lacanienne, c'est une voie d'accès à l'objet petit *a*. Elle est conçue comme la voie d'accès à ce qui n'est pas signifiant.

Et il faut dire qu'elle-même, l'angoisse comme telle, elle n'est pas

signifiante ; c'est que choisir là comme voie d'accès au reste qui n'est pas signifiant ; Lacan choisit une voie équivoque, une voie qui paraît douteuse et qui est celle d'un affect ; c'est-à-dire en dépit du titre qu'il qualifie d'audacieux de Kierkegaard, ça n'est pas un concept, c'est plutôt ce qui vient à la place d'un concept.

Et c'est bien parce que ici Lacan choisit l'angoisse comme désarrimée du concept que l'année suivante, par un mouvement de balancier, des concepts il en amène quatre, les *Quatre concepts fondamentaux* et les *Quatre concepts fondamentaux* viennent comme les chevaliers de l'apocalypse, si je puis dire, vous emporter sur le fond qui reste conditionné par le fait que la voie choisie, antérieurement a été a-conceptuelle. Et tout à l'heure j'amènerais le détail qui fait que ce que je vous dis n'est pas une sur-élucubration.

Évidemment je suis dans la sur-élucubration, il faut le reconnaître, dans la mesure où vous connaissez ça pour beaucoup d'entre vous et donc il faut que je donne ici un supplément de ce qui moi-même m'est apparu au cours de ce travail et en particulier si je puis dire, d'abord généralement du style de ce Séminaire.

En partie on pourrait dire que c'est moi qui lui donne un style, par la coupure, la coupure de la phrase, du paragraphe, de la partie, parce que dans la sténographie, il y a quelque chose qui est de l'ordre du flux verbal. Le lexique reste le même pour autant qu'on arrive ici et là à le reconstituer, mais évidemment du côté de la grammaire, je le prends à ma charge, souvent, du côté de la construction grammaticale.

Et je me suis aperçu moi-même dans ce travail que, à ce niveau du style, il me semblait plus adéquat, pou de ce dont il s'agissait, de laisser moins d'inversions dans la construction grammaticale, de telle sorte que dans le travail que j'ai dû faire pour le relire, - pas qu'une fois-, qu'il y a dans l'ensemble un phrasé plus lisse. Ça, il faut que je le prenne à ma charge. Il m'a semblé qu'en 2004 il fallait là renoncer à certaines des inversions pratiquées par Lacan pour son auditoire. Soyez rassurés, enfin, ça ne touche pas au fond et disons que ça facilite l'accès à ce dont il s'agit.

Mais au fond il ne faut pas en faire un plat, c'est très léger, je ne sais pas si on s'en apercevrait si je ne l'avais pas signalé et en dépit de cette opération de transcription, il reste, que j'ai laissé - parce que ça, ça me paraissait fondamental- j'ai laissé ce trait du style, une distance qui est faite pour marquer la différence, l'hétérogénéité précisément de petit *a* au signifiant.

S'agissant de petit *a* et tel qu'il apparaît dans le Séminaire de *l'Angoisse*, c'est-à-dire avec toute sa valeur pathétique, on ne peut pas en parler sans une certaine précaution qu'on pourrait appeler la parenthètisation ; constamment dans le Séminaire on peut dire que les mots placés le sont, avant qu'ils soient affirmés, sous toute réserve. Parler de l'angoisse et spécialement de l'angoisse en tant que voie d'accès à petit *a*, exige de la délicatesse et une délicatesse spéciale précisément parce que ce n'est pas un objet comme les autres.

Alors nous, nous le savons déjà que ça n'est pas un objet comme les autres mais là nous sommes reconduits au moment précis où il s'agit pour Lacan de le construire, de l'extraire des objets comme les autres. On l'a déjà tellement manié et usé cet objet petit *a* que de revenir au Séminaire de *l'Angoisse*, on le revoit comme émerger comme pour la première fois, il y a dans ce Séminaire pour ceux qui justement pratiquent Lacan et qui s'orientent à partir de Lacan, cette essence de première fois concernant l'objet petit *a* et qui produit ce que Lacan lui-même annonce quelque part dans ce Séminaire, une reviviscence, quand il est déjà bien engagé dans ce Séminaire puisque ça figure dans le prochain volume à la page 267 - si ça ne change pas d'ici là, enfin normalement c'est en place - alors qu'il est déjà bien engagé dans le

Séminaire, il indique qu'il a procédé à partir de l'angoisse parce que ce chemin, dit-il, revivifie toute la dialectique du désir. Et précisément, il y a cette reviviscence qui aujourd'hui pour nous porte sur l'émergence de l'objet pas comme les autres.

Et comment ils sont les autres ? et comment est devenu peut-être au cours du temps lui-même l'objet petit *a*, de l'usure, du maniement que nous en avons eu, le fait que nous l'avons trop caressé, comme c'est évoqué à un moment dans le Séminaire à propos des bouddhas, dans telle ville du Japon et comme on trouve dans différents lieux de culte, on le trouve d'ailleurs aussi bien dans la cheminée du château de Montesquieu, quand vous visitez, certains y sont allés, il écrivait sur sa jambe, et il posait son pied comme ça, paraît-il sur le bord, le petit rebord de la cheminée et comme il faut quand même beaucoup travailler pour écrire *l'Esprit des lois*, il y a si mon souvenir est bon ainsi une courbure de la pierre.

C'est le moment de se souvenir que les autres de « comme les autres » sont des objets modelés sur l'image et que, au moment où on entre dans le Séminaire de *l'Angoisse,* on est encore avec cette notion que l'image spéculaire est le prototype du monde de l'objet, que le monde est fait d'objets dont le prototype est votre propre image et on sait tous les effets que dans le premier mouvement de son enseignement, Lacan a tiré de cette référence.

Alors, au contraire ce Séminaire de *l'Angoisse*, justement parce qu'il vise un objet pas comme les autres, accomplit pas à pas une décomposition de ce qu'il appelle le niveau spéculaire et tout du long, au fur et à mesure que se construit l'objet petit *a*, se construit et en même temps se décompose le niveau spéculaire, enfin qui soutient le stade du miroir. Et un des angles sous lequel ce Séminaire pourrait être présenté, c'est comme une critique de l'imaginaire, et précisément une critique du Stade du miroir.

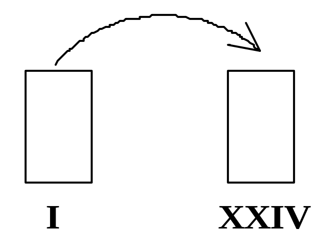
Alors, c'est un objet cet objet *a*, quand on l'approche par la parole comme le tente et comme réussit Lacan, et ici Lacan exige qu'on procède par approximation. Quand on l'approche par la parole, quand on l'approche par le discours on peut faire un court-circuit en usant de l'écriture, sinon par la parole on est tenu à une posture de défiance, et ainsi constamment Lacan pratique dans ce Séminaire spécialement, une mise à distance, une distanciation de la référence.

Et c'est pourquoi j'ai cru essentiel de laisser, tout ce qui serait simple de gommer : « ce que l'on appelle », etc., « ce que j'appelle ceci », « pour nous » ou les « si l'on peut dire » ou « ce que l'on peut désigner comme » et qui donne en effet un léger tremblement mais qui répond exactement à ce qu'il s'agit de faire émerger comme objet pas comme les autres.

Alors ça comporte, évidemment vous pouvez l'étendre aux autres Séminaires de Lacan parce que, enfin, il est en rapport depuis bien longtemps avec ce « pas comme les autres », bien sûr, ça comporte un style qui est d'enveloppement, qui est labyrinthique, qui est digressif, et en même temps concentrique ; vous savez le goût de Lacan pour parler de ce qu'il s'agit de cerner. C'est aussi, spécialement ici, un style anatomique, une dissection prudente de la référence, et c'est aussi un traitement de l'objet comme un cristal qui jette des feux, qui éblouit et qu'il faut traiter si je puis dire avec un style diamantaire, avec des petites pincettes et en regarder les différentes facettes. Et là on entre dans un monde qui n'a plus rien à voir avec celui d'où nous sortons, de la vocifération univoque de l'impératif au nom de l'Un. Là, dans le monde, dans la dimension où l'objet petit *a* viendra prendre sa place, nous sommes dans un champ où rien ne va de soi, où les évidences sont défaites, suspendues, une dimension qui exige ce que Husserl appelait l'epokhè, en grec la suspension, dans l'attente pour lui d'une apparition pure mais la phénoménologie, elle, reste

dominée par le spéculaire, par le champ du visible alors qu'ici au contraire le spéculaire fait l'objet d'un forçage. Et Lacan est lui-même conduit à forcer ses propres schémas du spéculaire.

Ne parlons pas de ça aujourd'hui, la façon dont il casse, dont il tord, dont il fait venir mais dont il tord ses schémas, qui l'ont tant occupé dans la construction de l'imaginaire, et dans la seconde moitié du Séminaire, les schémas antiques restent sur le carreau. Ils ont été à la fois exploités et cassés dans la première moitié du Séminaire et ensuite c'est autre chose, un autre espace qui s'ouvre, et où le spéculaire trouve alors de nouveaux termes, de nouvelles fonctions qui ne ressemblent plus du tout au Stade du miroir et il ne faut pas croire que c'est latéral, au contraire au fur et à mesure que se construit l'objet petit *a*, en sous-main si je puis dire, il se construit une nouvelle conception du spéculaire. Et c'est au point que, c'est encore mieux , dans le dernier des chapitres de ce livre, page 386, on trouve précisément construit sur le modèle du schéma qui figure dans le premier chapitre, dans la première leçon, on trouve son répondant au niveau spéculaire et qui vient comme une surprise, Lacan ne l'a jamais repris mais en fait c'est le parcours même de ce Séminaire, du chapitre I au chapitre XXIV et qui conduit à montrer un résultat, le résultat obtenu sur le niveau spéculaire.



Ce Séminaire est donc constamment une mise en cause du privilège accordé par Lacan lui-même dans la psychanalyse à la dimension spéculaire et elle se révèle par l'émergence de l'objet petit *a,* la dimension même où le petit *a* est le plus difficile à saisir.

La dimension spéculaire, celle dans laquelle se déploie l'opération du Stade du miroir qui continue, bien entendu à être pour nous une référence que nous ne renvoyons pas, mais enfin qu'il faut quand même considérer du point de vue du Séminaire de *l'Angoisse*, c'est la dimension par excellence où le petit *a* est réduit à 0.

Et Lacan le qualifie exactement en employant un terme qui est freudien, le champ spéculaire, dit-il, c'est le champ où le sujet est le plus sécurisé quant à l'angoisse ; le terme freudien, sécurisation est un terme qu'on retrouve dans *Inhibition, symptôme, angoisse*.

Dans ce Séminaire on se déplace dans un champ où l'adéquation des noms aux choses ne va pas de soi. Dans la faille même entre l'imaginaire et le réel et par-là le Séminaire, explore la faille entre le symbolique et le réel.

La perspective « insermique » qui a toute sa dignité, par le biais où je la considère, ici, cette perspective comporte que le réel est exhaustivement parcouru par le signifiant. Et ça n'est qu'une simulation de ce qu'on appelle scientifique, parce que ça ne dit pas seulement, l'Inserm ne dit pas seulement « il y a du savoir dans le réel », c'est qu'elle s'imagine que ce savoir est réduit au signifiant comptable.

Et au fond ce point de vue qui relève d'une sorte de positivisme, comporte que le réel soit réduit à ce savoir et par-là même s'évapore dans ce savoir. C'est un positivisme pour lequel l'angoisse est un trouble, un trouble qui fait obstacle à l'accès au réel, alors que au fond c'est l'inverse de ce dont il s'agit dans ce Séminaire à savoir que l'angoisse est au contraire voie d'accès au réel.

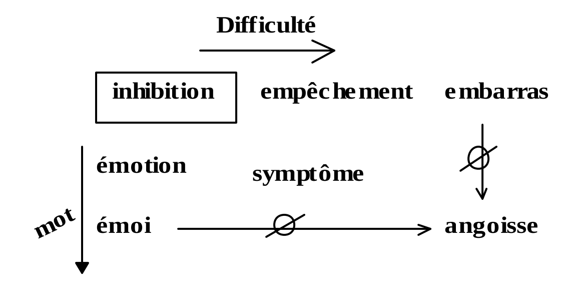
Alors la faille du symbolique par rapport au réel, elle demande que l'on suspende l'assentiment à tout ce qui est déjà frayé, à ce qui est habitude, à ce qui est routine. L'appel de ce Séminaire, c'est un «ne vous laissez pas suggestionner par l'image, ni endormir par le signifiant mis en œuvre dans la parole.

Et ça vaut pour ce Séminaire lui-même car ce Séminaire va contre la suggestion mais à son tour il pourrait produire une hypnose et ce que je voudrais tenter de vous apporter c'est un anti-hypnotique. Donc vous inviter à recevoir ce Séminaire comme un atelier, à rester éveillé à ce que Lacan manigance dans ce Séminaire. Alors évidemment que Lacan lui-même donne une aide au réveil, c'est la difficulté même de son discours qui vous arrête qui est fait pour vous mettre dans un certain embarras.

Alors l'embarras, c'est un mot qui est amené par ce Séminaire lui-même d'emblée ; un certain nombre le savent, à partir de la décomposition du terme freudien d'inhibition qui inaugure la série *Inhibition, symptôme, angoisse*.

L'inhibition d'une fonction vitale, c'est d'ailleurs ce qui est noyé dans le terme passe-partout de dysfonctionnement. L'inhibition c'est le noyau, le culmen du dysfonctionnement.

Alors le Séminaire débute par une décomposition de l'inhibition, une décomposition conceptuelle qui sépare le fonctionnement et l'entrave au fonctionnement. Ce ne sont pas les termes que Lacan emploie, comme il se repère sur le premier chapitre d'*Inhibition, symptôme, angoisse* de Freud et que la fonction qui est mise en évidence spécialement c'est la motricité, la décomposition ne s'appelle pas fonctionnement et entrave mais mouvement et difficulté.



A partir du terme de « inhibition » se construit une matrice, ici le mouvement, ici la difficulté et c'est alors que Lacan fait venir quatre termes et il les fait venir à partir de nombre de commentaires et d'une logique, il fait venir l'émotion et l'émoi, donc dans un certain gradus du mouvement qui se libère, et au contraire ici dans la difficulté, l'empêchement, et l'embarras, dont on peut dire au contraire qu'ils allègent, c'est un gradus où s'allège la difficulté.

C'est un tableau qui est fait pour cerner l'angoisse qui reste là le terme dernier.

Alors, ça aussi c'est une construction que Lacan n'a pas reprise et dont il faut s'apercevoir de quel jeu d'attrape elle est animée cette construction, parce qu'au fond en veux-tu en voilà, cadré par un tableau limité, enfin que .. le terme central, emprunté à Freud, *symptôme*, … place, donc il reste ici au départ deux places vides, mais enfin, on voit dans la première leçon de ce Séminaire en effet Lacan tirer non pas de son chapeau mais du dictionnaire : l'émotion, l'émoi, l'empêchement, l'embarras ; un éblouissement qui font croire que des signifiants peuvent encadrer l'angoisse.

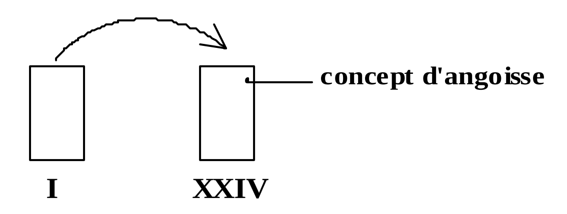
Et c'est un filet, et le mot figure vers la fin de cette Leçon, c'est un filet qui semble fait pour attraper le poisson de l'angoisse si je puis dire. Alors l'image du poisson, on la retrouve dans le Séminaire, dans un cas clinique que Lacan est allé prendre chez un auteur, et notez bien que cette image du poisson on la retrouve aussi dans le Séminaire XI des *Quatre concepts fondamentaux*, en passant, quand Lacan - c'est en bas d'une page dans le livre des *Quatre concepts* – enfin, vous donne la représentation – d'ailleurs pas très réussie tel que ça a été fait à l'époque - la représentation de la nasse, la nasse qui s'entrouvre pour attraper le poisson de l'objet *a*.

Eh bien cette construction de Lacan est-ce que c'est chair ou poisson, bien entendu on retrouvera par la suite mit en fonction, réutilisé, et spécialement l'émoi et l'embarras, il reste que ce commencement du Séminaire de l'*Angoisse*, par un encadrement signifiant est justement fait pour qu'on prenne une certaine distance, de la même façon qu'ensuite quand Lacan amènera ses schémas optiques et qu'il les fera fonctionner, cahin-caha, c'est

aussi l'indication qu'il y a là une distance à prendre et c'est pourquoi il m'a semblé que c'était ça la note que Lacan voulait donner au début de son Séminaire de l'*Angoisse*, une confrontation de l'angoisse avec les moyens du signifiant, la suite étant en fait au contraire pour montrer que ça n'est pas par-là vraiment que le poisson sera attrapé.

Et donc j'ai donné comme titre à cette première Leçon, en me fondant sur une phrase dite par Lacan, « L'angoisse dans le filet des signifiants » et dont le sens c'est que justement elle ne s'y laisse pas prendre. Et de la même façon le terme d'embarras qui figure ici, en pointe, ce terme d'embarras et que Lacan commente dans l'introduction étymologique et linguistique éblouissante qu'il en donne comme comportant une référence à la barre et au sujet barré, pour indiquer que le sujet du signifiant ici ne sait pas faire, s'éclaire, seulement, me semble-t-il, d'un saut, à faire au dernier chapitre, où se superpose à ce premier tableau un autre, celui que j'ai dit donner une articulation de la dimension scopique, la dimension critiquée et décomposée tout au long du Séminaire.

Et c'est précisément dans le tableau correspondant, le tableau homologue et optique, que à cette place, bizarrement, semble-t-il, Lacan écrit le titre de Kierkegaard du concept d'angoisse.



Et là c'est ce titre, réinterprété dans un sens anti-hégélien qui est conforme d'ailleurs à la visée la plus profonde de Kierkegaard, c'est-à-dire comme faisant objection à la dialectique. Et ça c'est la vraie réponse à ce que Lacan lui-même développe dès son chapitre II, sur Hegel et le désir de l'Autre, par rapport à quoi il prend ses distances, c'est là qu'il découvre en effet que le point de vue néo-hégélien qui paraît au début occuper la scène est fait pour laisser la place à quelque chose qui ne se prête pas à la dialectique, même si le signifiant traîne ici chez Lacan, encore, mais ce Séminaire ponctue ce qui ne se prête pas à la dialectique, ce qui ne se prête pas au signifiant ; et précisément ce qui ne se prête pas à la dialectique c'est le reste.

Ce Séminaire va loin dans les analogies et les références pour ponctuer le reste comme absolu. Absolu ça veut dire ce devant quoi, ce que Hegel a appelé l'*Aufhebung* et que Lacan a repris à un moment très précis de ses écrits,, ce devant quoi toute *Aufhebung* se révèle impuissante.

Donc le Séminaire de *l'Angoisse,* est une ponctuation du reste, on le sait, mais ce qu'il faut saisir c'est que le reste est ici porté à l'absolu, absolu veut dire séparation par rapport à la dialectique, le reste fait obstacle à la dialectique et à la logique du signifiant, au sens où ce reste reste insoluble, qu'on ne peut ni le résoudre ni le dissoudre. Et à cet égard la fonction du reste est antinomique à ce que dans les neuf Séminaires précédents si je puis dire, est antinomique à l'*Aufhebung* que l'enseignement précédent de Lacan, dont il faisait la clé, du moins, à quoi il faisait appel pour exprimer la transposition du signifiable en signifiant.

Là il faut que je vous renvoie à la page 692 des *Écrits*, à ce passage de « la signification du phallus » où justement Lacan fait appel à l'*Aufhebung*, à l'*Aufhebung* hégélienne qui est au fond une utilisation du reste. Le signifiable c'est par excellence l'imaginaire, aussi bien le signifié que le spéculaire et précisément pour autant que le monde des objets trouve son prototype dans l'image spéculaire.

Alors ce rappel je le fais pour faire entendre pourquoi Lacan a recours à l'angoisse comme voie d'accès. Il a recours à l'angoisse comme une voie alternative par rapport à celle de l'*Aufhebung*, pour saisir ce qui échappe à toute *Aufhebung*, pour saisir ce qui

n'est pas signifiable, ce qui est le reste de toute signifiantisation.

Et on peut dire que c'est il faut aller là taper dans cette dernière Leçon du Séminaire pour saisir que l'enjeu du Séminaire de *l'Angoisse*, ce qui a animé Lacan dans ce choix singulier, dans cette élaboration, c'est la question « qu'est-ce qui donne la prise véritable sur le réel ? », ça c'est une citation, « la prise véritable sur le réel ».

Est-ce que c'est la voie du concept, c'est-à-dire est-ce que c'est la prise symbolique ? ou est-ce la voie que ouvre la fonction de l'angoisse ? autrement dit ce Séminaire, dans son extravagance, si l'on veut, dans l'extravagance qui l'a supporté, est dominé par un « ou l'angoisse ou le concept ? ». Et ici, il y a comme un renoncement à la voie du concept.

C'est pourquoi le dernier des chapitres de ce livre fait le contrepoint de la première leçon ; la première leçon fait rutiler le signifiant, en veux-tu en voilà ! Ouvres le dictionnaire, tu trouveras ton bien.

Et donc, au début, on tresse un filet, mais ce filet de signifiants, il se révèle tout du long du Séminaire comment il est frappé comme le niveau spéculaire lui-même d'une certaine impuissance, et que l'angoisse constitue, c'est le satisfecit que Lacan se donne à la fin, je le cite : « La seule appréhension dernière et comme telle de toute réalité ».

Pourquoi le mot *réalité*, c'est-à-dire ce qu'il recule à dire du réel comme tel ; en même temps il y a l'adjectif *dernière* ; est-ce entendre qu' il y a dans l'angoisse un franchissement de la réalité ; elle est tout au long de ce Séminaire où elle est au fond peu mise en scène ; j'ai dit qu'il y avait du pathétique, il y a du pathétique mais l'angoisse est elle-même peu mise en scène ; l'angoisse lacanienne est spéciale, elle est inspirée par Freud et Lacan ne fait que répéter de temps en temps : l'angoisse est un signal, Freud l'a bien dit, etc., elle est inspirée par Freud ailleurs, à un point qui n'est pas par Lacan lui-même souligné. L'angoisse lacanienne est tellement spéciale que à un moment pour l'évoquer, Lacan indique que c'est assez comme le deuxième temps de la reconstruction du fantasme dans «Un enfant est battu », à savoir que c'est reconstruit mais que ça n'est pas éprouvé. Il dit ça très vite mais il est certain là que ce qu'il appelle angoisse c'est ce qui connote le passage de la réalité au réel, le franchissement de la réalité dans le sens du réel et par-là corrélative d'une défaillance du signifiant. Comment est-ce que la défaillance du signifiant serait mieux mise en évidence que par la référence, tellement habituelle, qu'elle nous est si familière, qu'elle a cessé de nous être étrange et qu'elle le redevient dans ce Séminaire, elle nous aide à la faire redevenir étrange. La défaillance du signifiant où serait-elle mieux mise en évidence que par la référence à l'épisode primordiale de la naissance, comme référence dernière de l'angoisse, comme prototype de l'angoisse. Ça c'est une référence prise par Freud à la suite d'Otto Rank, qui est une présence récurrente dans ce Séminaire, puisque Lacan se réfère à Otto Rank pour son travail sur le double, il se réfère à Otto Rank pour son travail sur Don Juan, donc il y a une présence d'Otto Rank, et Lacan s'inscrit à la suite de Rank et Freud pour impliquer l'angoisse à la naissance dans la théorie de l'angoisse et là Lacan valide cette implication de l'angoisse natale comme prototype de l'angoisse. Il le valide, il faut dire, là, si l'on pense à l'Inserm, on est tout à fait ailleurs puisque l'essence, si je puis dire que ce que j'ai compris du traitement cognitivo-comportementaliste, c'est de prendre l'angoisse ici et maintenant et de la traiter par le signifiant « impératif », modulé comme concept. Alors que en effet la perspective analytique et là j'ai déjà énuméré trois auteurs, enfin, c'est les autres qui pensent qu'avec ça l'angoisse est susceptible d'une résolution alors que l'approche analytique de l'angoisse a une profondeur historique, au fond qui fait que la notion même de guérir l'angoisse

a quelque chose de vain, a quelque chose de déplacé.

Alors ça va loin, ça veut dire qu'ici l'angoisse se place hors des limites dessinées par le sujet des signifiants ; ça veut dire et c'est ce que le premier tableau de Lacan propose, voile aussi bien, bien sûr qu'il y a un au-delà de l'embarras, l'embarras qui est le propre du sujet barré ; ça va jusqu'à la détresse, dans les analyses rankiennes, freudiennes, lacaniennes, ça va jusqu'à la détresse, jusqu'à l'*Hilflosigkeit*, jusqu'au désarroi au-delà de l'embarras, là où est absente toute orientation en tant que signifiante.

Alors en ce point par un court-circuit, nous pouvons apercevoir ce qui fait le pivot du Séminaire de *l'Angoisse*, si je puis dire le pivot invisible du Séminaire de *l'Angoisse*, parce que le pivot du Séminaire de *l'Angoisse* c'est quelque chose qu'il n'y a pas. On devrait s'attendre à ce qu'au cœur d'un Séminaire qui s'intitule de l'*Angoisse* il y ait l'angoisse de castration, que l'angoisse soit approchée à partir de la castration à laquelle l'enseignement de Lacan avait donné une fonction éminente, structurante, de toute relation d'objet. Eh bien précisément l'angoisse de castration, si je puis dire est l'absente de ce bouquet.

Elle est l'absente de ce bouquet avec tout le roman qu'elle traîne avec elle, c'est-à-dire que vous pouvez chercher, enfin j'exagère, mais enfin vous pouvez chercher dans tout le Séminaire de *l'Angoisse* vous ne trouvez pas le roman œdipien, bon j'exagère parce que ici et là quand même Lacan ne va pas jusqu'à effacer toutes les traces, mais dans la perspective qu'il a choisie de la voie de l'angoisse le roman œdipien c'est quand même, enfin, c'est bye bye Œdipe, si je puis dire, j'exagère, mais vous ne trouvez pas, vous ne trouvez pas la menace du père pour mettre en fonction l'angoisse. Et on voit Lacan dans ce Séminaire X se déprendre de la construction fondamentale, tellement merveilleuse, précise, qui tient le coup, une construction que nous avons refaite après lui, toute la construction qui s'étale dans le Séminaire IV de *La relation d'objet*.

Eh bien dans le Séminaire X, il y a là quelque chose, à certains égards est repris, *Aufhebung*, mais le Séminaire de *l'Angoisse* est comme le négatif du Séminaire de *La relation d'objet* dont le pivot, le pivot du Séminaire de *La relation d'objet* est en effet l'angoisse de castration, qui est au centre du cas du petit Hans, mais précisément, enfin, dans le Séminaire IV, Lacan certes avec ses références au signifiant, au désir, et à la demande, donc avec ce qu'il apporte, mais enfin, fondamentalement il emboîte le pas de Freud sur la question et en particulier page 245 du Séminaire IV, il dit, je le cite : « L'angoisse, là, je ne fais que répéter Freud, qui l'a parfaitement articulé, l'angoisse est quelque chose qui est sans objet ». Et tout le Séminaire de *l'Angoisse* est justement fait, enfin, pour expliquer, pour construire, que l'angoisse n'est pas sans objet.

Et donc là sur ce point, au moins, enfin les contradictions si l'on veut, bien sûr c'est cette référence au Séminaire IV de Lacan, à cette approbation inconditionnelle qu'il donne apparemment à un énoncé de Freud, qui n'est pas le seul sur la question, mais c'est là qu'on mesure la torsion et c'est ça qu'il faut garder en mémoire quand on lit la formule du Séminaire de *l'Angoisse* comme quoi elle n'est pas sans objet.

Alors entre-temps, c'est que le concept de l'objet, la notion de l'objet a changé, qu'elle a été dans le Séminaire de *l'Angoisse* réélaborée et c'est pourquoi ce que j'ai distingué dans ce que j'ai distingué comme seconde partie, - il y avait quatre parties- j'ai mis en évidence, enfin, que Lacan accomplissait une révision de ce concept de l'objet ; parce que avec le concept antérieur de l'objet, l'objet de l'angoisse en effet est invisible et insaisissable.

Alors, corrélativement, à l'accent mis sur l'absence d'objet de l'angoisse il y a la phobie comme remède à l'angoisse, il y a phobie comme cette peur d'un

objet. Et vous voyez au contraire Lacan faire tous les efforts, passer par Tchekhov, encore la fiction littéraire, précisément pour montrer que, alors ça ça ne compte pas cette frontière entre l'angoisse et la phobie, ça n'est pas là l'essentiel alors que pour ceux qui ont lu le Séminaire IV – quand c'est à leur disposition - c'est au contraire tout à fait essentiel. Par exemple le petit Hans, lui il parle des chevaux d'angoisse, *die Angstpferde* et Lacan corrige le petit Hans, en disant : non, non pas du tout, ce ne sont pas des chevaux d'angoisse, ce qu'il éprouve devant les chevaux c'est de la peur, parce que la peur, pense-t-il, la peur à la différence de l'angoisse qui n'a pas d'objet, la peur, elle, a un objet, et comme il le dit, concerne quelque chose d'articulable, de nommable, de réel.

Autrement dit, dans le Séminaire IV, le réel, au moins ici, c'est encore de l'articulable et du nommable. Et alors le petit Hans, au fond, avec sa phobie, dans la conception de Lacan, qu'il appuie sur Freud bien entendu, sur les dits de Hans, au fond c'est la phobie qui désangoisse, parce qu'elle accomplirait une restructuration signifiante du monde. Et c'est ça qui intéresse Lacan, que la phobie, c'est là-dessus au fond que porte tout l'accent, c'est que l'angoisse n'a pas d'objet mais la phobie, elle, elle délivre un certain nombre d'objets, mais qui sont quoi ? qui donnent des ponctuations, qui fonctionnent comme des signaux, des objets qui dessinent des limites, des seuils, un intérieur et un extérieur, etc..

Alors, là, on s'aperçoit qu'en effet Lacan dans ce Séminaire manie l'objet exactement comme des signifiants, que l'objet dont il s'agit, est signifiantisé, et c'est ce qui, alors bien sûr quand on relit ça à partir du Séminaire de *l'Angoisse*, on s'aperçoit que l'*Aufhebung* de l'angoisse par la phobie n'abolit pas entièrement l'angoisse et que Lacan le signale avec un tact extraordinaire, précisément qu'il y a un reste, toute l'angoisse sans objets n'est pas aboli par la phobie et sa création signifiante. Comme il dit il y a un reste, il s'exprime en disant un résidu tout à fait singulier.

Alors ceux qui ont en mémoire ce Séminaire savent qu'il vise un moment fugitif où le petit Hans signale que devant la bouche du cheval, il y a comme une tache noire, devant le chanfrein et Lacan fait allusion à un tableau du Titien où cette tache, enfin, et on peut dire que dans le Séminaire de *l'Angoisse* ce qui intéresse Lacan c'est pas la construction de la phobie, c'est pas le désangoissement par la phobie, c'est la reprise de cette tâche, la reprise de ce résidu tout à fait singulier, ce résidu qui est aussi un flou, pour en faire un objet, pour en faire l'objet petit *a*.

C'est d'ailleurs la nature de l'objet dans toutes les constructions de cette époque et ce que Lacan a construit, a édifié sur la logique de la relation d'objet… Lacan n'a pas du tout caché qu'il s'agissait d'objets signifiants, puisque il a qualifié le cheval, il a donné une formule ; il qualifie le cheval d'angoisse comme signifiant à tout faire de la phobie.

Et en effet toute sa démonstration dans le Séminaire de *La relation d'objet* tend à montrer la polyvalence sémantique du cheval. Toute cette analyse repose sur l'autonomie du signifiant par rapport au signifié, repose sur la césure saussurienne.

Eh bien il faut dire que ce qui nous retient alors, sur le bord de saisir ce dont il s'agit dans l'angoisse, c'est précisément la symbolisation de l'objet. Et le chemin du Séminaire de *l'Angoisse*, qui est un chemin difficile, avec la résonance que ce mot peut prendre à partir de ce schéma, ce chemin c'est celui d'une désymbolisation de l'objet. D'une désignifiantisation de l'objet, corrélatif aussi d'une désimaginarisation.

Alors, il faut bien dire que ça va de pair, ça ne peut pas s'accomplir sans toucher ce qui est un des piliers de ce que Lacan a établi comme enseignement, bien sûr ça touche la notion qu'il a légué du phallus comme signifiant.

Ce qui est mise en cause dans le Séminaire de *l'Angoisse* et d'une façon si radicale qu'elle en est même invisible parce qu'elle n'est pas professée, en tant que telle. C'est la signifiance du phallus, et celle du manque d'objet qui est la clé que Lacan choisit au début de sa Relation d'objet et qui nous vaut toute cette admirable construction de la privation, de la frustration, de la castration.

Au contraire, dans le Séminaire de *l'Angoisse* s'accomplit, parce que dans toute sa diversité, dans toute sa diversité, dans toutes ses modalités, le manque d'objet est toujours réductible à un manque de signifiant.

Et l'effort de Lacan dans le Séminaire de *l'Angoisse* c'est très précisément l'élaboration d'un manque irréductible au signifiant.

À cet égard l'angoisse raisonne comme un « fini de jouer » avec le signifiant parce qu'il y a une affinité entre le jeu et le signifiant. Quand le signifiant est partout et toujours substituable au manque ; ici, dans le Séminaire de *l'Angoisse,* au contraire on assiste à l'élaboration d'une nouvelle structure du manque, d'une structure non signifiante du manque, et qui passe par la topologie et qui libère un statut inédit du corps, avant, ce que nous connaissions de Lacan c'était le corps du Stade du miroir, essentiellement, un corps scénique susceptible d'être signifiantisé, alors que dans le Séminaire de *l'Angoisse*, c'est vraiment la seule fois chez Lacan, avec un amour du détail, qu'est restitué le corps dans ce qu'il appelle toutes ses particularités anatomiques.

Alors c'est pas un corps hors signifiant, et comme lui-même le signale, l'anatomie comporte la fonction de la coupure. Mais il faut réveiller justement ce mot de coupure. En effet la coupure est au centre du Séminaire de *l'Angoisse*, en tout cas c'est l'instrument électif dans le Séminaire de *l'Angoisse*, voilà un mot que nous avons usé, pour le réveiller il faut penser à l'opposer au trait. Ce qui préside avant, chez Lacan dans la fonction signifiante, c'est l'opération du trait, en particulier dans l'*Aufhebung* qui a pour effet d'annuler et d'élever le trait ; la fonction du trait s'inscrit dans le contexte de l'*Aufhebung*, la fonction du trait précisément transforme en signifiant le signifiable. Alors que la fonction de la coupure est autre chose et c'est ce qui se répand dans le Séminaire de *l'Angoisse*, elle sépare un reste qui précisément n'est pas signifiable. Et donc, ou le trait ou la coupure.

Et, donc…, bon, la fois prochaine puisque je n'ai pas fini avec ça, je montrerai comment dans ce Séminaire entre en scène le corps, avec ses particularités anatomiques une fois franchie la signifiance du phallus.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours XV* de Jacques-Alain Miller du 28 avril 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Seizième séance du *Cours*

(mercredi 5 mai 2004)

XVI

Bon. Encore le Séminaire de *l'Angoisse*, que j'essaye de vous rendre inattendu et je ne suis pas mécontent d'avoir, me semble-t-il, réussi à produire la dernière fois un certain effet de surprise, dans un auditoire, le vôtre, le mien, où l'on connaît Lacan, où l'on étudie son enseignement, où on scrute ses énoncés.

J'ai obtenu cette surprise, au moins pour certains qui m'en ont fait part, en formulant, évidemment pour provoquer, que l'angoisse de castration était l'absence du bouquet de ce Séminaire.

Dans cette formule je faisais allusion à Mallarmé, je visais aussi bien ce qui dans ce Séminaire se développe concernant le « bouquet renversé », le schéma que vous trouvez reproduit dans les *Écrits*, là où Lacan l'a présenté des années après l'avoir produit à son Séminaire, à l'occasion d'une remarque faite sur le rapport d'un psychanalyste de cette époque appelé Daniel Lagache.

Alors, en formulant ce que j'ai dit, je me suis attiré des objections qui se sont présentées à la suite, non pas ici, mais en privé, et qu'on n'a pas manqué de me faire parvenir, sur le style de « mais comment ?! »

Mais l'angoisse de castration n'est pas du tout absente de ce Séminaire, au contraire elle y est constamment rappelée, par ce qui y est présenté comme son sigle, moins phi,

$$(-\varphi)$$

qui désigne son objet comme imaginaire, qui désigne l'objet de la castration comme imaginaire.

Et, sans doute, Lacan conserve à ce sigle sa place centrale, tout au long du Séminaire, de même qu'il donne au stade phallique, comme on dit dans la littérature psychanalytique, une place centrale par rapport aux divers stades de l'objet.

Et on peut trouver en effet et pas qu'une fois dans ce Séminaire que moins phi c'est l'angoisse, c'est l'angoisse de castration par rapport à l'Autre, au grand Autre.

Eh bien, il n'empêche que je maintiens ce que j'ai apporté la dernière fois sur ce point.

L'angoisse, Lacan s'interroge dans ce Séminaire sur le mode d'abord qu'il va choisir de la question, alors qu'il valide, explicitement, que l'angoisse est un affect, que l'angoisse est éprouvée, elle est sentie comme telle et il distingue trois modes d'abords de la question, pour en rejeter deux et en choisir un ; ce sont, si l'on veut, les trois *C* puisque il les énumère, et les labellise par des mots dont c'est l'initiale.

Faire un catalogue, un catalogue des affects, et c'est ce qu'il repousse comme il repousse d'en faire un classement pour choisir cette approche qu'il qualifie de la clé. C'est-à-dire qu'il repousse les énumérations, même ordonnées, mêmes hiérarchisées. Il offre au contraire, comme voie d'abord, quelque chose qui est d'un autre ordre. Il faut savoir y mettre ce qui va tourner la porte d'entrée, ce qui va permettre d'ouvrir à une dimension nouvelle.

En effet, dans le Séminaire de *l'Angoisse,* il peut dire qu' il s'ouvre, par rapport à ce que Lacan a articulé les années qui précèdent, une dimension inédite et qui à certains égards reste inédite pour nous parce que c'est un fait, ce sont les premières années de

son enseignement qui ont fixé la notion la plus commune de ce qu'il a apporté.

C’est disons entre le Séminaire I et le Séminaire VI, et dans ses *Écrits* c'est ce qui va jusqu'à « La direction de la cure » et « La signification du phallus » à quoi on peut ajouter la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » qui fixe le lacanisme, et ici dans ce Séminaire, c'est là que commence à s’ébrouer et à se détailler un autre Lacan et c'est pourquoi sans doute, à le lire, il faut, moi, que j'apporte non pas une clé mais à proprement parler une boussole ; je dis boussole parce que bien entendu vous pouvez y trouver des tas d’éléments qui confortent dans cette notion première de l'enseignement de Lacan.

Et lui-même est aux prises avec ce qu'il a déjà dit. Et quand il tend à se déprendre de la littérature analytique on peut dire que ce que lui-même a déjà formulé fait partie de ce dont il se détache, et c'est pourquoi l'année suivante de ce Séminaire, c'est-à-dire celle des *Quatre concepts fondamentaux*, il mettra en garde, en suspens, ses auditeurs nouveaux, en leur précisant que, s’ils s’introduisent à son enseignement par ses écrits -ses écrits qui étaient alors trouvables, là où ils avaient paru, dans des revues, avant être rassemblés- ses écrits sont déjà datés et cette notation comporte qu'ils ont quelque chose de périmé, et ils sont périmés d’abord par ce qui est apporté par ce Séminaire de *l'Angoisse*.

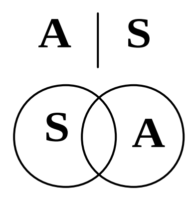
Comment il faut lire ce Séminaire ? C'est comme une extraction difficultueuse de ce qu'il a déjà dit et qui, en effet, laisse beaucoup de traces, de contradictions tout au long. La clé que Lacan apporte, je l'ai évoqué la dernière fois, c’est celle d’une division,

A | S

c'est ainsi que c'est présenté, une division de l’Autre par l’interrogation du sujet.

Et elle délivre cette clé, cette clé qui est celle de quoi ? En fait de quoi s'agit-il dans cette division ? Il s'agit de resituer ce qui se passe dans l'analyse et aussi bien les concepts qui en ont été produits et les théorisations qui s’en sont faites, de les reprendre à partir du rapport du sujet à l'Autre.

Et, si vous reformulez, si vous déplacez un tout petit peu cette division de ce côté là, vous pouvez déjà apercevoir que ce que vous lirez à propos de la division subjective dans le Séminaire de *l'Angoisse*, c'est ce qui trouvera l'année suivante sa formule dans les schémas, qui supportent aliénation et séparation.

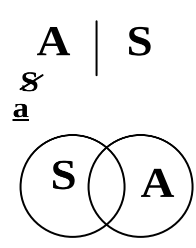


J’ai dit que l'angoisse était un atelier et c'est un fait que Lacan n’a pas transcrit ce Séminaire sous la forme d'un écrit, mais il l'a apporté l'année 1964 en le commentant dans les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, sous les espèces de ce schéma qu'on trouve dans le Séminaire auquel se réfère son écrit « Position de l'inconscient ».

Et le Séminaire de *l'Angoisse* c'est l'atelier des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

C'est là que de façon cahotante, trébuchante et en dissimulant aussi bien un certain nombre de termes fondamentaux, c'est l'abord, ce qui reste pour nous marqué du binaire aliénation et séparation.

La division subjective, telle que Lacan l’amène dans le Séminaire de *l’Angoisse*, c'est une division qui délivre d'abord le sujet barré, le sujet marqué du signifiant mais qui y ajoute un terme hétérogène au signifiant, qu'il appelle petit *a*, et tout du long du Séminaire de *l'Angoisse*, de façon contradictoire on est à se demander, en suivant ces formulations, de quel côté est cet objet ? est-ce qu’il est du côté sujet ou est-ce qu’il est du côté de l’Autre.



Et, comme je ne corrige pas Lacan mais que je le transcris, en effet j'épouse les méandres de sa réflexion, sur ce point. Où est petit *a* ? de quel côté ? et au fur et à mesure que se poursuit ce Séminaire vous donner des réponses qui divergent.

Ce que j'appelle boussole, c'est de vous donner ces coordonnées de ma lecture, coordonnées dont j'espère qu'ils comportent une certaine objectivité par rapport au texte.

Alors aux objections qui sont faites à la formulation que j'ai risquée la dernière fois, je vais répondre, non pas pour avoir raison, au fond je m'en moque, mais pour tenter d'éclairer ce dont il s'agit chez Lacan dans la castration et dans l'angoisse de castration.

Je vous parle d'un Séminaire de Lacan en train de devenir livre, cette semaine encore. Je passe sur les déboires de l'édition. Pour l'obtenir à la fin de ce mois, il faut que je ferme les yeux. J'ai demandé qu'on me refasse tous les schémas, on m'a expliqué que ça n'était pas dans le budget du livre.

C'est pourtant pas nouveau n'est-ce pas, un Séminaire de Lacan, on commence à avoir l'habitude mais apparemment les conditions de l'édition changent, donc on fait des économies sur ce point, là je dois choisir entre laisser passer ou reporter ça à plus tard. Je vous passe les souffrances, que ça m'apporte.

Alors ce Séminaire en train de devenir livre il s'appelle *l'Angoisse*, c'est le titre. Mais le titre dit-il, ce dont il s'agit, le titre est-ce l'objet ?

Ce que j'ai accentué la dernière fois est bien fait pour mettre en doute. Ce que j'ai accentué, c'est au contraire l'alternative ou l'angoisse ou le concept. Le concept étant l'instrument de la prise symbolique sur le réel. C'est dire que ce Séminaire qui s'intitule de *l'Angoisse* il ne fait pas tant de l'angoisse son thème, son objet, qu'il ne situe l'angoisse comme voie, v-o-i-e.

L'angoisse dans ce Séminaire c'est un abord qui vise autre chose, et la référence que j'ai prise l'indique, quelle est cette autre chose, l'angoisse est une voie qui vise le réel. Et qui le vise en utilisant pour ce faire autre chose que le signifiant.

Aborder le réel par le signifiant c'est justement ce qui a été jusqu'alors la voie de Lacan. La voie prescrite par « Fonction et champ de la parole et du langage », et on peut dire que ça a été une voie unilatérale, qui a eu pour résultat comme j'ai eu l'occasion de le montrer, de le détailler, une signifiantisation généralisée de l'expérience analytique et des concepts inventés pour en rendre compte.

L'opération Lacan sur la psychanalyse jusqu'au Séminaire de *l'Angoisse,* ça a consisté à démontrer que ce qui est en jeu dans l'expérience ne trouve sa place qu'à être signifiant, qu'à être repensé comme signifiant.

Et, disons pour donner, apporter ici le témoignage qui est vérifiable par chacun, c'est ce qui se déprend de la lecture des *Formations de l'inconscient*, du Séminaire V, où on voit tout devenir signifiant.

Alors quand s'affirme ce tout signifiant, quand le signifiant peut être pris comme un tout, quand le signifiant devient totalitaire, si je puis dire, alors corrélativement s'affirme ce qui n'est pas signifiant. C'est-à-dire ce qui se présente étant donné ce début, comme la fonction d'une exception antinomique au tout signifiant et paradoxale.

Je peux l'écrire dans des termes que j'emprunte à Lacan lui-même, qu'il a emprunté à la logique mathématique ; je vous donne cette formule, qui est comme une boussole pour lire le Séminaire de *l'Angoisse*.

$$\forall x \; Sx \; / \exists x \; \overline{Sx}$$

(a)

C'est que là Tout X est signifiant. On peut dire que c'est en quelque sorte la formule qui indique la structure même de l'Autre. Et ce Séminaire, par la voie qu'il a choisie, celle de l'angoisse, une voie non conceptuelle, met en valeur que, par quelque biais qu'on s'y prenne on découvre un terme qui n'est pas signifiant.

Et ce terme qui fait exception, exception paradoxale, et le paradoxe marque ce qu'on ne sait pas vraiment de quel côté l'inscrire, entre le sujet et l'Autre, cet élément paradoxal, c'est celui auquel Lacan réserve alors le terme de petit *a*.

Mais petit *a*, dans ce Séminaire on peut dire, émerge comme exception. Plus tard Lacan viendra, comme nous le savons, à autre chose, bien plus tard, dix ans plus tard, il en viendra au contraire à marquer que ce dont il s'agit dans petit *a*, n'a pas le régime de l'exception et qu'il a plutôt le régime de ce que Lacan a appelé le pas-tout.

Le pas-tout, ça n'est pas, c'est le contraire de l'exception ; le pas-tout, ça veut dire au contraire que petit *a*, ce que désigne petit *a*, c'est ce que énonce, démontre, illustre le Séminaire *Encore*, ce dont il s'agit avec petit *a* en fait est partout, s'étend à l'ensemble de ce qui est signifiant.

Ça prend la forme de déclarations qu'on trouve dans ce Séminaire, comme de mettre en valeur la jouissance du blablabla dont j'ai donné la transcription. C'est qu'il y a une alliance constante du signifiant et de la jouissance. Alors on est en effet dans un tout autre régime que celui du Séminaire de *l'Angoisse*. Et dans le Séminaire de *l'Angoisse*, c'est ainsi qu'il faut le lire, c'est ainsi qu'il faut en retrouver la nouveauté, ce dont il s'agit dans petit *a,* c'est-à-dire la jouissance apparaît dans le régime de l'exception.

Ce que montre et démontre ce Séminaire c'est que dans la structure du langage il y a quelque chose qui ne peut pas être réduit au signifiant, qui est donc assimilé au corps comme vivant, et c'est d'abord sous cette espèce de reste qu'il émerge. Voilà le reste de l'opération subjective concernant l'Autre.

Donc, pour ceux qui sont habitués à la dimension que *Encore* a ouverte, évidemment on revient en quelque sorte en arrière. On revient à un monde, qui est tout signifiantisé, qui est comme un désert de jouissance, et ce Séminaire s'évertue à la faire revenir sous les espèces de l'exception.

Et en effet c'est un reste invisible, un reste insaisi quand on l'aborde par la voie du signifiant. C'est par la voie du signifiant que l'angoisse peut-être dite sans objet. Mais si l'on prend la voie de l'angoisse elle-même, alors on lui restitue un objet et c'est sur ce fond d'annulation signifiant que Lacan formule *l'angoisse n'est pas sans objet*.

J'ai pu m'apercevoir, enfin, le témoignage qu'on m'en a donné, après le Cours de la dernière fois, que cet objet, même pour des lecteurs attentifs, demeure environné de quelque mystère et on peut dire que l'objet de l'angoisse n'est pas à proprement parlé désigné par Lacan dans ce Séminaire. Y a-t-il là mystère ? C'est que tant que l'objet est confondu avec le signifiant, c'est-à-dire conçu comme signifiantisé, en effet, dans l'angoisse, et dans l'angoisse de castration, on doit dire qu'il est absent. Et en effet ici l'angoisse de castration est cruciale. L'angoisse de castration chez Freud est liée à la perception de l'absence de l'organe phallique chez la femme et à tout ce qui tend chez elle et chez lui, si je puis dire, à la négation de cette absence.

Comme nous prenons à la suite de Lacan l'angoisse comme un instrument, j'écrirai ici sa place avec une partie du losange lacanien et je marque simplement qu'elle est, cette angoisse, en rapport avec une absence.



C'est dans cette absence que viendront se loger par exemple tout ce que la phobie est susceptible d'apporter comme repère, pour la combler, pour orienter.

Alors, qu'est-ce à dire ? C'est dire que l'angoisse de castration chez Freud est induite par la privation féminine. Et ce qui est le plus notable du Séminaire de *l'Angoisse*, c'est qu'il nous présente la sexualité féminine sur un mode qui est tout à fait inédit dans la littérature psychanalytique en tant qu'elle commente, qu'elle développe, qu'elle corrige Freud.

Ce qui commence avec le Séminaire de *l'Angoisse,* c'est cette approche de la sexualité féminine dont c'est seulement bien des années plus tard, avec le Séminaire *Encore*, avec l'écrit de *l'Étourdit*, qu'on arrivera à percevoir la novation et cette novation elle est d'ores et déjà présente dans le Séminaire de *l'Angoisse*.

Vous savez comment Lacan a commencé par appareiller la privation féminine. Vous le savez parce que vous avez vu le Séminaire de *la Relation d'objet* et si vous voulez mesurer, enfin, ce qui arrive de nouveau avec le Séminaire de *l'Angoisse,* c'est dans les Séminaires la référence, qui s'impose.

Cette privation s'inscrit dans le réel, explique Lacan, dans la mesure où l'objet sur lequel elle porte, lui, est symbolique. On le récite, on l'enseigne et ça veut dire que par quelque biais qu'on l'aborde, la théorie de l'angoisse de castration jusqu'au Séminaire de *l'Angoisse*, la théorie de l'angoisse de castration repose sur la signifiantisation du phallus.

Privation : trou réel ⟶ objet symbolique
Frustration : dam imaginaire ⟶ objet réel
Castration : dette symbolique ⟶ objet imaginaire
(- f)

La privation conçue comme un trou réel porte sur un objet symbolique. Ça c'est le point de départ, c'est le b-a-ba si l'on veut de Lacan, c'est ce qu'on récite et c'est justement ce que met à bas le Séminaire de *l'Angoisse*.

De là, se développe la frustration qualifiée de dam imaginaire, -on a là une machine signifiante, qui fonctionne à merveille-, un dam imaginaire dans la mesure où il y a quelques fautes à la satisfaction que pourrait procurer l'objet réel.

Et à quoi s'ajoute, où ce terme dans lequel, disons, se subliment ces corrélations, la castration conçue comme dette symbolique portant sur un objet imaginaire, celui en effet que nous retrouvons dans le Séminaire de *l'Angoisse* sous le sigle de moins phi.

Cette satisfaction qui fait frustration, cette satisfaction qui laisse place à la frustration, cette satisfaction ou son absence, ou son défaut, est par Lacan référée au besoin et vous savez quel est l'objet que Lacan amène comme paradigmatique de cette relation, c'est le sein de la mère.

Quand on amène le sein de la mère tout le monde boit, tout le monde tète, et on le trouve chez Freud et on le trouve chez Mélanie Klein et il y a là un grand concert d'accords.

La castration disons c'est la transposition signifiante de ce qui ici s'accomplit. C'est une transposition où la Loi intervient et la Loi sublime tout ce qui est apparu auparavant comme contingence, comme accident.

Loi

La Loi à quoi le nom de Lacan, enfin, est lié, la loi intervient comme foncteur, comme opérateur de l'objet perdu. Et c'est parce qu'il y a la loi que ce qui est conçu comme privation ou frustration devient à proprement parlé la dette. Je n'ai pas l'ambition en quelques mots de résumer une construction complexe, à laquelle je ne fais qu'allusion, mais ça suffit pour faire apparaître que le complexe d'Œdipe inspire Lacan et est donné par lui dans son premier enseignement comme l'articulation essentielle du développement de la sexualité.

L'articulation essentielle parce que l'Œdipe apporte la loi et l'interdiction, par la voie de la castration portant sur le phallus imaginaire ; menace de castration, virtuelle ou réalisée, mais qui implique foncièrement l'incidence de l'Autre et vous savez, Lacan, se posant la question de savoir, quelle est la nature de l'agent qui opère et il résout la question de l'agent d'une façon combinatoire ; chaque fois qu'on demande quel est l'agent il y a ici, il affecte l'imaginaire parce que les deux termes précédents c'est réel et symbolique, ici il affectera le symbolique, ici il affectera le réel ; nous avons une mécanique où l'incidence de l'Autre est essentielle.

Dans le Séminaire de *l'Angoisse,* il faut d'abord remarquer qu'il ne reste plus rien de cette mécanique. Il reste seulement la seule chose que vous retrouvez encore, c'est ce sigle moins phi, prélevé sur toute la mécanique qui lui donne valeur et sens.

Il reste le phallus imaginaire marqué de moins, et qui condense en lui-même tous ces niveaux, qu'il les collabe, parce que le phallus imaginaire c'est un signifiant imaginaire, c'est une image devenue signifiant, c'est un réel devenu image et donc quand Lacan écrit moins phi dans le Séminaire de *l'Angoisse*, au fond il semble résumer l'ensemble de ce que produit la mécanique complexe du manque de l'objet et précisément, pour apporter le contraire, du manque de l'objet, à savoir sa présence là où il est resté non saisi.

Je l'ai dit la dernière fois le Séminaire de *l'Angoisse* interroge la fin freudienne de l'analyse, il l'interroge sur sa butée, la butée que Freud lui-même a donnée, a isolée dans l'expérience analytique, dans son écrit sur « L'analyse finie et indéfinie » ou « infinie », l'angoisse de castration. Et cette butée, dans le Séminaire de *l'Angoisse*, comment est-ce que Lacan l'interprète, comment est-ce qu'il interprète la butée de l'angoisse de castration, même si le mot n'y est pas, je dirais qu'il l'interprète comme frustration, il l'interprète, dans le Séminaire *l'Angoisse*, l'angoisse de castration comme une frustration. C'est-à-dire comme émergeant à la fin de l'analyse sur le mode de la revendication, là le mot y est et c'est assez pour nous renvoyer à la frustration.

Et donc quand Lacan cherche dans le Séminaire de *l'Angoisse* à forer un chemin au-delà de l'angoisse de castration, on peut dire, qu'il nous emmène au-delà de la frustration phallique et que ça passe par une critique du phallus imaginaire.

C'est dire que ça prend au sérieux précisément qu'il s'agit du phallus en tant qu'imaginaire, à savoir que c'est une fonction scopique, et à la fin du Séminaire, c'est ça qui se révèle, c'est que, en dépit de toute cette mécanique le phallus imaginaire, c'est une image de la puissance, terme qui est élaboré dans les dernières Leçons du Séminaire et que c'est précisément l'illusion de la puissance qu'il s'agit de traverser.

Alors c'est à ce titre que moins phi en effet est présent dans le Séminaire de *l'Angoisse*, et dans une position centrale. Mais c'est là qu'il ne faut pas s'arrêter à cette marque, parce que le moins phi dans le Séminaire de *l'Angoisse,* c'est un phallus désignifiantisé et désimaginarisé. C'est ce que Lacan appelait auparavant le pénis réel.

Ce qui dans son étude du petit Hans passait comme inaperçu au profit des moires de la phobie, des chevaux, et qui servent à tout, mais comme c'était dit alors, comme en passant, c'est parce qu'il y avait là, pour le petit Hans, une maturation réelle développementale que son monde se mettait à vaciller.

Eh bien, ce qui là est en quelque sorte noté en passant, c'est ce qui dans l'angoisse devient central et disons pour faire comprendre parce que le nom, le mot n'y est pas dans le Séminaire, ce qui devient central c'est le phallus-organe, à opposer au phallus-signifiant.

phallus-organe

On peut dire que dans ce Séminaire là où dans cet enseignement trônait, fonctionnait le signifiant, que le signifiant était l'instrument à tout faire, le nouveau, mais plus discrètement, c'est que, à la place du signifiant on voit se présenter, être en fonction, être retrouvé l'organe. De la même façon qu'on voit Lacan subitement, laisser de côté la forme spéculaire, unitaire, du corps, pour s'intéresser aux particularités anatomiques de l'organisme.

On peut dire que cette visée de Lacan, ce détail biologique et anatomique qui est apporté dans ce Séminaire, on ne le retrouvera à proprement parler jamais. C'est là qu'on le trouve au moment où Lacan soulève le voile du signifiant et que, dans le Séminaire de *l'Angoisse*, si je puis dire, le corps splendide du miroir, mais en même temps ce corps unitaire qui n'est qu'une forme, le corps retrouve ses organes.

Au fond le corps imaginaire, c'est un corps sans organe, pour reprendre une expression, qui a été employée précisément pour développer, ce qui dans le Séminaire de *l'Angoisse*, mériterait d'être collé – je ne m'amuse pas à ça – mais mériterait d'être qualifié par une bande de anti-œdipe, parce que le Séminaire de *l'Angoiss,e* c'est vraiment ce qui fraye la voie de l'anti-œdipe. C'est ce qui, au fond, efface cette machinerie pour restituer au corps ses organes.

Et donc laisse de côté le corps imaginaire, celui qui est indéfiniment commenté dans le Stade du miroir, qui laisse de côté le corps mortifié par le signifiant, le corps mortifié par le trait qui raye, le trait du signifiant qui raye, qui laisse de côté le corps marqué de la barre et qui amène une toute autre fonction du trait qui est la fonction de la coupure signifiante.

Et c'est pourquoi, vers la fin du Séminaire, Lacan parle de ce qu'il a accompli dans sa trajectoire comme d'une reviviscence de la dialectique du désir, parce que la dialectique du désir, en effet, comme il l'écrit dans « L'instance de la lettre », elle ne fait que produire un désir mort.

Alors qu'est-ce que c'est que la dialectique du désir et de la demande ? Remarquez que c'est une déduction qui prend son départ du besoin, de la poussée du besoin. Et c'est cette poussée qui passe par les défilés de la demande et qui là rencontre le signifiant et vous savez que c'est de là que Lacan déduit le désir déjà comme un reste, le terme y est, comme un rejeton, mais, précisément, comme un reste signifiant.

Dans le premier enseignement de Lacan, est déjà présent la notion de reste, mais le reste de la confrontation du besoin et de la demande, c'est le désir, c'est-à-dire encore une fonction signifiante, c'est la chaîne signifiante comme métonymique. Et ce désir est supposé rendre compte de la libido. C'est-à-dire ce que Lacan appelle le désir avant le Séminaire de *l'Angoisse* vaut comme *Aufhebung* signifiante de la libido.

Eh bien, tout au contraire, sur le chemin du Séminaire de *l'Angoisse* et logiquement, la libido apparaîtra comme tout à fait autre chose. C'est resté dans l'enseignement de Lacan comme une sorte d'enclave qui n'est pas tout à fait saisie, que son mythe inspiré du *Banquet* de Platon, mais sur le chemin de l'angoisse dans les *Quatre concepts fondamentaux,* la libido apparaîtra comme tout à fait autre chose qu'un reste signifiant, elle apparaîtra précisément elle-même comme un organe paradoxal.

Le mythe de la lamelle qui figure dans « Position de l'inconscient » et qui est aussi énoncé dans les *Quatre concepts fondamentaux*, ce mythe traduit l'usage qui est fait du terme « organe » à la place du signifiant, et il montre bien là quelle est l'amphibologie du reste.

Nous avons connu jusqu'alors le reste désir, le désir comme reste qui est un reste ouvert à la dialectique et Lacan ne se prive pas de parler de dialectique du désir ; et dans le Séminaire de *l'Angoisse,* il y a encore le reste mais c'est un reste-organe, qui,

lui, fait objection à la dialectique, qui n'est pas un reste-désir mais un reste-jouissance, reste rebelle à l'*Aufhebung*.

Alors c'est quoi ce reste qui nous est au départ délivré par la division subjective ? C'est disons un reste de jouissance. Et Lacan ne dit qu'une seule fois mais au fond ça suffit, d'où il s'en inspire chez Freud quand il dit au fond que ce dont il fait ici une fonction, ce sont des points de fixation de la libido. C'est-à-dire ce qui chez Freud précisément est isolé comme résistant à la dialectique du développement. La fixation désigne ce qui est rétif à l'*Aufhebung* signifiante, ce qui dans l'économie de la jouissance de chacun ne cède pas à la phallicisation.

La phallicisation, c'est une signifiantisation, c'est-à-dire une mortification et ce qui reste en dehors c'est ce qui est vivant et Lacan s'en était lui-même fait l'objection dans son écrit de « Subversion du sujet ». Il s'était fait l'objection de la jouissance et bien que cet écrit ne soit pas à proprement daté, un certain nombre d'indices semblent montrer que c'est contemporain du Séminaire de *l'Angoisse*, au moins du début du Séminaire de *l'Angoisse*.

Il s'était fait l'objection de la jouissance dans « Subversion du sujet », mais pour aussitôt la capturer à nouveau dans l'instance phallique. Si vous vous reportez aux *Écrits* page 822, vous trouvez la phrase souvent citée « Le phallus donne corps à la jouissance dans la dialectique du désir ». Et Lacan, il est là sur ce bord où il faut bien un corps à la jouissance mais il ne lui trouve qu'un corps de signifiant que lui donne le phallus.

Et on peut dire que c'est dans le Séminaire de *l'Angoisse* que la jouissance se libère du carcan signifiant de sa prison phallique, et qu'il s'y démontre au contraire que se sont les objets petit *a* qui donnent corps à la jouissance. C'est en quelque sorte la phrase qui manque pour qu'on saisisse ce dont il s'agit.

Et c'est ce que Lacan essaye d'animer sous les espèces des organes, des corps de jouissance qui ne sont pas signifiant. Alors il l'illustre parfois d'une façon sommaire, par le morceau de corps. On peut faire allusion à la livre de chair que Shakespeare amène au détour d'une de ses pièces. En fait il s'agit de bouts de réel qui se trouve pour la première fois illustré, illustré de façon imaginaire, de façon matérielle et qui seulement plus tard trouveront leur statut de consistance logique.

Dans « Subversion du sujet » le moins phi de la castration comme imaginaire est manipulé de façon à produire le grand phi de la jouissance, le grand phi de la jouissance impossible à négativer.

F

Eh bien, dans le Séminaire de *l'Angoisse*, Lacan restera dans cette ligne que la jouissance est une fonction impossible à négativer et c'est ce qu'il dira dans son dialogue de *Télévision* de cette façon « le sujet est heureux ». Mais cette positivité de la jouissance, dans le Séminaire de *l'Angoisse,* elle est exprimée par petit *a*. Et cette positivité en quelque sorte elle est déprise du signifiant.

Alors, si on considère cet ensemble, dans l'angoisse le moins phi que vous connaissez bien, n'est plus du tout le même ; même si vous le repérez, enfin vous allez le repérer dans les pages de ce Séminaire ce moins phi, ça n'est plus dans le Séminaire de *l'Angoisse* le moins phi de la castration imaginaro-symbolique si je puis dire, c'est le moins phi de l'organe.

C'est-à-dire, que Lacan a introduit là quelque chose qui n'est absolument pas dans Freud, qui n'est pas repérable à ma connaissance dans la littérature analytique sous cette forme. Le moins phi est en fait non plus le symbole de la castration mais note une propriété anatomique de l'organe mâle, qui est tout à l'opposé de son imaginarisation de puissance puisqu'il s'agit de la détumescence, qui frappe cet organe, au moment de sa jouissance.

Et c'est une fonction, cette particularité anatomique, que Lacan détaille, il passe par les espèces animales pour montrer, que l'organe de la copulation n'est pas nécessairement dans toutes les espèces, frappé de cette disparition, c'est une particularité proprement humaine, mais, qui ne mobilise rien de ce que mobilise la castration, qui ne mobilise aucun agent de la castration, qui est au contraire une donnée. Et c'est pourquoi dans ce Séminaire c'est dans un second temps que Lacan s'interroge sur la subjectivation des données anatomiques.

Mais il y a comme au départ une crudité de l'abord de la particularité anatomique comme telle. Et c'est ce qui permet, c'est ça, c'est le fait de ne pas se régler sur le signifiant mais sur l'organe qui permet à Lacan d'augmenter la liste des objets.

Si dans ce Séminaire, Lacan en effet peut ajouter le regard et la voix, c'est parce qu'il a arraché le statut de l'objet au signifiant. Alors quand le phallus est signifiant, quand on se règle là-dessus et Lacan montre, enfin, c'est la vérité de Freud, quand le phallus est signifiant la castration a pour fondement l'appréhension dans le réel de l'absence de pénis de la femme. Alors il s'ensuit ce que n'hésite pas à souligner Lacan dans *la Relation d'objet*, par exemple page 153, ce qu'il appelle conformément à la doxa analytique un sentiment d'infériorité chez la femme sur le plan imaginaire.

Voilà, il faut lire le Séminaire de *l'Angoisse*, sur le fond de ce que Lacan nous apprend lui-même précédemment, que dans la dialectique symbolique la femme entre avec le signe moins, car son manque d'objet est le phallus signifiantisé, c'est l'objet symbolique, phallique. Et ça ne concerne pas que la femme puisqu'il s'en déduit, vous le savez par exemple par le schéma R des *Écrits*, l'identification primordiale du sujet avec ce phallus imaginaire, imaginaro-symbolique si je puis dire.

Alors d'où, concernant la sexualité féminine, l'incidence du fantasme phallique ; d'une certaine façon, se croire pourvu d'un phallus, et de croire la mère pourvue du phallus, d'où ce que développe Freud comme le premier Lacan, un effet de complication dans la position féminine au regard du désir.

Au fond, il y a comme des contorsions nécessaires du sujet féminin pour franchir le fantasme phallique afin d'accéder à la position féminine. Une complication qui repose sur le fait que l'objet du désir, c'est de se faire reconnaître par le biais du signifiant du désir c'est-à-dire le phallus signifiant.

Sur le chemin du désirm on rencontre le phallus signifiant, alors que le phallus-organe c'est ce qui se découvre sur le chemin de la jouissance. Il s'ensuit une toute autre position, une toute autre structuration de la position féminine. C'est dans le Séminaire de *l'Angoisse* que ça commence et que ça roulera dans l'enseignement de Lacan jusqu'à finir, dix ans plus tard, par vraiment être saisi.

Le phallus symboliquem ça n'est pas le signifiant impossible à négativer, ce qui est en fonction dans le Séminaire de *l'Angoisse* c'est l'organe qui, chez le mâle, se négative de lui-même dans son opération copulatoire.

Et donc, dans le Séminaire de *l'Angoisse* vous trouverez trois Leçons qui sont comme l'envers de ce que vous trouvez dans l'écrit de « La signification du phallus ».

Dans l'écrit de «La signification du phallus », une fois que Lacan a élaboré de façon inoubliable le statut du phallus signifiant, il passe ensuite dans sa dernière partie à l'élaboration des structures auxquelles, en fonction du phallus signifiant sont soumis les rapports entre les sexes. Et il montre, … pas que ces rapports tournent autour du signifiant phallique comme signifiant du désir et qu'il passe par l'être et l'avoir, être le phallus, avoir le phallus.

Dans le Séminaire de *l'Angoisse* vous trouvez aussi logiquement, même si c'est moins mis en évidence, vous trouvez aussi présentés les rapports

entre les sexes, mais suivant une perspective tout autre. Et je ne peux pas mieux exprimer ce qui est là la novation qui émerge, qu'en reprenant ce que Lacan formule dans ce Séminaire, cette proposition, au fond qui est scandaleuse au regard de toute la littérature analytique : la femme ne manque de rien.

Et disons, là vous avez un grand coup de chiffon qui efface toutes les constructions qui reposaient sur la privation, la frustration, la castration, le phallus imaginaire et symbolique. Il atteint là, au fond, une vérité qui n'est pas la vérité de la castration. Alors, … entendu Lacan continuera de parler de castration, etc., n'empêche que ce qui est là atteint et désigné, ça c'est la boussole de toute la suite de son enseignement ; *la femme ne manque de rien* il a le culot de dire ça saute aux yeux, alors que justement ce qui a toujours sauté aux yeux soi-disant dans la psychanalyse, c'est qu'elle soit affectée de manque, et ça c'est une nouvelle évidence, il s'agit d'une nouvelle évidence qui paraît précisément quand la signifiance du phallus est mise entre parenthèses, pour laisser place au phallus-organe.

Et iil y a une inversion initiale, c'est-à-dire que sur le chemin de la jouissance, c'est le mâle qui est embarrassé. C'est lui qui rencontre électivement moins phi sous les espèces de la détumescence. C'est-à-dire d'un certain « ne pas pouvoir » qu'on trouve finalement mis au tableau par Lacan à une place précise. C'est le mâle qui a affaire au manque, si on saisit les choses au niveau de la population ou plutôt qui a affaire à la disparition de l'organe-instrument.

Et donc la démonstration de Lacan, inverse de la précédente, c'est que c'est chez le sujet mâle que le rapport au désir et à la jouissance est compliqué, embarrassé, et là commence chez Lacan l'éloge de la féminité. Et que, au terme d'infériorité, que je vous ai signalé tout à l'heure, il oppose mais cette fois-ci de la façon la plus manifeste, le terme de supériorité. Et qui tient, au fond, à une simplification de la position subjective. C'est que quant à la jouissance, à la jouissance copulatoire, le sujet féminin ne perd rien dans l'affaire et quant au désir, ce sujet a un rapport direct au désir de l'Autre qui n'est pas médié, qui n'a pas pour intermédiaire moins phi.

Alors, ça c'est la doctrine du Séminaire de *l'Angoisse*, où le phallus n'est plus impliqué comme signifiant mais comme organe, c'est-à-dire il est impliqué comme instrument du désir dans la copulation humaine ; de telle sorte que le phallus signifiant vous le retrouvez dans le Séminaire de *l'Angoisse* mais vous le retrouvez rejeté au rang de leurre, vous le trouvez comme un emblème de la puissance qui conduit le sujet mâle à l'imposture, et qui peut conduire la femme à la mascarade si elle s'identifie, si elle veut s'identifier à cet emblème de la puissance, pour l'homme.

Mais la puissance, la toute-puissance, c'est pas un rajout ; il est essentiel qu'à la fin du Séminaire, elle trouve à sa place au niveau scopique, qui est le niveau qui tout du long du Séminaire est critiqué.

Alors, là, le sujet féminin évidemment apparaît allégé par rapport au sujet embarrassé, au sujet mâle embarrassé. Et comme il m'a semblé qu'il fallait donner un petit coup de pouce pour qu'on saisisse la boussole de Lacan, il y a une de ses Leçons que j'ai intitulé d'une expression qui se trouve dans cette Leçon : La femme plus vraie, plus réel.

Alors sans doute, dans le Séminaire de *l'Angoisse*, l'objet phallique et son manque n'est impliqué dans la sexualité féminine qu'en second. Lacan formule -on ne peut pas dire qu'il le démontre- que la problématique phallique n'est pas en quelque sorte native pour la femme, mais ne la capture que via l'homme parce que le phallus organe et sa disparition, joue un rôle essentiel dans la copulation mâle.

Donc, là, alors qu'au fond la tradition analytique veut que le chemin féminin, pour trouver sa position, soit plus complexe et plus embarrassé que l'itinéraire mâle, on a ici comme l'envers

de la sexualité féminine, c'est-à-dire c'est le rapport de l'homme au désir qui apparaît compliqué et limité par moins phi c'est-à-dire par la détumescence.

Et cette particularité anatomique elle surgit là mais elle reste absolument déterminante pour toute l'élaboration que Lacan donnera ensuite de l'objet petit *a* et il la remettra au travail, il remettra le concept au travail, dans sa logique du fantasme.

D'où l'angoisse du côté homme est liée non pas à une menace, à la menace paternelle, mais bien à un « ne pas pouvoir », c'est-à-dire à son rapport à un instrument qui défaille, au moins qui n'est pas toujours disponible.

Alors, d'où l'interrogation répétitive de Lacan concernant le dit de Kierkegaard, selon lequel l'angoisse affecte plus volontiers la femme. Et on sent que, c'est une question que Lacan se pose, et il se la repose plusieurs fois parce que, au fond, ce qu'il démontre, c'est qu'au niveau de la jouissance elle est moins sujette à l'angoisse, comme il dit.

C'est là qu'il fait appel, contre Kierkegaard au mythe de Tirésias, qui énonce explicitement la supériorité féminine au niveau de la jouissance. Mais de ce fait, disons, et c'est là que Lacan retrouve Kierkegaard, elle est plus directement affectée au désir de l'Autre, plus directement veut dire qu'elle ne passe pas par moins phi, qu'elle n'est pas protégée par l'objet concernant le désir de l'Autre. Alors que l'homme, au fond, interpose l'objet, un objet.

Et donc l'angoisse du côté féminin, Lacan la situe comme devant le désir de l'Autre, en tant qu'elle ne sait pas ce qu'il couvre, qu'elle est seulement devant un Autre qui manque. Et en même temps il lui reconnaît plus de liberté à l'endroit du désir de l'Autre, disons plus de franchise parce qu'elle n'est pas encombrée par l'objet.

Et c'est là, qu'il rend hommage aux théoriciennes anglo-saxonnes du contre-transfert, c'est qu'il voit ici une plus grande aisance à saisir les incidences du désir de l'Autre parce que l'objet n'encombre pas la femme.

Autrement dit dans le Séminaire de *l'Angoisse*, vous assistez à une inversion sensationnelle de tout ce qui a été la doxa analytique, c'est l'homme qui manque car dans la copulation, il apporte l'organe et se retrouve avec moins phi, il apporte la mise et c'est lui qui la perd. Et cette perte il ne peut la réparer que par l'objet alors que Lacan, enfin, se délecte à montrer la femme restant intacte, restant intouchée, y compris par la copulation.

Et c'est pourquoi ici se distinguent, au fond, si je les ordonne ainsi, deux fantasmes paradigmatiques, l'un du côté homme, l'autre du côté femme.

On les a pris comme des remarques saisissantes de Lacan alors qu'elles sont dans la logique de cette construction que je viens, patiemment, de réordonner.

Le fantasme du côté mâle, pour le dire vite, le fantasme du côté mâle c'est le masochisme féminin, c'est le masochisme imputé à la femme, et du côté femme, le fantasme c'est celui de Don Juan, c'est celui de l'homme Don Juan.

Et ces deux fantasmes, même si c'est exposé à des moments divers, ces deux fantasmes se répondent. Que le masochisme féminin soit un fantasme masculin, veut dire que l'incidence du phallus organe se traduit par le fantasme d'une femme qui serait objet, qui serait un objet permanent, qui jouirait d'être l'objet de la jouissance de l'homme.

Et disons, sans limite, sans les limites qui sont justement cruellement marquées par moins phi. En opposition le fantasme féminin, Lacan lui donne comme emblème Don Juan. Du côté masculin c'est une femme qui jouirait d'être cet objet qui peut réparer le moins phi qui l'affecte. Du côté féminin l'image d'un homme auquel, précisément, il ne manquerait jamais rien.

Don Juan c'est le négatif de moins phi, c'est-à-dire c'est une image où moins phi est effacé. Et au fond, là, on peut y reconnaître, dit Lacan, une pure image féminine, c'est-à-dire Don Juan

aussi c'est le sujet auquel il ne manque rien.

Alors, le mettre au rang du fantasme féminin c'est dire aussi que c'est un faux homme, c'est un imposteur, c'est l'homme marqué d'une imposture radicale c'est-à-dire celui qui nie l'incidence de moins phi et qui se présente comme l'instrument éternel de la jouissance de l'Autre, l'objet absolu dit Lacan.

Et c'est pourquoi, il note, enfin, il doute qu'un tel homme puisse à proprement parler inspirer le désir, précisément parce qu'il n'est pas angoissant, parce qu'au fond ça ne compte pas pour lui.

Et, là, disons logiquement, il s'ensuit, c'est une notation clinique qui a tout son prix « c'est qu'un, dit Lacan, un vrai désir d'homme angoisse le sujet féminin ». Dans la mesure, j'ajouterais, où ce désir a rapport au manque et il appelle le sujet féminin à être ce qui y supplée, et donc la force à l'interprétation.

Ce qui est simple pour elle, en revanche, selon Lacan, c'est son rapport à son propre désir et ça n'est que par son rapport au désir de l'homme qu'elle a affaire à la complication moins phi.

Autrement dit, ce Séminaire -il faut le prendre au sérieux- met la fonction de la détumescence à la place de la castration.

Et c'est pourquoi, d'une façon générale, ce Séminaire s'attache aux particularités anatomiques, au corps dans son rapport aux organes, et dans une approche qui est en quelque sorte - c'est çà sa fraîcheur de ce Séminaire, sa crudité aussi- on peut avoir le sommaire parfois, mais c'est une approche qui est allégée de toute mythologie, qui est allégée de toute dramaturgie de l'Œdipe, qui accorde un privilège à la biologie, à l'anatomie, au corps comme tel, c'est-à-dire à l'organisme.

Et les objets, s'ils peuvent ici être, émerger comme jamais, et en même temps se multiplier par rapport à la liste traditionnelle, c'est parce que ce sont des objets qui sont dénoués de toute rétroaction oedipienne.

La séparation, que nous retrouverons dans aliénation-séparation, la séparation est ici considérée comme telle c'est-à-dire à part de l'Œdipe. Il s'agit, au fond, au plus simple d'une séparation anatomique qui apparaît comme première, comme antérieure à l'incidence de l'Autre.

Bon, je vais poursuivre la fois prochaine.

Fin du *Cours XVI* de Jacques-Alain Miller du 5 mai 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Dix-septième séance du *Cours*

(mercredi 12 mai 2004)

XVII

Je me suis proposé de vous introduire à la lecture du Séminaire de *l'Angoisse*, à paraître ; j'ai rencontré dans le Séminaire des *Quatre concepts*, celui qui suit, déjà paru depuis fort longtemps, une indication que Lacan donne à propos d'un texte de Freud « Les pulsions et leurs vicissitudes », texte qui a explicitement la plus importance dans l'élaboration de ce Séminaire XI, et qui, plus discrètement, silencieusement, en a aussi dans le Séminaire de *l'Angoisse*.

Et en lisant cette indication de Lacan elle m'a paru tout à fait appropriée à la lecture du Séminaire de *l'Angoisse*. Il dit ceci : « Le précieux des textes de Freud, dans cette matière où il défriche - c'est-à-dire la théorie des pulsions – le précieux des textes de Freud, dans cette matière où il défriche – c'est-à-dire la théorie des pulsions – le précieux des textes de Freud c'est qu'à la façon des bons archéologues il laisse le travail de la fouille en place, de sorte que même si elle est inachevée nous pouvons savoir ce que veulent dire les objets déterrés (page 165).

Et en effet le Séminaire de *l'Angoisse* est une fouille sur le terrain, ça n'est pas un musée, où les objets sont nettoyés, rangés, étiquetés, éclairés, sous leurs meilleurs jours. Ça n'est pas une exposition d'où le travail a été effacé.

Le travail de la fouille reste en place, ce qui est vrai sans doute des Séminaires de Lacan, mais, me semble-t-il, plus vrai de celui-ci.

Oh, enfin, vous y trouvez en effet, du défriché, et à côté de la friche vous y trouvez des panoramas mais aussi des chemins qui mènent nulle part, vous y trouvez des tentatives qui sont prolongées ou qui font l'objet de repentirs explicites ou tacites, et il faut à chaque moment, à chaque leçon, comme dirait l'autre, évaluer (*rires*), évaluer ce qu'il en est et chaque chose mérite de l'être y compris ce que j'appelais les impasses et peut-être est-ce parce que je viens de le finir et donc j'ai bon espoir que vous l'ayez ce volume à la fin du mois, avant même que nous ayons à nous retrouver ici puisque ce sera seulement le 2 juin, j'ai le sentiment que c'est comme là une plaque tournante où on voit s'esquisser, parfois fugitivement, des voies que Lacan empruntera au cours des années suivantes.

Alors, le travail de la fouille ramène ici un objet jusqu'alors inédit, ramène un objet jusqu'alors resté, on peut le dire, invisible, à Lacan lui-même, on en a le témoignage, resté insaisissable, un objet jusqu'alors tamponné par le signifiant parce que jusqu'alors dans le frayage de Lacan les objets déterrés étaient tous susceptible devenir signifiant.

Je veux dire que rien dans leur nature, rien dans leur structure, enfin, ne les empêchait de devenir signifiant. On peut même dire que les objets déterrés jusqu'alors étaient tous voués à l'*Aufhebung*, pour prendre le terme de Hegel utilisé par Lacan, tous voués à l'*Aufhebung* signifiante, à être élevé à la dignité du signifiant.

Et ici, dans ce Séminaire de *l'Angoisse* s'élabore un objet dont l'essence, dont la nature, dont la structure, non seulement se distingue de celle du signifiant, enfin, est élaborée de telle sorte que elle y soit irréductible.

Et, c'est dans ce Séminaire que on voit émerger, pour la première fois, en tant que tel, ce qui reste dans la

psychanalyse comme l'objet petit *a* de Lacan. Et non pas pour, il n'avait pas à être employé le terme, auparavant, mais c'est dans sa distinction spécifique, c'est dans ce Séminaire que la fouille ramène cet objet et ça ne peut pas se faire sans quelque séisme, ça ne trouve en effet pas, et même ça ne trouve pas tout de suite ni même au cours de l'année, ça ne trouve pas sa place, la plus précise, la plus exacte, il y a des séismes, il a des spasmes, il y a un tourment de celui qui l'élabore, enfin, dont il faut apprécier derrière l'énonciation assertive, dont il faut apprécier les va et vient, les tentatives, les effacements, les corrections, et l'avancée, enfin, qui ne cesse pas jusqu'à la fin de l'année.

Alors, il y a plusieurs leitmotiv qui se croisent. Lacan, dans une même Leçon, touche à plusieurs thèmes, ne les pousse pas au bout, les entrecroise, et puis à la suite le déroulé se fait, toujours comme s'il y avait plusieurs thématiques à faire avancer de façon concomitante. Vous avez par exemple le leitmotiv de la cause, d'abord quelques notes et puis l'arrangement symphonique et puis c'est coupé, ça revient. Vous pouvez donc suivre si vous voulez être méthodique, rassembler ces différents fragments pour avoir un développement continu.

Mais, il y a un de ces leitmotiv qu'on voit revenir et qui est celui de réflexions sur ce que c'est qu'enseigner. Ces réflexions elles paraissent être en position d'excursus et en fait il n'en n'est rien.

Ce sont des exergues qui donnent des indications précieuses sur le moment de l'élaboration, sur ce que veulent dire les objets déterrés. Et alors il y en a une, que je veux mentionner ici pour commencer, une de ces réflexions qui s'inscrit dans la Leçon 19, c'est la Leçon où l'on voit s'expliciter de la façon la plus claire ce que j'ai souligné de la décœdipiannisation de la castration et où on voit s'élaborer un statut nouveau de l'angoisse de castration, non plus référée à la menace de l'Autre, à la menace d'un agent qui est l'Autre paternel, maternel, mais référée comme je l'ai marqué la dernière fois au fait, au fait biologique, anatomique, organismique, de la détumescence dans la copulation.

Alors cette élaboration, quant elle arrive à un moment spécial de clarté est précédée d'une réflexion sur comment s'accomplit - je cite et ça va très vite, dans le texte - le passage d'un système conceptuel à un autre, et sur ce qui peut faire obstacle à ce passage.

L'exemple évoqué en deux mots, c'est le passage du système copernicien au système einsteinien, ça n'est nullement développé, la seule indication à ce propos c'est les données concernant, enfin, l'émergence d'un nouveau système dont les équations inclues celles qui les ont précédés, les situent comme des cas particuliers et les résolvent entièrement.

Eh bien, cette toute petite note apportée au début de la Leçon 19, il faut la verser au compte de ce qui s'accomplit dans le Séminaire de *l'Angoisse*. Il s'agit en effet dans le Séminaire de *l'Angoisse* de passer en psychanalyse dans l'enseignement de Lacan d'un système à un autre, de telle sorte que certains termes, certaines fonctions paraissant ultimes se trouvent en effet dans ce Séminaire de *l'Angoisse* resitués dans un cadre, dans un ensemble de coordonnées où ces fonctions apparaissent comme des cas particuliers d'une fonction généralisée, avec disons l'effet de résolution qui s'ensuit.

D'ailleurs, enfin, l'interprétation que je donne de cette note touchée par Lacan, est vérifiée et validée par ce que vous pouvez lire et que j'avais jadis souligné, dans les *Écrits*, à la fin de l'écrit intitulé « Position de l'inconscient » que Lacan rédige l'année suivante de ce Séminaire et qu'il présente et commente et déplace dans le Séminaire des *Quatre concepts*, une note donc, cette note qui est appendue à la fin de « Position de l'inconscient » et qui signale que ce texte, qui met en place le mécanisme de l'aliénation et de la séparation, ce texte a une valeur de scansion par

rapport au début de l'enseignement de Lacan lancé par «Fonction et champ de la parole et du langage ».

Jadis, en effet, à partir de cet écrit, j'ai expliqué, enfin pourquoi, pourquoi il y avait là une césure si importante aux yeux de Lacan.

Eh bien, dans le Séminaire de *l'Angoisse* vous avez l'atelier, le chantier, la fouille, qui en effet amènent, nous conduit au passage d'un système conceptuel à un autre.

Alors, évidemment, pour ne pas dépayser, et dans un souci que Lacan ne recule pas à rappeler en l'occurrence pédagogique, bien sûr que il ménage des transitions, et que on s'y retrouve, on retrouve le moins phi, élaboré précédemment, on retrouve des termes mais c'est à lire, ce Séminaire, avec l'idée que ce qui s'accomplit, ce qui s'accomplit doucement c'est en fait un changement de coordonnées.

Alors, ce que j'ai déjà souligné précédemment vous a préparé à ce que Lacan indique comme l'obstacle à surmonter dans l'élaboration du Séminaire de *l'Angoisse*. L'obstacle à surmonter pour accéder à la fonction généralisée dont il s'agit et cet obstacle s'est précisément constitué, est précisément constitué de l'angoisse de castration qui marque chez Freud la limite de l'expérience analytique.

À ce propos Lacan indique par quelle voie il procède dans son enseignement, au sens où dans son mode d'enseigner, disons dans sa pédagogie psychanalytique.

Le mot peut choquer, pourtant il se réfère à un procédé de la pédagogie scolaire, il se réfère explicitement à un procédé de la pédagogie scolaire qu'il définit de la façon suivante : devancer les « capacités mentales » de l'enfant - avec les guillemets qui s'imposent, enfin - par des problèmes les dépassant légèrement.

Et on comprend que c'est la méthodologie du Séminaire de *l'Angoisse*, un petit peu mais pas trop, de façon à pouvoir obtenir, dit-il, un effet de hâte sur la maturation mentale, non seulement ceci mais de véritables effets d'ouverture voire de déchaînement. Et à ce propos il note d'ailleurs que des pédagogues ont relevé que, enfin c'est leur position, que l'accès au concept, chez l'enfant, serait contemporain de l'âge de pubertaire ; Lacan ne dit pas qu'il valide cette notation mais évidemment elle lui sert étant donné l'obstacle dont il s'agit.

Et c'est alors que, il fait sauter si je puis dire l'obstacle conceptuel de l'angoisse de castration, en la resituant au niveau de l'organe, de l'organe mâle, au niveau de son fonctionnement dans la copulation au moment de l'orgasme.

Alors ça n'est pas, ça pourrait être au fond une notation adjointe, se plaçant sur un autre plan, enfin, et donc laissant intouché le concept de la castration et de l'angoisse de castration mais c'est là qu'il faut relever que il fait de la détumescence de l'organe, de sa carence, de l'évanouissement de la fonction phallique dans l'acte sexuel, il en fait, je cite, le principe de l'angoisse de castration. Il faut donner toute sa valeur au terme là employé, le principe. Lacan trouve dans un fonctionnement d'organe le principe, c'est-à-dire le fondement, la racine, la cause, de ce qui, enfin, est élaboré dans la psychanalyse, dans les coordonnées œdipiennes. Mais s'il s'agit là de l'organe et de son fonctionnement, au fond, à ce niveau-là, qui est celui du principe, la dramaturgie œdipienne est effacée, si on prend au sérieux ce terme de principe. C'est-à-dire le principe est au niveau de l'organe comme tel.

Et cela veut dire, le principe, le principe de l'angoisse de castration n'est au niveau d'aucun agent de la castration, d'aucun Autre proférant des menaces, il ne s'inscrit pas dans l'Œdipe.

Et il y a dans tout ce Séminaire, enfin, une houle qui désinscrit des termes fondamentaux de la psychanalyse du contexte œdipien et c'est pourquoi j'ai pu dire rapidement la dernière fois que le Séminaire de *l'Angoisse* c'était l'anti-Œdipe. Dont ceux qui ont fait titre ne se sont aperçus

que dix ans plus tard, si je puis dire ; enfin, la ligne, Lacan n'aurait pas anti-Œdipe bien sûr, mais cette ligne qui relativise et qui resitue l'Œdipe, cette ligne elle prend son départ nulle part ailleurs que dans le Séminaire de *l'Angoisse*.

Et énoncer ce principe a en effet la conséquence souhaitée par Lacan, celle d'une ouverture, pour autant qu'il permet d'apercevoir que la castration pourrait bien ne pas être un terme unique et ultime, mais qu'elle pourrait être resituée comme un cas particulier d'une fonction généralisée, disons celle de la disparition d'un organe.

Et, pour dire, c'est par ce biais précisément que s'introduit ce terme qui sera monté dans un mécanisme par Lacan l'année suivante, c'est par ce biais que s'introduit la fonction de la séparation. La valeur du terme séparation c'est précisément que ça n'est pas castration. Séparation des organes, séparation d'organes, qui fait à la fois déchoir le phallus symbolique de sa primauté, on l'a reproché à Lacan cette primauté alors que évidemment le terme est chez Freud - la fonction de la séparation fait à la fois déchoir le phallus symbolique de sa primauté et par-là même permet d'ajouter des objets nouveaux à la liste des objets freudiens.

Eh bien ça c'est ce qui s'inaugure et commence à s'accomplir dans le Séminaire de *l'Angoisse*, si je puis dire, la démythologisation de la psychanalyse, celle qui conduira Lacan jusqu'à ce que je me suis permis d'appeler il y a quelques années «le désenchantement de la psychanalyse ». Et vous pouvez repérer dans le Séminaire de *l'Angoisse* déjà les indications qui donneront leur départ, enfin, aux Séminaires des dix prochaines années de Lacan.

Alors, dans ce Séminaire, disons, on assiste, enfin, si cette ouverture que je propose marche, on assiste au remplacement de la mythologie par la topologique. Alors, évidemment, il reste à se demander dans quelle mesure elle ne serait pas elle aussi sur un autre mode une mythologie, c'est ouvert, c'est à penser, parce que il n'est pas sûr que le mythe soit éliminable de la psychanalyse.

Disons-le en court-circuit, dès lors que l'on vise le réel, et c'est d'ailleurs pourquoi Lacan ayant soustrait, étant dans le travail de soustraire à la psychanalyste sa mythologie œdipienne, enfin, lui restitue si je puis dire un plus de mythe, sous la forme du mythe ultra élémentaire que j'ai rappelé la dernière fois, celui de la lamelle, ce mythe que vous trouvez rédigé par Lacan dans son écrit de «Position de l'inconscient » et qui figure également dans le Séminaire des *Quatre concepts*.

Au fond soustrayant la vieille, l'antique mythologie œdipienne, progressivement, enfin, il y a comme par compensation et pour marquer que du mythe il en faut, il en faut tout de même, qu'il n'est pas sûr que la psychanalyse puisse se soutenir sans le mythe, donc par compensation apporte un trognon de mythe.

C'est un mythe qui est fait pour donner forme et disons pour donner vie à la libido conçue comme un organe.

Et on peut dire que quand Lacan l'amène c'est comme le paradigme, le nouveau paradigme de l'objet perdu.

Et c'est un paradigme dont on peut dire qu'il remplacera le phallus en cause dans la castration.

L'organe perdu, l'organe séparé, le point essentiel est qu'il n'est pas séparé par la castration, dans ce mythe, et dans l'élaboration qui se fait dans le Séminaire de *l'Angoisse* ; il ne prend pas son sens et sa valeur de la castration mais il est conçu comme ce qui se déprend de la sexuation, de la vie en tant qu'elle se reproduit par la conjonction de deux sexes.

Et le point de ce mythe c'est que l'organe libido, ici, s'isole par l'effet d'une perte que l'on peut dire naturelle, enfin, une perte où il n'y a pas d'agent, il y a personne, ça n'est pas une punition, ça n'est pas le résultat d'une transgression, ça s'accomplit dans le mythe du seul fait que la vie, enfin, passe désormais non pas par la reproduction d'un seul être mais passe,

enfin, prend la forme d'une espèce où il y a deux sexes qui doivent se conjoindre et l'invention est de dire eh bien dans cette division quelque chose se perd sous la forme de l'organe libido.

Bien sûr c'est un mythe, mais c'est un mythe qui précisément évacue la notion même de, si je puis dire, la faute à l'Autre. C'est un pas, si je puis dire, vers l'innocence. Évidemment là nous ne sommes pas loin, nous sommes - à une traduction près - nous sommes déjà, enfin, la voie est frayée à l'élaboration qui sera celle de Lacan quand il construira ses quatre discours, dune perte de jouissance qui est comme aussi automatique, aussi naturelle, aussi nécessaire que l'entropie.

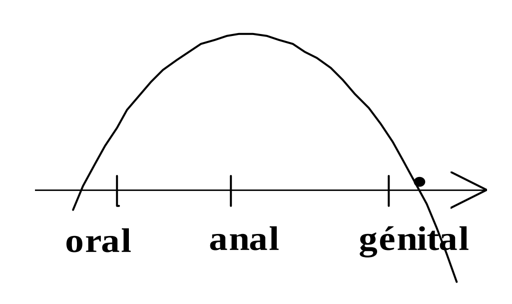
Donc le Séminaire de *l'Angoisse* accomplit à la fois la disjonction de l'Œdipe et de la castration, la généralisation de la castration sous les espèces de la séparation et la déchéance du phallus signifiant en même temps que commence à monter au zénith la fonction de l'objet petit *a*.

Alors, on ne l'a pas toujours vu, ça, on ne la pas toujours vu puisque bien sûr Lacan a continué d'utiliser son insigne moins phi, et il a continué bien sûr de parler de la castration. Il a pu dire, si je me souviens bien c'est dans son résumé que vous trouvez dans les *Autres écrits*, son résumé du Séminaire de La logique du fantasme, l'objet petit *a* contient le moins phi de la castration.

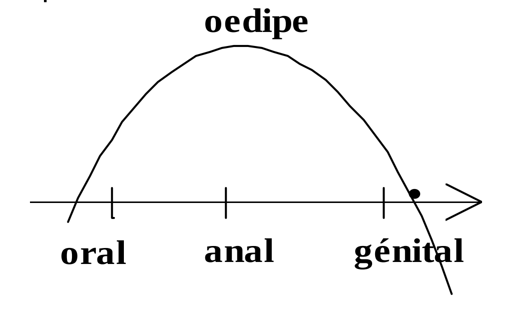
Mais ça il faut le lire non pas, enfin, l'éternité, la conceptualisation psychanalytique, ça il faut le lire sur le fond, enfin, de ce qui s'élabore dans le Séminaire de *l'Angoisse*, enfin à qui je dis ça ? je dis ça à moi-même, je l'ai commenté, rapidement, mais il est essentiel de saisir que ça n'est pas la castration œdipienne. Que castration renvoie, au fond, à partir du Séminaire de *l'Angoisse*, foncièrement, au principe, renvoie à la disparition de l'organe phallique dans le moment de l'orgasme.

Et je ne suis pas allé relire ce résumé de la logique du fantasme mais si mon souvenir est bon il y a là, enfin, l'indication que c'est comme ça, qu'il faut entendre la fonction de la copule phallique.

Alors la disparition de l'organe phallique conserve en effet, y compris dans le Séminaire de *l'Angoisse* et par la suite une place centrale mais précisément, place centrale c'est tout à fait différent de ce que je pourrais appeler fonction finale, c'est la castration œdipienne qui a fonction de point de capiton. Et c'est ce que Lacan a exprimé dans une formule, enfin, fameuse chez les lacaniens, éclairante, très éclairante s'agissant de ce que Freud dit, une formule qui figure dans son écrit « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » dans les *Écrits*, la rétroaction de l'Œdipe.



La rétroaction de l'Œdipe, ici sur cet axe le développement, le développement chronologique tel qu'il a été formalisé à partir de Freud par Karl Abraham : oral, anal, génital, et la rétroaction de l'Œdipe veut dire de ces différents stades prennent sens et valeur à partir du point de capiton œdipien.



Vous retrouvez ça par exemple, enfin, dans cet ouvrage auquel Lacan fait des références éparses et extrêmement en fait, enfin, il ne lit pas, il ne commente pas avec ses auditeurs le texte de Freud *Inhibition, symptôme, angoisse*, il fait des emprunts, il prélève en même temps une formule dont il fait un slogan, le signal, l'angoisse-signal, etc., évidemment il faut le lire, il en fait un usage beaucoup plus précis que ce qui apparaît dans le Séminaire de *l'Angoisse* ; on trouve dans *Inhibition, symptôme, angoisse* de Freud, la phrase suivante, enfin, au fond ce que Lacan transcrit par la rétroaction de l'Œdipe. On pourrait dire - je cite Freud - que l'expérience quotidienne de l'évacuation du contenu intestinal et la perte du sein maternel éprouvée lors du sevrage permettent de donner quelques idées de la castration. On doit supposer, enfin que, est-ce au lecteur, est-ce au sujet ; vous ne manquerez pas dans d'autres textes de Freud de quoi marquer que en effet c'est à partir du moment œdipien que les stades antérieurs trouvent leur fonction comme des esquisses de la castration.

On peut dire que là le développement est finalisé par la castration et là j'ai noté la phrase, enfin, qui figure chez Lacan, dans sa « Question préliminaire », les stades s'ordonnent dans la rétroaction de l'Œdipe, ce qui veut dire, au fond, que au sens propre, pour Freud tel que Lacan le formalise, il n'y a pas de stade préœdipien à proprement parler. Il y a chronologiquement des stades prégénitaux mais il n'y a pas de préœdipiens parce que l'Œdipe est partout, les objets sont comme tels, l'objet oral, l'objet anal, le génital, sont œdipien, c'est-à-dire que le phallus domine tout ce qu'il en est de l'objet. Et Lacan, à ce propos, des années avant son Séminaire de *l'Angoisse* lâchait le mot de phallocentrisme à ce propos, ce mot qui, à la fois, enfin, qui a fait s'esbaudir, qui a ravi pendant un temps jusqu'à ce que au contraire il se fasse, enfin honnir comme si c'était là, premièrement ce qu'il prônait et deuxièmement comme si il s'en était tenu là.

Et, au fond, on vérifie dans le Séminaire de *l'Angoisse* à quel point ce qui s'est fixé de la notion de l'enseignement de Lacan, enfin relève vraiment de ce qui précède le Séminaire de *l'Angoisse* ; c'est-à-dire c'est vraiment sa transcription formalisée, signifiante, de Freud, sa réélaboration signifiante de Freud qui a fixé, si on peut dire, l'image de Lacan, l'image de ce qu'il a apporté.

Alors, au contraire, voyez comme dans le Séminaire de *l'Angoisse* se défait la rétroaction œdipienne.

Lacan, parle d'une façon qui n'est pas tellement probante il faut dire, mais qui a sa valeur si l'on songe à ce que ça dément, à savoir la rétroaction de l'Œdipe, parle dans le Séminaire de *l'Angoisse* de constitution circulaire de l'objet.

Je comprends ça par rapport à la rétroaction œdipienne qui disparaît et ce qu'il élabore comme l'objet petit *a* c'est une fonction généralisée qui précisément n'est pas œdipienne et pas non plus chronologique mais qui est topologique et si l'on veut synchronique.

Alors on retrouvera plus tard la fonction du temps, on la retrouve dans « Position de l'inconscient », on la retrouve dans les *Quatre concepts fondamentaux* et disons c'est l'année suivante que les conséquences dans la « Direction de la cure » apparaissent alors que dans le Séminaire de *l'Angoisse*, enfin, ça apparaît à propos des cures de Freud, ça apparaît à partir de quelques exemples concernant le contre-transfert mais ça n'est pas le centre de l'élaboration.

Alors je parlais de leitmotiv tout à l'heure, eh bien il y a un leitmotiv œdipien en effet dans le Séminaire de *l'Angoisse* et il faut savoir le mettre à sa place.

Une formule revient, insistante, et si on la met pas à sa place on pense que c'est la doctrine qu'avance le Séminaire de *l'Angoisse* alors qu'elle est là au contraire pour libérer l'espace inhibé. Cette formule qui figure à la fin d'un

écrit de Lacan, à la fin de « Subversion du sujet » c'est le désir c'est la loi.

Ce qui fonde cette équivalence qui en elle-même mériterait d'être développée c'est l'objet, ce que veut dire *le désir c'est la loi* au fond on peut dire que c'est un comprimé de l'Œdipe, ça, *le désir c'est la loi*.

Ça veut dire le désir et la loi ont le même objet. Qu'est-ce que la loi ? c'est la parole qui interdit l'objet, l'objet du désir et qui de l'interdire dirige le désir sur cet objet.

Alors c'est donc dire que le principe du désir est le même que celui de la loi. Et dans les premières élaborations de Lacan qui décalquent Freud, celui qui énonce la loi c'est le père et c'est donc foncièrement, là si on s'en tient aux premières constructions où Lacan attrape Freud dans le filet de ses signifiants, du même coup c'est le père qui écrase les voies du désir, si on s'en tient aux trois quatre premières années de l'enseignement de Lacan.

En effet, aujourd'hui, où est le père ? où est un père digne de ce nom ? où est un père qui ose interdire, qui sache interdire ? puisqu'il n'y a que par l'interdiction que peuvent s'ouvrir, se libérer et se normaliser les voies du désir et au fond il y a toute une masse de psychanalystes qui basculent ainsi dans la détestation du contemporain si je puis dire, et qui au fond s'appuient sur Freud transcrit par Lacan pour prendre sur toutes ces affaires qui aujourd'hui sollicitent, enfin, sollicitent, font vaciller, métamorphosent la notion de la famille, pour prendre à ce propos des positions que je ne voudrais pas déprécier exagérément en les qualifiant de réactionnaires.

Quand Lacan, au fond, fait revenir - je me demande combien il fait revenir ça, j'ai pas compté, peut-être que j'exagère, peut-être qu'il n'y a que deux fois, trois fois - enfin il me semble que c'est tout de même un thème qui revient, il faut le situer comme je disais comprimer l'Œdipe s'apercevoir que en regard de cet objet qui est celui du désir loi, l'objet organe, disons le petit *a*, lui, n'est pas déterminé par l'interdiction, à aucun nouveau il n'est déterminé par interdiction, il est déterminé par, disons, la pure et simple séparation.

Alors d'un côté on retrouve dans le Séminaire de *l'Angoisse* comme jamais chez Lacan, une description si on peut dire naturaliste du corps et ses organes, extrêmement sophistiquée mais qui s'appuie tout de même sur le feuilletage d'un certain nombre de traités, d'anatomie, d'embryologie, en veux-tu en voilà, mais qui ont la valeur de mettre à distance plutôt l'embryologie que la mythologie œdipienne si je puis dire.

Et le résultat c'est que l'Œdipe apparaît comme une élucubration de savoir sur la séparation, qui elle est plutôt – j'y reviendrais - du registre de l'automutilation alors que l'interdiction, la castration en question c'était toujours une hétéro-mutilation.

Ce que vise le Séminaire de *l'Angoisse* c'est un statut de l'objet qui est antérieur à la loi et au désir et c'est ce statut qui est antérieur à la loi et au désir qui est antérieur à l'élucubration de la loi, de la conjonction de l'identité de la loi et du désir. Et c'est ce statut de l'objet que Lacan désigne comme petit *a*. Et donc très logiquement le Séminaire de *l'Angoisse* débouche sur une mise en question du père qui figure, enfin très rapidement, mais la fin d'un chapitre qui est le 18, celui où Lacan expose et réélabore le texte devenu célèbre par lui, de Théodore Reik sur le son du chauffard, de ces cornes dans laquelle on souffle dans des occasions consacrées de la synagogue quand il s'agit spécialement de marquer le renouvellement du pacte qui lie Yahvé au peuple qui l'a élu.

C'est à propos, enfin, c'est ce qui là sert de point d'accrochage au début d'élaboration de l'objet voix qui est d'ailleurs ici plutôt un mugissement et Lacan examine qui parle, est-ce à Dieu qu'il s'agit de rappeler le pacte ou est-ce que c'est Dieu qui mugit et est-ce que ce mugissement ne ferait-il pas écho au meurtre du père et Théodore Reik en effet, c'est une des hypothèses de Théodore Reik que c'est dieu, que c'est le beuglement d'un taureau

assommé qui est là se fait entendre et qui, on peut interpréter en fonction d'un substitut du meurtre du père.

Donc, voilà un chapitre, enfin, on est tout du long dans la synagogue, dans la Bible, et on peut dire que nous avons là – et c'est utilisable comme ça – un rappel de la fonction éminente du père et de la fonction éminente du meurtre du père dans l'élaboration freudienne.

Et Lacan, enfin, à la fin de ce chapitre on peut dire, le dernier mot parmi les derniers mots qu'il prononce c'est ça qu'il souligne, que à oublier le meurtre du père toute la chaîne de l'élaboration psychanalytique – dit-il - se défait. L'oubli de la fonction paternelle, de la fonction du père mort, vouent la psychanalyse à la dispersion, à l'incohérence, parce qu'elles déterminent, ordonnent, l'économie du désir.

À savoir, précisément, ça, ça fait partie du leitmotiv, à savoir que le désir originel est interdit, impossible à transgresser. Là on peut dire vous avez tout le chapitre, enfin, là c'est pas l'Œdipe c'est *Totem et tabou*, les deux mythes se tiennent à cet égard, au fond plus œdipien si j'ose dire tu meurs. Et là il ne faut pas qu'échappe, alors au fond ça peut servir, ça peut servir à dire enfin voyez bien, si vous négligez ces fonctions - ça mérite d'être lu comme ça – si vous négligez ces fonctions fondamentales vous ne pouvez pas vous y retrouver.

En effet, c'est dans Freud, Lacan l'a formalisé pendant des années, et il n'est pas illégitime de le mentionner mais dans le Séminaire de *l'Angoisse* c'est à titre de rappel et il ne faut pas manquer la petite phrase qui à elle toute seule, au fond, fait le contrepoids à cette énorme l'élaboration là, ce fait originel est pourtant secondaire par rapport à la dimension de l'objet petit *a*. Et ce secondaire, à lui tout seul resitue la construction, c'est-à-dire que tout ça est une élucubration de savoir dont le principe est à trouver dans la dimension de l'objet petit *a*, pas question de meurtre du père, pas question de taureau assommé, pas question de pacte et même il faut bien dire dans le Séminaire de *l'Angoisse* la fonction de Dieu – si on sait lire - apparaît comme une fonction extrêmement douteuse, plutôt mal famée, plutôt dans le registre de l'illusion et du leurre.

Alors ce secondaire, ce secondaire qui frappe cette construction et qui fait donc de la dimension de l'objet petit *a* quelque chose de primaire, fait écho à ce que j'ai formulé tout à l'heure sur l'objet petit *a* comme antérieur au désir.

Et c'est ce dont il s'agit dans le Séminaire de *l'Angoisse*, d'accéder à un statut de l'objet antérieur au désir, à l'objet du désir, et antérieur à la loi.

Antérieur à sa symbolisation phallique, antérieur à la constitution de la fonction paternelle, et c'est pourquoi dans la dernière leçon de l'année Lacan annonce que son élaboration de l'objet petit *a* devrait déboucher sur le Séminaire des *Noms du père* - et comme un certain nombre d'entre vous le savent c'est le Séminaire inexistant puisque retranché, excommunié, de l'Association Internationale, comme le rappelle au début du Séminaire des *Quatre concepts*, Lacan a mis de côté ce travail pour livrer à la place le Séminaire dit des *Quatre concepts* mais il devait donc, au fond, déboucher sur une mise en question de l'unicité du Nom du père, de la même façon que la séparation à la fois destitue la castration de sa fonction finale, le phallus de sa primauté et ouvre au catalogue des objets petits *a*. Et disons corrélativement il s'agissait de reporter ces résultats sur la fonction paternelle.

Alors, l'angoisse est la voie, c'est ça dont le Séminaire met en œuvre, l'angoisse est la voie qui permet d'accéder à ce qui est antérieur au désir et à son objet.

Alors, qu'est-ce qui est antérieur ? Qu'est-ce qui est antérieur à l'objet du désir ? Là, vous n'avez pas besoin d'avoir lu, relu le Séminaire, vous pouvez donner une réponse qui procède du système conceptuel précédent, ce qui est antérieur à l'objet du désir il suffit que vous ayez, enfin, connaissance des premières années de l'enseignement de Lacan, c'est l'objet comme réel et dont on peut dire que le

paradigme, le paradigme est le sein, l'objet oral.

Vous trouvez par exemple dans le Séminaire IV de *la Relation d'objet* cette mention qui justifie ce que je dis : « Le rapport au sein est le plus primitif du sujet avec l'objet réel ». Le rapport au sein est le rapport le plus primitif du sujet avec l'objet réel.

Alors il est conçu comment, précisément, le sein dans le système conceptuel précédent ? et il faut s'y reporter pour donner sa valeur à la mutation extraordinaire du sein, de l'objet oral, dans le Séminaire de *l'Angoisse*.

Dans le système conceptuel précédent il est conçu comme un objet extérieur, comme un objet qui est de l'Autre - en l'occurrence la mère - et comme un objet de besoin qui délivre la satisfaction de la faim, qui satisfait la faim.

Toute l'élaboration, je ne vais pas reprendre, de la dialectique de ce que Lacan appelle la dialectique de la frustration, consiste à montrer comment cet objet réel devient symbolique ; c'est-à-dire comment l'objet de satisfaction se transforme en objet de don.

Alors ça veut dire quoi ? Tout l'effort de Lacan dans la dialectique de la frustration était de montrer comment l'objet réel devient un signe de l'amour et on peut dire - je vais vite puisque je suppose que quelque chose que nombreux ici connaissent ou parfois ont enseigné. L'économie du désir dans le système conceptuel précédent est dominé, conditionné, déterminé, par l'amour. L'amour l'emporte sur la satisfaction réelle du besoin, l'amour en tant que satisfaction symbolique.

Alors, disons, pour comprendre ce que Lacan fait dans le Séminaire de *l'Angoisse*, disons que la voie privilégiée pour accéder à l'objet du désir c'est la voie de l'amour et c'est au point que la satisfaction réelle, l'enfant repu, Lacan peut dire qu'elle n'est que le substitut, la compensation, de l'insatisfaction symbolique de l'amour. Il emploie d'ailleurs à ce propos le mot d'écraser, il y a un écrasement de ce qui serait cet appel à l'amour, il y a un écrasement dans la satisfaction, on bouffe et on s'endort précisément parce que il y a quelque chose qui est inassouvi du côté de l'amour. La satisfaction essentielle c'est celle que donnerait l'amour. Et il y a un petit rappel de ça en passant dans le Séminaire de *l'Angoisse*.

Alors, ici, dans les constructions de Lacan, dans la relation, dans le rapport du sujet à l'objet, l'Autre signifiant, le grand Autre est là d'emblée et Lacan l'implique comme - entre guillemets cette expression – enfin, une symbolisation archaïque de la mère, corrélative de l'objet réel et ensuite comme vous le savez inversion, l'objet devient symbolique du don de la mère et la mère devient puissance, puissance réelle.

Ce rappel, est fait pour marquer ce qui oppose, dans l'élaboration, la voie de l'amour et la voie de l'angoisse. La voie de l'amour c'est celle que Lacan a suivi jusqu'alors et elle ouvre sur l'objet symbolique. Elle aurait sur le phallus comme symbole du désir de la mère, sur le désir comme désir de l'Autre, etc., tandis que la voie de l'angoisse est telle que Freud l'a tracé dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, la voie de l'angoisse ramène à l'objet réel, elle est faite pour ramener à l'objet réel, à l'objet de la satisfaction, une satisfaction qui n'est pas celle du besoin mais de la pulsion, disons une satisfaction de jouissance.

Au fond, l'angoisse comme je l'ai dit c'est pas tant le thème du Séminaire de *l'Angoisse*, l'angoisse c'est la voie pour accéder concernant l'objet à une autre dimension que ce que permet la voie de l'amour. Et donc il y a là une contre-apposition à faire, sur le versant de l'amour l'objet réel est élevé à la dignité de la dignité de l'objet symbolique et on peut le dire sous l'opération de l'*Aufhebung* et donc là on passe de la satisfaction stupide du besoin à l'indéfini du désir, métonymique, tandis que sur le versant de l'angoisse il apparaît au contraire la disjonction de la jouissance et du désir.

Alors dans ces coordonnées, c'est dans ces coordonnées qu'on peut resituer la proposition de Lacan dont j'ai fait jadis un certain usage, éclairant, mais peut-être légèrement déplacé aussi, en tout cas sans voir précisément toutes ces coordonnées, la proposition que vous trouvez comme aphorisme dans le Séminaire de *l'Angoisse* : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ».

En fait, cette proposition est un résumé de la dialectique de la frustration. L'amour est ici le voile de l'angoisse et de ce que l'angoisse, disons produit, à savoir l'objet qui cause le désir. Bon, il va falloir y revenir.

Alors, ce que j'esquisse ici, l'opposition de la voie de l'angoisse et de celle de l'amour est manifeste aussitôt que l'on procède à la confrontation du Séminaire du *Transfert* et du Séminaire de *l'Angoisse*. Évidemment le Séminaire du *Transfert* suit évidemment la voie de l'amour pour esquisser la fonction de l'objet, sous les espèces, précisément, il le rencontre cet objet sous les espèces de l'agalma, de l'objet du désir, précieux, valorisé, sur valorisé et qui se trouve au champ de l'Autre et qui explique le transfert.

Dans ce Séminaire, en effet, la relation d'amour est conçue - je vous renvoie à page 179 - comme élective, privilégiée, et en effet dans le Séminaire du *Transfert* on peut dire il est tout entier construit sur l'abord de l'objet sur le versant de l'amour. Et là on ne rencontre pas, enfin si je puis dire, toutes les saloperies qu'on va rencontrer dans le Séminaire de *l'Angoisse*. Dans le Séminaire du *Transfert*, au fond, **i** est illuminé par la splendeur d'objets agalmatique jusqu'à cumuler dans l'apparition d'une Vénus botticellienne.

Alors, le mot de privilège qu'emploie Lacan concernant la relation d'amour dans son Séminaire du *Transfert* fait écho au privilège que Freud reconnaît à l'angoisse dans *Inhibition, symptôme, angoisse* il faut savoir quelle est la voie qu'on privilégie dans l'abord à l'objet. Et si on privilégie l'une ou l'autre, enfin, le report de Séminaire du *Transfert* sur le Séminaire de *l'Angoisse* montre qu'on n'atteint pas la même dimension de l'objet.

Alors je ne vais pas résumer le Séminaire du *Transfert* je rappelle seulement qu'il commence par une longue exégèse du Banquet, culminant dans le terme d'agalma et pour confirmer qu'il y a quelque chose de fondé dans le parallèle que j'esquisse, vous le savez, c'est précisément au Banquet de Platon, c'est au discours d'Aristophane que Lacan aura recours pour forger son mythe de la libido organe.

J'ajoute qu'il n'est pas impossible que le mythe, le mythe de la lamelle, ait été inspiré à Lacan par une curieuse invitation de Freud – mais qui ne serait pas unique d'après la note savante de Strachey, je ne me suis pas reporté à tous les autres textes – par une invitation de Freud dans le texte « Les pulsions et leurs vicissitudes », quand Freud suggère à son lecteur de s'imaginer dans la situation d'un organisme vivant primitif : un organisme sans défense, sans orientation dans le monde et recevant au fond de façon directe les stimuli du monde extérieur.

Eh bien il faut dire que cette élucubration de Freud, cette invitation de Freud à imaginer un être vivant primitif, enfin c'est le portrait tout craché de la lamelle de Lacan.

Alors, dans le Séminaire du *Transfert*, que beaucoup ont lu, après exégèse du Banquet vous trouvez quoi ? Vous trouvez mais ça jette là ses derniers feux, la dialectique de la castration, enfin ce que j'ai distingué comme telle, l'expression est dans Lacan, qui passe précisément par l'oral, par l'anal, par le génital, en essayant d'ordonner ces stades et de les déduire, sommairement, enfin c'est esquissé.

Eh bien, vous verrez que c'est tout le contraire dans le Séminaire de *l'Angoisse*, où au contraire Lacan marque son refus de procéder à une dialectique entre les stades ; il n'y a pas de mouvements de spirale, il n'y a pas de mouvement progressiste, il y a, au contraire Lacan ainsi sur le caractère

disjoint du rapport aux différentes formes de l'objet petit *a*. Et donc, enfin, c'est à lire en quelque sorte en parallèle, bon.

Alors, je ne vais pas résumer cette dialectique mais l'esquisser comme je l'ai dit, mais je peux souligner les angles de la problématique qui trouvent une solution inverse dans le Séminaire de *l'Angoisse*. Il s'agit du complexe de castration, là je vous renvoie à la page 273 du Séminaire du *Transfert* et la suite, il s'agit du complexe de castration, d'*Analyse finie et infinie* et où on voit, enfin, qui en quelque sorte se coud avec ce que je vous ai déjà mentionné du Séminaire de *l'Angoisse* à savoir l'essai de Lacan pour aller au-delà de l'angoisse de castration.

Et là au contraire, au fond, dans le Séminaire du *Transfert* il souligne et il accepte la limite freudienne de l'expérience. « L'analyse, dit-il, avec Freud a été droit à ce point – le complexe de castration - le message freudien s'est terminé sur cette articulation, à savoir qu'il y a un terme dernier où l'on arrive quand on arrive à réduire chez le sujet tous les avenues de sa répétition inconsciente, quand on arrive à faire converger celle-ci - la répétition - vers le roc du complexe de castration.

Donc, avec l'interrogation et l'effort pour résoudre le paradoxe, pourquoi y-a-t-il au niveau génital quelque chose d'inaccompli.

Alors cette limite qui est soulignée, marquée, est acceptée dans le Séminaire du *Transfert*, deux ans plus tard dans le Séminaire de *l'Angoisse*, c'est précisément ce que Lacan s'emploiera à forcer. Dans le Séminaire du *Transfert* vous trouvez la transcription du complexe de castration en termes signifiant, et la résolution de l'impasse sous l'égide de la formule - on peut pas être plus clair – mais, enfin, on la trouve page 277 du *Transfert*, où justement il écarte toute considération sur l'organe en disant - l'organe en jeu dans le complexe de castration - en disant « L'organe est abordé que transformé en signifiant ». Et il faut bien dire c'est parce qu'il a pu écrire, formuler ça dans le Séminaire du *Transfert* qu'il a pu faire ouvrir la voie exactement inverse dans le Séminaire de *l'Angoisse*, à savoir où on voit justement pulluler, commencer à pulluler les organes qui ne sont pas transformés en signifiant.

Alors, il est saisissant de voir comment il est caractérisé, là ce point dernier, ce signifiant présenté comme paradoxal parce qu'il est innommable, ce signifiant, enfin, qui est le phallus symbolique sur lequel, au fond nous avons jadis beaucoup élucubré - je me contente de citer Lacan - a la fonction de suppléer au point où dans le grand Autre disparaît la signifiance. Il est le signifiant du point où le signifiant manque. Et encore une formule « symbole à la place où se produit le manque de signifiant ».

Alors, ensuite effort pour justifier qu'un manque de signifiant soit possible avant que la batterie signifiante est toujours complète, pour justifier ce manque il introduit la question du sujet et au-delà le discours, la chaîne signifiante, dont chaque élément renvoie à un autre, dans un renvoi indéfini, ce qui lui permet de donner à ce signifiant grand phi la valeur de fournir le garant de la chaîne signifiante.

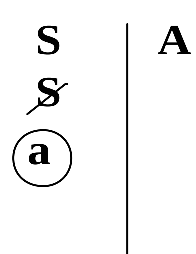
F

Et c'est, je résume rapidement ce qui est au fond réarticulé dans la dernière partie de « Subversion du sujet ».

Alors, j'ai cité ça, à quoi je vous renvoie, pour le détail, parce que précisément le Séminaire de *l'Angoisse* il répond terme à terme. On voit que c'est à cette problématique, que se passe-t-il ? comment est-ce que, enfin, cette réponse, disons, elle valide le complexe de castration comme ultime. Il s'agit que le sujet accède non pas à un signifiant identificatoire mais au signifiant qui, si on peut dire, sublime l'organe.

Alors, vous vérifierez quand vous aurez le Séminaire de *l'Angoisse*, c'est que exactement là où le Séminaire du

Transfert inscrivait grand phi, le Séminaire de *l'Angoisse* inscrit petit *a*. Et c'est le sens du schéma de la division que j'ai évoqué la dernière fois.



Cette division et dont j'ai déjà dit que c'était une esquisse de ce qui sera aliénation-séparation. La valeur d'inscrire ici petit *a* vise précisément, enfin, donne une autre réponse à la question de savoir quelle est la garantie de la fonction de l'Autre qui se dérobe dans le renvoi indéfini des significations. Et la réponse dans le Séminaire de *l'Angoisse*, au fond, précisément, elle écarte la réponse signifiante pour dire : ça ne peut-être que ceci que quelqu'un part il y ait jouissance. Et ensuite – enfin il y a plusieurs étapes mais enfin j'abrège - comme version approchée il faut comme garantie de l'ordre signifiant, de la chaîne signifiante, il faut, ça n'est qu'une valeur approchée, un morceau de corps, la livre de chair, c'est-à-dire il faut livrer un organe. Il faut que le sujet détache un organe, mais pas un organe transformé en signifiant, un organe-jouissance.

Et c'est ça qui sera dans la suite de l'enseignement de Lacan appelé un condensateur de jouissance, un plus-de-jouir, c'est-à-dire ce qui de la jouissance ne se laisse pas tamponner par l'homéostase, par le principe du plaisir.

Alors, à saisir la chose ainsi on comprend qu'émerge et revient comme un leitmotiv du Séminaire de *l'Angoisse* la fonction de ce qui ne trompe pas.

Alors, la formule, c'est « qu'est-ce qui trompe ? », bien entendu l'amour est trompeur, est trompé, le désir est trompé, est leurré, tout ce qui est de l'ordre de l'imaginaire est toujours susceptible de basculer, selon la perspective en reflets, ombres, et scintillements, et le symbolique, au fond, déjà se révèle dans sa dimension de semblant et de fiction.

Au fond ce qui ne trompe pas - bien sûr l'angoisse c'est ce qui ne trompe pas - et ce qui ne trompe c'est ce qui ne se laisse pas signifiantiser, ce qui ne se laisse pas prendre dans l'*Aufhebung*, c'est le reste réel. Alors ce reste réel c'est la jouissance pour autant qu'elle ne se laisse pas capturée par le signifiant, la jouissance irréductible au principe du plaisir, et par-là c'est l'angoisse en tant qu'elle est l'affect du déplaisir qui connote spécialement le nom significantisable. Et c'est pourquoi Lacan qui commence son Séminaire par la formule qui restera « L'angoisse est le signe du désir de l'Autre », mais elle restera, alors qu'elle est surmontée par une autre formule, vers le chapitre XII, « L'angoisse est signal du réel », l'angoisse sa fonction essentielle c'est pas sa liaison au désir, c'est sa liaison au réel et donc, qui est après tout - le terme est dans Freud, j'y reviendrais - *Etwas es alles*, et l'angoisse, si elle ne trompe pas, on trouve la formule une seule fois dans le Séminaire vers la fin, évidemment elle éclaire rétroactivement le Séminaire, l'angoisse désigne la Chose, das Ding, désigne ce qui n'est pas ce qui est réel et ce qui n'est pas, qui est la jouissance en tant que l'imaginaire et le symbolique ne peuvent jamais que tourner autour.

Et, de façon corrélative, alors que, enfin, on s'imagine que S de grand A barré c'est vraiment le comble, enfin, du comble, on n'arrête pas de l'écrire au tableau, de le scruter.

S (Ⱥ)

Mais S de grand A barré ça ne renvoie jamais que au manque de signifiant qu'un signifiant peut, et en tout cas c'est l'hypothèse dans le Séminaire du *Transfert*, qu'un signifiant spécial peut venir à colmater alors que

à un moment décisif de l'élaboration de Lacan dans le Séminaire de *l'Angoisse* c'est l'élaboration topologique d'un manque irréductible au signifiant. C'est-à-dire il invente précisément pour y loger l'objet petit *a* un manque auquel le symbole ne suppléer pas et là il se répond à lui-même, terme à terme. Et ce manque auquel le symbole ne supplée pas disons que c'est ce qui fait la structure de l'objet petit *a*. On ne peut même pas dire que l'objet a cette structure, il faut plutôt dire que, me semble-t-il, que cette structure c'est l'objet petit *a*.

Et c'est pourquoi Lacan - quand vous lirez ce chapitre X du Séminaire de *l'Angoisse* vous comprendrez pourquoi Lacan a pu dure bien plus tard que la consistance de l'objet est avant tout logique, à entendre comme topologique.

Alors ce qu'on appelle les objets petit *a*, ce ne sont jamais que des incarnations, des représentations, des manifestations, des traductions, et ce qui est à proprement parler l'objet petit *a* c'est une structure, et une structure foncièrement distincte de la structure du signifiant, c'est-à-dire foncièrement distincte de l'élément Un. Et sinon, après tout, on ne comprendrait pas comment l'analyste peut non pas mal à propos s'inscrire aussi bien à cette place.

Alors, la liste des objets, la liste freudienne, bien sûr qu'elle est renouvelée dans le Séminaire de *l'Angoisse* parce que la liste freudienne était limitée et ordonnée par la castration et disons la référence au développement, donc on ne sortait pas du triangle ou du ternaire oral, anal, génital ; tandis que précisément la liste lacanienne s'émancipe de cette limite et de cette ordonnance. Et d'abord, elle se règle, une fois qu'elle est allégée de la castration et de la référence au développement, la liste lacanienne se règle sur les zones érogènes et spécialement sur les orifices du corps et c'est ce qui permet à Lacan d'ajouter à l'oral et à l'anal, le scopique et le vocal. C'est-à-dire, enfin, il ne s'agit pas qu'on vous arrache les yeux encore que ça figure, ça figure et c'est montré même dans le Séminaire. Mais précisément là ça n'est plus le modèle de l'image de l'éviration qui fonctionne, c'est l'image de la perte et de la séparation et j'ajoute que c'est tel que c'est développé dans le Séminaire de *l'Angoisse*, la liste lacanienne est en fait plus vaste parce que elle prend aussi en charge, même si elle s'en allègera par la suite, la théorie freudienne de l'angoisse qui intègre dans *Inhibition, symptôme, angoisse* l'apport d'Otto Rank sur le traumatisme de la naissance.

Alors, la castration au fond c'est un nom impropre, foncièrement, qui est toujours rapporté à une éviration par l'Autre comme si la jouissance était interdite par ce personnage, et c'est ce qui fait que, au fond, Lacan se distingue de Freud, qui, lui, n'entendait à la fin de l'analyse qu'une revendication phallique, que la demande du grand phi, eh bien, tandis que dans le Séminaire du *Transfert* il est exalté, dans le Séminaire de *l'Angoisse* il est foncièrement dévoilé comme un leurre.

Eh bien c'est l'heure !

Alors on va se retrouver au 2 juin.

Applaudissements.

Fin du *Cours XVII* de Jacques-Alain Miller du 12 mai 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Dix-huitième séance du *Cours*

(mercredi 2 juin 2004)

XVIII

Oui, alors voilà ce qui fait maintenant un livre. [*Applaudissements*].

Et c'est déjà un malentendu.

Ce que je tiens entre les mains est un livre et si j'en crois ce que m'a communiqué l'éditeur il sera en librairie, à côté d'autres livres, dans une semaine, le 9 juin.

Pourtant, à le relire sous cette forme, à le redécouvrir sous cette forme, il me venait le dit de Magritte : *Ceci n'est pas un livre*.

Si ce n'est pas un livre alors qu'est-ce que c'est ? me suis-je demandé.

Et ce qui m'est venu c'est plutôt, c'est de me dire que c'était plutôt quelque chose comme un film, comme l'enregistrement des déplacements d'un mobile.

Ce mobile est, disons, une pensée, qui parcourt un espace, qui ouvre une dimension et qui l'explore, qui trace une piste, non sans s'égarer, non sans rencontrer des impasses, non sans revenir sur ses pas, chercher des points de passe, une pensée qui dessine parfois des panoramas lesquels peu après s'évanouissent, pour laisser place à des détails démesurément grossis, qui sont parfois des mirages, et en direction desquels on chemine jusqu'à les voir se dissiper.

Mais il fallait qu'il y ait le mirage et qu'il se dissipe pour trouver l'issue permettant d'aller au-delà.

C'est dire que, si l'on cherche à composer une doctrine de Lacan sur l'angoisse, à partir de ce Séminaire, il faut faire très très attention. Il ne faut pas prendre chaque formule pour la solution.

Si l'on demande, l'ayant lu, alors qu'est-ce que c'est l'angoisse ? en définitive, on trouvera mille réponses ; enfin, je ne l'ai pas encore relu en soulignant tout ce qui ferait définition ; enfin on en trouverait certainement une vingtaine, une bonne trentaine, et aucune qui soit définitive.

Il y en a en fait pas une seule qui ne soit conditionnelle, pas une seule définition de l'angoisse dans ce Séminaire qui ne soit relative à une perspective.

Et on s'aperçoit dans ce Séminaire avec quel art, avec quel art de rhéteur, avec quelle abondance, avec quelle verve Lacan est capable d'argumenter ce qu'il avance, et il argumente comme instruit le juge d'instruction pour et contre. Et chaque fois au fond il est si persuasif qu'on voudrait que ça s'arrête là, parce que là on a compris.

Et donc, à le relire, je vois que au fond il n'y a vraiment aucune formule, aucune formule de l'angoisse qui permette de faire l'économie du chemin, d'avoir à refaire le chemin sur les traces de Lacan.

Et, au fond, si j'avais à commenter ce Séminaire, ce que je ne fais pas, je me contente de vous le présenter, à le relire je me disais qu'il faudrait, en effet, le commenter paragraphe par paragraphe. Il n'y en a pas un qui ne demande à être pesé, ajusté, qui ne fasse appel à, qui nécessite quelques rectifications, quelques inflexions dont on pourra à tel ou tel endroit, enfin, l'appui pour le faire.

Donc, j'ai dit tout à l'heure s'égarer, j'ai parlé d'impasses, à vrai dire, à le relire et au fond en connaissant la fin du film, au moins de louvrage, on n'y trouve pas à proprement parler de fourvoiements, car tout le texte fourmille de trouvailles, alors qui elles valent par elles-mêmes, indépendamment de la perspective, des trouvailles, enfin, qui nous donnent

à penser en elles-mêmes et parfois ça se tient, ça ça peut tenir dans une phrase.

Donc ici je n'ai pas essayé un commentaire mais plutôt de saluer la sortie de ce Séminaire et ces sorties je l'espère, j'espère arriver à les faire plus promptes, j'ai salué en vous livrant ma boussole, la mienne, celle que je me suis construite en lisant, en écrivant, ce Séminaire.

Et, je suis encore, je l'ai constaté à le relire une fois de plus sous cette forme, encore à y ajouter des éléments ou à trouver des aperçus qui jusqu'alors ne m'étaient pas venus jusqu'à moi.

Bon, recommençons !

En tenant ce livre entre les mains je me demandais ce que j'aurais à répondre si l'on me demandait de dire en un mot de quoi il s'agit. Je crains qu'on me le demande !

L'agitation qui s'est faite cette année autour de la psychanalyse, pour le meilleur et surtout pour le pire, a donné une actualité peut-être un peu malsaine mais une actualité à Lacan et à ses élèves qui fait que je suis obligé d'anticiper ça, quand je me trouverai peut-être devant l'Autre, qui au nom de l'opinion me dira : alors en un mot, de quoi s'agit-il ?

Je n'ai pas encore décidé si je me plierais ou non à l'exercice.

Mais enfin, puisque j'ai anticipé ça et que là je suis devant un auditoire qui est fait de futurs lecteurs de ce Séminaire ; y en a-t-il un parmi vous qui ne voudra pas le lire ? (*rires*) alors je peux, sachant que vous allez faire ce chemin, je peux dire la réponse que je m'imaginais que je pourrais faire : qu'il s'agit d'une plongée en deçà du désir.

Et qu'est-ce qu'il y a en deçà du désir ? La réponse, dans ce Séminaire, est donnée, répétée, martelée, et j'ai laissé même, enfin, un chemin sommaire qui même duplique cet en deçà, enfin, ça n'échappe pas, en deçà du désir, dans ce Séminaire, il y a la jouissance et il y a l'angoisse.

On voit en effet répétée la séquence ternaire, étagée, que […], je m'éloigne parce que j'ai d'autres choses à écrire au tableau : Jouissance, Angoisse, Désir.

Jouissance

Angoisse

↓ Désir

Je peux rajouter une flèche qui indique que c'est un ternaire ordonné, qui se présente même parfois dans ce Séminaire comme une chronologie, une chronologie qui disposerait des moments successifs.

Bien entendu il s'agit de la chronologie d'un temps logique, et dont je prendrai très brièvement les trois moments : Jouissance, moment mythique, dit à peu près Lacan dans le Séminaire, moment mythique mais il faut prendre le mot de mythique, l'adjectif, dans la valeur que Lacan lui donne, pas qu'une fois, à savoir ce qui permet de désigner ce qu'il y a de plus réel. Je dirais donc un moment mythique et réel.

Jouissance mythique et réel

Angoisse

↓ Désir

L'angoisse, je crois que c'est même que Lacan s'appuie, part sur le texte de Freud *Inhibition, symptôme, angoisse*, au départ et en fait c'est un texte qui soutient toute l'élaboration du Séminaire même discrètement, l'angoisse puisque Freud la définit comme un affect et que Lacan au départ le reprend à son compte, l'angoisse parce qu'elle est, enfin, c'est quand même la bonne vieille angoisse connue, ressentie, je crois qu'on peut appeler ce moment comme phénoménologique. Elle apparaît, elle est ressentie, on en est troublé, on en perd les pédales, on est désorienté, ou c'est d'être désorienté qu'on

s'angoisse, la phénoménologie, là, enfin, n'est pas trop développée mais elle est validée. C'est un affect accessible, au commun.

Au commun, peut-être une part de difficulté de ce Séminaire tient au fait que Lacan, enfin, ait prétendu, en tout cas je l'ai entendu, lui, n'avoir jamais éprouvé d'angoisse.

Mais aussi bien, je vais montrer ceci, ce moment peut ne pas l'être, ce moment de l'angoisse tel que Lacan en fait, peut très bien ne pas être accessible et repérable. Et il faut garder, il me semble tout au cours du Séminaire l'indication qui est donnée une fois.

Alors on va l'évoquer page – je peux donner la bonne page – page 204 : « Le temps de l'angoisse, dit Lacan, n'est pas absent de la constitution du désir, même si ce temps est élidé, non repérable dans le concret. »

Et à l'appui de cette assertion sensationnelle, pour se dédouaner il amène là une référence à « Un enfant est battu » de Freud, où, comme vous le savez, il s'agit de la constitution du fantasme, du fantasme « Un enfant est battu » en trois temps, et dans la constitution freudienne de ce fantasme, le second temps doit être reconstruit.

Autrement dit, cette indication permet de marquer que dans ce qu'élabore Lacan dans ce Séminaire, le moment de l'angoisse est logiquement nécessaire. Et que on gagne à s'en souvenir pour ne pas se laisser fasciner par, enfin, la splendeur, l'horreur, de la phénoménologie de l'angoisse.

Et donc, je dirais ici que ce moment est à la fois phénoménologique et construit.

Jouissance	**mythique et réel**
Angoisse	**phénoménologique et construit**
↓ Désir	

Quant au désir, et il s'agit si l'on veut dans ce Séminaire de la constitution du désir, mais une constitution, vous noterez si vous avez en tête la doctrine devenue classique de Lacan, que ça n'est plus du tout la même. Vous avez connaissance d'une doctrine lacanienne de la constitution du désir et ça n'est pas celle-là.

Bon, enfin, on y reviendra.

Le désir, comment désigner le moment ici, on pourrait dire le moment analytique pour autant que le désir, au sens propre, dépend de l'interprétation, même au point que Lacan ait pu l'identifier à l'interprétation analytique, disant le désir, enfin, c'est son interprétation.

Mais il a pu le dire précisément parce que le statut foncier du désir est d'être refoulé et c'est plutôt cet adjectif que je choisirai ici parce que, ce qui nous permettra de faire le joint avec les constructions de Freud.

Alors désir refoulé c'est le désir que Lacan a traduit comme métonymique, comme courant sous la parole, sous la chaîne signifiante, mais évidemment il y a tout de même par rapport à ce statut du désir, ce statut du désir comme refoulé et métonymique, il y a une autre face du désir qui, elle, est phénoménologique et qui est le désir comme fasciné par l'objet et on peut dire que les Séminaires, les neuf Séminaires antérieurs de Lacan ont déployé sur le spectacle du désir fasciné.

Donc à « refoulé » j'ajouterais moment « refoulé et fasciné ».

Jouissance	**mythique et réel**
Angoisse	**phénoménologique et construit**
↓ Désir	**refoulé et fasciné**

En court-circuit je dirais que ce que Lacan conserve ici comme terme, celui de la constitution du désir, c'est ce que vous trouverez autrement appareillé et articulé dans l'écrit « Position de l'inconscient » et dans le Séminaire XI sous le nom de « causation ». Ce que Lacan élabore sous le nom de constitution du désir, c'est ce que l'année suivante, il élaborera d'une

façon beaucoup serrée, comme la causation du sujet à partir des deux opérations : l'aliénation et de la séparation.

Alors ces deux adjectifs « refoulé et fasciné » introduisent ce que je dois vous rappeler d'une antinomie du désir, dans sa définition lacanienne.

C'est que, d'un côté, il y a un statut métonymique de l'instance du désir, de son insistance sous la chaîne signifiante entre les signifiants, dans l'intervalle ; ça c'est un désir en quelque sorte invisible, un désir inaudible, sinon on le suppose de l'analyste, et puis il y a le statut imaginaire de son objet.

Et, au fond, jusqu'alors dans l'élaboration de Lacan, ce sont des glissements très rapides qui ont, enfin, qui ont rendu, qui ont conjoint ces deux statuts là : un statut symbolique et un statut imaginaire affectant l'autre.

Parce que dans son statut métonymique, que Lacan a fondé dans son écrit de « L'instance de la lettre », la nouveauté, c'est de marquer que le désir dont il s'agit est un désir de rien, qu'il n'est que la métonymie du manque-à-être, et que au bout du désir il n'y a rien.

Et en même temps, quand le désir se conjugue avec la relation d'amour, voir le Séminaire du *Transfert* page 179, il est légitime de parler d'une visée du désir, vers tel objet distingué entre tous, tel que Freud le développe dans son chapitre de l'énamoration dans *Massenpsychologie*.

Là, il y a une visée du désir.

Alors est-ce que il y a cette antinomie entre le désir comme désir de rien et le désir comme désir d'un objet distingué, et c'est bien ce qu'il y a d'imaginaire dans le désir qui fait la scène du désir. Et sur cette scène le sujet se montre attiré, aimanté par un objet et il rencontre les obstacles qui s'opposent à accéder à cet objet, les difficultés ou les impasses de sa possession, et il faut bien dire que cette scène du désir elle fait beaucoup de ce qui s'exprime dans l'expérience analytique.

C'est de ça qu'il est question, du désirable et de comment y accéder.

Autrement dit, et jusqu'au Séminaire de *L'angoisse*, dans l'élaboration de Lacan, la scène du désir est toujours restée structurée par l'intentionnalité du désir.

C'est un terme que Lacan mentionne et qui a des références très précises dans la philosophie du début du siècle et même elle s'est poursuivie dans la phénoménologie française - je me contenterai de vous renvoyer à un petit article qui reste précieux, du premier Sartre d'avant la seconde guerre mondiale, qui s'intitulait « Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité », c'est paru, vous trouverez ça dans son recueil d'articles qui s'appelle *Situation I* et au fond Lacan, enfin, dans ce Séminaire, c'est dans ce Séminaire seulement qu'il se déprend, on peut dire, du modèle, du modèle de l'intentionnalité qui a régné sur la pensée du milieu du siècle dernier.

Alors c'est une idée - je ne vais pas la développer dans sa technicité, on la réfère, elle trouve son origine chez Brentano - elle s'oppose à l'idée comme le dit Sartre que à l'idée, la philosophie idéaliste que l'esprit a régné, dit-il, attire les choses dans sa toile pour en faire des contenus de conscience, immanent à la conscience, qu'on ne peut, que l'esprit ne peut penser que des idées, et au contraire Sartre expose, enfin, que la conscience n'est pas un contenant, qu'elle est vide, qu'elle est manque d'être, et qu'elle est en rapport avec le monde, vers lequel elle s'éclate et donc ça n'est pas, le monde n'est pas idéalisé, il reste à sa place si on peut dire comme un dehors et c'est la conscience au contraire qui se dirige vers ce qui est là, dans le monde, et donc Sartre rappelle le dit de Husserl, via Brentano : Toute conscience est conscience de quelque chose, toute conscience existe comme une conscience d'autre chose que soi.

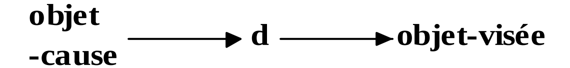
Et, au fond, le modèle qui jusqu'alors structurait la scène du désir chez Lacan c'est, en effet, celle d'un désir qui devant lui a l'objet, même si il a pu compliquer ce statut de l'objet en le prenant dans le fantasme ; ça reste au

fond devant le désir qui obéit à cette structure d'intentionnalité.

Eh bien disons que le Séminaire de *L'angoisse* est fait pour récuser la structure d'intentionnalité.

d ⟶ objet

Ça, c'est une solution, enfin, parce que tel que les choses sont là dessinées, elles sont antinomiques avec le statut métonymique du désir. Comment s'arrange l'objet et le rien métonymique ? Et à la place de la structure d'intentionnalité, Lacan élabore tout du long du Séminaire de *L'angoisse,* la structure de la causalité de l'objet, qui revient vraiment comme un leitmotiv, et qu'il introduit au départ avant d'enrichir l'optique de la façon toute simple, en disant le véritable objet dont il s'agit n'est pas devant, il est derrière.



Et disons, qu'on trouve ici, en effet dans le Séminaire, à distinguer, parce que ça n'est pas toujours, c'est une élaboration qui se fait en cours, et donc ça n'est pas toujours, au départ tout simple à distinguer, il y a l'objet-visée et il y a l'objet-cause, qui est celui qui est amené dans ce Séminaire, après l'avoir déjà été ponctué au début de cette année dans l'écrit « Kant avec Sade ».

Et si je veux ici donner une orientation toute simple, l'objet-visée du désir, c'est celui qu'on peut mettre en scène dans le lien amoureux, alors que l'objet-cause - c'est en tout cas la tentative de Lacan - de le faire apercevoir, de faire apercevoir la fonction par l'angoisse.

objet -cause ⟶ d ⟶ objet-visée

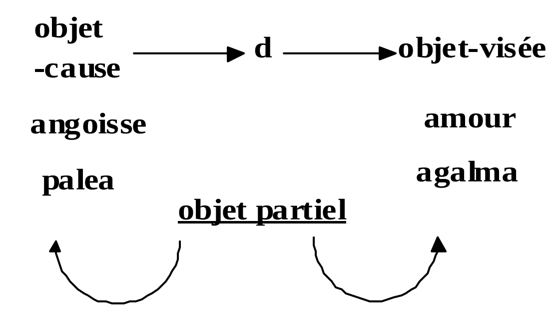
angoisse **amour**

palea **agalma**

Et je pourrais même compléter cette première boussole, en disant que le statut électif de l'objet-visée, c'est l'agalma, alors que l'objet-cause par excellence – et tel qu'il apparaît dans le Séminaire - plutôt au contraire de l'ordre de *palea ;* au grec *agalma* - la chose précieuse – j'oppose le latin du déchet. Et par excellence en effet il y a de longs développements que Lacan consacre dans ce Séminaire de *L'angoisse* à l'objet anal qui reste paradigmatique d'une fonction, de fonction éminente de l'objet-cause, et dans le Séminaire du *Transfert,* Lacan explique la prévalence de l'objet-visée ; le Séminaire est fait pour ça, pour arriver là, c'est un Séminaire qui est tout animé par la question : qu'est-ce que Alcibiade trouve à Socrate ? pourquoi fait-il de Socrate l'objet-visée de son désir ?

Et, au fond, la solution que Lacan apporte et développe consiste à expliquer la prévalence de cet objet par la présence cachée en lui de l'agalma, de l'objet partiel et il les énumère : l'objet oral, l'objet anal, l'objet phallique ; vous trouvez ça dans le Séminaire du *Transfert* page 180 ; au fond, dans le Séminaire du *Transfert,* l'objet partiel de la théorie analytique, celui qu'on voit, dont voit la notion ou le terme Abraham, cet objet partiel est placé du côté de l'objet-visée et on peut dire que, tout au contraire, nous avons une élaboration qui rectifie ce chemin, ce fourvoiement nécessaire pour restituer l'objet partiel à sa place d'objet-cause.

Dans le Séminaire de *L'angoisse* l'objet partiel est reporté à la place de la cause sous les espèces, enfin, longuement écrites, du reste, du déchet.



Autrement dit entre le Séminaire du *Transfert* et celui de *L'angoisse* nous voyons d'un côté le désir sous le régime de l'amour, à ce moment-là dans le désir sous le régime de l'amour ce qui s'érige c'est l'objet fascinant dont le paradigme est le phallus, et on peut même dire grand phi, tandis que le désir conçu à partir de l'angoisse, à partir du Séminaire de *L'angoisse* c'est un objet chu, c'est pas du tout les mêmes résonances : du côté de l'amour c'est le péan à l'objet fascinant et érigé, c'est ce qui manque dans ce Séminaire. Là on trouve au contraire l'objet chu, l'objet coupé, caduque, séparé, celui qui a été lâché, dont le sujet fait cession, et dont, disons, le paradigme est l'objet *a*.

Alors, à partir de là il n'est pas difficile d'anticiper que le Séminaire de *L'angoisse* procède à un ravalement du désir. Dans le Séminaire de *L'angoisse*, là, enfin, il ne s'agit pas de la réalisation du désir, ce terme si important dans les Séminaires antérieurs de Lacan, c'est que la fin du désir au fond est toujours une fausse fin, c'est toujours une méprise sur l'objet qui compte.

Le désir est une méprise et au fond ce que Lacan aura là aperçu, ça, ça l'accompagnera dans tout le reste de son enseignement. Quand il définira au moment même où il avancera la passe, la fin de l'analyse, comme une déflation du désir, c'est-à-dire, enfin, se dégonfle comme par une détumescence analytique, où disparaît l'objet-visée fascinant.

Et donc de façon répétitive dans ce Séminaire revient que l'objet visé par le désir n'est qu'un leurre.

Et c'est au point que, quand Lacan évoque à un moment le bouddhisme, eh bien il reprend l'assertion que le désir n'est qu'illusion ; c'est là que, le désir n'est pas vérité, le désir est illusion, et, enfin, il reprend cette assertion pour valider, non pas pour la valider entièrement, mais pour valider qu'elle peut avoir un sens pour notre expérience (page 266).

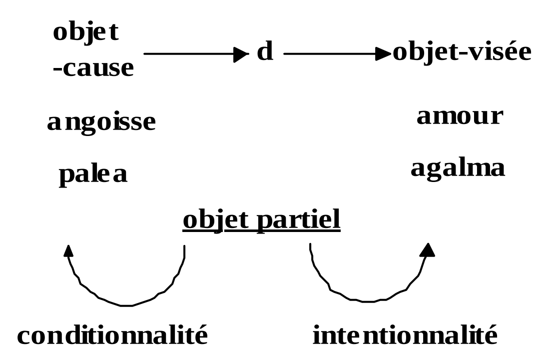
Et donc j'ai insisté, j'ai dis au fond qu'il n'y avait dans ce Séminaire sur la direction de la cure que le commentaire apporté à plusieurs reprises par Lacan sur le contre-transfert. Mais en fait évidemment on peut déduire de ça une direction de la cure, sur ce point, que l'analyste ne soit pas fasciné par le désir, ni même par l'interprétation du désir. Et que ce qu'il s'agit d'interpréter est en deçà du désir, c'est-à-dire ce qu'il s'agit d'interpréter c'est l'objet-cause et bien plus tard Lacan dira : l'interprétation porte sur la cause du désir, et c'est ici, au fond, que s'esquisse ce changement du point d'application de l'interprétation.

Alors, l'illustration, enfin, ayant amené, la première fois que Lacan amène cet objet-cause qui reste encore mystérieux, il l'illustre - comme un certain nombre de stades - par le fétiche, par le fétiche du fétichiste, enfin, de la perversion fétichiste ; c'est là, dit-il, que se dévoile la dimension de l'objet comme cause du désir, le fétiche n'est pas désiré mais il doit être là pour qu'il y ait désir et le désir, lui, va s'accrocher où il peut.

Voyez à quel rang est tombé l'objet fascinant du désir, ça n'est plus que n'importe quoi où va s'accrocher le désir.

Autrement dit, disons, il doit être là - c'est une citation, si je ne me trompe - il doit être là, au fond dans cet « être là », on peut déjà faire raisonner le dasein, dont Lacan qualifiera l'objet petit *a*.

Alors, disons que l'objet qu'élabore ce Séminaire c'est un objet qui est condition du désir et cette condition est distincte de l'intention, disons ce que Lacan élabore c'est la conditionnalité du désir par rapport à ce qui était l'intentionnalité du désir.



Alors, l'illustration par le fétichisme comme perversion est faite non pas du tout pour restreindre la validité de cette construction mais au contraire pour révéler le statut du désir comme tel, à savoir qu'il est appendu à un objet distinct de celui qu'il vise.

Alors, pour l'instant c'est un monde fantastique que je dessine devant vous, d'une façon même abstraite, je n'entends pas remplacer – et comment le pourrais-je - la lecture du Séminaire sinon vous donner des points d'accrochages.

Donc ça comporte, et ça, c'est mis en scène dans le Séminaire, qu'il y a une méconnaissance interne au désir. Et elle est posée d'emblée par Lacan d'une façon énigmatique, dès la seconde leçon du Séminaire, où il s'agit d'une confrontation avec Hegel appelé par la formule qu'on lui rappelle : le désir de l'homme est le désir de l'autre.

Et, cette seconde leçon se conclue sur l'évocation de comment se traduirait sur le plan de l'amour la lutte de pure prestige qui a lieu entre les deux consciences affrontées de la *Phénoménologie de l'esprit*.

Et Lacan l'a traduit en termes de méprise : *Je t'aime même si tu ne le veux pas*. C'est au fond la dialectique du maître et de l'esclave transposée dans le registre de l'amour. Et à quoi Lacan oppose une autre formule, elle est au fond mystérieuse, qui reste énigmatique tant qu'on ne la replace pas dans les coordonnées que j'ai indiquées, une formule dont il dit que peut-être elle n'est pas articulable bien qu'elle puisse être articulée, il faut dire qu'elle comporte de l'impossible et ce faisant, elle désigne le réel de l'affaire, c'est la formule : *Je te désire même si je ne le sais pas*.

Alors je laisse de côté pourquoi Lacan considère qu'elle est irrésistible, cette formule, si elle arrive à se faire entendre.

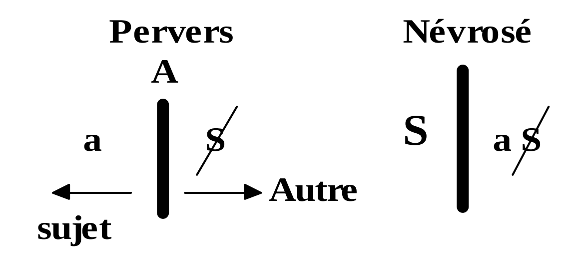
Je relève seulement que cette formule *Je te désire même si je ne le sais pas* exprime la nescience du désir, que le désir authentique c'est le désir en tant qu'il ne connaît pas son objet, à savoir en tant qu'il ne connaît pas l'objet qu'il cause.

« La formule n'est pas articulable pour autant que le désir est refoulé, c'est-à-dire inconscient ».

Alors, dans le Séminaire de *L'angoisse*, on assiste et là il y a parfois des moments où, enfin, il faut être très attentif, on assiste à un dédoublement de l'objet, celui de l'objet-cause et de l'objet-visée, mais qui se trouve reporté sur ceci, deux statuts de l'objet : l'objet authentique, qui est toujours l'objet inconnu, celui qui est proprement petit *a* et le faux objet petit *a* : l'agalma.

Alors cette opposition de l'objet authentique et du faux objet, qui est une opposition, enfin, qui a évidemment au gré de ce que Lacan a élaboré par la suite qui a quelque chose de frustre, mais cette opposition inspire ce que vous trouverez là, du contraste que fait Lacan entre le fantasme chez le pervers et chez le névrosé (chapitre IV, pages 62-63).

Dans cette construction, au fond – je vais reproduire les schémas élémentaires dont il s'agit :



On peut pas dire que ce soit entièrement satisfaisant, il faut comprendre simplement pourquoi Lacan l'amène là.

Au fond, du côté, il y a ce que partage, ce qui est là partagé par cette barre qui porte un A dans l'émission ; c'est ici le côté du sujet et ici le côté de l'Autre et ce qu'essaye de traduire ce schématisme élémentaire, c'est ceci que chez le pervers - comme on le disait à l'époque - le petit *a* est à sa place, là du côté du sujet, mais là où le sujet ne peut pas le voir, parce que dans tout le long du Séminaire, du côté de l'Autre c'est là où ça devient visible. Et du côté du sujet il y a nescience et c'est là que s'inscrit à proprement parler l'objet petit *a*, ce qui se trouve illustré dans « Kant avec sa Sade » par la position, enfin, de Sade lui-même, qui s'ignore comme objet petit *a*, qui s'ignore en tant qu'objet petit *a*, il ignore que c'est lui qui tient la place de l'objet.

En revanche, le développement, ce qui est un peu plus développé dans le Séminaire, (c'est l'idée que le névrosé), et qui explique certains des énoncés de Lacan dans « Subversion du sujet », qui paraît contemporain, le névrosé au contraire fait passer petit *a* du côté de l'Autre, c'est-à-dire, en effet, il est occupé par son fantasme, il en a la conscience, et il peut, là, prendre cet objet pour visée.

Alors il s'agit, pour Lacan, ça n'est pas la place authentique de l'objet petit *a*, telle que par le Séminaire, la place de l'objet petit *a* est extérieure au champ de l'Autre et se trouve comme invisible pour le sujet. Alors que le névrosé, au fond, par une manœuvre, par son usage, fait passer petit *a* du côté de l'Autre et c'est un objet petit *a*, enfin, qui fait que son fantasme lui sert à rêver si je puis dire, son fantasme lui sert à rêver de perversion.

Et c'est dans la mesure où le fantasme du névrosé est tout entier du côté de l'Autre qu'on a pu, alors, faire le catalogue des perversions à partir du névrosé parce que là on s'y retrouvait.

Et c'est à partir de ces schémas, que Lacan ne maintiendra pas, qui sont sommaires mais qui indiquent quelque chose de très important, c'est la position d'extériorité de petit *a* par rapport au champ de l'Autre, c'est ça qui fait qu'on trouvera dans les *Écrits* de Lacan cette phrase : « Un pied au moins du fantasme est dans l'Autre ». Cette phrase que, je dois dire, est difficile à saisir, au fond, elle s'éclaire par cette opposition, par l'opposition entre le fantasme pervers et le fantasme du névrosé.

Alors, du coup Lacan a introduit la notion que le petit *a* du fantasme du névrosé est un petit *a* postiche, une falsification, un déplacement indu dans l'Autre alors que sa place véridique est du côté du sujet. Et il faut bien dire qu'on ne comprend rien à tout le premier mouvement du Séminaire si on ne saisit pas ça, que tout le premier mouvement du Séminaire est construit sur la notion de l'extériorité de petit *a* par rapport au champ de l'Autre.

Et donc, chez le névrosé, le petit *a* est déplacé et Lacan dit même qu'il y a un usage de fallace, un usage fallacieux, un usage de fallace de l'objet dans son fantasme.

Alors cet usage de fallace que nous connaissons, puisque ça a été mentionné par Lacan dans « Subversion du sujet » et là c'est le texte qui est repris dans *L'angoisse* : « La demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme et c'est par-là que le petit *a*, ce petit *a* falsifié devient appât pour l'Autre et que petit *a* passe dans le champ de l'Autre, c'est la condition qui rend possible la psychanalyse pour le névrosé dont le pervers n'a que faire dans cette construction.

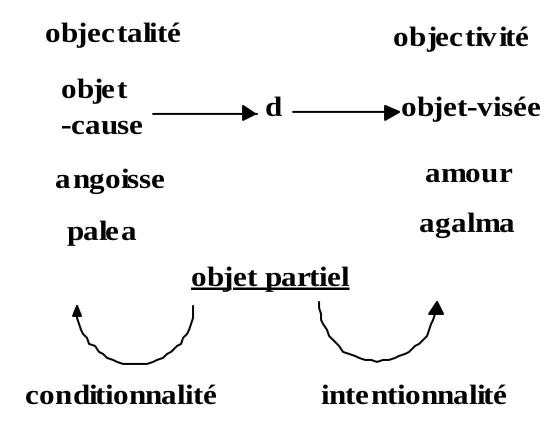
Le névrosé concède petit *a*, un petit *a* postiche à l'Autre et au fond il faut bien dire que ces termes, enfin, que je présente sommairement pour vous renvoyer en pages 62-63, ces termes resteront, enfin, une difficulté profonde travaillée par Lacan, puisque dans le Séminaire XX, dans le Séminaire *Encore*, finalement Lacan récusera l'objet petit *a*, sa construction de l'objet petit *a,* en disant finalement tout ça ça n'est que du semblant.

Et donc la recherche de ce qui est là le véritable objet petit *a*, enfin, cette recherche curieuse, je dois dire que, enfin, ce schématisme surprenant et qui éclaire les écrits de Lacan, ce

schématisme surprenant est déjà, enfin laisse pressentir que on n'en a pas fini dans la théorie lacanienne, dans la théorie analytique, on n'en a pas fini avec la question du rapport du semblant avec le réel.

Et, alors Lacan implique page 80 qu'il y a un leurre de la structure fantasmatique du névrosé et au fond ce leurre c'est celui auquel s'est prit Lacan lui-même dans ses Séminaires, faire de l'objet-cause l'objet-visée, recouvrir l'un par l'autre, transformer petit *a* en quelque chose qui se repère, quelque chose qui se voit.

Et on peut dire que dans ce Séminaire le champ de l'Autre, c'est le champ de l'objectivité. J'hésite pas à employer ce mot d'objectivité puisque précisément Lacan l'oppose au mot d'objectalité, et précisément au contraire vient englober, vient qualifier les objets-cause.



Alors, ici, la névrose, le fantasme névrotique est posé comme inauthentique et l'objet petit *a* du fantasme du névrosé comme seulement un substitut. C'est-à-dire qu'il reste dans ce Séminaire la notion que le vrai de vrai, le vrai objet petit *a*, au fond on ne peut pas le voir et d'ailleurs c'est après tout ce qui est exactement dit dans « Subversion du sujet », les objets-cause, Lacan les construit comme non spécularisables, ils ne peuvent pas être pris dans l'espace du miroir, ils ne peuvent pas être pris dans le champ scopique, ils échappent au champ visuel.

Et, c'est pourquoi dans le Séminaire de *L'angoisse* ce que Lacan appelle le champ de l'Autre, c'est le lieu du signifiant, mais c'est aussi le lieu des apparitions, c'est là où ça apparaît.

Et donc, voilà la boussole qu'il faut garder dans tout le premier mouvement du Séminaire – si j'en distingue deux principaux – c'est que la place authentique de petit *a* est du côté du sujet et invisible à lui et ce n'est que par leurre et fallace qu'il est dans l'Autre. Et dans le second mouvement du Séminaire on peut dire que Lacan élabore la place de petit *a* dans l'Autre.

Alors évidemment l'objet petit *a* qui est là construit, reste une formation très ambiguë, qui est d'un côté irréductible à la symbolisation et si l'on veut irreprésentable selon les lois normales du champ visuel, extérieur à l'Autre et néanmoins inclus dans l'Autre, mais comme différent du signifiant.

Et, au fond, cette difficulté d'articulation, que la construction d'aliénation-séparation va essayer de résoudre, elle est écrite, enfin elle est mentionnée en toutes paroles d'abord, dans la dernière leçon du Séminaire, page 382, je cite : « L'objet défini comme un reste, irréductible à la symbolisation de l'Autre dépend néanmoins de cet Autre ».

Voilà la phrase où s'avoue la difficulté de la construction.

Et c'est aussi à la fin du Séminaire que Lacan insiste sur que petit *a* n'est pas une pure facticité, ça n'est pas simplement un en-soi, et disons que le fait qu'il soit irréductible suppose précisément que s'exerce sur lui un effort de réduction à l'Autre. Et donc par-là il est relatif à cette réduction. Et il faut bien dire que ça aussi ça inspirera, dans l'enseignement de Lacan, des va-et-vient, enfin, continuels, c'est d'un côté un réel, mais l'objet petit *a* comme réel mais en même temps relatif à l'élaboration signifiante.

Donc pas absolu, ça n'est pas un absolu, et ça peut même être le nom du moment où s'arrête l'élaboration signifiante. Mais quand Lacan plus tard dans sa *Radiophonie* parlera du virage de la jouissance à la comptabilité,

quand il parlera de faire passer la jouissance au signifiant qui compte, de le faire passer à la parole aussi bien, eh bien c'est la même logique qui est là présente, à savoir qu'il s'agit de ce qui ne se laisse pas en définitive signifiantiser.

Alors, il m'est arrivé jadis de commenter l'aphorisme *Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir*. Et c'est un aphorisme que j'avais jadis trouvé, péché, dans le Séminaire de *L'angoisse*.

Ce qu'il faut relever, c'est que jouissance et désir, ce sont deux structures distinctes. Pourquoi est-ce que Lacan s'attache dans ce Séminaire avec cette insistance à laisser petit *a* du côté du sujet, de l'autre côté de l'Autre ? C'est parce que ce qu'il vise avec petit *a*, ce dont petit *a* est en quelque sorte une expression, une transformation, c'est la jouissance du corps propre. C'est-à-dire la jouissance dans son statut autistique, fermé, qu'il avait rendu d'autant plus fermé en appelant la jouissance du terme freudien de *Das Ding*, tandis que le désir est relation à l'Autre. Et donc il y a une antinomie, il y a une béance entre jouissance et désir, la jouissance, elle a comme lieu le corps propre, si on prend les choses simplement, elle a comme lieu le corps propre alors que le désir est relation à l'Autre. Et vous savez que cette antinomie est encore celle qui inspirera dix ans plus tard dans le Séminaire *Encore* l'élaboration de Lacan.

Alors ce qui est amusant dans le Séminaire de *L'angoisse* c'est d'introduire ici l'amour entre jouissance et désir, de l'introduire en effet comme médiateur, et l'amour est ici médiateur parce que il déplace ou il falsifie petit *a* en le faisant passer dans l'objet-visée, en le faisant agalma. Alors que l'angoisse, on voit, elle, elle n'est pas médiatrice, dit Lacan, elle est médiane entre jouissance et désir.

Et donc, si je voulais paraphraser l'aphorisme de Lacan je dirais : Seule l'angoisse transforme la jouissance en objet-cause du désir.

Lacan élabore l'angoisse et même il construit l'angoisse comme l'opérateur qui permet à das Ding de prendre forme d'objet petit *a*.

Et, ça, ça c'est ce qu'on ne trouve pas en toutes lettres dans le Séminaire. Ça éclaire les choses me semble-t-il, c'est que l'angoisse fonctionne dans ce Séminaire comme un opérateur qui produit l'objet-cause, l'angoisse lacanienne c'est une angoisse productrice. Et c'est pourquoi Lacan peut dire à la toute fin du Séminaire : « Le moment où est mis en jeu la fonction de l'angoisse est antérieur à la cession de l'objet. » Et il en donne un exemple emprunté au cas de « L'homme aux loups » lorsque, enfin, devant son rêve répétitif, on peut reconstruire l'épisode d'un émoi anal, d'une défécation, c'est énoncé une fois par Lacan, repris une seconde, mais ça reste le modèle me semble-t-il essentiel de ce dont il s'agit, à savoir que l'angoisse comme opérateur qui produit l'objet-cause.

Et donc c'est pourquoi l'angoisse est essentiellement ici un moment logique même non éprouvé.

Alors, essayons maintenant de donner ces repérages, de saisir, enfin, dans le concret si je puis dire, cette relation singulière de la jouissance et de l'angoisse. Et pour la saisir, saisir ces concepts dans le concret il faut dire qu'il faut aller à Freud. C'est là que on saisit, enfin, sur quoi Lacan a construit ce schématisme. « La, dit Freud, la première et la plus originaire des conditions déterminant l'angoisse, c'est l'exigence pulsionnelle constamment croissante devant laquelle le moi est en état de détresse. »

Autrement dit cette phrase si vous la traduisez en termes lacanien ça vous fait déjà parcourir la relation de la jouissance à l'angoisse.

Jouissance

Angoisse

Désir

C'est pour Freud, au fond, c'est une perturbation économique, un trop-plein, dit-il, de libido inutilisé qui est le noyau du danger auquel répond l'angoisse. Ce trop-plein, *der Überschuss*.

Et donc, enfin, dans les termes de Freud c'est ça qui est mis en symphonie par Lacan, c'est le rapport de la jouissance à l'angoisse, et derrière l'angoisse la pulsion en tant qu'elle veut se satisfaire, en tant que volonté de jouissance, insistance entre elles.

Alors quand cette insistance pulsionnelle entre en contradiction avec le principe du plaisir, il y a ce déplaisir qu'on appelle angoisse.

Et c'est pourquoi Lacan peut dire une fois mais ça suffit, que l'angoisse est signal du réel et index de la Chose, est index de *Das Ding*. Et la formule comme quoi l'angoisse est signal du réel l'emporte sur la notion, qui est pourtant restée fameuse *L'angoisse comme signe du désir de l'Autre*.

Sur quoi commence le Séminaire ? Il faut attendre la dernière leçon du Séminaire pour que Lacan prenne une distance explicite avec cet énoncé escabeau : l'angoisse c'est le signe du désir de l'Autre, le signe éprouvé du désir de l'Autre.

Vous savez comment il le présente au début du Séminaire, enfin, une mante-religieuse et le personnage qui porte, lui, un masque et qui ignore si la mante-religieuse ne va pas trouver son objet en lui ; d'où angoisse, angoisse d'être ce dont la mante-religieuse manque.

Ce que fait remarquer Lacan à la fin du Séminaire, en retirant en quelque sorte le tapis sous les pieds de celui qui le suit, c'est que l'apologue ne vaut qu'au niveau où il se place, ne vaut qu'au niveau scopique ; justement parce qu'à ce niveau, il y a des semblables. C'est le niveau du stade du miroir, c'est le niveau où nous sommes les mêmes, et c'est le niveau par excellence où est méconnue l'étrangeté de l'objet petit *a*. Et c'est au niveau scopique qu'il est le plus masqué, et c'est pourquoi ce Séminaire comporte une critique continuelle du niveau scopique qui est bien celui où Lacan a élaboré sa théorie du désir depuis le stade du miroir et le schéma optique qui fait dans ce Séminaire une dernière apparition.

Alors c'est aussi cette connexion de l'angoisse avec le réel de la jouissance que Lacan accentue comme certitude de l'angoisse et qui contraste, comme il m'est déjà arrivé de le faire remarquer, avec le caractère douteux du signifiant ; quand il s'agit du signifiant, ce n'est jamais sûr. Et c'est pourquoi la phénoménologie de l'obsessionnel occupe tant de place dans ce Séminaire. L'obsessionnel comme le sujet qui triture le signifiant en essayant d'accéder à l'origine, c'est-à-dire à l'objet-cause, mais qui aussi bien entretient dans la recherche signifiante le doute afin de se maintenir à distance de la certitude.

On peut dire que dans ce Séminaire le ravalement du désir va de pair avec celui du signifiant, alors que le rapport au réel comme angoisse est certitude, le signifiant n'est que possibilité de tromperie symbolique.

Et donc on assiste là au ravalement du désir, ravalement du signifiant, on peut dire que tout ça sera ajusté, tempéré, déplacé, par la suite par Lacan mais là, nous sommes au moment où émerge toute une autre dimension de l'expérience qui jusqu'alors n'avait pas été ouverte.

Alors on y trouve même, page 93, une critique, on peut le dire ainsi, une critique de la science, tout ce que conquiert la science, dit Lacan, devient une immense duperie, maîtriser un phénomène par la pensée, c'est toujours montrer comment on peut le faire d'une façon trompeuse, c'est pouvoir le reproduire, c'est-à-dire en faire un signifiant.

Alors, il faut le prendre dans la perspective, enfin, qui valorise la certitude de l'angoisse mais on voit bien que c'est là une amorce de ce que Lacan développera plus tard comme la notion du semblant, du signifiant comme semblant.

Et, on peut ajouter, bien que je m'en tienne au Séminaire, enfin on peut ajouter dans l'actualité que on constate, en effet, on a constaté, on constate au début du XXIe siècle que les conquêtes de la science, comme on dit, s'accompagnent de la montée au zénith social de la valeur de jouissance, s'accompagnent de la montée au zénith du droit de jouir, du droit à jouir, précisément parce que les conquêtes de la science, enfin, comportent en elles-mêmes une duperie qui rendent d'autant plus insistant l'appel à un réel, au réel de la jouissance qui n'est pas du semblant.

Et on peut dire que le discours juridique lui-même se met toujours davantage au service du droit à jouir et on ne trouve à lui opposer, au fond, que le droit imprescriptible de la tradition, laissez-nous dans notre cocon de tradition.

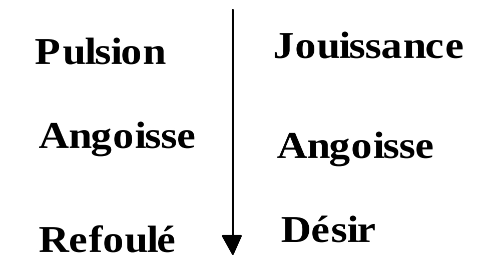
Il se trouve que la certitude est du côté de là où ça jouit, et elle n'est certainement pas la certitude, elle n'est pas dans la nature qui est irrésistiblement falsifiée par la science. Enfin il n'y a plus personne pour dire, je crois, que il faut un homme et une femme pour faire un enfant, c'était avant, c'était avant que le savant vienne en tiers dans cette affaire, c'est une survivance.

Et on peut dire que l'appel à l'Autre comme le père, l'appel au signifiant-maître du père peut se faire en effet d'autant plus exaspéré que la certitude est toujours davantage du côté de la jouissance.

Alors la répétition, revenons à Freud, dans le rapport à Lacan, la répétition du mot signal, angoisse comme signal dans le moi, c'est dans Freud et Lacan en fait un slogan, beaucoup répété, la répétition du mot signal fait croire que l'angoisse se résume à avertir ou à connoter.

Or – là je le dis en deux mots - évidemment il n'en est rien, tout *Inhibition, symptôme, angoisse* est fait au contraire, parce que dans *Inhibition, symptôme, angoisse* au fond, Freud fait ce que fait Lacan dans *L'angoisse* il révise ses positions antérieures, tout *Inhibition, symptôme, angoisse* est fait au contraire pour indiquer que l'angoisse est active et comme je ne vais pas commenter dans le détail *Inhibition, symptôme, angoisse*, je me contente de vous donner cette formule, mais enfin qui bien sûr inspire ce Séminaire de Lacan tout entier : l'angoisse, de castration, l'angoisse est moteur du refoulement. Voilà ce que dit Freud, et au fond il écrit *Inhibition, symptôme, angoisse* pour expliquer ça, qu'il a révisé ses conceptions pour faire de l'angoisse le moteur du refoulement.

Eh bien c'est exactement ce que Lacan traduit en terme d'objet-cause, en impliquant la causalité dans l'affaire, l'angoisse lacanienne est active, c'est-à-dire productrice. On peut dire que ce que Lacan appelle la cause du désir c'est sa traduction du moteur du refoulement et c'est pourquoi j'ai choisi l'adjectif « refoulé » ici pour qualifier le désir ; parce que vous trouvez, enfin si nous prenons les termes de Freud je dirais ici *Triebanspruch* l'exigence pulsionnelle, la pulsion disons – pulsion, angoisse, refoulement.



Alors, l'idée du Séminaire, c'est pas directement l'angoisse qui est la cause mais qu'elle produit la cause.

Et disons ce serait l'opérateur qui de l'exigence pulsionnelle ferait l'objet cause du désir, et qui donc s'inscrit au moment où s'accomplit la rupture de ce que Lacan appelle la monade primitive de la jouissance.

Alors cette monade, cette monade est mythique, mais elle est pourtant nécessaire à poser, corréler la jouissance à une totalité unitaire, un corps de jouissance, ça veut signifier

qu'ici l'Autre n'entre pas en jeu d'emblée.

Alors, c'est pourquoi Lacan est conduit à détailler les séparations anatomiques de l'objet, les séparations naturelles de l'objet prélevé sur le corps et précisément sans l'intervention d'un agent qui serait l'Autre. Et c'est ça qu'il appelle et qu'il reprend de Freud, le terme de la séparation, non pas la castration mais la séparation des objets, la séparation des organes et il l'appelle même à un moment la *Sépartition*,

Sépartition

pour indiquer qu'il s'agit comme d'une partition à l'intérieur, qui concerne le sujet de l'organisme.

Et au fond, là la séparation d'un organe a son paradigme qui est évident, dans l'objet anal, et c'est pourquoi, c'est dans un temps second que la question se pose de la subjectivation de l'objet et de son inscription dans l'Autre.

Et on peut dire que, ce qui est là objet petit *a*, et c'est déjà qualifié comme ce qu'il y a de plus moi-même dans l'extérieur parce qu'il a été de moi coupé et c'est ce dont on a l'écho dans la dernière leçon du Séminaire XI.

Alors, j'ai évoqué tout à l'heure la doctrine classique chez Lacan de l'en deçà du désir. Cette doctrine classique passe par le besoin et la demande. Cette doctrine classique prend comme primaire le besoin, suis le passage du besoin par la demande et il en résulte le désir qui est comme un décalage entre besoin et demande.

Autrement dit la doctrine classique est ternaire, c'est besoin, demande, désir. Et c'est à cette doctrine que s'oppose, que remet en question le Séminaire de *L'angoisse*, ici disons la jouissance passe par l'angoisse pour en venir au désir.

Pulsion	**Jouissance**	**Besoin**
Angoisse	**Angoisse**	**Demande**
Refoulé ↓	**Désir**	**Désir**

Alors le terme de demande, c'est la place de l'amour, c'est la place de l'amour puisque dans cette doctrine classique, vous savez qu'il y a un dédoublement de la demande entre demande de satisfaction du besoin et demande d'amour.

Alors pourquoi il y a ce dédoublement ? parce que dans cette doctrine classique, il y a l'Autre. Il y a l'Autre au départ, le signifiant est de l'Autre, alors que dans la veine du Séminaire de *L'angoisse,* au fond, il y a une référence à une monade mythique de la jouissance - ça n'est mentionné qu'une fois, n'est-ce pas – à une monade mythique – je me demande même si c'est pas dans le Séminaire du *Transfert*, une référence à la monade mythique de la jouissance et disons, c'est ce que Lacan clarifiera parce que là, il y a des formules ambiguës, qu'il clarifiera dans son écrit du «*Trieb* de Freud », en disant : La jouissance est du côté de la Chose alors que le désir est de l'Autre.

Alors, vous savez quelle est, alors dans cette doctrine classique, la connexion faite entre amour et angoisse. L'Autre de la demande détient les objets de satisfaction, l'objet prend valeur du don symbolique, de témoignage d'amour et si l'Autre ne donne pas, alors il y a détresse.

Alors il y a *Hilflosigkeit*, alors il y a angoisse. Autrement dit dans la doctrine classique, il y a angoisse par manque ou par perte d'objet. Et on peut dire que dans le Séminaire de *L'angoisse,* au fond, la même logique justifie une toute autre perspective.

La même logique qui comporte que le don essentiel de l'amour, c'est l'amour lui-même c'est-à-dire aucun objet, que c'est ce qu'exprime *L'amour c'est donner ce qu'on n'a pas*, qui fait

au fond du don, le don essentiel c'est le manque. D'où l'articulation qui figure dans le Séminaire pages 66 et 67 et c'est même une des rares fois où Lacan cite explicitement *Inhibition, symptôme, angoisse* pour en prendre le contre-pied, parce que Freud dit « L'angoisse est liée à la perte de l'objet » alors que Lacan dit «Quand l'angoisse surgit-elle ? quand le manque vient à manquer » c'est-à-dire quand il y a objet et quand il y a trop d'objet.

Alors, alors que l'amour préserve la place du manque de l'Autre, l'angoisse vient à combler ce manque et par-là même aphanisis de l'Autre, et c'est cet aphanisis de l'Autre, on peut dire qui produit la certitude.

Et du coup l'amour dispense des objets mais comme tel il est sans objet à proprement parler, l'amour qui consiste à donner ce qu'on n'a pas, l'amour s'avance démuni alors que l'angoisse n'est pas sans objet.

Alors évidemment c'est là un abord préliminaire dit aussitôt Lacan, car - là j'accélère si vous m'avez suivi - l'objet ici précède l'angoisse, cause l'angoisse, alors que dans le second mouvement du Séminaire, au contraire, c'est l'angoisse qui produit l'objet. Dans l'objet plus-de-jouir l'antinomie sera surmontée.

Le premier mouvement du Séminaire s'évertue à nous présenter l'objet angoissant. Alors c'est une phénoménologie si on veut passionnante que celle de l'objet angoissant, elle occupe plusieurs des leçons du début, mais ça n'est pas la phase la plus profonde de l'exploration, ça n'est pas son fin mot.

Le principe de cette phénoménologie de l'objet angoissant, il y a au fond, dans le premier mouvement ce qu'on voit apparaître c'est l'objet qui angoisse, et Lacan va le chercher chez Freud lui-même dans son texte sur « L'inquiétante étrangeté » où Freud dit qu'il explore précisément, il essaye de trouver le noyau de ce qui angoisse.

Donc tout le premier mouvement est pris par la présentation de l'objet angoissant, par sa phénoménologie qui est passionnante si l'on veut, mais c'est tout à fait distinct du second mouvement du Séminaire où au contraire il s'agit d'une angoisse qui produit l'objet.

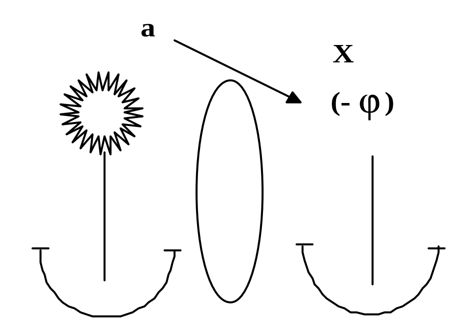
Alors le principe de la phénoménologie de l'objet angoissant c'est la notion qu'il y a toujours un certain vide à préserver, y compris dans le champ visuel comme dans l'amour et c'est de son comblement total que surgit la perturbation où se manifeste l'angoisse.

Et on peut dire que la phénoménologie de l'objet angoissant prend son départ du stade du miroir et c'est à partir de là que Lacan le présente. C'est-à-dire dans le stade du miroir là il y a un objet qui est l'image du corps propre, qui produit chez le sujet un sentiment de jubilation. Et qui comporte aussi bien une méconnaissance totale de l'étrangeté de l'objet petit *a*.

Mais ce que Lacan énumère successivement ce sont des moments d'apparition de l'objet qui nous jettent dans une toute autre dimension.

Et dans ce premier mouvement du Séminaire au fond on a des apparitions tandis que dans le deuxième mouvement on a des séparations et c'est deux régimes tout à fait distincts.

Dans le premier mouvement au fond c'est l'imaginaire perturbé. Voilà le mot qui revient, perturbé. L'imaginaire, le stade du miroir perturbé, enfin le stade du miroir modifié en schéma optique. C'est perturbé parce que se manifeste quelque chose de cet objet petit *a* qui devrait rester seulement du côté du sujet, à gauche sur le schéma optique, il ne devrait pas être là. Et la différence d'ailleurs du schéma optique tel que Lacan s'en sert dans ce Séminaire, c'est - là j'essaye d'aller vite.



Vous savez qu'il y a un miroir qui sépare ici, il y a un bouquet et un vase, ça c'est le coté gauche, le côté, au fond, du réel, le côté du sujet mais c'est le côté qu'on ne voit pas et on voit dans le miroir, d'ailleurs ça s'appelle l'image réelle, et de l'autre côté dans le schéma que vous trouvez dans les *Écrits*, eh bien, vous avez une image virtuelle i prime de a qui est la même.

Eh bien, au fond, tous les schémas que j'ai reproduit, au fond ils tendent à quoi ? il supprime ça, il supprime ça pour indiquer que petit *a*, c'est-à-dire le bouquet, il n'apparaît pas dans le champ de l'Autre, normalement il ne doit pas y apparaître, ici il doit y avoir un blanc et c'est d'ailleurs la construction que vous trouvez dans la dernière leçon du Séminaire du *Transfert*.

Ici il doit y avoir un blanc, qu'on peut appeler moins phi, que Lacan va même appeler X. et c'est à cette condition que le champ visuel tient, qu'il ne soit pas complètement, que tout l'investissement libidinal narcissique ne soit pas passé dans le champ de l'Autre.

Si je peux l'appeler comme ça, l'investissement libidinal narcissique, voilà, eh bien il ne passe pas tout entier dans le champ de l'Autre et donc il y a une partie qui reste non spécularisable et c'est celle qui stabilise le champ visuel. Et tout le premier mouvement du Séminaire c'est d'indiquer comment il peut se faire, disons un transfert, fallacieux, où cet investissement supplémentaire vient perturber le champ visuel, et alors ça angoisse.

Dans le premier mouvement vous avez le recours à ce schéma optique pour expliquer la dimension de l'étrange. Et Freud dit que l'*Unheimlichkeit* appartient au domaine de l'angoissant et dans le second mouvement au contraire il ne s'agit plus de l'objet angoissant, de l'objet qui cause l'angoisse, il s'agit de l'objet que l'angoisse détache dans une conjoncture de plus-de-jouir.

Autrement dit dans le premier mouvement vous avez apparition et perturbation et dans le second mouvement vous avez des séparations.

Et donc, au fond, le Séminaire vous dirige d'abord sur une prévalence du champ visuel où apparaît avec sa fonction perturbatrice l'objet angoissant. Disons un objet qui fait infraction au principe du champ visuel qui est par excellence le principe du plaisir, qui est par excellence l'homéostase.

Au fond, on pourrait l'énoncer de cette façon : n'est spécularisable, ne peut apparaître dans le miroir, dans le champ de l'Autre, n'est spécularisable que ce qui est conforme au principe du plaisir. Et donc ce qui est normalement exclu c'est le forçage du plus-de-jouir, le champ visuel est par excellence ce qui exclut le forçage du plus-de-jouir.

Et, au fond, alors c'est aussi si Lacan fait un tel recours au schéma optique c'est pour rendre compte de la liaison de l'angoisse et du moi qui est valorisée par Freud. Mais s'il y a un second mouvement c'est bien parce qu'il y a deux faces dans le discours des psychanalystes sur l'angoisse et Lacan le signale page 162, c'est là qu'on voit bien se distinguer les deux mouvements.

C'est que s'il y a d'un côté l'angoisse comme signal du moi, il y a aussi l'angoisse référée au réel, défense contre la détresse absolue de la naissance.

Et là puisqu'on parle d'angoisse à la naissance, là il n'est pas question du moi, là personne n'imagine que le moi est constitué, donc il y a deux faces : l'angoisse référée au réel et l'angoisse reprise par le moi comme signal de ce que Lacan appelle les dangers infiniment plus légers.

Et donc on peut dire que dans le premier mouvement du Séminaire ce qui est mis en valeur, c'est l'angoisse signal au niveau du moi, tandis que dans le second, c'est l'angoisse référée au réel.

Alors maintenant j'allais m'engager dans des petites constructions, qu'il faudra que je laisse pour la prochaine fois.

Vous aurez à ce moment-là sans doute déjà un peu connaissance du Séminaire.

Applaudissements.

Fin du *Cours XVIII* de Jacques-Alain Miller du 2 juin 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Dix-neuvième séance du *Cours*

(mercredi 9 juin 2004)

XIX

Bon, maintenant que vous avez l'objet entre les mains ou au moins à ce qu'on m'a dit un certain nombre d'entre vous, maintenant que je l'ai produit comme livre, il faut dire que j'aimerais me taire.

Le silence est d'ailleurs par excellence la jouissance orale, qui n'est pas comme on l'apprend dans ce livre de se nourrir.

Enfin je ne vais pas vous faire ce coup-là.

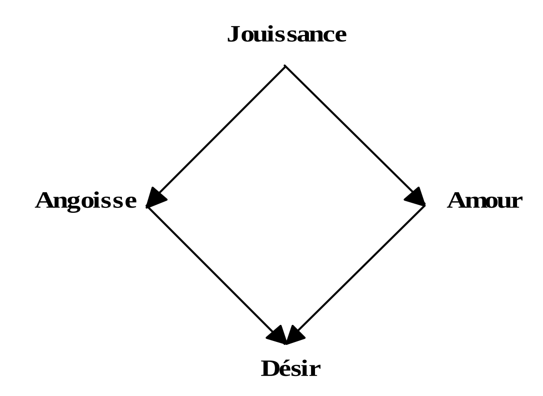
Je ne vais pas non plus vous commenter le Séminaire de *L'angoisse* avant que vous ne le lisiez cette semaine, je veux vous laisser le temps d'en prendre connaissance, de l'ingérer, éventuellement de le digérer, mais c'est plus difficile, et puis le commenter, comme je l'ai dit la dernière fois, il faudrait le faire presque mot à mot.

Donc, je ne vise qu'à vous en dégager les lignes de force.

Et pour se faire, j'introduis ce que j'appellerais une expression qui se rencontre dans ce Séminaire, une ligne de cassure, qui est quelque chose comme la route romaine à laquelle se réfère Lacan dans son Séminaire des psychoses, une route romaine qui évidemment ne couvre pas tout le paysage mais permet, si on le souhaite, de le parcourir, de faire une trajectoire.

Donc, je vous propose d'indiquer, de dessiner une table d'orientation qui laisse évidemment en dehors de ses coordonnées les mille et un détails qui sont chacun à jauger avec la plus grande attention qu'ils méritent.

Alors cette ligne de cassure, je l'ai évoquée la dernière fois et je lui donne la forme du losange lacanien que je montre parcouru de deux trajets.



De deux trajets dont l'un passe par l'angoisse pour rejoindre le désir à la jouissance, et dont l'autre passe par l'amour ; la voie de l'amour, c'est la voie qui classiquement dans Freud, tel que Lacan l'a ponctué, est une voie de tromperie, pour autant que l'amour s'enracine dans le narcissisme.

Et c'est sur ce fond que s'enlève, que se détache, l'aphorisme de Lacan selon lequel l'angoisse est ce qui ne trompe pas.

Et j'ai la dernière fois proféré qu'il s'agissait dans ce Séminaire de l'en deçà du désir, non sans vous rappeler que vous en connaissiez déjà un qui était précisément l'amour, la demande d'amour, et dans ce Séminaire, à le lire ordonné, ordonné conformément à ce que je crois être son orientation, en disposer certaines scansions, de paragraphes, de parties, de titres, dans ce Séminaire vous découvrez un autre en deçà, celui qui passe par l'angoisse.

Et que il faut dire Lacan n'empruntera plus par la suite et il vaudra la peine de se demander pourquoi. Pourquoi ensuite, enfin, il n'a pas été nécessaire dans son élaboration de repasser par cette voie.

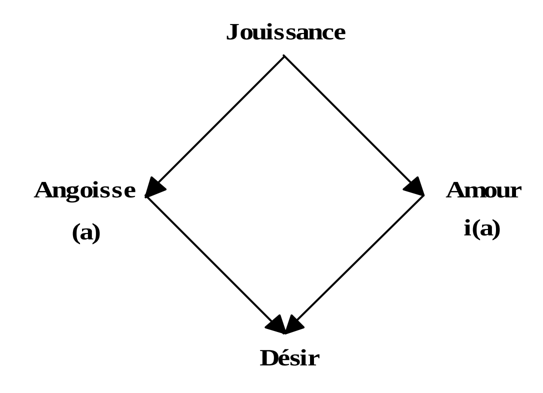
Alors sur le versant de l'amour on rencontre à l'horizon ce que nous pouvons appeler un mirage et qui est désigné comme tel par Lacan au début de son enseignement, dans son écrit « Fonction et champ de la parole et du langage », c'est-à-dire quand il s'est mis au travail du symbolique et de faire passer l'imaginaire dans le symbolique, écrit où nous avons convenu dès longtemps de placer le début de l'enseignement de Lacan proprement dit.

À l'horizon on trouve l'amour parfait ; voyez page 264 des *Écrits* dont la réalisation s'établirait sur un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte.

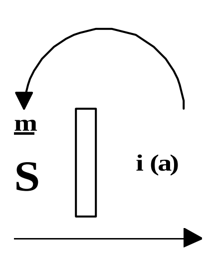
Je cite cette référence pour marquer que au contraire, sur le versant de l'angoisse il n'est pas question d'accord intersubjectif, ni de l'imposition d'aucune harmonie. Au contraire sur ce versant et on peut dire, tout du long de ce Séminaire, c'est la dysharmonie qui prévaut, et en particulier avec ce que Lacan présente d'abord, à savoir l'objet angoissant, qu'il va chercher dès son troisième chapitre dans l'*Unheimlichkeit* de Freud, son texte de « L'inquiétante étrangeté » avec l'objet angoissant, il n'est pas d'accord qui vaille.

Et c'est ce que veut dire angoisse, à savoir étrangeté, désaccord, perturbation.

Alors, ces deux versants de l'amour et de l'angoisse sont corrélatifs de deux objets ou de deux types d'objet, inscrits du côté où il faut, l'objet petit *a* tel qu'il est élaboré dans le Séminaire, et sur le versant de l'amour j'inscris le sigle qui est utilisé de l'image spéculaire et qui abrège les constructions de Lacan dans le stade du miroir et dans sa complication, sa refonte, dans ce qui est repris, simplifié à de nombreuses reprises dans ce Séminaire, le schéma optique, que vous trouvez sous sa forme complète dans l'écrit la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache ».



Alors cette image spéculaire elle est d'emblée présentée par Lacan comme formatrice du moi, c'est-à-dire qu'elle implique ce qu'on peut faire apparaître comme une rétroaction où nous inscrirons d'abord par convention un sujet mythique, qui, au miroir, voile l'image de sa présence c'est-à-dire de son corps, et je ne reprends pas ce que Lacan tente de démontrer, que cette image a un effet formateur du moi, je peux même me contenter d'écrire ici un simple petit *m*, celui qui figure sur le graphe du désir.



Alors ce qui est écrit à droite comme dans le Séminaire de *L'angoisse* il faut bien entendre que c'est l'écriture de ce qui se reflète sur ce miroir-plan.

Alors certainement cette image peut attirer l'agressivité et c'est d'ailleurs ce schéma qui inspire à Lacan, qui soutient son écrit qui s'intitule « L'agressivité en psychanalyse », elle peut attirer l'agressivité en tant que *je me vois comme Autre* et cet Autre complaît au miroir parce qu'il devancerait l'état où je suis de mon développement, de mon intégration biologique, au fond serait comme maître et attirant par-là des affects négatifs.

Ceci peut donner lieu à des développements, il n'empêche que même quand elle est impliquée par Lacan dans ces déchirements, même lorsqu'il joue sur son ambivalence pour le sujet, il n'empêche qu'elle supporte non seulement l'amour mais jusqu'au Séminaire de *L'angoisse* i de a [i(a)] supporte le monde des objets, c'est-à-dire le monde - dans son texte du « Stade du miroir » page 91, Lacan indique qu'elle vaut comme le seuil du monde visible.

Et elle est, cette image, en dépit des sentiments mélangés qu'elle peut m'inspirer, qui vont de la jubilation à la rage, dans la description qu'en donne Lacan – et elle est classique - elle reste le principe de mon être dans le monde, au moins de mon être dans le monde visuel.

Autre référence de ces textes anciens, « Propos sur la causalité psychique », page 159 : « Il n'y a aucune antinomie entre les objets que je perçois et mon corps », car la perception de mon corps est constituée par « un accord avec eux des plus naturels. »

Et donc nous retrouvons ici ce terme « d'accord », qui donne la tonalité fondamentale de ce rapport imaginaire.

Autrement dit non seulement cette image est toujours apparue à Lacan comme au principe de la formation du moi, mais aussi bien au principe de ce que nous appellerons ici la réalité objective, modelée, informée par cette image spéculaire.

Au moins - je me garde de reprendre ça, si je puis dire à mon compte, au compte de celui qui parle - ça reste le fond sur lequel s'enlèvent les phénomènes qui sont décrits alors par Lacan dans le Séminaire de *L'angoisse*.

J'ajoute une référence, pour appuyer ce parcours rapide, au texte de « L'agressivité en psychanalyse », page 122 des *Écrits* : L'espace où se développe l'imagerie du *moi* rejoint l'espace objectif de la réalité.

Et c'est ainsi que, quelles que soient les fonctions symboliques qui seront par Lacan greffées sur ce schéma, ce i de *(a)* [i*(a)*] reste et les formules en sont, il y en a quelques formules dans le Séminaire de *L'angoisse*, prototype ou paradigme des objets, ajoutons des objets normaux, des objets réguliers.

Alors petit *a*, ça c'est l'objet construit dans le Séminaire de *L'angoisse* à partir de l'expérience de l'angoisse, une expérience, il faut dire, extrêmement stylisée, et cet objet, son incidence est d'abord montrée. Ça n'est pas la phase la plus profonde du Séminaire, c'est la façon dont, dans son premier mouvement il se lance en accréditant dans la perception dans le monde visible des présences qui sont en infraction avec les lois de ce que je pourrais appeler la phénoménologie de la perception.

Et, enfin, ai-je raison ici d'évoquer le titre de Merleau-Ponty, alors que Lacan fait une référence globale plutôt à l'esthétique transcendantale de Kant, première partie de *La critique de la raison pure* dans laquelle, enfin dans ce Séminaire il n'entre pas, sinon par allusion.

Alors qu'il y ait une expérience de l'angoisse, c'est ce que veut accréditer le premier mouvement du Séminaire, d'une façon qui n'est pas sentimentale, ça n'est pas par la citation de l'angoissé, cette expérience de l'angoisse n'est pas accréditée par des énoncés d'un sujet angoissé sinon en prenant appui sur ce qui peut apparaître d'angoissant.

Et le mot d'apparition que j'ai signalé déjà la dernière fois, qui est un mot qui revient dans le premier mouvement du Séminaire, renvoie au monde visible. Et ce qui apparaît se sont des perturbations.

Alors sur les données de cette expérience s'édifie une construction qui tente de rendre compte de l'expérience de ces perturbations.

Et comment ? d'une façon et d'une seule. Elles ont un principe, ces perturbations, qui n'apparaît le plus clairement, pas avant la dixième leçon de ce Séminaire que j'ai intitulé « D'un manque irréductible au signifiant » et où se présentent des figures topologiques élémentaires qui pourraient être améliorées.

Ce principe se déduit de ce que je me suis échiné à vous résumer, à savoir que le seuil, le principe du monde visible c'est le spéculaire. Ça c'est tout le fil de l'enseignement de Lacan jusqu'à ce Séminaire X.

Eh bien, la perturbation tient essentiellement à ceci, que se manifeste, apparaît, du non-spécularisable.

Il y a un paradoxe, là, mais nous y sommes déjà formés par les formules de Lacan qui comportent par exemple que le désir n'est pas articulable mais qu'il est articulé. Eh bien, le premier mouvement du Séminaire est de marquer que quand surgit l'angoisse, quand surgit l'objet de l'angoisse en tant qu'objet anxiogène, le non-spécularisable est paradoxalement spécularisé, que l'invisible est néanmoins vu.

Et la construction topologique élémentaire de Lacan c'est simplement, ça tient à ceci, de construire un objet dit non-spécularisable.

Alors, Lacan invente, de la même façon qu'il a privilégié le spéculaire, il invente le non-spécularisable, en partant de ceci que l'objet normal vu dans le miroir s'inverse, subi une inversion de symétrie, la gauche devient la droite et vice versa, d'où la différence entre ce que vous voyez quand vous vous regardez dans un miroir et quand vous regardez une photo de vous.

Alors ça, ça suppose que cet objet en effet ait deux côtés qui soient distincts, je ne parle pas de la symétrie radiale de ce que vous présentez et de votre dos, bien que cette symétrie soit aussi bien en question.

Alors, partant de là, Lacan met dans le « je » et appelle non-spéculaire un objet inorientable, un objet où cette inversion ne peut pas se produire parce que l'envers et l'endroit, le dessous et le dessus sont en continuité et même réduit à son principe topologique, même réduit à une surface minimale, c'est la bande de Mœbius et, même compliqué, c'est la bande de Mœbius.

Cette bande de Mœbius que j'ai faite figurer sur la couverture très simplement dans une présentation d'un moderne mais devenue classique et chère bande de Mœbius la plus banale, et qui se trouve servir de support à ces petites fourmis – je n'ai pas regardé si c'était déjà dessiné quand Lacan évoque l'insecte qui se promène sur la bande, je n'ai pas vérifié que le dessin d'Escher était déjà produit mais ça me paraît vraisemblable. Vous avez d'ailleurs aussi remarqué, enfin je me suis interrogé est-ce que on va mettre ça sur fond noir, ce qui aurait pu à certains paraître approprié étant donné le titre de l'angoisse.

Et il m'a paru conforme à l'inspiration de ce Séminaire de faire ça blanc, sans dramaturgie.

Alors, ce que j'appelle le premier mouvement du Séminaire, au moins, enfin, je me suis interrogé depuis la dernière fois en reprenant ce Séminaire, évidemment dans les dix premières leçons, les onze premières leçons, il y a énormément d'autres choses mais c'est une question de ponctuation.

Dans le premier mouvement du Séminaire l'accent va à décrire, si je puis dire, l'irruption disruptive de l'objet petit *a*, en tant que non-orientable dans le champ visuel. Il apparaît diversement sur les modes de l'intrusion, et d'une intrusion posée comme anxiogène. Là, on peut ouvrir le chapitre d'une classe de phénomènes qu'on pourra classer dans cette rubrique.

Et corrélativement, à cette mise en valeur de la disruption d'un objet anxiogène non-spécularisable, évidemment constamment tout du long du Séminaire le champ visuel est décrit, si je puis dire, comme spécialement anxiolytique. C'est, dit Lacan – et il lui donne un accent spécial de le répéter dans la dernière leçon du Séminaire - dans le champ visuel, l'objet petit *a* est le plus recouvert, et normalement le plus inaperçu de tous les champs qui sont énumérés en fonction des objets, et c'est dans la perception visuelle que le sujet est le plus rassuré, le plus sécurisé quant à l'angoisse.

Et, évidemment, objet anxiogène faisant irruption dans des cas spéciaux,

dans un champ où normalement il n'a pas sa place parce que les objets sont normalisés sur le mode spéculaire.

Et ce qui fait que vous êtes obligés, si vous lisez ce Séminaire, vous êtes obligés de réapprendre le schéma optique dont il faut bien dire ensuite Lacan s'allège.

Et dans ce qui fait, enfin, le charme de ce Séminaire c'est plutôt à trouver dans la quatrième partie où le schéma optique, enfin, a disparu.

Mais c'est composé, ce Séminaire, c'est qu'il faut passer par l'objet petit *a* comme anxiogène dans le champ visuel à partir de certaines de ses apparitions disruptives, dans un champ qui n'est pas le sien, si je puis dire, il faut accréditer cet objet petit *a* pour pouvoir en considérer sa fonction en tant que telle à partir d'un certain nombre de séparations érogènes.

Et donc le mouvement du Séminaire, me semble-t-il, par sa phase la plus profonde va des apparitions anxiogènes de l'objet à ses séparations érogènes.

Disons que le premier mouvement, enfin, dans ensemble, n'est-ce pas, ce sont les deux premières parties, le second mouvement prend toute sa force dans la quatrième partie et j'ai isolé comme troisième, disons, et c'est d'ailleurs par ça que j'ai commencé ce travail de présentation, c'est dans la troisième partie que Lacan situe l'angoisse entre jouissance et désir et qu'il montre une certaine conjonction de l'anxiogène et de l'érogène, spécialement sous les espèces des affinités des connexions entre l'orgasme et l'angoisse.

Il y a là une disposition, si elle est bien celle que j'ai dite, tout à fait ordonnée, de l'anxiogène à l'érogène et la balance, la bascule, le fléau de la balance se faisant sur la conjonction de l'anxiogène et de l'érogène.

Alors, ça se voit de la façon la plus évidente, en ceci que le Séminaire met en jeu deux corps différents, deux statuts différents du corps.

Dans son premier mouvement, exception faite des quelques notes qui indiquent la suite, dans le premier mouvement le corps c'est le corps spéculaire, c'est le corps disons du stade du miroir, c'est le corps, comme s'exprime à un moment Lacan dans ce Séminaire, le corps dans son tout, saisi comme une forme, comme une bonne forme, et même la meilleure des formes puisque à en croire sa construction elle s'impose pour l'être parlant au monde perceptif de ses objets. C'est une *Gestalt.*

Et le premier mouvement joue sur cette gestalt, quitte à montrer comment elle peut être perturbée, dédoublée, dépersonnalisée, *étrangéifiée* si je puis dire, par l'irruption incongrue d'un objet autrement structuré.

Mais c'est précisément de l'avoir autrement structuré que l'objet spéculaire qu'on le retrouve dans le second mouvement en quelque sorte à sa place et on peut dire parfaitement informe, cet objet petit *a.* On pourrait les prendre à la suite, parmi ces objets petit *a* qui ne s'arrêtent pas du tout dans le foisonnement du Séminaire à cinq, dans le foisonnement des objets petit *a* vous trouvez des espèces que vous seriez bien en peine de dessiner et qui ne sont certainement pas de l'ordre de la bonne forme, comme le placenta, les enveloppes du fœtus, le regard qui ne se prête pas, ne peut être une bonne forme que sous les espèces de l'œil, la voix que vous ne pouvez pas représenter, quelqu'un qui donne de la voix ; ça ne s'inscrit pas dans le champ visuel et donc nous sommes là dans tout un registre où il ne s'agit pas de forme, où il s'agit de zones, il s'agit du corps des zones érogènes.

Et ça c'est un autre corps que le corps visuel, c'est le corps, disons dans l'emploi qu'en fait Lacan, le corps comme organisme, saisi absolument hors du miroir.

Disons c'est un corps qui est au moins a-spéculaire et dont on entend, enfin, qu'il délivre des objets qui sont conformes à la structure topologique qui a été présentée à partir de l'irruption de l'objet petit *a* dans le champ visuel c'est-à-dire la structure topologique de la bande Mœbius ou précisément de sa surface minimale.

C'est le corps des zones érogènes c'est-à-dire de zones de bord, celles ces zones que Freud a d'abord mis en fonction dans ses « Trois essais sur la théorie de la sexualité », c'est ce corps-là qui revient et disons, là, enfin, on oublie la forme puisque le corps dont il s'agit est visé jusqu'à son statut fœtal. Et pour les meilleures raisons du monde puisque l'angoisse de la naissance a été dans le discours analytique accréditée.

C'est un corps dont j'irais jusqu'à dire on ne connaît pas la forme, parce qu'on en ignore la limite.

Alors, en fait dans cette quatrième partie, il y a là quelque chose qui s'accomplit dans l'enseignement de Lacan, c'est que, jusqu'alors on ne connaissait chez Lacan le corps comme essentiellement impliqué dans la formation du moi. Et qu'est-ce qui était impliqué dans la constitution du sujet c'était le signifiant.

Et là, dans cette quatrième partie, apparaît, ce qui était évidemment annoncé dans le rapport de l'objet partiel et du désir, précédemment, on trouve le corps et plus précisément l'objet séparé du corps, impliqué dans la constitution du sujet.

Le corps fait une entrée, dans ce Séminaire et sous les espèces de l'objet petit *a*, le corps fait son entrée dans la constitution du sujet de l'inconscient lui-même.

Et il suffit de se reporter au Séminaire XI des *Quatre concepts fondamentaux* pour s'apercevoir que c'est précisément les structures que Lacan va révéler dans cette quatrième partie qui lui inspireront une reformulation du concept même de l'inconscient.

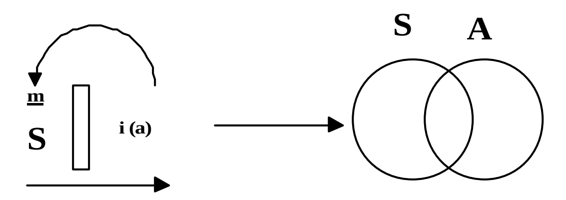
Le concept de l'inconscient tel qu'il est présenté d'emblée dans les *Quatre concepts fondamentaux* est fait pour s'accorder, disons clairement, à la structure de l'orifice telle qu'elle est démontrée dans cette quatrième partie.

Et c'est pourquoi, au cours de ce Séminaire XI, on rencontre pour les meilleures raisons du monde, enfin Lacan constatant que la pulsion est ordonnée à des béances qui sont homologues à la béance de l'inconscient, précisément parce qu'il a construit son concept de l'inconscient en fonction de cette quatrième partie du Séminaire de *L'angoisse*.

Alors, j'ai dis : c'est un corps dont on ignore la limite et c'est même un enjeu constant de cette quatrième partie : où est la limite du corps érogène ? jusqu'où va le corps comme organisme ?

Et dans ce qu'en fait valoir Lacan, l'organisme comprend tout ce qui permet au corps d'être vivant, c'est-à-dire inclut ce qui le sustente, ce qui le nourrit, et donc l'organisme est montré comme empiétant sur le corps de l'Autre. C'est ce qui est indiqué d'ailleurs d'une phrase rapide de l'écrit « Position de l'inconscient » : l'organisme dont les limites vont au-delà du corps.

Eh bien, c'est ce qui est là montré et c'est pourquoi, alors que dans le miroir et ses variations nous avons toujours un face-à-face, le corps propre et son image comme image de l'Autre. Donc nous avons toujours une structure de face-à-face.



Et au contraire s'agissant de cet organisme érogène, la structure du face-à-face est remplacée, cède la place à la structure de l'empiètement, de l'ectopie.

Et c'est à cette occasion qu'on voit surgir au niveau de cette physiologie, pour la première fois - au moins dans les Séminaires publiés – on voit surgir les cercles d'Euler, qui se croisent et où il s'agit de savoir en effet où commence et où finit ce qui est du sujet et ce qui est de l'Autre.

Et vous pouvez vous amuser dans ce Séminaire à essayer de suivre les différentes solutions que Lacan

propose et qui sont toutes bonnes ou aucunes.

Tantôt on voit le petit *a* du côté du sujet, tantôt on le voit du côté de grand A, tantôt on le voit comme ambocepteur accomplissant une conjonction des deux, on le voit aussi comme ectopique ou bien sous les formes du parasitisme fœtal, ou encore de l'intrusion de l'Autre dans l'espace corporel du sujet, spécialement à la fin une sensationnelle présentation de l'angoisse de la naissance comme due à l'intrusion, enfin s'appuyant sur des élucubrations de Ferenczi, que le milieu natal de l'espèce humaine serait aquatique, ce qui n'est pas sans rapport avec l'état fœtal évidemment, et que son irruption à l'air libre conduirait à une intrusion de l'espace Autre – avec un grand A - à l'intérieur et à la formation, enfin, de l'organe pulmonaire.

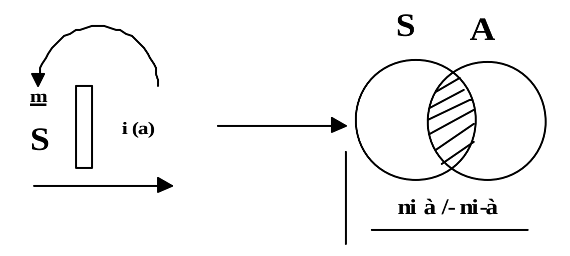
Lacan s'est gardé de reprendre ça par écrit et évidemment qu'on pourrait, on peut énumérer ces différentes formes, on a aussi - ça n'est pas rien - quand il s'agit de l'objet voix, la voix qui est mise en fonction par Lacan c'est essentiellement la voix de l'Autre et c'est pourquoi d'ailleurs il rapporte le surmoi par sa phase la plus profonde à cet objet petit *a*, là, et c'est aussi d'ailleurs pourquoi, à la fin de son Séminaire il en réserve l'examen développé au Séminaire suivant, celui qu'il n'a pas fait, des *Noms-du-Père*. C'est la voix de l'Autre et c'est une voix qui est présentée comme incorporée.

Donc vous avez, en une centaine de pages, tous les modes de conjonction qui sont énumérés et puis vous avez la séparation, ou du côté du sujet ou du côté de là ou ambocepteur, ou ectopique sous la mode parasitique, de l'intrusion, de l'incorporation, la séparation.

Bon, ça ne se laisse pas formaliser, c'est plutôt, j'ai essayé, Lacan le présente comme une tentative de disposer les cercles d'Euler avec certaines lettres en fonction des différents objets, il n'y revient pas, il faut dire ça n'est pas très convaincant parce que ça ne sature qu'une partie relativement réduite des détails qui font précisément le charme de son exploration.

Et donc, il ne m'a pas semblé que ça se prêtait ici à l'essai d'un tableau de ces différents empiétements, et peut-être ai-je confirmé ma paresse, si je puis dire, à relever, à comprendre mieux grâce à cette multiplication, ce foisonnement de relations, à comprendre mieux la solution que Lacan livre dans un écrit, puisque vous savez que dans l'écrit « Position de l'inconscient », auquel je me suis déjà référé et qui a été présenté au cours du Séminaire XI, Lacan logifie ce qui lui est ici venu sur le plan biologique.

Et il met en place les cercles d'Euler, il distingue spécialement concernant l'objet petit *a* la zone de l'intersection, c'est-à-dire de ce qui appartient et à l'un et à l'autre, et il l'a modifie dialectiquement, dit-il, en lui donnant la valeur d'un ni à l'un, ni à l'Autre, « ni à/ ni-à.



Une fois qu'on a lu le Séminaire de *L'angoisse,* on se dit c'est la solution certainement la plus élégante, c'est-à-dire traiter l'objet petit *a,* ne pas être fasciné par la topique de cet objet et au contraire l'appréhender foncièrement comme séparé.

Une topique, il y en a une, c'est celle de l'imaginaire, ainsi désignée dans le Séminaire I, et ici nous sommes évidemment dans un espace où les essais de topique ne sont pas conclusifs.

Alors, je dirais même c'est là donc le charme, le charme du Séminaire de *L'angoisse*, dans cette quatrième partie et qui tient à ce que nous avons perdu, un certain réalisme de l'objet petit *a* et même un certain matérialisme de l'objet, qui est là puissamment incarné dans des organes.

On peut même dire, puisqu'on voit Lacan feuilleter des traités de physiologie, de biologie, etc., un certain naturalisme de l'objet petit *a*.

Et là on vous présente l'objet. On vous l'a d'abord présenté sous les aspects de l'objet angoissant, triomphant dans son étrangeté, on vous l'a ensuite livré sous la forme topologie de la bande de Moebius réduite, et là vous le trouvez identifié à des organes, aussi bien des organes, des parties de l'organisme du sujet comme des parties de l'organisme de l'Autre.

Et c'est un Séminaire qui pourrait, à condition de laisser de côté des points importants, se lire, si je puis dire, comme substantialiste. L'objet petit *a* apparaît identifié à une substance.

Et donc moi j'y ai vu du charme, en essayant de donner à ce qui me venait d'une sténographie certes, déjà corrigée par Lacan dans un certain nombre de parties, ce qui m'a facilité les choses.

Le charme que j'y ai trouvé, c'est justement qu'on saisi là l'objet petit *a* à son émergence, avant qu'il ne soit devenu et qu'il ne se soit imposé à nous sous sa forme si sophistiquée, que j'ai pu le présenter à partir de la formule de Lacan qui en fait une consistance logique, une pure consistance logique comme le qualifie l'écrit du compte-rendu du Séminaire de *L'acte psychanalytique*.

Dans le Séminaire de *L'angoisse* l'objet petit *a* est élaboré essentiellement comme un pur et simple prélèvement corporel. Au moins c'est ce qui est plus insistant dans cette quatrième partie.

Mais, même là il ne faut pas oublier que cette physiologie de l'objet petit *a* si je puis dire se développe sous le signifiant de la topologie, c'est-à-dire que l'objet petit *a* a une consistance, si je puis dire topologique.

Et, enfin, si j'avais, vous lirez exactement ce Séminaire comme vous l'entendez mais si j'avais à rappeler une loi, une loi de l'objet petit *a*, une loi du discours de Lacan sur l'objet petit *a* et qui vaut ici aussi, même si c'est plus fugitif et même si les moires de ce qui est développé au niveau organique le font oublier, c'est que de l'objet petit *a* on ne donne jamais que des exemples, on ne donne jamais que des illustrations, on ne peut jamais en donner que ce que Lacan quelque part appelle des substances épisodiques, des représentations.

Évidemment, depuis lors on a beaucoup sophistiqué l'objet petit *a*, il n'empêche, qu'on est si substantialiste que quand on est en analyse et que il vous est entré par l'oreille une voix qui parlait de l'objet petit *a* de Lacan, on ne manque pas de se demander et quel est mon objet petit *a* à moi ?

Eh bien, il faut d'abord penser que s'il est désigné comme l'objet petit *a,* c'est précisément qu'il n'a pas de nom, petit *a*, on ne peut pas faire plus réduit comme index à désigner.

Et c'est bien parce que l'objet petit *a*, avec sa petite lettre lacanienne, n'a pas de nom qu'il met en question le Nom-du-Père, et que j'ai pu, vous le lirez, vous verrez si j'exagère mais enfin étant donné que c'est le titre qu'il annonçait du Séminaire de l'année suivante, j'ai intitulé cette dernière leçon « Du petit *a* aux Noms-du-Père » au pluriel ; c'est que le petit *a,* précisément parce qu'il n'a pas de nom, met en question le Nom-du-Père.

Ah le père au contraire est par excellence celui qui a un nom, et celui qui donne le nom, qui établit la filiation symbolique à laquelle nous voyons ces jours-ci, à ce propos, s'émouvoir toute une population, au premier rang de laquelle les psychanalystes.

Les psychanalystes, qui montent au créneau pour défendre le Nom-du-Père, parce que, étant donné quelques novations qui sont arrivées à la reproduction en raison de quelques avancées de la science, et que d'autre part la dynamique du droit à jouir à sa façon, enfin, ils sentent le besoin d'étayer le Nom-du-Père.

Ils viennent d'ailleurs à ce propos en renfort, enfin, d'un certain nombre de penseurs qui ont intégré un certain nombre de données freudiennes formalisées par Lacan. Une population de philosophes et de théologiens.

Et on assiste à ce qui est, on peut dire, prévu par Lacan dans ce Séminaire, eh bien la suite, une conjonction sensationnelle des psychanalystes et des religieux, pour la défense du Nom-du-Père.

Ce qui fait que ce Séminaire ne pouvait pas mieux tomber, bien que là le thème n'en soit, ce thème, ce thème qui ébranle la soi-disant éternité du Nom-du-Père, ce Séminaire, il faut encore évidemment arriver là à le déchiffrer, à déchiffrer que ce Séminaire montre que le père, sa puissance, achoppe sur l'objet petit *a*.

Alors,évidemment, il achoppe surtout parce que la mère est beaucoup plus présente, l'Autre maternel est beaucoup plus présent dans les illustrations qui sont données au niveau de la naissance, au niveau de l'objet oral, il est tout de même question du sein, même si c'est un prétendu objet oral c'est aussi l'Autre maternel qui est mis en scène à propos de l'objet anal, on peut dire que sans doute c'est au niveau de l'objet que Lacan réserve pour la suite l'objet vocal, l'objet support pour séparer des commandements que là la figure de l'Autre paternel viendrait.

N'empêche que l'Autre paternel, sa puissance achoppe sur l'objet petit *a* précisément en tant que cet objet n'est pas nommable, et si vous voulez là-dessus une référence de Lacan je vous renvoie au Séminaire de *L'envers de la psychanalyse*, page 177.

Alors dire qu'il n'est pas nommable, cet objet petit *a*, ça n'est que répéter sous une autre forme ce par quoi Lacan l'amène dans ce Séminaire et que j'ai déjà ponctué, à savoir que l'objet petit *a* est irréductible à la symbolisation.

Autrement dit l'objet petit *a* vaut comme l'échec du Nom-du-Père pour autant que le Nom-du-Père c'est l'opérateur majeur de la symbolisation.

La métaphore paternelle maintenant, dès qu'on veut faire un petit pas de côté c'est ce qu'on vous objecte, je veux dire qu'évidemment, enfin, le théologien je l'ai constaté la semaine dernière quand je me suis trouvé amené à monter sur la scène, - scène télévisuelle, ça a été enregistré - je ne sais pas ce qu'ils vont en garder, en couper, c'est eux qui sont maîtres des séparation, des chutes ; enfin je dois dire que je croyais avoir l'occasion, puisque c'est ce qu'on m'avait dit, d'y présenter un ouvrage sur « l'amour dans les psychoses » que j'ai fait paraître, je m'étais dit que peut-être le Séminaire X, de *L'angoisse*, eh bien pas du tout, le moment où je me suis assis au milieu d'un certain nombre d'autres égarés, j'ai appris, mais enfin apparemment j'étais le seul à qui on ne l'avait pas dit, pas transmis, que j'avais à répondre sur le mariage des homosexuels. Et d'ailleurs, quand même, j'avais un petit soupçon de quelque chose, puisque je m'étais dis qu'est-ce que je ferais si on me demande oui ou non, mais enfin j'étais à mille lieux de penser que j'allais être devant la question et donc j'ai essayé de parler le moins possible (*rires*), ce qui ne m'est pas difficile vu ma formation et quand j'ai parlé j'ai essayé - comme je l'ai dit d'ailleurs honnêtement de parler des deux côtés de la bouche, au point que l'animateur enfin c'est un peu, qu'il a voulu me dire alors pour ou contre ? Je ne sais pas comment j'ai fait mais j'ai réussi à ne pas répondre (*rires*).

À ne pas répondre simplement parce que sur ces questions comme, évidemment en tant que psychanalyste que j'aurai eu à répondre et sur cette question il me semble que la ligne de Lacan c'est plutôt, plutôt que de prendre parti d'abord pouvoir faire des constats, c'est-à-dire que c'est déjà énorme que la question se pose et c'est déjà énorme de voir la panique que ça produit. Et qu'il faut évidemment tout un processus pour qu'on arrive à ce que Lacan appelle la montée au zénith de l'objet petit *a*.

Je m'étais dit ailleurs, si je ne m'étais pas fixé comme programme de présenter le Séminaire de *L'angoisse* j'aurais traité la question ici.

Alors, la métaphore paternelle, disais-je, évidemment les théologiens sont les premiers à s'apercevoir que ça va parfaitement bien avec la Bible, que même, enfin, c'est une formalisation

sensationnelle qui leur convient et qui prouve la justesse du diagnostic de Lacan concernant Freud, à savoir que il avait beau traiter la religion d'une illusion sans avenir, tout ce qu'il faisait dans la psychanalyse, enfin, c'était de sauver le père et donc de fonder la religion, enfin, pour les temps nouveaux.

Eh bien c'est accompli. Le père que Freud a rêvé, le père tout puissant qui est moqué dans ce Séminaire, là le mot qu'il faut suivre c'est la puissance révélée dans son caractère de leurre. C'est ça qui est en question dans ce Séminaire.

Et déjà dans ce Séminaire s'annonce la mise en question par Lacan du désir de Freud qui sera plus explicite encore dans le Séminaire XI.

Alors la métaphore paternelle, comme dit Lacan, il a touché à l'Œdipe essentiellement par là, c'est-à-dire à partir d'une réduction linguistique, d'une formalisation du mythe. Et cette formalisation est bien faite pour faire apercevoir, enfin, ce que ça comporte de semblant.

Maintenant les semblants sont forts, les semblants se sont mêlés au monde, ces semblants, ces signifiants, cet artifice signifiant a tellement occupé la scène - pour reprendre un terme du Séminaire de *L'angoisse*, au chapitre III - a tellement occupé la scène qu'en effet ça a infiltré le monde et qu'au nom du principe de précaution on peut se dire, d'une façon qui n'est pas absurde, qu'il faut mieux pas toucher à ça – ça je l'ai dit, là j'ai été approuvé par les théologiens.

J'ai dit aussi il n'y a pas que la précaution, il y a l'innovation et quand l'innovation est déjà là et qu'elle a pour elle une dynamique sociale extrêmement fondée en logique et en droit, est-ce qu'on ne pourrait pas penser qu'il faut l'accompagner, est-ce qu'il faut repousser la demande, la demande qu'un signifiant, y compris les signifiants de la tradition, viennent baptiser la jouissance de chacun ?

Au fond, c'est une demande de transcendance. Et d'ailleurs il y a un philosophe religieux à qui Lacan s'était pris jadis, en 1966, ça se trouve dans le Séminaire de l'époque - qui a dit une phrase que j'ai retrouvée et que j'ai pu servir, une phrase quand même qui faisait tiquer le théologien : Aucun homme n'est fils d'un homme ni non plus d'une femme, il est fils de Dieu.

Et au fond j'ai proposé ça comme une sortie pour l'église (*rires*).

Alors, la métaphore paternelle telle que Lacan la présente classiquement, prend son départ d'un terme opaque : le désir de la mère. Le désir de la mère conçu d'abord comme un signifiant dont la signification n'est pas reconnue, dont la signification est inconnue. Et l'opération de la métaphore paternelle parvient à symboliser ce terme en produisant la signification phallique. La Métaphore paternelle en donne la raison. Et en effet ça peut être pris comme un exemple de symbolisation intégrale.

Alors le Séminaire de *L'angoisse* on peut dire, se développe hors de la métaphore paternelle, et prend aussi son départ d'un terme premier qui est opaque mais qui n'est pas le désir de la mère, qui est la jouissance, terme opaque et mythique.

Et là, au fond le point de départ que propose Lacan quand il parle d'un reste irréductible c'est qu'aucune métaphore ne s'avère capable de la symboliser intégralement. Et à cet égard petit *a* désigne l'échec de la métaphore.

Alors pour le dire en terme freudo-lacanien, le libidinal, ce qui est libidinal, ce qui relève de la libido, résiste par structure à la symbolisation intégrale et c'est ce que désigne petit *a*.

Et du coup le phallus comme emblème de la puissance, et de la puissance symbolique n'est - en tout cas c'est la thèse qui est développée dans ce Séminaire - n'est que narcissique.

Dans le Séminaire de *L'angoisse* il y a, je l'ai dit, un ravalement du désir comme désir de puissance, il est au contraire argumenté que c'est l'insistance de ne pas pouvoir, le «ne pas pouvoir» déterminé par la détumescence de l'organe, c'est le « ne

pas pouvoir » qui se sublime dans la catégorie de la puissance.

Disons que la puissance, c'est ce qui me semble être argumenté dans ce livre, la puissance n'appartient pas au champ libidinal, mais au champ narcissique et elle délivre un idéal qui est précisément l'idéal du moi, comme idéal de toute-puissance, à l'horizon de quoi c'est Dieu lui-même.

Et il y a une thèse du Séminaire de *L'angoisse* qui n'est pas pour la télévision, mais une thèse qui est que l'idée de Dieu s'enracine dans la sexualité du mâle. Elle s'enracine dans l'impuissance à jouir.

Alors, ça, vous allez le retrouver dans le texte, j'en suis sûr, c'est plutôt un hapax, me semble-t-il, chez Lacan, tandis que la critique de la puissance comme une illusion, ça c'est une constante.

Dans *l'Envers de la psychanalyse* que j'évoquais tout à l'heure vous avez un ravalement de la figure du père, à partir de l'hystérie, et où Lacan formule en clair que dans cette structure le père figure comme châtré. C'est la même inspiration que ce que j'évoque et c'est son impuissance qui est revêtue des emblèmes de la puissance.

Et de la même façon vous avez une constante de l'enseignement de Lacan, dans la même veine, qui est la critique, le ravalement de la position du maître.

Et donc, d'emblée, dès les débuts de son enseignement, et la psychanalyse apparaissant comme une autre voie, qui passe par un renoncement aux illusions de la puissance.

Alors comment l'entendre, entendons-le au niveau de la voix, l'interprétation plutôt que le commandement.

Alors, vous verrez que à l'extrême fin du Séminaire de *L'angoisse*, tous derniers aperçus ; quand Lacan annonce le Séminaire des Noms-du-Père, il dessine une nouvelle figure du père, comme celui qui sait que l'objet *a* est irréductible au symbole.

Un père, au fond - c'est quelques indications - un père qui ne serait pas dupe de la métaphore paternelle, c'est-à-dire qui ne croirait pas qu'elle puisse accomplir une symbolisation intégrale et qui saurait au contraire rapporter le désir à l'objet petit *a* comme à sa cause.

Eh bien, là nous n'avons pas les développements ultérieurs que Lacan aurait pu donner, mais peut-être qu'il nous apparaît déjà avec ce que je viens de mentionner, que il dessine un père qui ne serait autre que l'analyste.

C'est cette figure qui vient alors dans le Séminaire lui-même, et c'est l'objet petit *a* jouant sa partie tout seul entre le sujet et l'Autre qui est là au centre de l'attention.

Bon, je vais interrompre ici parce que sans ça il faudrait que je rentre dans des développements plus complexes et je me suis aperçu la dernière fois que quand je me précipite je ne suis pas toujours suivi.

Donc, je terminerai la semaine prochaine.

Fin du *Cours XIX* de Jacques-Alain Miller du 9 juin 2004

Orientation lacanienne III, 6.

Jacques-Alain Miller

Vingtième séance du *Cours*

(mercredi 16 juin 2004)

XX

Voici donc la dernière de nos rencontres de cette année, à l'occasion de laquelle j'aurais voulu laisser entre les mains avec le Séminaire de *L'angoisse* un fil conducteur pour la lecture, la critique, un fil d'Ariane, qui puisse permettre de vous orienter dans ce labyrinthe des tores et d'en faire ce que j'appelais une route romaine.

Je pourrais d'abord vous laisser ce mémento pour déjouer le prestige et les leurres qui sont multipliés par Lacan, qui dans ce Séminaire ne dit pas tout ce qu'il sait. Et dont nous avons la trace dans les *Écrits* qui sont contemporains, en particulier la fin de son écrit « Subversion du sujet ».

Ce mémento, ce serait tout simplement ce que je pense avoir le temps cette fois-ci d'expliciter, que la fonction l'emporte sur la substance. La fonction de l'objet petit *a* l'emporte sur ce qui est présenté de sa substance, de sa nature, de son identité.

Mais, pour vous fournir un fil d'Ariane il m'est venu de forger un petit instrument qui m'a été inspiré par le schématisme que Lacan emploie dans son « Instance de la lettre », si vous voulez bien vous y reporter page 515 des *Écrits*, schématisme qui a pour fin d'opposer métaphore et métonymie.

Lacan détourne, ou modifie, les symboles de l'addition et de la soustraction.

(+) (-)

Le plus et le moins qui sont à cette occasion enveloppés dans des parenthèses, qui indiquent précisément que, enfin il faut les prendre comme il faut, avec la valeur spéciale qui est là explicitée.

C'est là une méthode proprement lacanienne que de prélever des opérations d'ordre mathématique et de les modifier pour les mettre en fonction dans le discours analytique.

Ce n'est pas d'une autre façon que dans le Séminaire qui suit le Séminaire de *L'angoisse*, celui des *Quatre concepts fondamentaux*, Lacan emprunte à la théorie des ensembles l'opération de la réunion et celle de l'intersection pour les modifier de telle sorte que leurs opérateurs transformés puissent inscrire aliénation et séparation.

Eh bien, j'emprunte ce plus entre parenthèses et ce moins entre parenthèses pour m'orienter dans le Séminaire de *L'angoisse*. Et je donne comme valeur à ce plus spécial celle du franchissement d'une limite, une limite qui fait barrière pour autant qu'elle présente, qu'elle offre une résistance.

$$\frac{\mathbf{S}}{\mathbf{s}}$$

C'est cette valeur qu'a la barre qui dans « L'instance de la lettre » sépare le signifiant du signifié dans la mesure où le signifiant est quelque chose de matériel, au moins de matérialisable, ne serait-ce qu'au titre d'être sensible, sous la forme de la trace écrite, sous la forme de la sonorité qui s'enregistre, tandis que le signifié est au contraire immatériel, insaisissable, sauf à faire intrusion à l'étage supérieur.

Le moins est là pour indiquer que l'élément qui figure dans la partie inférieure y demeure. Et c'est à l'aide de ce symbole que Lacan écrit la formule de la métaphore et celle de la métonymie.

S (+) s

S (-) s

Premièrement, le plus indique le franchissement de la barre qui sépare le signifiant et le signifié et donc veut symboliser l'effet d'avènement, l'effet d'émergence de la signification telle qu'il se cristallise dans une métaphore.

Le symbole, la formule de la métonymie, veut indiquer que l'effet ne se produit pas, que la signification est élidée, que la barre est maintenue et que le signifié glisse, reste insaisissable, exactement supposé, posé par en dessous.

Eh bien, je me suis dit que pour cette dernière fois j'allais me servir de quelque chose d'aussi simple, pour avoir éprouvé que, précisément les effets d'avènement de la signification, ça me permettaient à moi-même la lecture et l'étude du Séminaire de *L'angoisse*.

Et donc j'utiliserai ce plus entre parenthèses comme le symbole d'une addition qui est aussi un franchissement, et le symbole de ce moins entre parenthèses pour indiquer un non-franchissement, une supposition qui est dans le Séminaire de *L'angoisse* aussi une soustraction.

Je vais commencer par vous introduire ma petite matrice que j'imagine comme une petite lampe pour vous guider dans les ténèbres de ce Séminaire, qui ne manque pas d'éclairs, et il y a aussi quelques obscurités, je vais vous introduire ma petite matrice que, ensuite, je mettrai en fonction dans l'imaginaire, dans le symbolique et dans le réel, je vais vous l'introduire en partant de ce que j'oserais dire être un mot qui manque dans ce livre. Et qui, s'il y figurait, le rendrait sans doute plus lisible.

Il y a dans ce Séminaire, je sens ça, pour l'avoir beaucoup fréquenté, une réticence de Lacan. Je disais tout à l'heure : il ne dit pas tout. Il y a une émergence de signification qui est là comme retenue, une métaphore qui ne s'accomplit pas complètement et au contraire une métonymie qui tient en haleine. On peut rêver là-dessus. C'est un Séminaire qui, quand il a été fait, n'était pas promis à un auditoire d'aussi bonne volonté que celui-ci. Lacan l'a prononcé à un moment où allait s'accomplir une séparation, précisément, une scission du groupe analytique qui serait consommé peu après la conclusion de son Séminaire.

Différentes traces indiquent qu'il savait fort bien avoir affaire à ce qu'il n'appelle pas et que je ne placerai qu'entre parenthèses, des traîtres en puissance et donc je me dis : il les tient en haleine et il ne leur dit pas tout.

Je me sens d'autant plus fondé à dire qu'il y a un mot qui manque dans ce livre, que ce mot néanmoins est dit dans ce livre, mais précisément il est dit à côté.

C'est un mot – ah ! Je ne le dis pas encore, je m'aperçois que je vous fais attendre - c'est un mot qui est resté en blanc dans ce que moi-même je vous ai articulé à propos de l'apparition de l'objet anxiogène dans le champ visuel.

Et donc j'ai laissé de côté, au fond, la cause de l'apparition. Et c'est pourtant cette cause si on la nomme, ce qui permet de rejoindre ce qui concerne le second mouvement du Séminaire, à savoir la séparation de l'objet.

Alors, je reviens ici tranquillement sur ce que j'avais un peu précipité l'avant-dernière fois de la construction du schéma optique que Lacan utilise comme ce qu'il est, à savoir un développement et une modification du stade du miroir. Et comme je n'ai pas le temps, me semble-t-il, de déployer ça dans tous ses détails, je vous indique les pages du Séminaire de *L'angoisse*, qui, de ce premier mouvement font poids, font le plus poids, ce sont les pages 50 à 53.

Alors, le stade du miroir, comme matrice de la formation du moi, je vous rappelle qu'il obéit à un principe de symétrie. De telle sorte que, au plus simple, quand Lacan précisément ne l'expose que pour introduire la fonction symbolique, ce principe de symétrie est

symbolisé, peut se suffire d'être symbolisé par le rapport *a*-*a* prime.

$$(a - a')$$

C'est ainsi qu'il figure par exemple dans l'écrit « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ».

Et sous cette forme évidemment symétrique et réciproque, il indique les commutations, la transfusion et les commutations de la libido narcissique à l'objet et vice versa.

C'est une lampe pour lire Freud.

La libido circule du narcissisme du moi à l'objet, elle est distribuée à l'objet ou elle lui est retirée ; il y a des transvasements et dans la construction de Lacan ces transvasements de la libido, le circuit de la libido s'accomplit sur le plan imaginaire. Et de telle sorte qu'il m'est souvent arrivé de le souligner, la jouissance, dans le premier enseignement de Lacan, a un statut imaginaire.

C'est jouissance du corps et de l'objet, comme imaginaire.

Alors le schéma optique, de Lacan, celui qu'il a présenté dans son Séminaire I et qu'il a attendu plusieurs années avant de le publier dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », au fond il obéit aussi bien à ce principe de symétrie, sous la forme i-a, i prime-a.

$$i\,(a) \quad \| \quad i'\,(a)$$

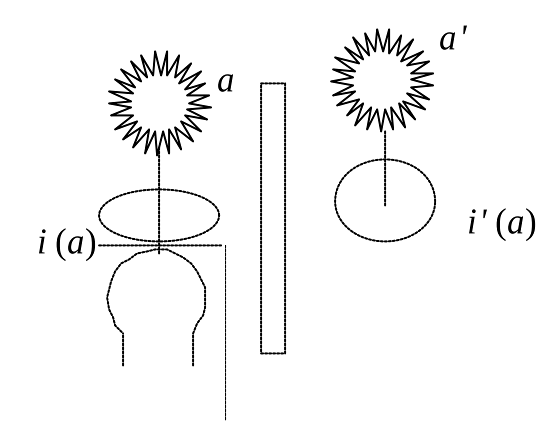
De part et d'autre d'un miroir qui est dessiné et ce qui est écrit ici à droite figure l'image qui se dessine sur le miroir.

Et, à cet égard, à cette différence d'écriture près, que je ne vais pas justifier, c'est homologue ; c'est même, ça décalque le a-a prime antérieur, ça indique la similitude de ces deux éléments.

Alors le schéma, en fait le premier élément différentiel qu'introduit le schéma optique que vous retrouvez dans le Séminaire de *L'angoisse*, se place ailleurs, c'est une scission qui s'opère du côté gauche, une scission qui s'opère entre petit *a* et i de a.

$$\begin{gathered} a \\ i\,(a) \end{gathered}$$

Donnons à ces symboles une valeur, qui s'opère entre l'objet partiel et l'image de la forme du corps propre. Mais elle s'opère - comme le savent ceux qui ont travaillé cet écrit - d'une façon spéciale puisque c'est par l'intermédiaire d'un autre miroir qui opère sur deux éléments matériels. L'objet partiel représenté sous la forme d'un bouquet apparent et cache dans une boîte un vase que ce miroir convexe permet de faire surgir à titre d'image, comme enserrant ce bouquet.



Et, sur le miroir, l'autre miroir lui plan, on voit en effet s'inscrire une image complétée du vase et des fleurs flanquées, alors c'est ça qui est qualifié de i de a, ceci de petit *a* et ici i prime a, petit a prime.

Donc, la différence essentielle avec le stade du miroir pur et simple, c'est la mise en valeur de deux éléments, le petit *a* de l'objet partiel et ce vase caché, souvent oublié, mais qui est là pour figurer la réalité du corps, la réalité invisible du corps, sous les espèces d'un vase qui contient, et d'un vase avec son orifice qui est là comme l'emblème des orifices des zones érogènes, et à laquelle cette réalité du

corps le sujet a peu accès, avec laquelle il n'a, dit Lacan dans les *Écrits* page 676 « qu'une obscure intimité ».

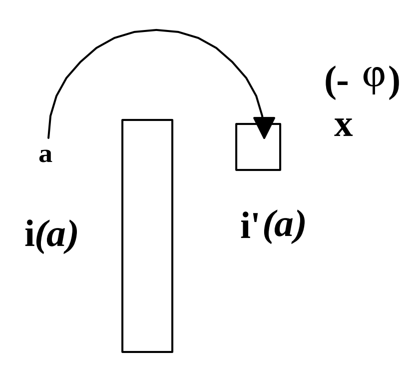
Et je dirais tout de suite en court-circuit que c'est précisément de ce corps-là, ce corps avec lequel le sujet n'a qu'une obscure intimité, que tente de mettre à jour ce qui est déployé dans la quatrième partie du Séminaire de *L'angoisse*.

Et puis vous avez le vase apparent, celui qui est qualifié de i de a, et qui est le corps imaginaire entourant la réalité de l'objet partiel.

Et vous avez dans le Séminaire des considérations sur ce qui a lieu quand cette opération d'unification imaginaire ne se produit pas, en particulier c'est là que Lacan essaye de dessiner la position du schizophrène.

Je ne fais là qu'un bref parcours pour indiquer, pour vous souligner la modification essentielle que le Séminaire de *L'angoisse* introduit dans ce schéma optique qui est par Lacan utilisé pour mettre en place les fonctions du moi idéal, de l'idéal du moi, etc.

Rien de tel dans le Séminaire de *L'angoisse*. Le Séminaire de *L'angoisse* introduit une modification bien précise à ce schéma. Pour la souligner je vais la simplifier ; alors qu'à gauche on trouve en effet petit *a,* i de a, à droite on ne trouve que i prime de a, et à la place de a un blanc, qui est, selon le moment marqué du sigle moins phi et puis simplement du sigle de X.



C'est-à-dire que le Séminaire de *L'angoisse* commence par désymétriser le stade du miroir et précisément pour mettre d'abord en valeur ce qui est construit par la suite de façon topologique, que le petit *a* à proprement parlé n'est pas spéculaire, qu'il n'apparaît pas au miroir, qu'il ne se retrouve pas à droite.

Ce qui justifie cette étonnante dissymétrie, qui est une sensationnelle correction du stade du miroir classique, est expliqué dans tous ses détails que je ne vais pas reprendre dans le Séminaire du *Transfert* aux pages 444, 447. Lacan s'appuie, je l'ai indiqué très rapidement, sur un passage de Karl Abraham, l'inventeur de la fonction de l'objet partiel, et il utilise en particulier le rêve d'une patiente hystérique qui voit l'image du père censurée au niveau phallique par l'absence des poils pubien.

Lacan donne à ceci le sens suivant : que tout ce qui est l'investissement libidinal narcissique du sujet n'est pas transvasé, transféré à l'objet, qu'il y a une part qui reste du côté du sujet, qui n'entre pas dans l'imaginaire.

Alors ça comporte que tout ce qui peut attirer le désir du sujet, dans la prestance de l'objet, à droite, dépend de ce qui reste du côté gauche et qui n'est pas représenté.

Autrement dit ça dément les commutations de la libido.

Il y a un élément qui reste étranger à la dialectique libidinale ou de ses transfusions réciproques du sujet à l'objet, où on se pose la question de savoir à quel objet la libido est distribuée, sur quel autre objet elle se déplace, si elle reflue du côté du sujet, il y a là et le mot figure déjà dans Lacan dans le Séminaire du *Transfert*, il y a là un reste libidinal, qui est désigné d'un mot, c'est le mot dont il s'agit.

Ça, précisément, et qui figure dans le Séminaire du *Transfert* page 454, c'est un mot freudien, le *Triebregung*.

Triebregung

Ce *Triebregung*, disons fondamental, dont Lacan dit, une fois, dans cette page, «ce qui constitue le *Triebregung* en fonction dans le désir a

son siège dans le reste ». Et le Séminaire de *L'angoisse* nous permet de saisir de quoi il s'agit dans cet en-fonction dans le désir, c'est à titre de cause.

Et je dirais que c'est ce mot freudien qui est à ajouter dans les pages 50, 53 du Séminaire de *L'angoisse*.

Alors dans le Séminaire du *Transfert* le *Triebregung* apparaît comme le privilège du phallus, dans le Séminaire de *L'angoisse* ce privilège est étendu à l'objet petit *a*, on peut dire qu'on a là, qu'on passe d'une théorie restreinte à une théorie généralisée.

Donc, à gauche nous avons la réalité, supposée réalité de l'organisme, mais à droite sa représentation imaginaire qui est aussi champ de l'objectivité et à ce titre champ de l'Autre.

Alors j'ai dit que ce mot figure dans le Séminaire de *L'angoisse*, il figure d'ailleurs dès le chapitre I, mais seulement comme une incidente à propos de sa traduction. Comment il faut le traduire, page 22 du Séminaire de *L'angoisse*.

Au moment où Lacan construisant sa première grille signifiante accentue l'émoi, le mot d'émoi, et il dit à cet égard « La traduction qui a été admise de *Triebregung* par émoi pulsionnel est tout à fait impropre. Émoi veut dire chute de puissance, tandis que *Regung* est stimulation, appel au désordre, voire à l'émeute. » Et c'est tout, il ne le fait figurer que là sur le côté.

Et, je dis que si ce mot figurait, s'il avait fait figurer ce mot à sa place, c'est-à-dire si on s'était aperçu que ce qui constitue le *Triebregung* en fonction dans le désir a son siège dans l'objet petit *a*, qui est précisément, qui n'est pas dit, eh bien ça rendrait beaucoup plus lisible l'ensemble du Séminaire de *L'angoisse*.

Et, j'ajouterai même que le mot de *Trieb*, la pulsion, n'intervient que d'une façon intermittente et discrète dans le Séminaire de *L'angoisse*, alors que c'est évidemment une fonction dont la mise en jeu simplifierait beaucoup de ce que Lacan y présente et visiblement il réserve l'élaboration de la pulsion pour le Séminaire suivant, pour le Séminaire des *Quatre concepts fondamentaux*, je veux dire de l'autre côté de la scission accomplie.

Alors, cette mise en place désymétrisée elle nous permet de donner sur les traces de Lacan une théorie de l'étrange dans l'imaginaire.

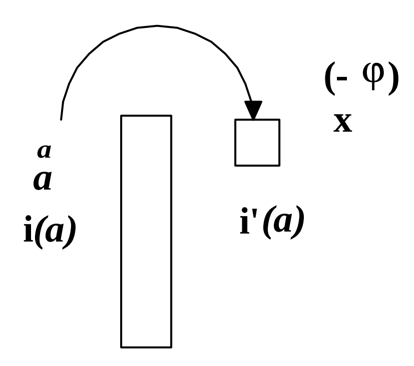
Quand l'étrange comme anxiogène surgit-il ?

J'aime bien la formule qui vient à Lacan page 74 du Séminaire de *L'angoisse*, parce que c'est une formulation interrogative qui montre, au fond, les portants de sa construction. « N'est-ce pas, dit il, ce reste – petit *a* - qui vient par quelque détour se manifester à la place prévue pour le manque. »

Et c'est donc ici l'hypothèse que c'est à l'irruption de l'objet qui cristallise ou qui condense le *Triebregung*, la stimulation pulsionnelle, qu'est dû le paradoxe de l'apparition d'un objet étrange, précisément parce que non conforme aux lois du champ visuel. Et j'ai expliqué déjà qu'il est non conforme dans la construction de Lacan parce qu'il est non orientable, qu'il a la même structure qu'une bande de Mœbius.

Sa présence en elle-même introduit un défaut de repère qui est foncteur d'angoisse.

Cette thèse, enfin, qui est fondamentale dans le Séminaire figure aussi sous une forme assertive page 53 : « L'angoisse surgit quand un mécanisme - ça c'est la même chose que le « par quelques détours » - l'angoisse surgit quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place (moins phi), qui correspond au côté droit, à la place qu'occupe côté gauche, le petit *a*. »



Et c'est, au fond, par cette fonction du reste, libidinal, coupé de l'imaginaire que Lacan rend raison de l'*Umheimlich*.

Et disons voilà quel est le principe de l'objet étrange dans l'imaginaire. C'est l'apparition de petit *a* en x, corrélative de perturbations perceptives.

Et j'indique en court-circuit que c'est ce qui fait aussi bien apercevoir pourquoi Lacan peut dire que l'angoisse est encadrée, l'objet anxiogène n'apparaît par n'importe où, il apparaît à la place où l'objet petit *a* est normalement soustrait, à la place d'où il est normalement extrait pour permettre la normalité du champ visuel.

Et cette apparition est anxiogène dans la mesure où elle se manifeste en infraction aux lois de la perception.

Ça suppose en effet qu'il y a là un élément qui structuralement ne répond pas à ce qu'exige l'imaginaire et pourtant qui force l'entrée du champ imaginaire.

D'où la théorie qu'il y a angoisse quand un quantum supplémentaire de libido, un quantum supplémentaire de *Triebregung* apparaît dans le champ imaginaire et il y apparaît comme un objet étrange.

Alors, on saisit pourquoi Lacan prend le détour de l'imaginaire pour introduire l'angoisse, parce que via l'imaginaire le *Triebregung* freudien devient sous vos yeux un objet étrange, devient un objet.

Et c'est précisément ce qui permet à Lacan de formuler que l'angoisse n'est pas sans objet et le *pas sans*, cette formule contournée *pas sans*, indique que l'objet dont il s'agit n'est pas un objet normal, n'est pas un objet qui appartient au monde des objets communs, qu'il ne leur est pas homologue, qu'il est un objet d'un autre type.

Alors, ça va, disons que sa manifestation la plus perturbante, la plus anxiogène, est donnée dans ce que j'aurais aimé développer, elle est donnée dans l'expérience que rapporte, l'expérience personnelle, autobiographique, que rapporte Maupassant dans sa nouvelle du « Horla », où la dépersonnalisation va jusqu'à ce que le personnage s'apparaisse lui-même vu de dos, c'est le point extrême où disons se manifeste la perturbation du petit *a* comme inorientable où l'avers se trouve en continuité avec l'envers et où le sujet se trouve confronté en quelque sorte à lui-même, sous la forme d'un gant retourné, image qui revient à plusieurs reprises dans ce Séminaire et dans l'enseignement de Lacan.

Sous une forme plus discrète c'est éventuellement l'émergence dans le champ visuel de la dimension du regard en tant qu'elle apporte un sentiment d'étrangeté qui serait porte ouverte à l'angoisse, mais on voit aussi par quelque autre mécanisme cette intrusion du petit *a* avoir une valeur érogène et non pas anxiogène et œ sont les exemples bien connus que Lacan donne de la mouche de la coquette, la mouche noire de la coquette, du grain de beauté adorable qui, enfin, font taches mais du même coup érotisent l'image de l'Autre en présentifiant une valeur cette fois positive de l'objet petit *a*.

D'où l'opposition qui structure ce Séminaire, entre deux types d'objets, les objets de type spéculaire, qui sont des objets communs à l'un et à l'autre, qui ne sont pas forcément pacifiques, qui sont des objets de concurrence mais aussi bien d'échange, mais qui sont, au fond, reconnaissables et normaux, qui sont à la fois spéculaires et symbolisables et des objets d'un autre type comme antérieurs à cette communauté imaginaire, qui ne sont pas régulés et qui sont, si je puis dire, chargés de *Triebregung*, qui ont une charge pulsionnelle.

Pour le dire en court-circuit c'est ce qui deviendra bien plus tard dans l'enseignement de Lacan le plus-de-jouir.

Et, il est certain que si Lacan avait mis en fonction le terme freudien de *Triebregung* dans le Séminaire de *L'angoisse* on aurait été et lui-même sur la piste de ce plus-de-jouir.

De telle sorte que nous avons ici des objets imaginaires et des objets non-i. Des objets qui ont la structure de « i de *a* », et des objets structurellement non orientable.

$$\frac{i\,(a)}{a}$$

De telle sorte que le miroir de ce schéma optique fonctionne, si je puis dire, comme un voile, qui empêche le sujet comme l'Autre de voir l'objet petit *a*, dans les conditions normales l'empêche de voir l'objet petit *a*.

Eh bien faisons simplement pivoter ce miroir, il se présente comme une barrière, une barrière qui sépare l'objet petit *a* de l'objet normal.

$$\frac{\mathbf{i(a)}}{\mathbf{a}} \begin{cases} \mathbf{i\,(-)\,a} \\ \mathbf{i\,(+)\,a} \end{cases}$$

Et dès lors, il y a, si l'on peut dire, deux états possibles, selon que cette barrière est maintenue, et j'écrirai ça petit i avec moins entre parenthèses petit *a*, l'objet petit *a* reste à sa place, pas de désordre, pas d'émeute, ou bien il y a franchissement et alors, en effet, c'est la perturbation, c'est le désordre, c'est l'émeute.

Alors, voilà une première application dans l'imaginaire de la matrice que je vous annonçais.

Et elle permet déjà par exemple de saisir pourquoi Lacan amène à un moment de façon symétrique le masochisme et le sadisme.

Au fond, et pourquoi, enfin, il prend soin de nous présenter une différence à propos de Lévi-Strauss entre la scène et le monde.

$$\frac{\textbf{scène}}{\textbf{monde}} \qquad \frac{i\,(a)}{a}$$

La scène vous l'avez ici, c'est ce qui est au-dessus de la barre ou dans ce schéma ce qui figure à droite. C'est ce qui se montre, ce qui apparaît. Le monde c'est ce qui dans le schéma optique figure comme la réalité de l'organisme, c'est caché.

Et il y a donc une dialectique entre le montré et le caché, que Lacan utilise à propos du masochisme et du sadisme.

Ce qu'il faut retenir ici, enfin on peut le retenir comme des traits clinique concernant ces deux positions, mais il me semble, dans la mesure même où Lacan ne l'a pas vraiment repris comme ça ailleurs, qu'il s'agit surtout d'utiliser cette matrice.

C'est ainsi que quand Lacan dans le Séminaire de *L'angoisse* amène le masochisme et le sadisme, c'est dans un jeu qu'il appelle d'occultation, où ce qui est montré est là pour dissimuler l'autre dimension.

Ainsi le masochisme, qui parade comme déchet, enfin, qui est loin de la ramener, se présente comme soumis à tout ce qui peut lui venir de l'Autre comme maltraitance, on se dit voilà c'est l'objet petit *a*, pas du tout, il s'agit d'une monstration, c'est-à-dire c'est bien une figuration de i de a, c'est sur la scène, c'est sur la scène que le masochiste fait semblant pour le coup de l'objet petit *a*, qu'il s'exhibe comme déchet et qu'il affiche qu'il s'évertue à assurer la jouissance de l'Autre.

Et Lacan implique que sous la barre, tout au contraire, il essaye de produire l'angoisse de l'Autre. Tandis que, inversement, le sadique sur la scène se montre, se tuant à assurer, à produire l'angoisse de l'Autre, alors qu'en fait il vise sous la barre à obtenir la jouissance de l'Autre et même à trouver dans l'Autre le petit *a*, trouver dans

l'Autre le plus intime de sa jouissance, qui est comme Lacan se force à le prononcer sur les pas du marquis de Sade : « J'ai eu la peau du con ».

Voilà ce qui est une application de la matrice que je vous indique et le mot de matrice il faut dire ne paraît pas si mal trouvé ici.

Alors, si j'ai suffisamment introduit cette construction, vous saisissez que ce que Lacan développe de l'opposition de l'acting-out et du passage à l'acte comme de l'opposition de deuil et mélancolie à partir de Freud, répond strictement à cette disposition.

Le concept de scène, alors qui est une scène imaginaire mais qui est aussi bien la scène de l'Autre puisque par rapport au réel l'imaginaire et le symbolique sont du même côté, le concept de scène est ici essentiel.

L'acting-out, c'est le surgissement de l'objet sur la scène, de l'objet petit *a* sur la scène, avec ses effets de perturbation et de désordre, insituables, c'est le sujet, enfin, disons, là, il faut impliquer une dynamique subjective qui fait que le sujet apporte cet objet petit *a* sur la scène, alors que dans le passage à l'acte c'est le sujet rejoignant sous la barre, rejoignant hors scène l'objet petit *a*.

scène / **monde**

$$\frac{i(a)}{a} \begin{cases} i(-)\,a \\ i(+)\,a \end{cases}$$

À cet égard, le passage à l'acte ne trompe pas, le passage à l'acte c'est une sortie de scène qui ne laisse plus de place à l'interprétation, qui ne laisse plus de place au jeu du signifiant.

Et c'est pourquoi il m'est arrivé même d'opposer, de disjoindre la fonction de l'acte et celle de l'inconscient. Et c'est pourquoi il y a dans le passage à l'acte un «ne rien vouloir savoir de plus » ; on sort de la tromperie de la scène pour la certitude qu'on rejoint dans une identification en court-circuit à l'objet petit *a* et même une identification que Lacan appelle une identification absolue à l'objet petit *a* comme hors scène.

+ *a*	**- *a***
acting	**passage à l'acte**

Dans le passage à l'acte, il y a rejet de la scène, et rejet de tout appel à l'Autre alors que l'acting-out qui est une montée sur scène est un appel à l'Autre, petit *a* monte sur la scène et le sujet le montre, mais si je puis dire comme petit *a* n'est pas spécularisable en tant que tel le sujet le montre dans l'acting-out toujours à côté, de biais. Et on peut dire, pour rejoindre un thème qui court dans le Séminaire de *L'angoisse*, là, le sujet est nécessité de mentir.

Quand l'objet vient sur la scène dans l'acting-out comme lorsqu'il vient sur la scène dans le masochisme, c'est toujours une fallace, le sujet montre la livre de chair, il montre les cervelles fraîches, mais ça n'est jamais qu'une grimace, pour reprendre une expression de Lacan dans *Télévision*, une grimace dont s'esbine le réel.

Une fois que c'est monté sur la scène c'est pris dans les tromperies de la monstration, les tromperies du signifiant, les tromperies de la vérité, et en fait le réel reste ailleurs.

Au fond, la seule interprétation de l'acting-out, c'est ce que vous dites est vrai mais ne touche pas à la question, ne touche pas à ce dont il s'agit.

Et, ici, on touche à la proposition, qu'on peut énoncer dans sa valeur générale : le réel quand on veut le faire passer au signifiant on ne rencontre jamais que le mensonge, on ne peut le faire qu'à travers le mensonge, qu'à travers une mise en scène, ou si je puis dire une mise en mensonge qui traduit ce que Lacan développera dans toute la suite de son enseignement, à savoir la disjonction du vrai et du réel.

$$\frac{\text{vrai}}{\text{réel}} \qquad \frac{\text{désir}}{\text{jouissance}}$$

Et cette barre que j'ai mis là en fonction, elle se répercute dans la disjonction du vrai et du réel et dans la disjonction, je dirais, corrélative du désir et de la jouissance.

La suite de l'enseignement de Lacan explorera précisément ce qui répugne à Freud, comme l'indique le Séminaire de *L'angoisse*, que le désir ment, que le réel ne peut que mentir au partenaire, qu'on ne peut dire vrai du réel, et que, on peut dire vrai du réel, la passe étant la tentative de le cerner au plus près.

Alors, d'où ce qui émerge déjà dans ce Séminaire comme je l'ai dit, la critique du désir de Freud comme désir de vérité (page 152) : Freud refuse de voir dans la vérité, qui est sa passion, la structure de fiction comme étant à son origine.

Et on peut dire, que trouve à se différencier la passion freudienne pour la vérité, qui le conduit à accréditer malgré lui la mythologie, et de l'autre côté l'orientation lacanienne vers le réel qu'il ne faut pas confondre avec l'exactitude, comme Lacan le fait ailleurs.

Le Freud que nous présente Lacan n'admet pas la vérité inséparable du mensonge, c'est pour ça qu'il tourmente son épouse, comme il l'indique, qu'il tourmente sa fiancée, qu'il ne lui a pas tout dit, et c'est aussi pourquoi la féminité lui reste opaque, précisément parce qu'elle est moins embarrassée de la vérité et parce qu'elle entretient un rapport plus direct avec la jouissance.

Si je veux vous démontrer mon schéma je suis obligé d'accélérer et marquer que vous trouvez aussi à placer sur cette matrice l'opposition qui figure à la fin du Séminaire entre deuil et mélancolie.

+ *a*	**- *a***
acting	**passage à l'acte**
deuil	**mélancolie**

Le deuil, question qui tourmente Lacan déjà à la fin du Séminaire du *Transfert*, le deuil a rapport essentiellement avec i de a, avec l'image, il a rapport avec l'objet d'amour dans sa structure narcissique et le travail du deuil, c'est l'énumération des détails imaginaires pour les faire passer au symbolique mais c'est un travail qui s'effectue essentiellement au niveau scopique en laissant petit *a* sous la barre.

Même si on peut dire que se trouve là cerné par l'imaginaire l'objet petit *a*, le deuil répond à la perte de l'objet petit *a* par un carnaval imaginaire et narcissique ; tandis que Lacan s'évertue à montrer la mélancolie comme ayant rapport à petit *a*, dans l'acte mélancolique, dans le passage à l'acte mélancolique le sujet franchit la barrière qui le sépare de petit *a* alors que dans le deuil la barrière est maintenue. D'où le sujet mélancolique passe au travers de sa propre image pour atteindre l'objet petit *a*, Lacan dit qu'il le transcende, c'est-à-dire qu'il est derrière.

Je passe sur la définition si essentielle qui est rapidement donnée de la manie comme non fonction de petit *a*, suppression du lest de l'objet petit *a* et qui montre en quoi petit *a* est le secret du point de capiton.

J'ai ici rapidement essayé de vous montrer l'objet étrange dans l'imaginaire en allant jusqu'à la scène. Prenons l'objet étrange dans le symbolique.

Et comme il faut que j'abrège, je dirais que dans le symbolique, le même schématisme est opératoire, ou nous avons grand A moins petit *a* sous la barre, ou nous avons grand A plus petit *a* – plus avec la parenthèse - plus petit *a*.

A (-) *a* | **A (+) *a***

Voilà les deux positions qui se laissent repérer dans le Séminaire de l'objet étrange ; je vais donner leur nom. Lorsque l'objet petit *a* n'apparaît pas, dans le symbolique, on a ce que nous connaissons à savoir les circuits de la détermination symbolique, des circuits qui se laissent formuler comme des lois, des lois de la détermination symbolique, c'est même par-là que le volume des *Écrits* s'entame.

Nous avons un Autre qui se présente, enfin, par un agencement nécessaire de formules logiques et qui délivre des lois. Au point que le sujet apparaît essentiellement déterminé par ces lois, et j'écrirais ça sous la forme grand A avec une flèche S barré, qui exprime la dominance du signifiant sur le sujet et qui fait émerger un sujet sans aucun rapport avec le réel.

$$\frac{\text{lois}}{A \longrightarrow \not{S}}$$

Ce qui a enthousiasmé dans l'émergence du discours de Lacan en plein structuralisme, c'était précisément cette entrée d'un sujet qui apparaît conditionné et commandé purement par l'ordonnance signifiante sans aucun rapport avec le réel. Mais ce qui se révèle dans le Séminaire de *L'angoisse,* c'est une fonction distincte, celle de la cause, à opposer à la loi, et qui lorsqu'elle émerge a un effet disruptif.

$$\frac{\text{lois}}{A \longrightarrow \not{S}} \quad \text{cause}$$

Et donc ce que vous rencontrez d'une façon évidente dans le champ visuel sous la forme de l'étrange, de ces fantômes qui hantent, de ces doubles qui vous assaillent, de ces personnes qui sont vous-même et que vous ne reconnaissez pas. Dans le symbolique, c'est cette place là qu'occupe dans le Séminaire de *L'angoisse* la fonction de la cause, comme inconceptualisable, difficilement conceptualisable, que les philosophes n'ont jamais réussi à mettre à la bonne place, que Jung s'est donné le goût, a eu l'audace d'éliminer comme une illusion. Dans Jung la cause c'est l'avenir d'une illusion.

Et donc il faut bien voir que ce qui est développé dans Séminaire de *L'angoisse* sur la cause, c'est le corrélat dans le symbolique de ce que vous avez vu surgir dans la perception sous la forme de l'objet étrange.

Cet objet étrange c'est l'objet justement méconnu dans l'analyse classique du *fort-da* reprise de Freud par Lacan.

Dans l'analyse classique au fond la bobine se réduit à n'être qu'un signifiant pris dans le mouvement d'aller et retour. Au contraire, dans le Séminaire de *L'angoisse,* la bobine comme objet apparaît comme un paradigme de ce que le sujet sépare de lui-même comme un aller et retour qui va, si je puis dire, d'acting-out en passages à l'acte, qui opère et qui montre ici un objet, que la bobine vaut comme objet et non pas seulement comme signifiant.

Cet objet étrange dans le symbolique, vous en avez un autre exemple célèbre c'est la Lettre volée elle-même, la Lettre volée insituable. D'où le changement même du sens à donner dans la cure à la répétition, du côté grand A moins petit *a*, quand la cause n'apparaît pas, la répétition est essentiellement répétition symbolique, c'est-à-dire circuit des signifiants dont on peut repérer la constance, l'intermittence, l'articulation.

C'est une autre figure de la répétition que vous trouvez après le Séminaire de *L'angoisse* dans les *Quatre concepts fondamentaux*, et la répétition apparaît au contraire au regard de l'objet comme toujours marqué d'un ratage fondamental, c'est-à-dire comme n'atténuant pas ce qui est sous la barre en tant que petit *a*, sauf rencontre.

<u>loi</u>

$A \longrightarrow \barred{S}$

<u>cause</u>

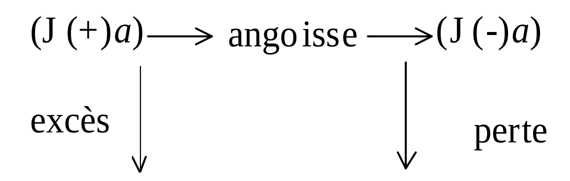
$A \longrightarrow a \longrightarrow \barred{S}$

Et donc la répétition, loin d'être seulement la répétition, au fond, monotone du symbolique, apparaît prise entre ratage et rencontre, sauf à ce que Lacan, puisse retrouver dans ses propres constructions des plus et des moins par après, ce qu'il fait valoir comme le contour causal qui, enfin, marquait déjà en attente le dessein de la cause.

Alors, du coup, le Séminaire de *L'angoisse* est conduit à devoir insérer entre l'Autre et le sujet, c'est-à-dire dans cette relation qui paraissait si fondamentale, cette relation de détermination signifiante, qui faisait la gloire de la psychanalyse, est conduit à insérer l'objet et cette insertion ne va pas toute seule, on voit les coutures dans le Séminaire où Lacan force l'entrée de cet objet petit *a* qui devient maintenant - et ça, ça n'est pas développé - qui devient le support de ce qu'il appelle un commandement, c'est-à-dire il y a commandement signifiant que nous connaissons, mais il y a un commandement libidinal du sujet qui l'emporte et c'est ce dont, sur l'exemple de l'obsessionnel, c'est ce qu'il essaye de démontrer, il essaye de montrer le désir de l'obsessionnel commandé par un objet sous les formes d'un désir de retenir qui, en fait, le voue à des répétitions indéfinies mais sur lesquelles on peut s'hypnotiser sauf à indiquer en deçà l'objet qui est là en question.

Et il faut dans le temps qui me reste, que j'arrive à vous donner une idée de l'objet étrange dans le réel. C'est évidemment son statut le plus profond en tant que lié à la jouissance et, comme j'ai peu de temps je vous inscris tout de suite la formule, que … et qui nous montre deux abords de l'angoisse.

En effet, c'est, ce qu'on donne comme la clé du Séminaire de *L'angoisse*, que Lacan démontre, que il y a angoisse quand le manque ne manque pas. C'est évidemment ce qu'implique ce que nous avons vu au niveau imaginaire se constituer comme anxiogène, l'objet petit *a* venant s'inscrire à la place du blanc.



Nous le trouvons sous la rubrique J plus a; nous pouvons inscrire tout ce qui, par exemple, dans *Inhibition, symptôme, angoisse* figure comme le plus de libido, l'exigence pulsionnelle, la stimulation pulsionnelle, marquées de l'excès engendrant angoisse.

Lacan même va jusqu'à dire que l'angoisse comporte en elle-même un élément d'infini et ce qui oblige à ce que une fonction vienne l'interrompre.

Donc ici nous avons en effet, nous pouvons inscrire à partir de l'excès, nous pouvons inscrire ce qui provoque l'angoisse. Et on retrouve en effet, dans le Séminaire de *L'angoisse* de nombreuses références dans cette rubrique.

En revanche nous avons ici le registre que j'avais indiqué de l'angoisse productrice, productrice d'un objet comme séparé et donc productrice de perte de l'objet.

Petit *a* dans l'imaginaire, quand petit *a* passe dans l'imaginaire on peut dire il est hétérogène, c'est un élément pulsionnel qui vient s'inscrire dans un espace qui n'a pas la même structure, et donc il introduit des perturbations.

Quand petit *a* s'inscrit dans le symbolique, il est aussi hétérogène et donc on le repère à ce qu'on ne trouve pas sa catégorie comme s'agissant de la cause. Mais petit *a* dans le réel, au fond, il est d'une structure conforme et donc son irruption se marque par la séparation. C'est-à-dire que le sujet incarné dans le corps doit perdre quelque chose.

Et c'est au point que Lacan quand il écrira donc ceci, dans son texte du « Trieb de Freud » et de façon

contemporaine dans son *Séminaire XI*, parlera de l'auto mutilation du sujet.

Alors, cette séparation de l'objet réel porte, je l'ai dit, sur le corps qui n'est pas le corps imaginaire mais le corps libidinal, qui va plus loin que les limites du corps imaginaire, qui implique celui de l'Autre, et sous toutes les formes, il donne lieu à ce que j'ai appelé ce charme naturaliste du Séminaire. Enfin il faudrait reprendre dans le détail concernant chacun de ces cinq formes que Lacan distingue et que pour cette raison, j'ai gardé comme titre de la dernière partie.

Mais, enfin, c'est une illusion, il n'y a aucun naturalisme de l'objet petit *a* chez Lacan. Au contraire, peut-être le plus surprenant je dirais c'est le culturalisme de cet objet. C'est précisément qu'il peut être remplacé, comme il le dit : l'objet naturel peut être remplacé par un objet mécanique et s'agissant du sein, il peut être remplacé par le biberon, et même cet objet peut être remplacé, dit-il, par tout autre objet. C'est-à-dire la démonstration du Séminaire qui à la fois accentue en effet les racines corporelles de l'objet petit *a* mais en même temps que des objets artificiels peuvent être les équivalents de ces objets naturels.

D'où la mention qui est faite déjà en 1962 des greffes d'organes, d'où la mention qui est faite du prélèvement de l'image sous la forme de la photographie propre à circuler ou de la voix qui peut être enregistrée et stockée, et on sait bien que nous sommes entrés aujourd'hui dans une économie frénétique, haletante, où les objets de substitution de ces soi-disant objets naturels sont partout.

Mais c'est éminemment culturel aussi, puisque un des exemples que Lacan peut donner de l'objet petit *a* et de sa séparation, c'est le prépuce de la circoncision, c'est-à-dire d'une pratique éminemment culturelle.

Et nous avons aussi, tout le registre qui est inscrit dans la rubrique de la séparation, tout ce qui est de l'ordre de la production de l'objet ; c'est ainsi qu'on peut trouver la copie d'examen ramassée dans la hâte, livrée dans la hâte et éventuellement au moment où l'angoisse et la jouissance se conjuguent, en fonction d'objet petit *a*, on trouve aussi bien l'œuvre, l'acte, dans cette fonction, voyez page 367, au point que Lacan récuse l'idée d'une réalisation subjective pure et simple comme n'étant qu'un mythe personnaliste que lui-même d'ailleurs, dans lequel il a donné dans « Fonction et champ de la parole et du langage ».

La réalisation subjective, si on admet qu'entre grand A et S barré s'inscrit petit *a* la réalisation subjective passe par la production d'objets qui sont, dit Lacan, de la même série que petit *a*.

Et c'est pourquoi, enfin cette réalisation passe par les œuvres, elle passe par les actes et le surmontement de langoisse qu'ils supposent, c'est-à-dire elle passe par le passage au-dessus de la barre, le franchissement de la barrière.

Et on peut dire comment est-ce que, enfin qu'il faut dénaturaliser l'objet petit *a* et le désubstantifier sinon on ne comprendrait pas comment l'analyste - dans la suite de l'enseignement de Lacan, là on n'y est pas encore – comment l'analyste lui-même peut s'inscrire dans la même série que l'objet petit *a*.

Alors, il faut que je vous passe un certain nombre de considérations pour vous fixer, me fixer sur le regard rétrospectif que Lacan lance sur sa construction du Séminaire de *L'angoisse* quand il en parle dans *L'envers de la psychanalyse*, où il indique -il improvise sur les marches du Panthéon- à ce moment-là, dit-il, en renvoyant au Séminaire de *L'angoisse*, cet objet petit *a,* je ne l'ai pas désigné du terme de plus-de-jouir, ce qui prouve qu'il y avait quelque chose à construire avant que je puisse le nommer ainsi.

Et c'est là où on voit que, d'avoir éluder le *Triebregung*, d'avoir éluder la jouissance pulsionnelle, au fond, a fait attendre le surgissement de ce qui résout un certain nombre de problèmes de ce Séminaire, à savoir l'identification, le repérage de l'objet petit *a* comme plus-de-jouir.

Ce qui compte ici, ça n'est pas la substance de l'objet, c'est précisément sa fonction.

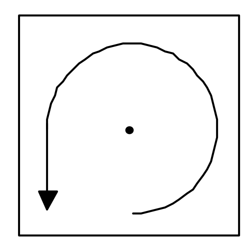
Alors là, ça n'est qu'en résumé que Lacan fait de l'angoisse l'opérateur de séparation, il suffira de lire le *Séminaire XI* pour s'apercevoir que cet opérateur c'est le principe du plaisir, c'est ce principe d'homéostase au-dessus de la barre qui rejette dessous le plus-de-jouir et au-delà que ce principe du plaisir est conditionné par le langage et que l'objet petit *a,* c'est l'effet de langage majeur, que, en quelque sorte le nom d'angoisse dans le Séminaire de *L'angoisse* recouvre l'opération mortifère du signifiant.

Alors, et c'est pourquoi Lacan, au fond, même si il s'est éloigné des vues du Séminaire de *L'angoisse* et qu'on ne trouve plus dans son enseignement par la suite cette place majeure, réaffirme néanmoins dans *L'envers de la psychanalyse* le caractère central de l'affect de l'angoisse. Le caractère d'un affect autour duquel tout s'ordonne et même affect unique, dit-il, c'est l'affect par excellence, l'affect unique en tant qu'il connote la production de l'objet petit *a* c'est-à-dire l'effet majeur du langage sur la jouissance.

C'est pourquoi il peut dire : d'affect, il n'y en a qu'un, corrélé au produit de la prise de l'être parlant dans un discours.

Alors, s'il n'y avait qu'une page à laquelle il faut se référer au regard du Séminaire de *L'angoisse*, je vous indiquerai la page 164 du *Séminaire XI*, qui est bien faite pour disjoindre la fonction de l'objet de sa substance.

C'est une page où Lacan, au fond, nous donne la structure du plus-de-jouir sous la forme de l'objet dont la pulsion fait le tour.



Et où il indique : cet objet petit *a* n'est que la présence d'un creux, d'un vide, occupable par n'importe quel objet. Et ce n'importe quel objet il vient ici de façon intermittente à marquer le Séminaire de *L'angoisse*. Et c'est pourquoi plus tard Lacan pourra faire de l'objet petit *a* simplement une consistance logique, une forme topologique, déjà dans ce Séminaire, c'est-à-dire pas une substance.

Et quel que soit le charme des représentations de l'objet petit *a* et de ses formes, il faut en disjoindre la fonction. C'est déjà ce que Lacan annonçait à la fin du Séminaire du *Transfert*, cette Leçon à laquelle j'ai donné pour titre « L'analyste et son deuil ».

Le deuil dont il s'agit, c'était celui-ci qui se formule ainsi : « Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre ». Ça veut dire deuil de l'amour et de ses prestiges, deuil de l'objet unique et au contraire accord avec la loi au fond inexorable de la pulsion et du plus-de-jouir. C'est en quoi la position de l'analyste suppose accès à l'envers de l'amour.

Alors si – je vais le dire là en court-circuit – si ça s'accomplit, ce qui est là visé et qui est un deuil de l'amour, pour aller vers la loi de la pulsion -qui est aussi bien que le sujet est toujours heureux- eh bien ça indique quelque chose concernant la direction de la cure et qui est peut-être, ce serait à développer, c'est que l'analyste n'opère qu'à la condition, si je puis dire, d'avoir lui-même, de répondre lui-même à la structure de l'étrange.

Et c'est là-dessus que je vais conclure, sur l'analyste étrange- ; c'est qu'il faut qu'il réponde à ce que j'ai essayé ici d'indiquer de cette matrice, il faut que, au moins par quelques traits il donne le sentiment de l'étrangeté, faute de quoi tout démontrerait – si j'avais pu le développer - tout démontrerait qu'à défaut de se faire lui-même à l'étrange il ne pourrait déranger la défense.

Voilà.

Eh bien je termine là-dessus cette année…Je la termine en court-circuit, ce qui me donnera peut-être l'envie de

poursuivre, de vous donner l'année prochaine pour commencer ce que je n'ai pas pu vous livrer aujourd'hui.

Donc à novembre prochain.

Fin du *Cours XX* de Jacques-Alain Miller du 16 juin 2004.

Fin de l'année 2003-2004, Cours Orientation lacanienne, III,6